

JÉHOVAH

et son PEUPLE

Depuis ADAM jusqu'à JÉSUS-CHRIST

APPROBATION

L'ouvrage intitulé : **LES RÉCITS BIBLIQUES : JÉHOVAH et son PEUPLE**, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, que vient d'écrire le T. R. P. Berthe, consultant général de la Congrégation du T. S. Rédempteur, ayant été examiné par deux théologiens de notre Congrégation, nous en permettons volontiers l'impression. Puisse cette émouvante histoire de l'Ancien Testament, jointe au volume du même auteur : **Jésus-Christ, sa Vie, sa Passion, son Triomphe**, devenir bientôt la Bible des familles, et, dans ces temps d'apostasie, où l'on ose bannir des écoles les livres sacrés, le catéchisme, et jusqu'à l'image du Divin Sauveur, conserver ou raviver dans tous les cœurs la connaissance et l'amour de notre sainte religion!

*Rome, de notre couvent de S. Alphonse, le 7 octobre 1906,
fête du T. S. Rosaire.*

M. RAUS, C. SS. R.
Sup. gén. et Rect. Maj.

IMPRIMATUR

FR. ALBERTUS LEPIDI, O. S.
S. P. Ap. Magister.

IMPRIMATUR

JOSEPHUS CEPPELLI, Patriarch. Cplitanus
Vices gerens.

R. P. BERTHE

DE LA CONGRÉGATION DU T. S. RÉDEMPTEUR

LES RÉCITS BIBLIQUES

JÉHOVAH

et son PEUPLE

Depuis ADAM jusqu'à JÉSUS-CHRIST

TOME PREMIER

ONZIÈME MILLE

PARIS

LIBRAIRIE DE LA SAINTE-FAMILLE

11, RUE SERVANDONI, 11

1921

PRÉFACE

Permettez-moi, chers lecteurs, de vous expliquer comment et pourquoi j'ai travaillé plus de trente années à composer, sous différentes formes, ces *Récits Bibliques*.

Quand j'étais enfant, on me mit en main, pour m'exercer à la lecture, la vieille Bible de Royaumont, qui racontait avec beaucoup de détails, chapitre par chapitre, les faits de l'Histoire sainte. Je lus avec passion ces merveilleux *Récits*. Pendant des années je vécus avec des personnages mystérieux qui hantaient mon imagination. Je voyais Adam et Ève encourir, au paradis terrestre, la colère de Dieu, Abel tomber sous les coups de son frère Caïn, les hommes ensevelis sous les eaux du Déluge, Noé se sauvant dans l'Arche avec sa famille. Puis m'apparaissaient Abraham, Isaac et Jacob, conversant avec les anges; Joseph vendu par ses frères; Moïse, traversant la mer Rouge, et dictant la loi de Dieu au milieu des foudres et des éclairs. Puis venaient des scènes plus dramatiques encore, l'histoire de Saül et de David, la captivité du peuple à Ninive, la ruine de Jérusalem,

l'exil à Babylone ; et, au milieu de ces catastrophes, rayonnaient les figures charmantes de Ruth, de Tobie, de Judith et d'Esther, ou le visage enflammé d'Élie, d'Isaïe et des autres prophètes. A la fin de cette incomparable tragédie, se dessinait une croix, sur laquelle on clouait un personnage annoncé par tous les autres, mais plus grand que tous les autres : Jésus-Christ, l'Homme-Dieu !

Je lus et relus ce livre tant et tant de fois, qu'il s'imprima dans mon esprit et dans mon cœur, avec tous les enseignements qui découlaient de ces récits. Au catéchisme, je fus tout surpris de comprendre, grâce à mon cher livre, les explications du prêtre sur les mystères de la création, du péché originel, de l'Incarnation et de la Rédemption, sur le Dieu de bonté et de justice qui récompense les bons par des miracles de charité, et punit les méchants par d'épouvantables catastrophes. Mon vieux livre m'avait appris tout cela. Plus tard, j'abordai les études littéraires, les récits d'Homère et de Virgile, les chants d'Horace, les discours de Cicéron : aucun des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine n'eut le don de m'enthousiasmer comme ma Bible, et à tous leurs admirateurs je répondais volontiers avec Chateaubriand, parlant d'Homère : « Je connais un plus beau livre que le sien. »

Cependant le moment était venu de me rendre compte de mes impressions. La Bible m'apparaissait comme le plus beau, le plus sublime, le plus touchant de tous les livres ; mais pourquoi ? La Théologie me

répondit avec la sainte Église : « Parce que la Bible n'est pas le livre d'un homme, c'est le *Livre de Dieu*, le livre par excellence, devant lequel s'effacent tous les auteurs, historiens, poètes, tragédiens, romanciers, comme les étoiles devant le soleil. »

Le Livre de Dieu ! Est-il donc vrai que Dieu s'est fait auteur, et qu'il a composé lui-même son histoire et l'histoire de son peuple, pour nous révéler sa justice et sa miséricorde, de manière à gagner le cœur de l'homme par ce tableau vivant de ses infinies perfections ? Oui, c'est là l'enseignement de l'Église sur la sainte Écriture. Dieu a mis quinze siècles à élaborer cette histoire. Depuis Moïse, l'historien du Dieu créateur, jusqu'à l'apôtre Jean, l'historien du Dieu Rédempteur, il a employé de siècle en siècle toute une pléiade d'écrivains qui ont écrit sous sa dictée. Ces écrivains sacrés ont conservé leur personnalité, leur caractère, leur style ; mais quant aux idées contenues dans leurs écrits, ils n'ont fait que prêter leur plume à l'Esprit-Saint qui les inspirait, soit pour leur révéler des mystères que lui seul pouvait connaître, soit pour les guider dans le choix des renseignements qu'ils devaient utiliser, soit pour les préserver de toute erreur.

Telle est la croyance antique et constante de l'Église, confirmée et expressément exposée dans le concile du Vatican, qui a porté ce décret absolu : « Les livres entiers de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans toutes leurs parties... doivent être regardés comme sacrés et canoniques... non pas seulement parce qu'ils

contiennent la vérité sans erreur, mais parce que, écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur : *Deum habent auctorem*¹. » De là cette sentence du même concile : « Si quelqu'un ne tient pas pour sacrés et canoniques les livres de la sainte Écriture, dans leur entier, et dans chacune de leurs parties, ou nie qu'ils aient été divinement inspirés, qu'il soit anathème. »

Mais si le livre de l'Ancien et du Nouveau Testament a Dieu pour auteur, comme l'Église nous l'enseigne, il faut nécessairement conclure que ce livre, le plus important et le plus sublime de tous les livres, devrait être dans toutes les mains, afin d'éclairer tous les esprits, d'échauffer tous les cœurs, et de faire connaître à toutes les âmes, le Dieu qui s'est révélé lui-même en nous révélant son histoire.

Et en effet l'histoire sainte, longtemps encore après la Révolution du dix-huitième siècle, resta le livre préféré des familles chrétiennes; mais en ces derniers temps, un cyclone moral a passé sur le monde, emportant dans son tourbillon, Dieu, ses révélations et le Livre merveilleux adressé par le Père du Ciel à ses enfants de la terre. Que de changements opérés dans les esprits depuis qu'il y a soixante ans je lisais avec amour ma vieille Bible de Royaumont! J'ai assisté à cette transformation, ou plutôt à ce cataclysme. On commença par remplacer dans les écoles l'Histoire Sainte par des récits profanes, plus instructifs, disait-

1. Sess. III, c. II, De revelatione.

on, et plus amusants pour les enfants. Dans les collèges on maintint pendant quelque temps des *Précis* d'histoire juive, bourrés de dates et de noms propres, de manière à dégoûter pour jamais l'écolier de cette lecture fastidieuse. Depuis trente ans on est allé plus loin : on a banni des écoles laïcisées non seulement le Livre de Dieu, mais le catéchisme qui en est le résumé, mais l'ouvrage même du Sauveur des hommes ; de sorte que, dans ce monde nouveau où grands et petits se repaissent d'histoires et de romans, l'histoire de Dieu reste si bien inconnue que bientôt tous, enfants et adultes, ignoreront jusqu'aux noms des patriarches, des prophètes, des apôtres et du Dieu qui les a créés et rachetés.

Or, s'il est vrai, comme le dit *l'Imitation*, que Dieu nous a donné dans l'Écriture sainte et le saint Sacrement deux sources de vie surnaturelle, il n'est pas moins vrai qu'en pratique la première a presque complètement disparu. L'autre disparaîtra de même, car comment ira-t-on recevoir un Dieu, dont on ne connaît ni l'histoire ni les enseignements ? C'est la claire vue de cet abîme d'irréligion, dans lequel se précipite notre pauvre France qui a donné naissance aux *Récits Bibliques*.

Où le Livre de Dieu, aujourd'hui proscrit et oublié de tous, rentrera dans les esprits sous une forme ou sous un autre, ou l'ignorance amènera nécessairement l'oubli de Dieu. Tout le monde le comprend. Mais sous quelle forme aujourd'hui présenter la sainte Écriture pour décider les lecteurs modernes à en entreprendre

la lecture? J'ai traité cette question dans la préface du volume intitulé : *Jésus-Christ, sa Vie, sa Passion, son Triomphe*. Je n'y reviendrai pas ici, me bornant à mentionner le principe qui m'a guidé dans la composition de ces *Récits*, et les résultats obtenus.

Il faut admettre que tous, grands et petits, aiment les récits historiques, mais les récits qui ont le don d'exciter la curiosité et de passionner le cœur. Donnez au lecteur du nouveau, de l'imprévu, du dramatique, il lira votre livre jusqu'au bout; mais n'entravez pas la marche du récit; autrement, il s'impatiera et jettera le livre. Voilà pourquoi les produits de la littérature à sensation, la nouvelle et les romans, se répandent dans le monde à des millions d'exemplaires, tandis que la littérature sacrée, concordances, paraphrases, commentaires, vies et récits, se multiplient en vain chaque jour. A part quelques ouvrages, écrits spécialement pour les lettrés, nulle histoire sainte n'a réussi à triompher de l'indifférence du grand public.

Or, si le lecteur moderne veut de l'extraordinaire, des récits qui piquent la curiosité, où trouvera-t-il un ensemble de faits plus merveilleux, plus tragiques que dans la Bible? Ces faits, presque tous ignorés de la foule, dépassent l'imagination du romancier le plus inventif, et sont d'autant plus émouvants qu'il ne s'agit ici ni de fiction ni de légendes, mais d'événements réels, authentiques, certifiés par Dieu lui-même. Pénétré de cette idée, et convaincu qu'on lirait le Livre de Dieu si on savait le présenter aux lecteurs non seulement sous la forme qui leur convient, mais sous celle qui lui con-

vient à lui-même, j'ai étudié la Bible à ce point de vue, et j'en ai tiré vingt-cinq opuscules qui contiennent l'histoire des deux Testaments, non l'histoire abrégée, décolorée, mais l'histoire vivante et dramatique, telle que Dieu l'a faite, telle qu'on peut l'écrire aujourd'hui, au moyen de nos connaissances modernes sur l'Orient, en particulier sur la Terre Sainte.

Et ce travail a-t-il produit de bons fruits? Ici je laisse parler un archevêque qui m'écrivait en 1887 : « Après avoir lu vos premiers *Récits*, je suis heureux de vous en témoigner ma vive satisfaction. Il y avait longtemps que j'appelais de tous mes vœux une œuvre de ce genre, car j'étais humilié de voir entre les mains des chrétiens ces abrégés d'histoire sainte, souvent altérés, mutilés, et ne présentant aux lecteurs que des faits sans ordre, sans suite, dépourvus de toute science théologique, et de tout ce que la connaissance des temps, des lieux et des circonstances doivent y ajouter pour la rendre intelligible, vivante, attrayante, et digne à tous égards de nos respects et de notre amour. Vos *Récits* combleront ces lacunes : ils instruiront, fortifieront et édifieront les âmes. » J'ai reçu, depuis cette époque, du clergé et de l'épiscopat, des centaines de lettres du même genre.

Mais le peuple a-t-il lu ces *Récits* avec intérêt, avec plus d'intérêt même que les romans du jour? Je réponds par un chiffre. En 1892, le vénérable évêque d'Annecy, après avoir lu la collection de ces opuscules, écrivait : « Nous demandons à Dieu que ce ne soit pas seulement par centaines de mille, mais bien par mil-

lions, que les *Récits* du P. Berthe se répandent en France. » Or, dix ans après, ce vœu de M^{sr} Isoard était réalisé : on avait disséminé dans les écoles et dans les familles deux millions de ces opuscules, soit quatre-vingt mille exemplaires de l'ouvrage entier.

Et ce n'étaient pas seulement les enfants et les ouvriers, mais les savants et les lettrés qui trouvaient un charme incomparable dans ces *Récits* de l'Ancien et du Nouveau Testament. Un littérateur, député éloquent et chrétien fervent, vint même un jour me reprocher de transformer la sainte Écriture en romans. « J'ai lu votre Abraham, me dit-il; c'est assurément très beau, très enchanteur; mais est-il permis de faire du Livre de Dieu un livre romanesque? — Non, lui répondis-je, mais vous vous trompez du tout au tout. Un roman est une œuvre d'imagination, tandis que dans mes soixante pages sur Abraham, vous ne trouverez pas une ligne qui sente la fiction. — Mais ces discours, ces dialogues que vous attribuez à tel ou tel personnage? — Ils sont traduits mot pour mot du Livre sacré. — Alors nous ne connaissons donc rien? — Vous connaissez des abrégés qui déflorent tout ce qu'ils touchent, et moi je travaille à vous rendre l'ineffable beauté du Livre de Dieu. » Et le député se retira, tout heureux de savoir que je ne composais pas de romans, et que le Livre de Dieu l'avait intéressé plus qu'une invention de nos modernes romanciers.

Il me reste maintenant à vous expliquer, chers lecteurs, pourquoi je vous présente ces opuscules sur l'Ancien et le Nouveau Testament transformés en vo-

lumes, et en quoi le présent ouvrage est un perfectionnement de ces premiers essais.

Depuis longtemps on me demandait cette transformation. Si un de ces opuscules s'égarait, me disait-on, la collection dépareillée n'est pas facile à compléter. Ensuite, sous ce format par trop modeste, vous cachez trop l'importance et le charme de vos *Récits*. J'avais moi-même des raisons beaucoup plus sérieuses de remanier mon travail. Dans ces opuscules de soixante pages, j'avais dû trop souvent, faute de place, écarter ou écourter certains faits importants. Des volumes me permettraient de faire une histoire plus complète, d'indiquer la chronologie des événements en tête de chaque chapitre, et surtout, par une nouvelle division de l'ouvrage, d'en faire mieux comprendre le plan et l'unité à travers les péripéties de ce long drame de quatre mille ans, qui commence à la Création et finit à la Rédemption.

J'hésitai cependant à entreprendre ce nouveau travail, qui me paraissait téméraire à l'âge de soixante-treize ans, et après un demi-siècle d'apostolat ; mais on me fit comprendre qu'il s'agissait de la gloire de Dieu, et qu'on n'avait droit au repos qu'en Paradis. Je me suis donc mis à l'œuvre il y a quatre ans, et je commençai par la fin, c'est-à-dire par la *Vie de Jésus*, me disant que si Dieu m'arrêtait en route, j'aurais au moins fait le principal. Avec les cinq opuscules qui traitaient ce sujet, je composai le volume de plus de cinq cents pages, intitulé : *Jésus-Christ, sa Vie, sa Passion, son Triomphe*. L'enfance et la Passion de Jésus n'ont subi

que de légères modifications ; mais la vie publique est absolument neuve, et la matière augmentée de moitié. Aussi, bien que ces *Récits* fussent déjà dans toutes les mains, les écoles chrétiennes fermées, les religieux et les religieuses exilés, vingt mille exemplaires du nouvel ouvrage se répandirent en France, et quatre ou cinq traductions le firent connaître à l'étranger.

Il y a deux ans, j'entrepris le même travail sur les opuscules traduits de l'Ancien Testament, de manière à donner en deux volumes une histoire sainte plus complète et mieux ordonnée que dans les *Récits* détachés. Certains opuscules ont pris place, sous cette nouvelle forme, presque sans aucune modification, mais quelques-uns, surtout les plus importants, comme *Saül* et *David*, ont pris une extension considérable. J'ai ajouté au dernier Livre l'histoire de l'usurpateur Hérode, qui sert de transition entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

De plus, pour guider le lecteur et l'aider à suivre la marche des événements, j'ai mis en tête des chapitres la date des faits relatés. Il n'y a pas, à vrai dire, de chronologie biblique certaine : j'ai suivi la plus généralement adoptée d'après le texte hébraïque, qui fixe la naissance de Notre-Seigneur à l'an 4000 de la création du monde (1).

(1) Basé sur de faux calculs, Denys le Petit assigna l'an 4004 comme la première année de l'ère chrétienne, mais il est démontré que cette ère, dite vulgaire, retarde de quatre années. On cite en preuve la date du règne et de la mort d'Hérode le Grand. L'usurpateur fut proclamé roi de Judée par le Sénat romain, l'an de Rome 714. D'après l'historien Josèphe, il régna trente-sept ans et mourut par con-

Mais le perfectionnement le plus notable de cette histoire, c'est la division des deux volumes en dix-sept livres, enchaînés les uns aux autres, et marquant, pour ainsi dire, les étapes de la Providence divine sur ce monde qu'elle veut racheter par le sang de l'Homme-Dieu. Lisez la table des matières, et vous verrez les faits et gestes de Dieu dans cette merveilleuse et tragique histoire. Vous le verrez se choisir un peuple qu'il appelle son peuple, pour propager, au milieu des nations idolâtres la gloire de son Nom. Si ce peuple lui est fidèle, il fait en sa faveur des miracles qui épouvantent. Il écrase ses persécuteurs; il tire Israël de l'Égypte, lui faisant passer à pied sec les flots de la mer Rouge; il le nourrit pendant quarante ans au désert, d'un pain descendu du ciel, il l'introduit dans la terre promise par une suite de prodiges inouïs. Il lui donne un roi selon son cœur, David, qui fait oublier tous les potentats de ce monde. Si, au contraire, son peuple devient infidèle, il lui envoie des châtimens terribles, il chasse les dix tribus à Ninive, il exile à Babylone les fils révoltés de Jérusalem, il les livre aux Perses, aux Grecs, aux Romains, et il les force à publier chez tous les peuples la gloire de Jéhovah. Puis, quand les idolâtres, instruits par ce peuple missionnaire, appellent à grands cris le Rédempteur promis, Dieu envoie sur

séquent l'an de Rome 750. Or, Denys le Petit fait naître Jésus-Christ l'an de Rome 753, le 25 décembre, c'est-à-dire quatre ans après la mort d'Hérode, ce qui est tout à fait inconciliable avec la Bible. (V. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, t. II, p. 734.) Jésus-Christ naquit donc, non l'an de Rome 753, mais le 25 décembre 749, quatre ans avant l'ère vulgaire.

la terre son divin Fils, qui monte sur une croix pour attirer à lui toutes les nations, et chanter avec elles la gloire de Jéhovah, le seul vrai Dieu, le roi immortel des siècles.

Puissent ces trois volumes devenir la *Bible des familles*, et ces *Récits* remplacer, aux veillées du soir, ma vieille Bible de Royaumont. C'est le vœu le plus ardent d'un vieillard qui, à l'âge de soixante-dix-sept ans, se souvient encore des salutaires impressions que fit naître dans son jeune cœur la lecture du Livre de Dieu.

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES

ADAM ET NOÉ

I

LA COUR CÉLESTE

Au commencement et avant toute création, Dieu seul existait. Et comme il existe par lui-même, immense, éternel, infini, possédant en lui-même comme dans sa source la plénitude de l'être et de la vie, il s'est donné un nom qui marque sa nature, nom absolument incommunicable : « Je suis Jéhovah, dit-il, je suis Celui qui est. »

Et cependant, bien qu'il n'y ait qu'un Dieu, il y a en lui trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père en se contemplant lui-même engendre son Fils, et de l'amour mutuel du Père et du Fils procède le Saint-Esprit. C'est le mystère de l'adorable Trinité, à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles.

Dieu n'est donc pas solitaire dans son éternité, mais il trouve sa joie, sa gloire, sa béatitude infinie dans les ineffables relations des trois Personnes entre elles. Néanmoins pour manifester sa puissance, sa sagesse et son amour, il résolut de créer en dehors de lui le ciel et la terre, et dans cette double demeure une multitude innombrable d'êtres

distincts qui représenteraient à des degrés divers, comme en autant d'images plus ou moins ressemblantes, ses infinies perfections.

Au ciel il créa les Anges, purs esprits comme lui, dont l'innombrable armée forme la cour du grand Roi. Divisés en trois grandes hiérarchies, les Assistants au trône, les Administrateurs du royaume, les Légats du souverain, ils exécutent avec fidélité les sublimes fonctions dont ils sont investis. Dans la première hiérarchie figurent les Séraphins, qui s'enivrent d'amour à la source même de l'amour; les Chérubins, profonds contemplateurs de l'éternelle Vérité; les Trônes, spécialement chargés de transmettre aux esprits inférieurs les communications divines. Dans la seconde hiérarchie, viennent les Dominations, les Principautés et les Puissances. Comme dans une armée bien ordonnée, les Dominations représentent les chefs supérieurs; les Principautés, les chefs secondaires; les Puissances, les officiers destinés à faciliter l'exécution des ordres en écartant les obstacles. La troisième hiérarchie remplit les missions transmises par les hiérarchies supérieures. Les Vertus suspendent les lois de la nature par des opérations miraculeuses, les Archanges servent d'ambassadeurs dans les circonstances extraordinaires, les Anges sont envoyés près des créatures inférieures pour leur communiquer les pensées divines, ou veiller sur celles dont la garde leur est confiée.

Ce sont là les neuf chœurs d'esprits angéliques, créés par Dieu dès le commencement pour chanter l'hymne à sa gloire : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. » Mais, avant de leur ouvrir les portes du ciel pour se manifester à eux et les rendre ainsi participants de sa gloire, de sa puissance et de son infinie béatitude, il exigea de leur volonté libre un acte d'humilité, c'est-à-dire qu'ils reconnussent leur néant en présence du Créateur, et leur impuissance à s'élever jusqu'à lui par les forces naturelles de leur intelligence. Après cet acte formel d'absolue dépen-

dance, Dieu consentait à les introduire dans son paradis ; mais cette exigence, si juste qu'elle fût, occasionna dans les milices angéliques une véritable révolution.

Au-dessus des millions et des millions d'esprits qui composent les neuf chœurs, brillaient tout étincelants de lumière les sept anges privilégiés de Dieu. Parmi les Assistants à son trône, ceux-là figuraient au premier rang, et parmi eux, comme Prince de toute la milice céleste, le plus beau de tous, l'éblouissant Lucifer. Au premier mot de néant et d'impuissance, ce dernier oublia la Divinité, arrêta son regard sur sa propre excellence, et conçut une pensée d'orgueil :

« Je monterai jusqu'au ciel, s'écria-t-il, je placerai mon trône au-dessus des astres de Dieu, et je serai semblable au Très-Haut¹. »

Des milliers de voix, parties de toutes les hiérarchies et de tous les chœurs, lui firent écho :

« Nous monterons jusqu'au ciel, nous serons semblables au Très-Haut. »

A l'instant même un des principaux archanges, s'élevant contre le révolté, poussa ce cri de vérité qui retentit à travers les neuf chœurs :

« Qui est semblable à Dieu ? »

Une clameur formidable, composée de myriades de voix, répéta :

« Qui est semblable à Dieu ? »

L'épreuve avait séparé les anges en deux camps. Les fidèles s'étaient groupés autour de Michel, dont la noble exclamation lui valut ce nom glorieux² ; les révoltés entouraient leur chef Lucifer, quand tout à coup, la voix de l'Éternel, couvrant toutes les voix, prononça distinctement ce jugement solennel :

« Anges fidèles, venez jouir de la gloire qui vous est préparée. Et vous, maudits, allez au feu éternel. »

1. Isaïe, xiv, 12.

2. Michaël veut dire : Qui est semblable à Dieu ?

Aussitôt le ciel s'ouvrit, et les esprits bienheureux, désormais confirmés en grâce, occupèrent les sièges qui leur étaient destinés. Les réprouvés au contraire, fixés dans leur péché, privés de la grâce pour toujours, tombèrent comme autant d'astres frappés de la foudre au plus profond des enfers. Devenus par leur faute les vrais génies du mal, ils n'auront d'autre occupation que de ravir à Dieu sa gloire et de perdre les créatures de Dieu comme ils se sont perdus eux-mêmes.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Les détails sont indiqués à la dernière page.

II

ADAM ET ÈVE. — L'ÉDEN

Dieu avait décrété de tirer du néant d'autres créatures qui occuperaient un jour, si elles lui restaient soumises, les sièges laissés vides par la chute des anges prévaricateurs. D'une nature inférieure aux esprits célestes, il voulait cependant les élever jusqu'à lui par un don merveilleux de son amour. Mais à ces êtres nouveaux il fallait une demeure appropriée à leur condition particulière, et c'est pourquoi il avait créé la terre en même temps que le ciel.

La terre n'était jusque-là qu'une matière élémentaire, informe, confuse, sans ordre, sans mouvement et sans vie, nageant au sein d'un immense océan. Les ténèbres recouvraient cet abîme sans rivages, et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux comme pour préparer à l'action créatrice ces germes du monde à venir.

Quand fut arrivé le moment fixé par ses décrets, Dieu se mit à l'œuvre. En six jours ou périodes successives, il tira de ce chaos l'immense et magnifique univers.

Le premier jour, il créa le fluide lumineux qui répandit dans ce grand corps inerte chaleur et mouvement. « Que la lumière soit ! » dit-il, et la lumière fut : il sépara la lumière d'avec les ténèbres et donna le nom de jour à la lumière, et aux ténèbres le nom de nuit.

Le second jour il dit : « Que le firmament s'élève au milieu des eaux et forme entre elles une ligne de séparation. » A l'instant, d'une matière subtile et déliée, se forma l'atmos-

phère qui divisa les eaux supérieures des inférieures. Le firmament prit le nom de ciel.

Le troisième jour il commanda aux eaux qui sont sous le ciel de se rassembler en un seul lieu pour laisser paraître l'élément aride. Obéissant à sa voix, les eaux se précipitèrent dans de vastes réservoirs, et la masse solide apparut avec ses vallées et ses montagnes. Dieu l'appela Terre et donna aux grands amas d'eaux le nom de Mers. Son œil se reposa sur cette nature riche et féconde, bien qu'inanimée encore, et il ne put s'empêcher d'admirer ce fruit de sa bonté. Il ajouta cependant : « Que la terre produise des herbes verdoyantes chargées de leur graine, et des arbres qui portent des fruits chacun selon leur espèce. » La terre produisit des herbes et des arbres fruitiers, et Dieu admira cette végétation, premier vestige de vie sur ce limon sorti du sein des eaux.

Le quatrième jour, Dieu créa les astres. « Que des corps lumineux naissent au firmament du ciel, dit-il, pour diviser le jour d'avec la nuit, marquer les saisons, les jours et les années, et aussi pour éclairer la terre. » Et il fit deux grands luminaires, le soleil pour présider au jour, la lune pour présider à la nuit. Il créa aussi ces multitudes innombrables d'étoiles qui scintillent à la voûte des cieux, et dont l'ordonnance et la splendeur publieront à jamais la sagesse et la puissance de Celui qui les a lancées dans l'espace.

Le cinquième jour, Dieu dit : « Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans leur sein, et des oiseaux qui volent sous le firmament du ciel. » A sa parole, d'énormes poissons, ayant vie et mouvement, s'agitèrent dans les eaux; et dans l'air voltigèrent des oiseaux de différentes espèces. Dieu les bénit en disant : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez les mers; et vous, oiseaux, multipliez-vous sur terre. »

Le sixième jour, Dieu donna ordre à la terre de produire des animaux vivants chacun selon son espèce, animaux domestiques, bêtes sauvages et reptiles. Et la terre se

couvrit d'animaux de toute espèce, doués de vie et de mouvement.

Mais cet univers avec ses terres et ses mers, son soleil et ses étoiles, ses poissons et ses oiseaux, n'était que le royaume destiné à la sublime créature dont Dieu voulait faire son chef-d'œuvre et le souverain de toute la création. Avant de lui donner le jour, il se recueillit un instant comme pour prendre conseil des trois personnes divines : « Maintenant, dit-il, faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. »

Dieu prit un peu de poussière détrempee d'eau et en forma un corps magnifique, mille fois plus beau que celui des animaux sortis jusque-là du néant; mais, à la différence des animaux, cette statue charmante était privée de vie et de mouvement. Soufflant alors sur son visage, Dieu lui communiqua un esprit de vie qui anima tout le corps. Ce souffle de vie, c'était l'âme, véritable image de Dieu qui le rendait capable de penser comme Dieu, de vouloir et d'aimer comme Dieu, de se déterminer librement comme Dieu. De plus, pour que l'enfant ressemblât plus parfaitement au père, outre les dons de la nature, Dieu le combla de tous les dons de la grâce, afin de pouvoir un jour l'admettre dans la société des anges au séjour de sa gloire.

Dieu contemplant ce fils de son cœur en extase devant lui. « Il n'est pas bon, dit-il, que l'homme demeure seul : donnons-lui un aide semblable à lui. » A peine avait-il dit ces mots qu'un profond sommeil s'empara d'Adam, pendant lequel Dieu lui tira une de ses côtes, dont il forma la femme. L'ayant amenée devant Adam, celui-ci s'écria : « C'est l'os de mes os, et la chair de ma chair; et c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, car ils seront deux dans une même chair. »

Inspiré par Dieu, Adam proclamait la grande loi de la famille humaine. Le Seigneur bénit les deux époux : « Croissez et multipliez-vous, leur dit-il : remplissez la

terre, et dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre. »

Alors Dieu jeta un regard sur toutes les choses qu'il venait de faire au ciel et sur la terre, et il vit que tout était bien, parce que toutes les créatures sorties de ses mains reproduisaient une ombre, un vestige quelconque de ses infinies perfections, et proclamaient ainsi la gloire de leur auteur.

Le septième jour, ayant terminé toutes ses œuvres, il se reposa. Ce jour de son repos, il le bénit, le sanctifia comme un jour qui devait lui être particulièrement consacré. Et de même qu'en ce jour-là il avait cessé de créer, il voulut que l'homme cessât de travailler, afin de s'élever par la prière et l'action de grâces jusqu'au Père qui est dans les cieux, ce Père infiniment bon qui conversait avec lui et le traitait presque comme un ange de sa cour.

Le jour où il couvrit de plantes et d'arbustes le globe nouvellement formé, Dieu créa aussi le jardin de l'Éden, paradis délicieux qui sur terre devait donner à l'homme un avant-goût des plaisirs du ciel. On y trouvait des arbres majestueux, des fleurs qui enchantaient le regard, les fruits les plus suaves. Quatre bras d'un même fleuve arrosaient l'Éden et y entretenaient la fraîcheur et la fécondité : le Phison qui entoure Evilath, le pays de l'or et des pierres précieuses ; le Géhon, dont les eaux descendent vers le pays de Chus ; le Tigre et l'Euphrate, voisins de l'Assyrie. C'est dans ce paradis de la terre que Dieu plaça l'homme sorti de ses mains.

Dès lors commença pour lui une vie d'ineffable félicité. Dieu l'avait créé, non pas enfant sans raison, ni adolescent sans instruction, mais à l'âge d'homme parfait. Doué d'une intelligence supérieure en sa qualité de chef de l'humanité, il possédait de plus par un don spécial toutes les sciences que l'homme peut acquérir ici-bas, et qu'il devait transmettre à ses descendants. Les mystères de la nature n'avaient point de secrets pour lui. Dieu lui amena tous les

animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel afin qu'il leur donnât un nom. Adam les considéra l'un après l'autre, et pénétra si bien leur nature intime qu'il leur imposa instantanément à chacun le nom qui exprimait le mieux leur être et leurs propriétés. En outre, Dieu lui avait révélé les mystères de sa Divinité, mystères qu'aucune créature ne peut pénétrer sans une lumière surnaturelle. Sa foi vive lui représentait constamment ce Dieu de bonté qui, non content de lui avoir donné la vie naturelle et les joies de l'Éden, lui préparait une vie plus sublime et des joies plus grandes dans le Paradis du ciel.

Son amour égalait sa foi. Les vertus qui remplissaient son cœur, en modérant toutes les passions, tenaient sa volonté constamment attachée à Dieu. Son cœur se répandait en continuelles actions de grâces au souvenir des bienfaits dont le créateur l'avait comblé. Beauté des cieux, magnificences de la terre, tout le jetait dans un saint ravissement. Interprète de la création dont il était le roi, sa vie était un hymne à la gloire du grand Dieu qui l'avait tiré du néant.

Et ce bonheur était sans mélange : affranchi de la fatigue et de la douleur, l'homme ne souffrait ni des intempéries des saisons, ni des maladies, ni d'aucun accident. Sans doute il devait travailler pour conserver au paradis sa beauté primitive, mais ce travail, loin de lui être à charge lui procurait une occupation pleine de charmes.

Il n'avait pas non plus à redouter que le temps vînt terminer trop tôt les jours fortunés de l'Éden. Bien que son corps, composé de grains de poussière, dût naturellement se dissoudre et périr, Dieu le préservait, par une grâce spéciale, de cette ruine inévitable. Au centre du paradis, un arbre merveilleux, appelé l'arbre de vie, possédait la vertu de maintenir le corps dans une perpétuelle jeunesse. Immortel en dépit de sa chair mortelle, l'homme devait passer un certain nombre de siècles sur cette terre ; puis, son épreuve terminée, être transplanté dans le ciel pour y

jouir avec les anges de la vision de Dieu. Seulement, à ce don d'immortalité le Très-Haut avait mis une condition, du reste très facile à remplir.

A côté de l'arbre de vie s'élevait dans l'Éden un autre arbre chargé de beaux fruits, l'arbre de la science du bien et du mal. Voulant soumettre Adam à une épreuve avant de lui assurer la jouissance d'une félicité irrévocable et éternelle, Dieu lui imposa ce commandement : « Vous pourrez manger de tous les fruits du paradis, mais vous ne toucherez pas à l'arbre de la science du bien et du mal. Le jour où vous mangerez de son fruit, vous mourrez de mort. »

Adam aimait assez son Créateur pour accepter de grand cœur tous ses préceptes. D'un autre côté, la parfaite modération de ses désirs et l'abondance de fruits que produisait le paradis le prémunissaient contre l'envie de toucher au fruit défendu. Mais au dehors était l'ennemi, et Adam ne comprit pas assez pourquoi, tout en lui disant de cultiver le jardin, Dieu lui prescrivait aussi de le garder.

III

LE SERPENT ET L'IMMACULÉE

L'être invisible, qui du dehors surveillait les deux créatures privilégiées de Dieu et méditait leur ruine, c'était Lucifer, l'archange foudroyé. Devenu l'adversaire de Dieu par suite de la malédiction qui pesait sur lui et sur ses adhérents, il épiait l'occasion de nuire à son vainqueur en détruisant ses œuvres. Il ne put assister sans rugir aux diverses créations par lesquelles Dieu manifesta sa puissance, à la formation du beau palais de l'Eden, surtout à la naissance des deux êtres merveilleux qui devaient l'habiter. Aussitôt qu'il eut reconnu, sous l'enveloppe matérielle, des âmes intelligentes, des esprits destinés sans doute à tenir au ciel la place occupée par lui et les siens : « Il ne sera pas dit, hurla-t-il avec rage, que cet homme de boue éclipsera l'ange des cieux, et que Jéhovah sera glorifié par cette nouvelle race de créatures. » Dès lors il médita les moyens de perdre Adam et Ève comme il s'était perdu lui-même.

Pour réussir, il crut prudent de s'adresser directement à la femme, qui lui parut plus crédule et plus faible que l'homme. Comme les anges apparaissaient sous diverses formes sensibles aux habitants de l'Eden et s'entretenaient familièrement avec eux, il revêtit la forme du serpent, l'animal le plus propre à symboliser son infernale malice, et se glissa dans le paradis. La femme était seule, non loin

de l'arbre de la science du bien et du mal. Il s'approcha d'elle, la félicita de son bonheur, des dons admirables que Dieu lui avait prodigués, et particulièrement de cette demeure enchanteresse où il l'avait placée.

« Mais pourquoi donc, ajouta le perfide, vous a-t-il défendu de manger de tous les fruits du paradis? »

Et en disant ces mots, il désignait l'arbre de la science du bien et du mal. Ève répondit simplement :

« Nous pouvons user pour notre nourriture de tous les fruits du paradis, mais, quant à l'arbre placé au milieu du jardin, Dieu nous a défendu d'en manger et même d'y toucher, et cela sous peine de mort. »

Audacieux comme un damné, Satan ne craignit pas de donner à Dieu le plus formel démenti :

« N'en croyez rien, s'écria-t-il d'un ton de certitude absolue, vous ne mourrez point. »

Ève aurait dû fuir avec horreur l'infâme serpent aussitôt que sa bouche venimeuse eut exhalé ce premier blasphème, mais cette bouche était en même temps si mielleuse qu'elle écouta encore :

« Non, non, continua le tentateur, vous ne mourrez pas. Dieu ne vous a fait cette défense que par envie : il sait à merveille que le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, vous connaîtrez le bien et le mal, et vous serez comme des dieux. »

Cette parole d'orgueil troubla la tête de la femme comme elle avait troublé l'esprit des anges. Elle se vit déjà en possession d'une vie supérieure à celle dont elle jouissait, élevée jusqu'à Dieu lui-même, connaissant le bien et le mal. L'intelligence n'aurait plus rien à désirer, le cœur nagerait dans un océan de joies. Sous l'empire de cette exaltation, elle jeta les yeux sur l'arbre de la science et le trouva plus beau que les autres arbres du paradis. Ses fruits devaient être plus savoureux, plus délectables que les autres fruits. A l'orgueil, à la curiosité vint se joindre l'attrait de la sensualité : en dépit du précepte formel de

Dieu, elle s'approcha de l'arbre, cueillit un des fruits et le mangea.

Après ce premier succès, le serpent disparut. Avec cette perspicacité merveilleuse que les esprits angéliques ont conservée malgré leur chute, il devina que la femme, trompée par lui, suffirait, à elle seule, pour tromper son mari. En effet, après avoir commis son crime, Ève se dirigea aussitôt vers l'endroit où se trouvait Adam. Elle lui raconta la rencontre du serpent, la conversation qui s'était engagée entre elle et lui, et comment, en s'incorporant le fruit de l'arbre de la science, l'homme pouvait s'égaliser à Dieu. La preuve qu'on pouvait manger ce fruit sans craindre la mort dont Dieu les avait menacés, c'est qu'elle l'avait fait, et que rien de mal ne lui était arrivé.

Adam se laissa persuader. Autant par esprit d'orgueil que pour ne pas déplaire à sa compagne, il mangea le fruit que celle-ci lui présentait.

C'était le moment fatal, car Dieu avait attaché la peine à la faute dont se rendrait coupable le chef de l'humanité. A l'instant, comme si un poison violent eût pénétré dans le corps et dans l'âme, les deux criminels sentirent tout leur être déchoir et s'amoindrir. Leur esprit s'obscurcissait, leur cœur se remplissait de viles passions qui les faisaient rougir. Honteux de leur nudité, dont leur innocence ne s'était point aperçue jusque-là, ils entrelacèrent des feuilles de figuier dont ils firent des ceintures pour se couvrir. La nature, tout à l'heure si riante, leur parut tout en deuil. Comme écrasés sous le poids de l'anathème qui pesait sur leur tête, ils se prirent à trembler, se demandant ce qu'ils répondraient au Seigneur le jour où il leur demanderait compte de leur désobéissance.

Hélas! la parole du serpent s'était accomplie : leurs yeux s'étaient ouverts, et ils connaissaient maintenant le bien et le mal!

Au moment de la brise du soir, les deux coupables entendirent une voix qui résonnait dans le paradis et

ils coururent se cacher dans un épais taillis, craignant que ce ne fût leur juge. C'était en effet la voix de Dieu, voix formidable qui somrait les prévaricateurs de se présenter devant lui.

« Adam, où es-tu? disait le Seigneur, et chacune de ces paroles, répétée par les échos, retentissait dans leur âme comme autant de coups de tonnerre.

— Seigneur, répondit l'infortuné, j'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai craint de paraître en votre présence dans l'état de nudité où je me trouvais : c'est pourquoi je me suis caché.

— Et qui donc t'a appris à rougir de toi-même, sinon le fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger? »

Adam ne craignit pas de rejeter lâchement la faute sur sa femme.

« La femme que vous m'avez donnée pour compagne, dit-il, m'a présenté du fruit défendu, et j'en ai mangé.

— Pourquoi as-tu agi de la sorte? reprit le Seigneur en s'adressant à Ève.

— Le serpent m'a trompée, dit celle-ci en s'excusant à son tour : j'ai mangé ce fruit sur sa parole. »

De coupable en coupable Dieu arrivait ainsi au premier auteur du mal, à ce Lucifer maudit, à ce banni du ciel. Déjà le révolté se félicitait de sa victoire. Évidemment Dieu allait traiter les deux coupables comme les anges rebelles et les précipiter avec eux dans les enfers. Sa justice exigeait une réparation proportionnée à l'offense, et d'ailleurs Dieu n'avait-il pas dit que la prévarication entraînerait la mort? Le méchant ignorait encore toutes les ressources d'amour dont dispose l'infinie bonté.

A l'heure même où s'accomplissait le crime du paradis terrestre et la désobéissance de l'homme, les trois personnes divines s'occupaient au ciel de l'expiation et de la réparation. Ni l'homme sur la terre ni l'ange dans le ciel ne pouvaient compenser par leurs satisfactions l'injure faite à la Majesté divine. Dieu seul était assez grand

pour payer la dette d'Adam, le sauver de la mort éternelle, et ainsi déconcerter les plans de Lucifer. Poussé par son amour pour l'homme et son zèle pour la gloire de son Père, le Fils de Dieu ne recula pas devant cette tâche. Il s'offrit à descendre sur terre, à se faire homme, à mourir pour les coupables, et à donner son sang pour leur rançon. Le Père ayant accepté son sacrifice, la Justice et la Miséricorde purent s'embrasser au sein de la Divinité.

Le démon ignorait ce mystère; aussi quelle ne fut pas sa déception quand il entendit sortir de la bouche de Dieu cette solennelle prophétie : « Parce que tu as provoqué ce péché, tu seras maudit entre tous les animaux. Tu ramperas dans la poussière, et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie. » Après cette malédiction qui tombait sur Satan et sur le serpent qui lui avait servi d'organe, le Seigneur lui découvrit le mystère de la rédemption de l'homme, et comment une femme issue de celle qu'il avait trompée, le vaincrait, lui et les siens. « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Tu tâcheras de la mordre au talon, mais elle t'écrasera la tête. »

Dans le lointain des âges apparut aux yeux de Satan comme une vision de l'Immaculée; il s'enfuit aux enfers en poussant un cri de rage, et jura une haine éternelle à cette femme et au fils qui naîtrait d'elle.

Adam et Ève restèrent seuls devant leur juge, humiliés de leur faute, mais non plus désespérés. Dieu leur révéla le mystère de son amour, leur promit solennellement un Rédempteur, et les chargea de transmettre à leurs descendants la foi et les préceptes qui assureraient leur salut en les réintégrant dans tous les privilèges dont le péché les avait dépouillés. Toutefois, s'il leur faisait grâce de la peine éternelle, sa justice exigeait qu'ils fissent pénitence sur la terre. S'adressant donc à la femme, il prononça son châtement comme épouse et comme mère :

« Je multiplierai tes enfants, lui dit-il, mais aussi tes douleurs. Tu enfanteras dans l'angoisse et les larmes, tu vivras sous la puissance de ton mari, qui désormais te dominera. » Adam ne fut pas épargné : « Parce que, lui dit-il, écoutant la voix de ta femme, tu as mangé le fruit défendu, la terre sera maudite à cause de ton péché, et tu n'en tireras ta nourriture qu'à force de la travailler tous les jours de ta vie. Elle produira des ronces et des épines, et tu seras réduit à te nourrir de l'herbe des champs. Ainsi tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu rentres dans la terre d'où tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Alors seulement eut lieu le dénouement de ce lugubre drame. Dieu donna aux deux pénitents des vêtements de peau pour se couvrir et pour se défendre contre l'inclémence des saisons. Puis quand il les vit ainsi déçus de leur ancienne gloire, plus ressemblants à des animaux qu'à des êtres humains, il leur jeta cette parole d'ironie : « Eh bien, Adam, te voilà semblable à nous, maintenant tu connais le bien et le mal ! » A ce mot qui lui rappelait son fol orgueil, Adam baissa la tête. « Et maintenant, ajouta le Seigneur, de peur que la tentation ne vous prenne de toucher à l'arbre de vie et de manger de son fruit pour échapper à la mort, sortez de ce lieu de délices. » Et il les chassa de l'Eden.

Confondus et comme anéantis, les deux condamnés prirent le chemin de l'exil, pendant que, sur l'ordre de Dieu, un chérubin armé d'une épée flamboyante se plaça sur le chemin qui conduisait à l'arbre de vie. Et cependant, pour consoler sa compagne, Adam lui donnait le nom d'Ève, *mère des vivants*. Elle transmettrait à ses fils la vie du temps, et Celle qui devait réparer sa faute en écrasant le serpent, leur communiquerait par son Fils la vie qui ne passe pas. Ainsi, par la bonté de Dieu, la douce espérance adoucissait les douleurs des deux exilés du paradis.

IV

MEURTRE D'ABEL

A. M. 129 — A. C. 3872¹

Au sortir de l'Éden, Adam eut un premier enfant à qui, dans la joie de se voir revivre, il imposa le nom de Caïn, en disant : « Je possède un homme par la grâce de Dieu. » Quand Ève lui donna un second enfant, il l'appela Abel, c'est-à-dire vanité, en souvenir des joies éphémères du paradis. Les deux frères grandirent sous les yeux de leurs parents, qui s'étonnaient de trouver en eux une grande diversité de caractère et d'aptitudes. L'un était violent, l'autre doux et pacifique.

Caïn, le violent, devint avec le temps agriculteur; le doux Abel se fit pasteur de brebis. Or, après bien des années et quand déjà les familles s'étaient multipliées, il arriva que les deux frères offrirent ensemble un sacrifice au Seigneur. Le pieux et juste Abel présenta au Seigneur les premiers-nés de ses troupeaux et les chairs les plus succulentes des victimes. Aussi Dieu daigna-t-il jeter sur lui un regard favorable et accepter ses présents. Au contraire, plus jaloux des cœurs que des présents, il rejeta les offrandes de l'orgueilleux et vindicatif Caïn.

Cette préférence dont son frère était l'objet fit naître dans le cœur de Caïn des sentiments de jalousie et de vengeance. Son visage abattu, ses traits contractés, ses yeux

1. An du monde, 129. — Avant le Christ, 3872.

hagards, trahissaient les passions qui bouleversaient son âme. Dieu, qui voyait ses mauvais desseins, lui en fit le reproche : « Caïn, lui dit-il un jour, pourquoi cette irritation, pourquoi ce visage sombre et abattu ? Fais le bien, et tu seras récompensé ; mais souviens-toi que si tu fais le mal, ton péché se dressera toujours devant tes yeux. Les mauvais désirs agitent ton cœur, mais tu es libre et tu peux les dominer. »

Caïn resta sourd à la voix de Dieu. Un autre esprit, celui qui avait ruiné l'homme dans le paradis, lui soufflait au cœur le ressentiment et la vengeance. Il l'obsédait de pensées impies et criminelles. « Dieu, lui disait-il, se montrait injuste envers Caïn. Pourquoi lui préférerait-il son frère Abel ; et lui, Caïn, l'aîné des fils d'Adam, devait-il souffrir qu'on le méprisât de la sorte » ?

Surexcité par ces inspirations diaboliques, Caïn devint furieux. Un jour il dit à l'innocent Abel : « Allons nous promener à la campagne. » Ils sortirent ensemble, et, lorsqu'ils furent dans les champs, loin de tous les regards, Caïn se précipita sur son frère et le tua.

Ses yeux s'ouvrirent aussitôt devant la mort qu'il voyait pour la première fois. A l'aspect du cadavre ensanglanté de son frère, de ce visage décoloré, de ces lèvres muettes et flétries, de ces membres inertes, Caïn, livide de terreur, se prit à trembler et s'enfuit, cherchant une caverne, un antre quelconque où il pût se cacher pour se dérober à la colère de Dieu. Mais bientôt une voix fit retentir à son oreille ces paroles menaçantes :

« Caïn, où est ton frère Abel ? »

— Je ne sais, répondit le meurtrier : suis-je le gardien de mon frère ?

— Caïn, qu'as-tu fait ? reprit la voix plus menaçante encore, le sang de ton frère Abel crie de la terre jusqu'à moi. Tu seras maudit sur cette terre qui s'est entr'ouverte pour boire le sang de ton frère, ce sang que tes mains ont versé. Tu auras beau déchirer son sein, elle te refusera

ses fruits. Fugitif et vagabond, tu traverseras ses vallées et ses montagnes sans y trouver un lieu de repos. »

Devant ces anathèmes, l'arrogance de Caïn se changea en désespoir :

« Mon péché est trop grand pour que j'en obtienne jamais le pardon, dit-il. Chassé aujourd'hui de ma famille, réduit à me cacher de devant votre face, je m'en irai donc fugitif et vagabond au milieu du monde, et quiconque me rencontrera se croira autorisé à tuer celui que Dieu a maudit.

— Non, répondit le Seigneur, il n'en sera pas ainsi, mais celui qui tuera Caïn, je lui ferai sept fois subir ma vengeance. »

Et Dieu marqua d'un signe le front du fratricide, afin de le préserver de tout attentat dans les régions lointaines qu'il devait parcourir. Ayant donc quitté cette terre où le Seigneur aimait à se manifester aux hommes, Caïn erra longtemps çà et là et finit par s'établir à l'Orient de l'Éden, où il bâtit une ville qu'il appela, du nom de son fils, Hénochia.

C'était la cité de Satan. Le tentateur avait perverti le père, il régna sur les enfants, race violente et corrompue qui oublia le Seigneur et chercha son plaisir dans le meurtre et les excès les plus monstrueux. Après trois générations, les enfants de Caïn violèrent audacieusement les saintes lois du mariage : Lamech, fils de Mathusaël, épousa deux femmes, Ada et Sella. Ada donna le jour à Jabel, le père des pasteurs nomades qui habitent sous des tentes, et à Jubal, l'inventeur de la harpe et de la flûte. Sella mit au monde Tubalcaïn, dont l'habile marteau travaillait en perfection le fer et l'airain. Fier de sa force et du génie de ses enfants, Lamech disait à ses femmes : « J'ai tué un homme qui m'avait blessé, mais ne craignez rien : si la mort de Caïn doit être vengée sept fois, la mort de Lamech le sera soixante-dix-sept fois sept fois. »

Ainsi, confiants dans l'impunité que leur assurait une

audace sans bornes, les descendants de Caïn multipliaient les crimes sur la terre. Leur vie se passait dans le plaisir et la débauche. Sans s'inquiéter des révélations divines qu'Adam leur avait transmises, ni des exemples de pénitence qu'il leur donnait depuis son exil du paradis, tous leurs efforts consistaient à chercher ici-bas la plus grande somme de jouissances possible. Quant à la mort, avaient-ils besoin de s'en préoccuper, eux qui vivaient des siècles ?

Heureusement, pour la consolation d'Adam et d'Ève, une autre race, juste et bénie de Dieu, s'élevait à côté de ces criminels. Ils étaient âgés de cent trente ans, quand Dieu leur donna un fils pour remplacer Abel. Adam l'appela Seth, c'est-à-dire compensation ; et, en effet, il lui tint lieu du fils qu'il pleurait, marcha comme lui dans les voies du Seigneur, et lui fut substitué comme héritier des promesses divines. Seth eut pour fils Enos, qui se distingua aussi par sa piété envers Dieu. Sous son impulsion, ses frères et ses fils rendirent au Seigneur un culte public et se séparèrent complètement des familles Caïnites. Les descendants de Seth prirent le nom de fils de Dieu, tandis que les enfants de Caïn s'appelèrent fils des hommes. Les premiers, régénérés par la grâce du Dieu qu'ils aimaient et du Rédempteur qu'ils attendaient, étaient vraiment les fils privilégiés du Seigneur ; les autres, au contraire, issus de la corruption originelle et vivant de ses vices, restaient les fils de l'homme déchu, sous l'empire du démon, qui les tenait dans ses chaînes.

Cependant, après trois ou quatre générations, par suite de l'infirmité humaine, les fils de Seth se laissèrent plus ou moins entraîner au mal par les fils de Caïn. L'an 602, Dieu leur envoya un prophète, le pieux Enoch, qui marcha devant Dieu dans les voies de la justice et de la sainteté. Dans ses communications intimes avec le Seigneur, il reçut l'ordre de prêcher la pénitence aux coupables et d'annoncer au monde les prochaines vengeances de Dieu. Et il disait aux fils de Caïn : « Voici que le Seigneur ap-

proche. Il vient entouré des saintes milices pour faire justice à tous, punir les impies de leurs œuvres iniques et des blasphèmes qu'ils ont osé jeter à la face de Dieu ¹. » Durant plus de trois siècles, ces accents lugubres retentirent aux oreilles des pécheurs, puis la voix d'Enoch cessa de se faire entendre. En récompense de sa foi, Dieu avait enlevé de ce monde son fidèle serviteur sans le faire passer par les angoisses de la mort, et l'avait placé dans quelque mystérieux Eden, d'où le prophète reviendra, aux jours de l'Antéchrist, prêcher la pénitence aux nations ².

Adam vécut assez longtemps pour assister à la formation des deux cités qui allaient se partager le monde : la cité de Dieu composée des fils de Seth, et la cité de Satan, composée des fils de Caïn. Témoin des crimes de ses fils, il entrevit les calamités qui s'apprétaient à fondre sur eux. Le front dans la poussière, le vieux patriarche versait des larmes et demandait pardon à Dieu pour cette humanité que son péché avait conduite sur le bord de l'abîme. Après avoir ainsi vécu dans la pénitence, et mangé durant neuf cent trente ans un pain trempé de ses sueurs, il vit s'approcher cette mort, fruit de son péché, qui devait le coucher au tombeau, lui et toute sa race. Et il expira, les yeux de l'âme tournés vers le nouvel Adam qui devait le racheter, lui et les siens, effacer son péché, vaincre la mort, et enchaîner au fond des enfers le tentateur qui l'avait perdu.

1. Jud. Epist. Cath. 14-15.

2. *Translatus est in paradisum ut det gentibus penitentiam.* Ecclés. xlii, 16.

LE DÉLUGE. — L'ARCHE DE NOÉ

A. M. 1536. — A. C. 2465.

Mille ans après la création du monde, la corruption devint universelle. Les enfants de Seth, oubliant leur titre d'enfants de Dieu, s'allièrent avec les filles de la race maudite, et leurs mœurs dégénérées les rendirent semblables aux enfants de Caïn. De ces unions naquirent de véritables géants, dont les monstrueuses impiétés, jointes à un effroyable débordement d'immoralité, semblaient autant de provocations à la justice divine.

Longtemps encore Dieu regarda d'un œil de pitié ces âmes dégradées qui se faisaient une gloire de leurs abominations; mais enfin, voyant leur malice extrême et la corruption radicale de leur esprit et de leur cœur, il se repentit d'avoir créé l'homme. Pénétré d'une douleur profonde, il s'écria : « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que mes mains ont façonné, et j'envelopperai dans une ruine commune les hommes, les animaux, les reptiles, et jusqu'aux oiseaux du ciel, car j'ai regret de les avoir tirés du néant. »

La raison de cette détermination terrible, c'est que le Créateur ne reconnaissait plus, dans l'être abject et animalisé qu'il avait sous les yeux, l'âme créée à son image et à sa ressemblance. « Mon esprit, dit-il, ne peut demeurer avec l'homme, parce que ce n'est plus que de la chair. » Cependant, pour donner aux hommes de bonne volonté le

temps de faire pénitence, il consentit à laisser s'écouler cent vingt années avant d'exécuter le décret de destruction.

En ce temps-là vivait le patriarche Noé, fils de Lamech, de la descendance de Seth. Postérieur d'un siècle au père du genre humain, il était après dix générations l'héritier de la promesse. « Cet enfant, avait dit son père au moment de sa naissance, nous consolera sur cette terre maudite de nos labeurs et de nos douleurs. » Et en effet, Noé marcha toujours en la présence de Dieu, vivant d'une vie très parfaite. Non seulement il ne participait point aux désordres de ses contemporains, mais par ses exemples comme par ses discours il leur reprochait au nom de Dieu les dérèglements de leur conduite, en les menaçant des plus grands malheurs.

Or, vingt années après avoir décrété l'extermination de la race coupable, voyant que toute chair avait corrompu sa voie et que bientôt la mesure des iniquités serait remplie, Dieu dit à Noé : « J'ai résolu de faire périr tous les hommes. La terre est remplie de leurs iniquités ; je la bouleverserai de fond en comble. Avec des pièces de bois aplanies, faites-vous une arche, enduite de bitume au dedans et au dehors, que vous diviserez en petits compartiments. Donnez-lui trois cents coudées de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur. Divisé en trois étages, l'édifice recevra le jour par une ouverture pratiquée dans sa partie supérieure, et l'on y accédera par une porte placée à l'une des extrémités. »

Après avoir tracé ce plan pour la construction de l'arche, Dieu fit connaître à Noé l'emploi qu'il voulait faire de ce gigantesque navire. « Je vais répandre sur la terre, lui dit-il, les eaux du déluge. Toute chair mourra, tout ce qui vit sera détruit. Mais je ferai alliance avec toi : tu entreras dans l'arche avec ta femme, tes fils et leurs femmes ; tu y introduiras également un couple de tous les animaux, des reptiles et des oiseaux de chaque espèce, ainsi que les

vivres et subsistances nécessaires pour vous et pour eux. »

Noé se mit aussitôt à l'œuvre. Ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, travaillaient avec lui. Durant un siècle entier on les vit construire cette arche, on entendit Noé prophétiser la destruction du monde par un déluge universel; mais, au lieu de se convertir, les pécheurs traitèrent le patriarche de visionnaire et son vaisseau sauveur d'invention ridicule. Quelques jours avant la fatale échéance, ils allaient à leurs affaires comme auparavant, indifférents aux menaces, incrédules aux avertissements. Ils mangeaient et buvaient, mariaient leurs fils¹ et leurs filles, et ne s'occupaient que de leurs plaisirs, quand tout à coup la voix de Dieu se fit entendre à Noé : « Entrez dans l'arche, disait-il, vous et toute votre maison, car entre tous ceux qui vivent sur la terre, j'ai reconnu que vous étiez juste devant moi. Je prendrai patience encore sept jours, après lesquels je ferai pleuvoir durant quarante jours et quarante nuits, et j'exterminerai toutes les créatures qui vivent sur la terre. »

Noé obéit au Seigneur : il entra dans l'arche avec sa femme, ses fils et leurs femmes, et y fit entrer les animaux, les reptiles et les oiseaux, se conformant de point en point aux prescriptions qui lui avaient été faites.

Or, l'an six-centième du saint patriarche, le dix-septième jour du second mois, toutes les sources du grand abîme des eaux se rompirent et les flots débordèrent de toute part. En même temps les cataractes du ciel s'ouvrirent, la pluie tomba sur terre durant quarante jours et quarante nuits sans aucune interruption; la surface du sol se couvrit d'une nappe d'eau qui montait, montait toujours, engloutissant hommes et animaux. En vain les foules éperdues se rassemblaient-elles sur les lieux élevés pour échapper à l'ennemi qui les poursuivait : en un jour, en quelques heures, il les avait atteintes et submergées.

Bientôt disparurent les arbres, les collines, les plus hautes montagnes même, noyées dans une mer sans rivages, qui dépassait de quinze coudées tous les sommets. La terre était ensevelie dans cet immense abîme comme au premier jour du monde, alors que Dieu se leva pour la tirer du sein des eaux. Les hommes, les animaux, les reptiles, les oiseaux gisaient pêle-mêle au fond de ce sépulcre, sur lequel planait le silence de la mort.

Cependant, portée par les eaux, l'arche flottait sur la surface de l'abîme. Après cent cinquante jours d'inondation, quand le déluge eut accompli son œuvre de bouleversement et de destruction, Dieu se souvint de Noé et de sa famille, ainsi que des animaux renfermés dans l'arche. Les sources de la terre et les cataractes du ciel furent fermées, et la pluie cessa de tomber. Un vent violent se mit à souffler, ce qui amena une décroissance rapide des eaux.

Le vingt-septième jour du septième mois, l'arche se reposa sur les montagnes d'Arménie. Les eaux continuèrent à baisser jusqu'au dixième mois, au premier jour duquel les hauts sommets commencèrent à paraître. Noé laissa passer encore quarante jours; puis voulant s'assurer de l'état de la terre, il ouvrit la fenêtre de l'arche, et lâcha un corbeau, qui ne revint plus. Volant çà et là sur les cimes abandonnées par les flots, les cadavres lui servirent de pâture. Quelque temps après, afin de voir si le sol était séché, Noé lâcha une colombe qui, n'ayant pu trouver une motte de terre pour se reposer, ni la moindre graine pour se nourrir, revint voleter à la fenêtre de l'arche. Noé étendit la main et la fit rentrer. Il attendit encore sept autres jours et lâcha de nouveau la colombe. Cette fois elle revint à lui sur le soir portant dans son bec un rameau d'olivier couvert de feuilles verdoyantes, d'où Noé conclut que les eaux avaient quitté la terre. Après sept nouveaux jours d'attente, envoyée de nouveau à la découverte, la colombe messagère ne revint plus.

L'an six cent un, au premier jour du mois, les eaux ren-

trèrent partout dans leur lit. Ayant ouvert le toit de l'arche, Noé jeta un regard autour de lui, et vit que la terre émergeait du sein de l'abîme. Le vingt-septième jour du second mois, les rayons du soleil l'avaient complètement desséchée. Alors la voix de Dieu se fit entendre à Noé : « Sors de l'arche, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils, et fais-en sortir les animaux, les oiseaux et les reptiles. Reprenez possession de la terre, afin d'y croître et de vous y multiplier. »

Cette terre, autrefois si belle et si riante, n'était plus, hélas ! qu'une terre dévastée. Partout des herbes mortes ou flétries, des arbustes couchés sur le sol, des arbres penchés ou déracinés ; partout, au milieu des ruines et des décombres, des terrains ravinés attestant les convulsions de la nature pendant ces longs jours d'inondation. Nulle trace de vie pour réjouir l'âme, nul oiseau pour égayer de ses chants ces mornes solitudes.

Quand Noé eut quitté l'arche et rendu la liberté aux animaux, son premier soin fut d'élever un autel au Seigneur pour lui témoigner sa reconnaissance. Il y offrit en holocauste des victimes choisies parmi les animaux et les oiseaux sortis de l'arche. L'odeur du sacrifice plut au Seigneur, qui promit de ne plus ensevelir le monde dans un cataclysme comme celui du déluge. « Désormais, dit-il, je ne répandrai plus la malédiction sur la terre à cause des péchés des hommes. Je me souviendrai que tous les sens de l'homme et que toutes les pensées de son cœur l'inclinent au mal dès son adolescence. Et c'est pourquoi les êtres vivants ne périront plus par un bouleversement de la nature, comme cela vient d'arriver, mais désormais, tant que la terre durera, les saisons suivront leurs cours : les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'hiver et l'été, la nuit et le jour, se succéderont dans un ordre régulier. »

Dieu donna ensuite à Noé, comme il l'avait donnée à Adam, la royauté sur tous les êtres de la création. « Crois-

sez et multipliez-vous, lui dit-il, à lui et à ses enfants, et remplissez le monde. Que les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre tremblent devant vous. Usez pour votre nourriture de tout ce qui vit et se meut ici-bas comme de toutes les productions du sol. Je n'excepte que la chair mêlée avec le sang, dont il vous est défendu de manger. » Dieu voulait par cette défense, apprendre à l'homme à respecter au moins le sang de son semblable. « Quiconque aura versé le sang de l'homme, image de la Divinité, ajouta-t-il, sera puni par l'effusion de son propre sang. » Les violences et les meurtres qui avaient déshonoré l'humanité avant le déluge ne légitimaient que trop cette loi et cette sanction.

Enfin Dieu déclara solennellement que le pacte d'alliance fait avec Noé et ses fils s'étendrait à leur race et à tous les êtres vivants sortis de l'arche et que, désormais, il n'y aurait plus de déluge pour exterminer tous les habitants de la terre. « Voici le signe de l'alliance, que je contracte avec vous et les générations qui vous suivront, ajouta-t-il : quand j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc apparaîtra dans les airs et me rappellera ma promesse de ne plus noyer le monde dans les eaux d'un déluge. »

Telle fut, au sortir de l'arche, la promesse faite par Dieu à Noé, le second père de la famille humaine. Une seconde fois le père du péché et de la mort, Satan, dut avouer sa défaite : il avait entraîné l'homme dans le borbier du vice et forcé Dieu pour ainsi dire à ensevelir dans un abîme des fils qui lui faisaient honte ; il croyait en avoir fini avec la race d'Adam, mais il avait compté sans le juste Noé, comme au paradis il avait compté sans le Rédempteur.

VI

LA DISPERSION

A. M. 1800 à 1900¹

Les fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, furent les pères des trois races d'hommes qui repeuplèrent la terre après le déluge. Une faute grossière qui attira sur Cham la malédiction paternelle, l'établit, lui et les siens, dans un état d'infériorité qui durera jusqu'à la fin des siècles.

Le patriarche Noé s'appliquait à cultiver la terre. Ayant planté la vigne dans ses champs, il but du vin dont il ne connaissait pas la force et s'endormit, sous l'influence de l'ivresse dans une position peu décente. Cham s'en aperçut par hasard, courut aussitôt vers ses frères, et leur raconta ce qu'il avait vu sans aucun respect pour les lois de la piété filiale. Ceux-ci, au contraire, pleins de vénération pour le saint patriarche, s'approchèrent de lui pendant son sommeil, et le couvrirent d'un manteau sans avoir jeté les yeux sur lui. En se réveillant de son long assoupissement Noé apprit ce qui s'était passé, et avec quelle indignité son second fils l'avait traité. Il fit comparaître devant lui les trois frères pour leur manifester, à cette occasion, leurs destinées futures.

Les paroles du vieillard furent brèves, mais significatives. S'adressant d'abord à Cham, le fils coupable, il le pu-

1. Date approximative. L'Écriture n'assignant point à ce fait une date fixe, les auteurs se sont divisés sur ce point.

nit dans son fils, c'est-à-dire dans sa race. « Maudit soit Chanaan, s'écria-t-il; qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves. » Sem, qui était l'aîné, reçut la grande bénédiction. Noé lui annonça que de sa race naîtrait le Rédempteur promis au monde. « Le Seigneur, dit-il, le Dieu de Sem sera béni des peuples. » Quant à Japhet, il lui promit d'immenses possessions, et qu'un jour le Dieu de Sem serait aussi son Dieu. « Que le Seigneur, lui dit-il, dilate ton empire et te fasse habiter dans les tabernacles de Sem. » A tous les deux il ajouta : « Chanaan sera votre esclave. »

L'oracle ne tarda pas à se vérifier. Après trois générations, les fils de Noé se voyaient entourés de nombreux fils et petits-fils, de sorte que l'émigration devint nécessaire. Noé leur rappela que Dieu leur avait commandé de se répandre sur la terre, afin de la cultiver et de la peupler. Un grand nombre de familles quittèrent donc les plateaux de l'Arménie pour se répandre dans les plaines de Sennaar entre le Tigre et l'Euphrate, où bientôt, grâce à la fécondité du sol, ils se multiplièrent d'une manière prodigieuse. Noé les pressait encore de porter leurs tentes dans des pays plus lointains, mais il n'était pas facile de les arracher à ce beau pays, qui leur rappelait jusqu'à un certain point les charmes du paradis perdu.

Entre tous les descendants de Noé se distinguait alors le vaillant Nemrod, petit-fils de Cham le maudit. Il avait su imposer son autorité à un grand nombre de ses frères qui le regardaient comme le guerrier le plus robuste et le chasseur le plus hardi; d'où ce proverbe alors familier : c'est un grand chasseur devant l'Éternel, comme Nemrod. Sous l'impulsion de ce chef audacieux et orgueilleux, les chefs de famille entreprirent avant de se séparer d'élever en ce lieu un monument qui rendit leur nom à jamais célèbre. Et comme il n'y avait en ce pays ni pierre ni ciment pour construire, ils ne reculèrent point devant cette difficulté : « Faisons des briques, dirent-ils, et cuisons-les au

feu. » Au lieu de ciment, ils se servirent de bitume pour relier les briques entre elles. En possession des matériaux qui leur manquaient, ils conçurent un plan gigantesque, et dont la réalisation exigerait un temps considérable : « Faisons-nous une ville et une tour, s'écrièrent-ils, dont le sommet touche le ciel. Ainsi notre nom sera glorifié par toutes les générations à venir. »

Ce sentiment d'orgueil, auquel Satan n'était pas étranger, déplut à Dieu, d'autant plus qu'occupés de ces travaux de construction, ils ne pensaient plus à la dispersion devenue nécessaire. Pendant que les ouvriers travaillaient à la tour sous la direction de savants architectes, Dieu riait de leur folle entreprise : « Ils ne font maintenant qu'un peuple, disait-il, et ils parlent tous la même langue. Si je les laisse faire, ils n'abandonneront point cette œuvre avant de l'avoir entièrement achevée. Descendons donc jusqu'à eux, et confondons tellement leur langage qu'ils ne s'entendent plus entre eux. »

A peine avait-il porté ce décret qu'une épouvantable confusion régna parmi les ouvriers de la tour. Les uns parlaient la langue primitive que les autres ne comprenaient plus; ceux-ci s'exprimaient dans des idiomes nouveaux dont leurs voisins n'entendaient pas un mot. Les directeurs des travaux ne pouvaient se mettre en rapport avec leurs subordonnés, ni les ouvriers avec leurs aides. De toute nécessité, il fallut renoncer à terminer la ville et la tour qui devait monter jusqu'au ciel. On appela Babel, *confusion*, cette cité inachevée, parce que c'est là qu'avait eu lieu la confusion des langues. Quant aux hommes, ne pouvant plus s'entendre, ils se séparèrent forcément les uns des autres. Il se forma des agglomérations de familles parlant la même langue, et la grande émigration commença.

Les fils de Cham restèrent en possession du pays central. Nemrod fonda Babylone, le centre du premier empire, à côté de la Tour de confusion; puis il bâtit, égale-

ment dans la plaine de Sennaar, les villes d'Arach, d'Achad et de Chalanné. Chanaan s'empara du pays qui fut plus tard la Palestine et s'y établit avec Sidon, son fils aîné, et sept autres de ses fils qui donnèrent leurs noms aux peuples maudits plus tard pour leurs crimes, et que Dieu voua à l'extermination. Mesraïm descendit jusqu'en Égypte dont il fut le premier roi. S'acheminant toujours vers le midi, la race de Cham devint la race noire, la race des esclaves, ainsi que l'avait prédit Noé.

Japhet se dirigea vers l'Occident avec ses fils. Gomer fut le père des Celtes, Magog des Scythes, Madaï des Mèdes, et Javan des Grecs. Selon la prophétie du saint patriarche, l'empire de Japhet prit des dimensions extraordinaires : ses descendants peuplèrent toute l'Europe.

Sem eut pour sa part l'Orient. Ses fils se répandirent dans l'Asie. Assur fonda l'empire d'Assyrie que lui disputa Nemrod, Elam fut le père des Perses, Aram des Syriens. Arphaxad eut pour petit-fils Héber qui donna son nom au peuple hébreu.

Trois siècles avaient suffi pour repeupler la terre après le déluge. Satan était donc vaincu ; il ne pouvait plus espérer une catastrophe qui anéantirait l'humanité, car, si grands que fussent les péchés des hommes, Dieu avait promis de ne plus les ensevelir dans un nouveau déluge. Donc de ces peuples nombreux allaient sortir des multitudes de saints qui glorifieraient Jéhovah, le seul vrai Dieu, le Tout Puissant, l'Infini ! A cette pensée, Satan frémit de rage, il répéta qu'il serait semblable au Très-Haut, et que même il parviendrait à ruiner complètement le culte du vrai Dieu sur la terre pour lui substituer le culte des anges tombés du ciel. Ainsi lui, Lucifer, le prince des démons, deviendrait le prince du monde, et Dieu n'aurait plus d'adorateurs. Il avait réussi à tromper Adam alors qu'il jouissait dans le paradis de toutes les forces de son intelligence et de toutes les lumières du ciel : pourquoi, en surexcitant les passions de l'homme déchu,

ne réussirait-il pas à se faire passer pour une divinité?

Le grand Dieu du Ciel et de la terre qui voulait, en tirant le bien du mal, faire éclater sa gloire et couvrir de confusion son ennemi, lui permit d'essayer ses forces contre l'homme déchu. Celui-ci, lancé dans des pays lointains, tout entier à ses intérêts et à ses plaisirs, oublia bientôt les discours du patriarche Noé, et ne se souvint plus que vaguement des traditions de l'Eden sur le Dieu Tout-Puisant, créateur de l'homme et sur son futur Rédempteur. Trompé par les prestiges qu'accomplissait Satan au moyen de certaines créatures, ou par les faux oracles qu'il rendait, il en vint à croire que ces créatures étaient des dieux. Toute force, toute influence naturelle ou surhumaine fut transformée en divinité. Les Chaldéens adorèrent le Soleil et la Lune, les Égyptiens des animaux ou même des plantes, les Babyloniens leur Nemrod, sous la figure du dieu Bel. Sous l'inspiration diabolique, les chefs des peuples reprirent la devise du paradis terrestre : Vous serez comme des dieux; et dès lors commencèrent les apothéoses. Un père pleurait son fils que la mort venait de lui enlever : il en fit le portrait et l'honora comme un dieu. Cet acte abominable passa en coutume, puis en loi, dont les tyrans profitèrent pour s'ériger des temples et se faire adorer après leur mort. Ainsi commença sur la terre le culte des idoles, c'est-à-dire des démons.

Noé vécut assez longtemps pour assister à cette invasion des esprits mauvais dans le monde. Il en fut affligé pour ses fils, assez aveugles et ingrats pour méconnaître leur Père du Ciel, mais il savait que cette apparente victoire de Satan aboutirait pour lui à un nouvel écrasement. Agé de neuf cent cinquante ans, favorisé pendant sa longue vie des révélations divines, ses jours s'étaient passés à glorifier la Providence, qui se joue des hommes mauvais et des démons qui les inspirent. Il avait vu les géants à l'œuvre, entendu leurs blasphèmes, subi leurs railleries, et tout à coup le déluge les avait surpris au milieu de leurs fêtes

et jetés au fond de l'abîme. De l'arché voguant entre la terre et le ciel, il lui semblait entendre les anges chanter en chœur : « Jéhovah ! Jéhovah ! vous êtes Celui qui est, et toute créature n'est rien devant vous ! »

Comme Adam, le saint patriarche quitta la terre, les yeux tournés vers le Rédempteur promis au monde, et dont lui-même était la figure. Celui-là construirait l'arche du salut, d'où les hommes pourraient défier tous les démons de l'enfer. Et déjà venait de naître l'homme qui lui préparerait les voies en formant, au milieu des idolâtres, le peuple du vrai Dieu : il s'appelait Abraham.

LIVRE DEUXIÈME

LE PEUPLE DE JÉHOVAH

ABRAHAM

I

MYSTÉRIEUX APPEL. — LE PÈLERIN

A. M. 2083. — A. C. 1918.

Au sud de Babylone, sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, dont les eaux bientôt mêlées vont se jeter dans le golfe Persique, s'étend une contrée très riche et très fertile qu'on appelait autrefois la Chaldée. Au moment de la confusion des langues et de la dispersion des peuples qui en fut la suite, des descendants de Sem, race d'une nature robuste et d'un esprit supérieur, attirés par l'éclat du ciel et la fécondité du sol, se fixèrent dans ce beau pays. Leur premier roi, Uruk, se bâtit sur la rive droite de l'Euphrate, à égale distance de Babylone et du golfe de Perse, une magnifique capitale, à laquelle il donna le nom d'Ur Kasdim, ou la grande cité des Chaldéens.

En ces temps primitifs, Babylone, Ninive, Memphis, le cédaient en grandeur et en gloire à la magnifique Ur Kasdim. Ses maisons, aux murailles épaisses et solides, souvent ornées de dessins et de peintures, avaient remplacé les chétives huttes de roseaux qui servaient d'habitations aux premiers émigrants. Une enceinte d'un kilomètre de

long sur sept à huit cents mètres de large défendait la ville contre les incursions des peuples voisins. La plaine d'alentour, arrosée par l'Euphrate, dont les eaux lui arrivaient par une multitude de canaux, formait un véritable jardin de délices, découpé en prairies verdoyantes, en champs de froment dont chaque grain rendait plus qu'au centuple, en parterres de fleurs odoriférantes, en forêts de majestueux palmiers. Quant aux populations, les unes s'occupaient d'agriculture; les autres plus nombreuses, vivant sous la tente au milieu de leurs troupeaux, formaient des tribus nomades. Au-dessus des laboureurs et des pasteurs, s'élevait la caste des savants qui cultivaient les sciences et les arts, observaient le cours des astres et composaient des hymnes en l'honneur des dieux.

Malheureusement, comme tous les autres peuples partis de Babel, les Chaldéens oublièrent bientôt le vrai Dieu, créateur de l'univers, pour se prosterner devant les créatures, qu'ils voyaient de leurs yeux et touchaient de leurs mains. Abrutis par les plus grossiers dérèglements, les hommes en vinrent à se passionner pour les choses matérielles jusqu'à les transformer en divinités. Les uns adoraient les plantes de leurs jardins; d'autres, les animaux de leurs étables; ceux-ci, des idoles de bois, d'or ou de marbre; ceux-là, les astres du firmament. Les Chaldéens, versés dans l'astronomie, rendaient un culte tout spécial au ciel étoilé, sujet de leurs contemplations habituelles, et particulièrement à la Lune, dont la lumière brillante et douce favorisait leurs études. Le roi Uruk avait élevé un temple de vastes dimensions à la déesse de la nuit, et s'était fait représenter le bras tendu vers le Croissant, symbole du dieu Sin, c'est-à-dire de la Lune¹.

Or, parmi les descendants de Sem établis en Chaldée, se trouvait une famille qui pendant longtemps avait conservé, au milieu des idolâtres, la notion et l'amour du vrai

1. Les éléments de cette description sont empruntés au beau livre de M. VIGOUROUX : *La Bible et les découvertes modernes*, I, 286, 304.

Dieu. Environ quatre cents ans après le déluge, cette famille avait pour chef Tharé, dont les ancêtres, par une suite de dix générations, remontaient au patriarche Sem. Il avait lui-même trois fils, Aran, qui mourut jeune encore, laissant un fils nommé Loth; Nachor, qui épousa sa nièce Melcha, fille d'Aran; et Abram, lequel avait épousé Saraï, également sa parente. Tharé possédait de nombreux troupeaux et menait la vie pastorale. Longtemps il résista aux sollicitations des habitants d'Ur, aux railleries et aux persécutions des zélés adorateurs du dieu Sin, mais enfin il céda, ainsi que son fils Nachor, et commit certains actes idolâtriques, bien moins par conviction que pour complaire à ses compatriotes.

Abram, le plus jeune des fils de Tharé, se montra plus courageux. Fidèle à Jéhovah, le Dieu qui créa le ciel et la terre, jamais il ne consentit à rendre un culte aux créatures. Le soleil, la lune, et ces milliers d'étoiles qui, pendant les belles nuits de Chaldée, étincellent à la voûte des cieux, lui rappelaient la gloire et la magnificence du Tout-Puissant, dont une parole a suffi pour faire jaillir du néant ces innombrables merveilles. Il repassait alors dans son esprit les traditions des ancêtres, le premier homme chassé de l'Éden en punition de sa faute, ses descendants noyés dans les eaux du déluge à cause de leurs crimes, et naguère encore, les enfants de Noé humiliés par ce grand Dieu, au pied de cette tour de Babel, qu'ils érigeaient pour braver sa puissance. En voyant les prévarications de son peuple, il craignait quelque nouveau cataclysme. Cependant, plein de confiance dans les promesses du Seigneur, il lui demandait d'envoyer Celui qui devait écraser la tête du serpent et ramener l'humanité déchuë aux pieds de son Créateur.

Un jour qu'il s'entretenait ainsi familièrement avec Dieu, il entendit tout à coup une voix mystérieuse, la voix même de Jéhovah, qui résonnait à son oreille :

« Abram, disait-elle, sors de ton pays, de ta parenté, de

la maison de ton père, et dirige-toi vers la terre que je te montrerai. Je ferai sortir de toi un grand peuple, je te comblerai de mes bénédictions, je rendrai ton nom illustre à jamais. Je bénirai ceux qui te béniront; je maudirai ceux qui te maudiront; en toi seront bénis tous les peuples de la terre. »

Abram adora le Seigneur, dont la volonté se manifestait d'une manière formelle, et fit aussitôt ses préparatifs de départ. Dieu lui demandait un grand sacrifice. Il fallait abandonner les plaines délicieuses de la Chaldée sans savoir où porter ses pas, laisser sa chère tribu, sa famille, une partie de ses biens qu'il ne pouvait emporter avec lui; mais Dieu avait parlé, il crut à sa parole. Il fut immédiatement récompensé de sa fidélité, car à peine eut-il annoncé aux membres de sa famille l'ordre qu'il avait reçu d'en haut, que son père Tharé et Loth, son neveu, se déclarèrent prêts à le suivre partout où Dieu le conduirait. Nachor, son frère, bien que moins hostile au culte des idoles, ne voulut point cependant se séparer du reste de sa famille. Quelques jours après, les habitants d'Ur, étonnés de ce brusque départ, se demandaient pourquoi le pasteur Abram abandonnait la plantureuse Chaldée : le grand Dieu, qu'il adorait en secret, lui avait-il fait connaître un pays plus beau que celui de ses pères?

La caravane se mit en marche vers le nord après avoir passé l'Euphrate sur des barques et des radeaux pour gagner la rive droite et les gras pâturages. Devant les émigrants s'ouvraient les plaines de Sennaar, où les enfants de Noé avaient d'abord planté leurs tentes. Il fallut les parcourir à petites journées pour épargner les nombreux troupeaux de chameaux et de brebis, les longues files d'ânes et de bœufs, chargés des tentes et des provisions. Bientôt cependant les voyageurs pénétrèrent dans la Babylonie, sur les terres où le hardi chasseur devant l'Éternel, Nemrod, petit-fils de Cham, avait établi son empire. Au delà d'Erech et de Chalanné, ils virent se dresser devant eux la colossale

Babel, la tour aux sept étages, témoin éloquent de la petitesse de l'homme et de la grandeur de Dieu; toutefois Babylone, la grande ville de l'avenir, parut alors aux enfants d'Ur Kasdim bien pauvre et bien misérable en comparaison de la grande cité des Chaldéens.

De Babylone, avançant toujours vers le nord, ils arrivèrent dans le pays d'Assur où florissait la célèbre Résen¹, en attendant que Ninive, alors sans gloire, devint la merveille de l'Orient. Enfin, après un voyage de cent cinquante lieues, ils s'arrêtèrent par l'ordre de Dieu dans la ville d'Haran. Ils avaient parcouru la Mésopotamie dans toute sa longueur.

La ville d'Haran, située dans la plaine fertile qu'arrose le Bilichus, un des affluents de l'Euphrate, n'est éloignée d'Orfa², la capitale de l'Arménie, que d'une journée de chemin. Les habitants, pasteurs comme Abram, ne virent pas sans étonnement cet étranger nomade fixer ses tentes dans leur pays. Ils le rencontraient dans les herbages où il conduisait ses troupeaux, mais ils ne le voyaient point dans leurs temples aux pieds des idoles. Sans doute, un Dieu inconnu lui accordait ses faveurs, car les troupeaux, que ses nombreux pasteurs amenaient chaque matin se désaltérer à l'eau du puits³, croissaient à vue d'œil. Abram, de son côté, ne se mêlait point à ce peuple, dont la religion et les mœurs contrastaient avec sa foi et sa simplicité. Il eut la douleur, pendant son séjour à Haran, de perdre son père Tharé, lequel mourut à l'âge de deux cent cinq ans, fidèle au Dieu de ses ancêtres.

A peine avait-il rendu les derniers devoirs au patriarche Tharé, qu'Abram entendit de nouveau la voix de Dieu lui commander de quitter le pays d'Haran pour reprendre ses pérégrinations. Il avait alors soixante-quinze ans. Pour-

1. La Mésopotamie, c'est-à-dire le pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, se divisait en trois parties : l'Assyrie au nord, la Babylonie au centre, et la Chaldée au sud.

2. Edesse.

3. Plus tard, puits de Rébecca.

quoi quitter encore cette terre féconde et reprendre le bâton de voyageur sans savoir où aboutirait sa course? Nachor, son frère, refusa de le suivre et demeura près du tombeau de son père, avec sa famille. Mais Abram, toujours fidèle, n'eut pas un instant la tentation de désobéir à son Dieu. Il prit avec lui Saraï, sa femme, Loth, son neveu, les biens qu'il possédait, ses troupeaux, et les personnes dont s'était accrue sa famille pendant les quelques années passées à Haran, et il se remit en route, se dirigeant cette fois vers l'Occident.

Après avoir voyagé pendant sept grandes journées dans les déserts de l'Aram, la caravane se reposa quelque temps à Damas¹, capitale du pays. Abram y fit la rencontre du fidèle Éliézer, qui devint son serviteur de prédilection. Quelques jours après, ses yeux contemplaient avec délices la belle plaine du Jourdain et, au delà les montagnes verdoyantes du pays de Chanaan. Les tribus qui l'habitaient, dignes filles par leurs impiétés et leurs mœurs criminelles de Cham le maudit virent passer avec indifférence au milieu d'elles ce nomade des bords de l'Euphrate, dont la postérité devait un jour exercer à leur égard les vengeances de Dieu. Abram s'avança jusqu'au cœur du pays, en un lieu appelé Sichem. Comme la population de ces contrées était encore rare, tandis que les pâturages y abondaient, il établit son campement dans cette vallée, illustre entre toutes, sans que personne lui en disputât la possession.

Un jour que des sommets voisins, ses yeux embrassaient tout le territoire de Chanaan, la grandeur du spectacle le jeta dans un saint ravissement. Au nord, les montagnes du Liban présentaient à l'horizon leurs masses gigantesques; au midi s'ouvrait l'immense désert qui conduit à la vallée du Nil, où les autres enfants de Cham régnaient en souverains; à l'orient, par delà le Jourdain et les montagnes

1. Le texte sacré ne mentionne point Damas parmi les stations du saint patriarche, mais les traditions et les souvenirs locaux s'accordent avec la géographie pour le conduire dans cette ville.

qui le dominent, son imagination lui montrait les rivages de l'Euphrate et du Tigre où vivaient ses frères les Sémites; à l'occident, sur les bords de la grande mer et au delà des monts géants, les enfants de Japhet avaient fondé des royaumes. Abram se trouvait comme au centre du monde, et, autour de ce centre, rayonnaient tous les enfants de Noé.

Tout à coup la voix du Seigneur se fit entendre de nouveau : « Abram, la terre que tu foules, c'est la terre que je donnerai un jour à ta postérité. » Le saint patriarche était donc arrivé au terme de son long pèlerinage. Il adora le Seigneur, et pour reconnaître ses bienfaits, il éleva un autel à l'endroit même de l'apparition divine. Là, en présence de sa tribu, il offrit un sacrifice à Jéhovah, le vrai Dieu, qui l'avait conduit par la main dans cette terre bienheureuse, où « par lui, devaient être bénis tous les peuples de la terre ».

II

EN ÉGYPTE

A. M. 2085. — A. C. 1916.

Abram demeura peu de temps à Sichem. Descendant vers les régions méridionales, il établit un nouveau campement sur une colline, entre Béthel à l'occident, et le village d'Haï à l'orient. Étranger sur cette terre que Dieu destinait à ses descendants, il continuait sa vie nomade, fixant sa tente là où ses troupeaux trouvaient leur pâture. Mais partout aussi, au milieu de ces peuples idolâtres, il se rappelait le Seigneur son Dieu, et lui rendait un solennel hommage. Un autel de pierre, érigé sur la colline, apprit aux habitants de Béthel et d'Haï que le Dieu invisible d'Abram ne ressemblait en rien aux misérables idoles devant lesquelles ils se prosternaient.

Cependant le Seigneur réservait à son serviteur une épreuve bien cruelle. Abram était arrivé dans ses pérégrinations à la frontière du pays de Chanaan, lorsqu'une grande famine, occasionnée par une longue sécheresse, vint désoler cette terre si riche et si fertile. Brûlé par les feux d'un soleil dont aucun nuage ne venait tempérer les ardeurs, le sol refusait à l'homme un grain de blé, à l'animal un brin d'herbe. Il fallait émigrer de nouveau ou mourir de faim.

Or, à l'occident du grand désert arabe, florissait alors le royaume de Misraïm, fils de Cham. Abram n'en était séparé que de huit ou dix jours de marche. Les voyageurs

chananéens en racontaient des merveilles qui rappelaient au saint patriarche son délicieux pays de la Chaldée. Entre deux montagnes, distantes de quelques lieues seulement, s'étendait une immense oasis de trois cents lieues de longueur, que le beau fleuve du Nil couvrait, chaque année de ses eaux limoneuses, répandant ainsi sur tout son parcours la fertilité et l'abondance. Sur ses rives s'élevaient des cités splendides qui pouvaient rivaliser avec les villes chaldéennes : Thèbes, célèbre entre toutes par ses monuments et ses temples; Memphis, bâtie par Misraïm lui-même au cœur du royaume pour être la capitale des pharaons; Tanis, située près de la grande mer, sur la route de l'orient. Partout, au milieu de charmants bosquets, de prairies verdoyantes, de riches moissons, des villages déjà très peuplés, composés d'agriculteurs, d'artisans et de pasteurs, annonçaient que l'Égypte l'emportait en force, en richesse, en civilisation sur tous les royaumes de la terre.

Malheureusement, comme tous les autres descendants de Cham, les Égyptiens oublièrent bien vite le vrai Dieu pour se plonger dans la plus grossière idolâtrie. Ils avaient primitivement adoré le soleil et lui avaient élevé, sous le nom d'Osiris, des temples magnifiques; mais peu à peu, symbolisant toutes les forces de la nature dans les animaux qu'ils avaient sous les yeux, ils regardèrent comme sacrés la vache et le taureau, le crocodile et l'hippopotame, le vautour et l'épervier, et même les animaux domestiques. Le bœuf Apis, sur son autel de Memphis, devint la grande divinité de l'Égypte.

Ce culte des animaux entretenait dans la race de Cham les idées grossières et les penchants mauvais qui avaient attiré au fils de Noé la malédiction paternelle. Les enfants de Misraïm vivaient dans l'abondance et la volupté. Le roi leur donnait l'exemple; enfermé dans son palais comme une divinité, chacun de ses caprices devenait une loi. S'il lui prenait fantaisie d'adjoindre une de ses sujettes au nombre de ses esclaves, on l'arrachait à sa famille pour la jeter

aux pieds du tout-puissant monarque. Aussi l'empire était-il vivement disputé par les chefs des tribus rivales, qui dominaient les différentes provinces du pays. Déjà douze dynasties ou familles avaient occupé successivement le trône des pharaons quand Abram, pressé par la famine, prit comme beaucoup de Chananéens, la route de la vallée du Nil.

Le roi d'Égypte crut pouvoir user de son pouvoir absolu sur ces deux étrangers. Par ses ordres, ses serviteurs enlevèrent Saraï, laquelle fut conduite dans les appartements du palais réservés aux femmes. Abram, au contraire, fut entouré d'égards; le roi lui fit présent d'un grand nombre d'ânes et de bœufs, d'ânesses et de chameaux, de serviteurs et de servantes, croyant sans doute par cette compensation le dédommager de la perte de Saraï.

Mais Abram avait mis son épouse sous la protection du Dieu qui ne l'avait jamais abandonné au jour de l'épreuve. A peine fut-elle introduite dans le palais royal, que la colère de ce grand Dieu éclata contre le ravisseur. De grands fléaux l'accablèrent, lui et sa famille, en punition de l'enlèvement de Saraï, ce qui fit naître le repentir dans son cœur. Ayant mandé Abram, il s'excusa du crime qu'il avait commis.

Quand la famine eut cessé, il donna l'ordre à ses gardes de prendre soin du chef étranger et de l'escorter jusqu'à la frontière, lui, sa femme, ses serviteurs et ses troupeaux, de manière à ce que tous ses biens fussent en sûreté.

Abram quitta donc la terre d'Égypte pour s'en retourner dans le pays de Chanaan. Longeant de nouveau la grande mer, la caravane traversa le désert et revint camper au midi de la Palestine, là où le patriarche avait en dernier lieu fixé sa tente, entre Haï et Béthel. Il y retrouva l'autel qu'il avait élevé au Seigneur, et s'empressa d'offrir un sacrifice pour remercier ce Dieu de bonté de la protection dont il l'avait couvert pendant ce lointain voyage.

Un incident survenu entre les pasteurs de ses troupeaux

et ceux de Loth, son neveu, lui fournit bientôt l'occasion de montrer son grand cœur. Dieu avait béni le saint patriarche et le vaillant jeune homme, fidèle compagnon de ses longs pèlerinages. Tous deux possédant de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis, Loth se trouvait, comme Abram, à la tête d'une nombreuse tribu de pasteurs dévoués à ses intérêts. Or il arrivait souvent que les pâturages, resserrés dans d'étroites vallées, ne suffisaient pas à l'entretien de ces immenses troupeaux, et alors des rixes s'élevaient entre les serviteurs des deux maîtres au sujet de l'emplacement où ils mèneraient paître leurs bœufs et leurs brebis. Abram ne voulut point donner aux Chananéens le spectacle de pareilles divisions : « Il ne faut point, dit-il à son neveu, qu'il surgisse de querelle entre vous et moi, entre mes pasteurs et les vôtres. La paix convient à des frères. Or donc, voyez l'immense territoire qui se déploie devant vous, allez où vous le désirez. Si vous prenez à gauche, j'irai à droite ; si vous préférez la droite, je prendrai à gauche ».

Loth arrêta ses regards sur la magnifique plaine que le Jourdain baigne de ses eaux. Là s'élevaient alors les riches et voluptueuses cités de Sodome et Gomorrhe, à l'ombre des palmiers, des saules et des acacias. Sur tout le parcours du fleuve, des plaines couvertes d'abondantes moissons, de vertes prairies, des bouquets d'arbres ; sur les coteaux environnants, de véritables forêts : toute la contrée lui apparut comme un nouveau jardin de délices planté par le Seigneur, comme une image de cette riante vallée du Nil qu'il n'avait pu abandonner sans regret. Jeune encore, Loth ne pensa point que les magnificences et les beautés de la nature recouvrent souvent d'épouvantables laideurs. Il prit congé d'Abram et se retira dans la ville de Sodome dont les crimes sans nom commençaient à lasser la patience de Dieu.

Abram demeura dans le pays de Chanaan, sans se mêler aux infidèles. Pour le récompenser de sa persévérance à toute épreuve, Dieu lui renouvela les promesses déjà faites

à Ur et à Sichem. Il lui apparut aussitôt après le départ de Loth :

« Lève les yeux, ô Abram, lui dit-il, et de la montagne que ton pied foule, embrasse d'un regard l'orient et l'occident, l'aquilon et le midi. Toute cette terre, désormais ton domaine, je la donnerai à ta postérité. Je multiplierai tes enfants comme les grains de poussière qui couvrent le sol. Si quelqu'un peut les compter, qu'il entreprenne de compter les rejetons d'Abram. Lève-toi donc, et parcours ce pays dans toute sa longueur et toute sa largeur, car un jour il t'appartiendra. »

Abram replia sa tente pour obéir à l'ordre du Seigneur. Après avoir visité le pays de Chanaan dans toute son étendue, il vint habiter dans la vallée de Mambré, près d'Hébron. Comme dans ses stations précédentes, il y érigea un autel au vrai Dieu et attendit avec confiance l'effet de ses promesses.

III

LE ROI D'ÉLAM

A. M. 2092. — A. C. 1909.

En ce temps-là, régnait au pays d'Élam, par delà l'Euphrate et le Tigre, le grand roi Chodorlahomor. Ses belliqueux prédécesseurs avaient, au siècle précédent, quitté leurs montagnes pour établir leur domination sur les peuples voisins. Après avoir assujetti les chefs des tribus mésopotamiennes, ils emportèrent leurs dieux à Suse, capitale de l'Élam. Poussant plus loin ses conquêtes, Chodorlahomor traversa le désert et vint camper sur les bords du Jourdain. Quatorze ans avant l'arrivée d'Abram dans ces parages, il avait courbé sous son joug les rois de Sodome et de Gomorrhe, ainsi que les autres chefs de la Pentapole et des peuplades circonvoisines. Devenus simples vassaux, tous durent payer tribut à l'orgueilleux suzerain ; ainsi le Dieu, dont ils méprisaient les lois pour obéir à leurs passions infâmes, s'efforçait de les amener au repentir.

Or, après douze années de servitude, se croyant de force à reconquérir leur indépendance, ils refusèrent de payer au roi d'Élam le tribut accoutumé. Chodorlahomor voulut tirer vengeance de cette déloyauté. Ayant convoqué ses tributaires de la Mésopotamie, Amraphel, roi de Sennaar, Arioch, roi d'Élassar, et Thadal, chef des nomades, il les mena au combat contre les maîtres de la Pentapole, Bara, roi de Sodome, Bersa, roi de Gomorrhe, Sennaab, roi d'Adama. Semeber, roi de Siboïm, et le chef de la principauté de

Ségor. Jamais le Jourdain n'avait vu tant de chefs armés les uns contre les autres, ni un pareil déploiement de forces.

Les rois de la Pentapole attendirent leurs ennemis dans la riante vallée que recouvre aujourd'hui la mer Morte. Mais des peuples, énervés par la volupté, ne pouvaient soutenir le choc impétueux des guerriers de l'Orient. Les rois de Sodome et Gomorrhe prirent la fuite; bon nombre de leurs soldats tombèrent sous les coups de l'ennemi, et ceux qui purent échapper au carnage se dispersèrent sur les montagnes. Les vainqueurs mirent au pillage les villes de Sodome et Gomorrhe, puis s'éloignèrent du pays qu'ils venaient de ravager, traînant après eux un immense butin et une multitude de prisonniers, parmi lesquels le neveu d'Abram. Le malheureux Loth se vit en un instant dépouillé de tous les biens qui l'avaient fasciné, et de plus condamné à suivre ses ravisseurs sur la terre d'exil.

La nouvelle de cette catastrophe n'était point arrivée dans la solitude de Mambré, où le patriarche Abram avait fixé sa tente. Il s'y reposait doucement, en compagnie des trois frères Mambré, Escol et Aner, avec lesquels il avait fait alliance, lorsqu'un jour il vit arriver vers lui un serviteur de Loth, échappé par hasard au désastre. Celui-ci raconta l'invasion des Élamites, la bataille perdue dans la vallée, la dévastation et la ruine de la Pentapole. Le neveu d'Abram subissant le sort commun, était devenu la proie du vainqueur.

Abram ne pouvait abandonner Loth, ni laisser les envahisseurs ravager impunément un pays dont Dieu lui-même l'avait constitué prince et seigneur. Les ennemis étaient nombreux et terribles, mais l'homme qui lutte en s'appuyant sur Dieu ne compte pas ses ennemis. Ayant rassemblé immédiatement trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs, le saint patriarche, suivi de ses alliés, Mambré, Escol et Aner, traversa en toute hâte le pays de Chanaan, Bethléem, Salem, les montagnes, les plaines, à

la poursuite des rois vainqueurs. Le quatrième jour seulement, vers le soir, il les aperçut à l'extrémité septentrionale du pays, près de l'endroit qui fut plus tard appelé Dan, non loin des sources du Jourdain. Du haut des collines, on distinguait les tentes des Élamites, on entendait leurs chants de triomphe.

C'eût été folie d'attaquer avec une poignée d'hommes cette armée nombreuse, dont les forces étaient doublées par l'ivresse de la victoire. Abram attendit pour agir que la nuit étendît son voile sur le camp des Élamites. Alors, quand les chants eurent cessé, et que l'armée fut ensevelie dans un profond sommeil, Abram divisa ses gens en deux bandes, lesquelles fondirent de deux côtés à la fois sur l'ennemi surpris et désarmé. Au milieu d'une effroyable panique, les Élamites furent taillés en pièces. Ceux qui échappèrent au carnage, Abram les poursuivit jusqu'à Hoba, sur la gauche de Damas. Quelques jours après, il reprenait le chemin d'Hébron, ramenant avec lui les prisonniers hommes et femmes, Loth et sa famille, les nombreux troupeaux et les riches dépouilles arrachées à l'ennemi.

Cette revanche inattendue excita au plus haut degré l'enthousiasme des populations, qui toutes accoururent sur le passage du triomphateur pour l'acclamer et le bénir. Le roi de Sodome, rentré dans sa capitale, vint lui-même au-devant d'Abram jusqu'à la vallée de Savé, appelée depuis la vallée du Roi, pour lui offrir ses félicitations et sa gratitude. Mais toutes ces manifestations s'effacèrent devant l'apparition d'un vénérable vieillard qui, lui aussi, s'avancait à la rencontre d'Abram pour honorer le vainqueur des chefs orientaux.

Ce personnage, dont les tribus chananéennes ne connaissaient point l'origine, se distinguait tellement par l'éminence de ses vertus, qu'on l'avait appelé Melchisédech, ou le roi de justice. Il apparut un jour sur les rochers qui formèrent plus tard l'emplacement de Sion et y traça les

premiers linéaments d'une ville, nommée par lui Salem, ce qui veut dire la cité de la paix. Là, vivant en effet dans le calme et la paix, il servait le grand Dieu qui créa le ciel et la terre, enseignant par son exemple aux familles idolâtres qui l'entouraient à louer le nom du Seigneur. Non seulement adorateur, mais prêtre du Très-Haut, il lui offrait en sacrifice, au lieu de victimes sanglantes, les prémices du froment et de la vigne. Malgré leur amour des idoles et leurs superstitions païennes, les Chananéens ne pouvaient arrêter leurs regards sur le majestueux pontife de Salem sans s'incliner devant lui comme devant un ange du ciel.

Melchisédech se présenta devant Abram, comme le pontife du Dieu que servait le saint patriarche. Il offrit le pain et le vin en sacrifice d'action de grâces pour la victoire remportée sur les princes étrangers, puis il bénit le héros qui dans cette circonstance avait été l'instrument du Dieu tout-puissant. « Que le grand Dieu, créateur du ciel et de la terre, s'écria-t-il, bénisse Abram, son serviteur. Qu'il soit lui-même béni ce Dieu, dont le bras protecteur a couché par terre nos fiers ennemis! »

Abram s'inclina devant l'homme de Dieu. Dans le pontife du Très-Haut, la divine lumière lui montra l'éclatante figure de ce Messie, en qui devaient être bénies toutes les générations humaines et dont personne ne pouvait raconter l'origine, le vrai Roi de justice, le Prince de la cité de paix, le Pontife éternel qui, en offrant un jour le pain et le vin, devait substituer à tous les sacrifices la seule hostie agréable au Seigneur. Le père du futur peuple de Dieu, qui portait en lui le sacerdoce et la loi antiques, se courba très humblement devant le représentant du Pontife éternel et reçut sa bénédiction; de plus, il lui donna la dîme des biens enlevés à l'ennemi, reconnaissant par ce tribut volontaire la supériorité du sacerdoce sur tous les pouvoirs de la terre et l'obligation pour le prince de pourvoir aux nécessités du Pontife.

Du reste, Abram prouva dans cette occasion son entier désintéressement.

« Laissez-nous, lui dit le roi de Sodome, les membres de nos familles que vous avez arrachés aux envahisseurs, mais quant au butin il vous appartient tout entier.

— Il n'en sera pas ainsi, répondit le généreux patriarche. Je lève la main vers le Seigneur, le grand Dieu qui possède le ciel et la terre, et je le prends à témoin que je ne m'approprierais rien de ce qui vous appartient, pas même la courroie d'une chaussure, pas même un fil de vos tissus. Aucun de vous ne pourra se vanter d'avoir enrichi Abram. Je n'accepterai que la nourriture de mes jeunes guerriers; quant à mes alliés, Mambré, Escol et Aner, ils recevront leur part du butin. »

Cette grande victoire gagnée, Abram retourna dans sa solitude de Mambré, où Dieu ne tarda point à récompenser la magnanimité de son serviteur.

IV

LE FILS DE LA PROMESSE

Agé à cette époque de quatre-vingts ans passés, Abram voyait son foyer désert, et Saraï, sa femme, était trop avancée en âge pour qu'il pût encore espérer un héritier ; aussi se demandait-il souvent comment s'accompliraient à son égard les promesses de Dieu, si formelles et si souvent renouvelées. Un soir que ces pensées tourmentaient son esprit, la voix du Seigneur se fit entendre à lui pour la cinquième fois :

« Cesse de craindre, disait la voix, je serai moi-même ton bouclier et ta récompense infiniment grande. »

Abram hasarda une question sur cette postérité nombreuse que Dieu voulait lui donner, et d'où devait sortir le Messie promis au monde. Aurait-il un fils ou devait-il perpétuer sa race par le moyen d'un enfant adoptif ?

« Seigneur, mon Dieu, dit-il, j'ignore vos desseins à mon égard. Voilà que je vais mourir sans enfant, n'ayant près de moi que le fils d'Éliézer de Damas, l'intendant de ma maison : le fils de mon serviteur sera donc mon héritier ?

— Non pas, répondit aussitôt la voix, mais un fils né de toi, sera l'héritier de mes promesses. »

A ces mots, le Seigneur lui commanda de sortir de sa tente. La nuit était calme et sereine, l'armée des astres brillait aux cieux : « Abram, lève les yeux et compte, si

tu le peux, les millions d'étoiles qui brillent au firmament : ainsi je multiplierai ta race ».

Rien n'est impossible à Dieu. Abram crut sans aucune hésitation à la parole d'en haut. Sa grande foi, sa confiance dans les épreuves, ses généreux sacrifices l'avaient depuis longtemps justifié et sanctifié, mais ce dernier acte d'abandon le rendit encore plus saint et plus agréable au Seigneur. Aussi la voix ajouta-t-elle : « Je suis le Dieu qui t'ai tiré d'Ur, en Chaldée, pour te donner cette terre que tes enfants posséderont un jour. »

Abram crut à cette seconde promesse comme à la première; mais était-elle irrévocable ou conditionnelle? Ses descendants par leurs péchés ne forceraient-ils pas Dieu à rapporter son décret? « Seigneur, dit-il, à quelle marque reconnaitrai-je que cette terre, promise par vous à mes héritiers, leur appartiendra définitivement? »

Dieu ne refusa rien à son serviteur. Il lui commanda de choisir dans ses troupeaux une génisse, une chèvre, un bélier de trois ans, plus une tourterelle, et une colombe, et de préparer un sacrifice pour le serment de l'alliance. Selon le rit accoutumé, Abram coupa en deux les victimes, dont il disposa les parties ainsi séparées sur deux autels placés en face l'un de l'autre; la tourterelle et la colombe, restées entières, surmontaient les monceaux de cadavres. Comme gage du traité d'alliance, les parties contractantes devaient passer au milieu des victimes, se dévouant, en cas de parjure, à être traitées comme elles. A la nuit tombante, Abram se plaça entre les autels, attendant que Dieu manifestât sa présence.

Or, voilà que tout à coup dans une vision sublime, le saint patriarche se voit comme enveloppé d'épaisses ténèbres, son corps s'engourdit dans un sommeil profond, son âme est pénétrée d'effroi, pendant qu'une voix, la voix du Seigneur, fait entendre distinctement ces paroles prophétiques : « Apprends dès aujourd'hui l'histoire de ta postérité. Tes enfants, transportés sur une terre étrangère

et réduits en servitude, vivront dans les larmes et l'affliction pendant quatre cents ans. Alors j'exercerai mes jugements sur la nation qui doit les assujettir, et ta postérité sortira de la terre d'esclavage, emportant d'immenses richesses. Pour toi, tu mourras dans une heureuse vieillesse et tu reposeras en paix avec tes pères. Tes descendants ne reviendront ici qu'après la quatrième génération, alors que les Amorrhéens auront comblé la mesure de leurs iniquités. »

A peine ces paroles prophétiques étaient-elles prononcées qu'Abram vit surgir du sein des ténèbres comme une immense fournaise d'où s'échappa d'abord une épaisse fumée, puis un globe lumineux qui passa au milieu des victimes et les dévora : c'était le Seigneur qui contractait une alliance solennelle avec son serviteur. « Je donnerai ce pays à ta race, disait la voix divine, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate. Ton peuple règnera sur le territoire des Cinéens, des Cénézéens, des Cedmonéens, des Héthéens, des Phéréséens, des Raphaïtes, des Amorrhéens, des Chananéens, des Gergéséens et des Jébuséens. »

Sorti de son extase, le saint patriarche ne cessa de remercier le Seigneur dont la miséricordieuse bonté l'avait choisi pour de si hautes destinées.

Quant à la généreuse Saraï, apprenant que, d'après les révélations divines, « un fils, né d'Abram, devait être l'héritier de la promesse », elle résolut de se sacrifier pour ne pas mettre obstacle aux décrets divins. Elle proposa donc à son mari d'élever sa servante Agar, amenée avec elle du pays des pharaons, au rang d'épouse du second ordre, selon la coutume tolérée par Jéhovah dans ces premiers âges du monde. « Dieu m'a refusé la fécondité, lui dit-elle, Agar vous donnera des fils qui seront pour moi des enfants adoptifs. »

Abram se rendit à la prière si touchante de Saraï, mais l'Égyptienne n'avait point le grand et noble cœur de sa

maîtresse. Se voyant bénie de Dieu, elle oublia son rang inférieur; par ses paroles, ses regards, son ton hautain et méprisant, elle fit comprendre à Saraï que désormais elle n'avait plus à lui obéir. Indignée d'une pareille ingratitude, celle-ci se plaignit au patriarche, lui reprochant avec amertume les fautes de l'orgueilleuse servante, comme s'il les eût autorisées par sa conduite. « Elle me méprise, s'écriait Saraï dans son emportement, mais Dieu sera juge entre vous et moi. »

Loin de reprocher à sa femme l'injustice de ses accusations, Abram se contenta de lui répondre avec douceur : « Votre servante reste sous vos ordres : qui vous empêche de la corriger comme vous l'entendez ? »

Saraï profita de la licence qui lui était donnée. La fière Égyptienne dut rentrer dans le devoir et obéir aux ordres de sa maîtresse, sous peine d'être châtiée, ce qui la mit hors d'elle-même. Pour n'avoir point à s'humilier, elle prit la fuite et s'achemina, en traversant les solitudes du désert, vers les rivages de sa patrie.

Un jour, après avoir voyagé longtemps sur le chemin de Sur, la pauvre fugitive se reposait près d'un puits, creusé au milieu de ces plages abandonnées. Elle pleurait son infortune, quand tout à coup un ange de Dieu lui apparut et lui dit :

« Agar, servante de Saraï, d'où viens-tu, et où vas-tu ?

— Je fuis, répondit-elle, de devant la face de ma maîtresse.

— Retourne de ce pas vers Saraï, reprit l'envoyé céleste, et ne crains pas de t'humilier sous sa main. »

Et alors, pour la consoler et la fortifier, l'ange de Dieu lui dévoila les destinées de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Parlant au nom du Seigneur, il lui tint ce langage : « Je multiplierai ta postérité de manière à la rendre innombrable. L'enfant que tu vas mettre au monde, tu l'appelleras Ismaël, pour te rappeler que Dieu a entendu tes cris de désolation. Ismaël sera un homme fier et sau-

vage ; il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui. Il dressera ses pavillons en face de ses frères. »

Agar tomba la face contre terre, et s'écria en suivant des yeux la vision céleste qui disparaissait dans un nuage : « Dieu a daigné abaisser son regard jusqu'à moi. »

En souvenir de cette apparition, elle appella le puits qui se trouve entre Cadès et Barad, le puits du Vivant et du Voyant. A peine arrivée dans la maison d'Abram, elle lui donna un fils, que le saint vieillard regarda comme l'enfant de bénédiction promis par l'Éternel. Il le nomma Ismaël. Ses yeux s'arrêtaient avec bonheur sur ce rejeton qui devait perpétuer et illustrer sa race, lorsque, treize ans après, dans la centième année du patriarche, Dieu lui apparut de nouveau. Sa voix était plus majestueuse, sa parole plus solennelle que jamais :

« Je suis le Dieu Tout-Puissant, lui dit-il, marche en ma présence dans le chemin des parfaits, et je ferai alliance avec toi, et je multiplierai ta race d'une manière merveilleuse. »

Comme Abram se prosternait le front contre terre, le Seigneur ajouta :

« Moi, Jéhovah, en vertu de l'alliance que je contracte avec toi, je te ferai le père de plusieurs nations. Aussi on ne t'appellera plus Abram¹ mais ton nom sera désormais Abraham², parce que je t'établis père de peuples nombreux. Je propagerai singulièrement ta race, je te ferai chef de nation, et des rois sortiront de ton sein. Le pacte d'alliance que je fais avec toi s'étendra, de siècle en siècle et de génération en génération, aux enfants d'Abraham. Éternellement je serai ton Dieu et le Dieu de ta race. Cette terre de Chanaan, que tu parcours en étranger, je la donnerai à tes descendants pour qu'ils la possèdent à jamais, sous l'autorité de Jéhovah, leur Dieu. »

1. En hébreu, père élevé.

2. Père de la multitude.

De même que les maîtres imprimaient sur leurs esclaves un signe de reconnaissance, Jéhovah voulut marquer d'un signe particulier la race bénie du saint Patriarche.

« Le pacte d'alliance entre vous et moi, dit-il, aura pour signe extérieur la circoncision. Chacun de vos fils sera circoncis le huitième jour après sa naissance. L'esclave né dans votre maison ou acheté au dehors sera soumis au même rite. Celui qui ne portera point la marque de l'alliance sera exterminé du milieu de mon peuple. »

Abraham était au comble de la joie. Dieu lui avait donné un fils, et déjà il voyait son Ismaël à la tête d'un peuple nombreux, marqué du signe de l'alliance, quand une nouvelle parole de Jéhovah, bouleversant toutes ses pensées, le jeta dans un véritable ravissement.

« Tu n'appelleras plus ta femme Saraï¹, mais simplement Sara², parce que je la bénirai, elle aussi, et c'est par elle que je te donnerai l'enfant de bénédiction qui sera le chef des peuples et le père d'un grand nombre de rois. »

Abraham se prosterna de nouveau devant l'Éternel. Dans les transports d'une sainte allégresse, il admirait les merveilles véritablement inouïes que Dieu, dans son amour et sa miséricorde, promettait de réaliser. Puis, sa pensée se reporta sur Ismaël, en qui s'étaient concentrées jusque-là ses espérances :

« Seigneur, dit-il, daigne votre bonté conserver la vie à mon fils Ismaël !

— Sara enfantera un fils, répondit le Seigneur, et ce fils, tu le nommeras Isaac ; c'est avec lui et avec sa postérité que je ferai alliance. Quant à Ismaël, exauçant la prière que tu me fais en sa faveur, je le bénirai et lui donnerai une postérité nombreuse ; douze rois sortiront de lui, et il sera le chef d'un grand peuple. Toutefois Isaac, que ta femme Sara enfantera dans un an à pareille époque, sera le fils de la promesse. »

1. Ma princesse.

2. Princesse.

Après cet entretien, Jéhovah disparut de devant son serviteur Abraham, lequel, docile à l'ordre divin, imprima sur lui-même, sur son fils Ismaël et sur tous les serviteurs de sa maison, le nouveau signe de l'alliance. Un nouveau peuple, le peuple de Dieu, prenait naissance au milieu des nations païennes.

LES TROIS ANGES. — DESTRUCTION DE SODOME

A. M. 2107 — A. C. 1894.

Pendant que Jéhovah se préparait un peuple fidèle, les nations continuaient à s'éloigner de son culte et de ses lois. Les villes de la Pentapole, en particulier Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Bala, se distinguaient par toutes sortes de crimes et d'infamies. Ni la victoire des Elamites, ni le dur tribut payé pendant douze années, ni les beaux exemples de vertu donnés par Abram et Loth, son neveu, n'avaient ouvert les yeux de ces aveugles. Comblés des biens que leur prodiguait presque sans travail la féconde et délicieuse vallée de Siddim, ils mangeaient et buvaient, et s'adonnaient à des débauches tellement monstrueuses, que le Seigneur, comme au temps du déluge, se repentit de les avoir créés.

Quelques jours après le pacte d'alliance conclu avec Jéhovah, Abraham était assis à l'entrée de sa tente dans la vallée de Mambré. Un chêne aux larges branches, au feuillage touffu, le préservait des ardeurs du soleil. Tout à coup, en levant les yeux, il aperçut trois voyageurs qui semblaient se diriger vers lui. Il courut aussitôt à leur rencontre et, s'inclinant profondément devant eux, il dit à celui qui lui parut le plus vénérable : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, vous ne passerez pas devant la demeure de votre serviteur, sans vous arrêter un instant. Je vous apporterai de l'eau pour laver vos pieds; vous prendrez un peu de repos sous l'ombrage de cet ar-

bre; puis, après avoir mangé le pain qui ranimera vos forces, vous continuerez votre chemin. C'est sans doute dans cette intention que vous vous dirigiez vers votre serviteur. »

Les trois inconnus acceptèrent avec gratitude la cordiale hospitalité du saint patriarche. Aussitôt Abraham, entrant dans sa tente, pria Sara de pétrir trois mesures de farine et de cuire trois pains sous la cendre. Il choisit lui-même dans son troupeau un veau tendre et délicat que ses domestiques s'empressèrent de rôtir. Alors il plaça devant ses hôtes le pain, le beurre, le lait ainsi que le veau qu'il avait fait cuire, et se tint debout, sous le chêne, pendant qu'ils mangeaient.

Le repas terminé, les mystérieux voyageurs demandèrent à Abraham où était sa femme Sara. Sur sa réponse que Sara travaillait dans sa tente, l'un des trois, celui-là même à qui Abraham s'était adressé d'abord, ajouta d'un ton grave : « Dans un an, à pareil jour, je reviendrai vous voir. Vous serez tous deux en vie, et de plus, à cette époque, Sara aura un fils. »

Cachée derrière la porte de sa tente, Sara entendit ces dernières paroles, et ne put s'empêcher de sourire. A mon âge, pensait-elle, et à l'âge de mon mari, comment cette prédiction pourrait-elle s'accomplir ?

« Sara, s'écria le voyageur, pourquoi ce sourire d'incrédulité ? Y a-t-il donc quelque chose d'impossible à Dieu ? Je vous répète que dans un an, à pareille époque quand je viendrai vous revoir, vous aurez un fils. »

Abraham comprit qu'il avait devant lui le Seigneur dont l'œil scrute même les plus secrètes pensées des cœurs. Épouvantée, Sara voulut s'excuser, mais le Seigneur lui reprocha doucement son manque de confiance, et les trois voyageurs se levèrent pour continuer leur route. Leurs yeux s'arrêtèrent un instant sur la plaine de Sodome, qui paraissait être le terme de leur voyage. Abraham voulut les accompagner quelque temps pour leur faire honneur.

Quand ils eurent fait quelques pas dans la direction des cités maudites, le Seigneur dit au saint patriarche : « Pourquoi cacher à Abraham l'acte de justice que je vais accomplir ? Ne l'ai-je pas choisi pour en faire le père d'un peuple puissant et fort, et n'est-ce pas en lui que doivent être bénies toutes les nations de la terre ? je sais qu'il commandera aux fils qui naîtront de lui, ainsi qu'à toute sa postérité, de garder les voies du Seigneur, et d'agir selon la justice et l'équité, afin que Jéhovah accomplisse en faveur d'Abraham tout ce qu'il lui a promis. »

Abraham adora le Seigneur qui aussitôt lui dévoila ses desseins :

« Le cri qui s'élève de Sodome et de Gomorrhe monte jusqu'au ciel, et la mesure de leurs iniquités sera bientôt portée à son comble. Je descends vers eux pour voir si leurs œuvres répondent aux clameurs qui ont frappé mes oreilles. »

A ces mots, les deux anges qui accompagnaient le Seigneur prirent le chemin de Sodome, et Abraham resta seul avec son divin interlocuteur. L'âme saisie d'effroi à la pensée des châtimens qui menaçaient les coupables, des innocents qui allaient périr avec les pécheurs, de Loth, son neveu, dont la famille allait être enveloppée dans le désastre des cités criminelles, il s'approcha du Dieu dont la miséricorde égale la justice, et lui dit en suppliant :

« Seigneur, perdrez-vous le juste en même temps que l'impie ? Si dans Sodome se trouvent cinquante justes, périront-ils avec les criminels ? Ou plutôt, ne pardonneriez-vous à la ville tout entière en faveur de ces cinquante justes ? Il ne sera pas dit que vous aurez confondu l'homme de bien avec le méchant, et que le juste et l'impie ont partagé le même sort. Cela n'est pas digne du Dieu qui juge toute la terre ; pareille sentence ne peut sortir de votre bouche.

— Abraham, répondit le Seigneur, si je trouve cinquante justes dans Sodome, à cause d'eux je pardonnerai à toute la ville.

— Puisque j'ai commencé, je continuerai de parler à mon Seigneur, bien que je ne sois que cendre et poussière. Et si l'on ne trouve que quarante-cinq justes, détruirez-vous la ville entière?

— Non, je l'épargnerai à cause de ces quarante-cinq justes.

— Et s'il n'y en a que quarante?

— Je ferai grâce encore.

— Seigneur, s'écria Abraham, ne vous fâchez pas, si j'ose aller plus loin. Que ferez-vous si vous n'en trouvez que trente?

— Si j'en trouve trente, je pardonnerai.

— Et si vous n'en trouvez que vingt?

— Je ne frapperai point la ville à cause de ces vingt justes.

— Permettez-moi, Seigneur, d'ajouter un dernier mot : Que ferez-vous, s'il n'y en a que dix?

— J'épargnerai la ville en faveur de ces dix. »

Ayant dit ces mots, le Seigneur disparut, et le saint patriarche revint vers ses tentes, espérant encore que Dieu trouverait dans Sodome les dix justes dont la présence suffirait pour arrêter son bras vengeur.

Cependant les deux messagers divins pénétraient dans la cité maudite à la tombée de la nuit.

En franchissant la porte, ils rencontrèrent Loth qui, non moins hospitalier que son oncle, se leva dès qu'il les aperçut, s'inclina jusqu'à terre et leur dit avec bienveillance :

« Étrangers, daignez prendre gîte dans la maison de votre serviteur. Vous nettoierez vos pieds de la poussière du chemin, et demain vous continuerez votre route. »

Ils déclarèrent vouloir passer la nuit sur la place publique mais Loth fit tant d'instances qu'ils furent forcés d'entrer dans sa maison et de s'asseoir à sa table, où l'on servit des pains sans levain pour le repas du soir. Après s'être réconfortés, les deux étrangers se disposaient à prendre leur repos, quand on entendit un grand tumulte à la porte de la

maison. Hommes, enfants, vieillards l'entouraient de leurs bandes nombreuses, appelant Loth à grands cris :

« Où sont, disaient-ils, les étrangers que tu as introduits ce soir dans ta demeure? Tu vas nous les livrer immédiatement.

Loth sortit de sa maison en prenant soin de fermer la porte derrière lui, et s'efforça par ses supplications de ramener ces furieux à la raison.

« Frères, disait-il, je vous en conjure, ne commettez pas un pareil forfait. N'outragez point des hommes que j'ai reçus sous mon toit, et qui doivent s'y croire en sûreté. »

Mais ces remontrances ne faisaient qu'accroître l'exaspération des Sodomites. « Laisse-nous, vociféraient-ils avec rage, tu n'es qu'un étranger parmi nous; n'essaie point de nous parler en juge, ou il t'arrivera plus mal encore qu'à tes hôtes. »

Alors se jetant sur Loth avec violence, ils allaient se livrer aux plus grands excès et briser les portes de la maison, lorsque celles-ci s'entr'ouvrirent d'elles-mêmes; les deux étrangers prirent Loth par la main, l'attirèrent à l'intérieur de sa demeure, et en refermèrent soigneusement l'entrée. Puis, ils frappèrent de cécité les criminels qui hurlaient au dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte que, errant dans les ténèbres, ils ne savaient plus où se diriger pour exécuter leur infâme complot. Alors les deux anges annoncèrent à Loth la terrible mission dont ils étaient chargés :

« Les crimes de Sodome, lui dirent-ils, crient vengeance devant le Seigneur. C'est lui qui nous envoie pour détruire cette ville et ensevelir tous les coupables sous ses ruines. Si donc tu veux sauver quelqu'un des tiens, tes fils, tes filles, tes gendres, ou d'autres membres de ta famille, emmène-les bien vite hors de la cité maudite. »

Loth était sur le point de marier ses filles. Il courut précipitamment chez ses futurs gendres, fit des efforts inouïs pour les déterminer à quitter Sodome, parce que Jéhovah

allait la détruire. Mais ils le prirent pour un homme qui voulait s'amuser à leurs dépens. A la pointe du jour, les anges pressèrent Loth de quitter la ville au plus vite.

« Lève-toi, lui dirent-ils, emmène ta femme et tes filles, si vous ne voulez être ensevelis tous ensemble sous les décombres de la cité. »

Comme il hésitait encore, les anges le prirent par la main, ainsi que sa femme et ses deux filles, et les entraînent hors de la ville, car le Seigneur avait résolu de les épargner. Arrivés dans la campagne, ils dirent aux fugitifs : « Ne pensez qu'à sauver votre vie, ne regardez point derrière vous, ne vous arrêtez point dans le pays d'alentour, mais gagnez bien vite la montagne si vous voulez échapper à la mort ».

Tremblant, éperdu, Loth pouvait à peine se mouvoir.

« Seigneur, dit-il à l'ange, puisque votre serviteur a trouvé grâce devant vous et que dans votre miséricorde vous daignez épargner ma vie, daignez m'accorder une nouvelle faveur. Je ne pourrai gagner la montagne, et je crains de tomber ici sous le coup des vengeances divines. Permettez-moi de me réfugier dans cette petite ville de Bala, qu'il m'est facile d'atteindre. Ce n'est qu'un bourg sans importance, épargnez-le pour me servir d'abri.

— J'accorde cette grâce à ta prière, répondit l'ange. Je ne détruirai pas la ville dont tu viens de me parler. Cours bien vite t'y réfugier, car je ne puis agir avant que tu ne sois à couvert. »

Depuis ce temps, Bala prit le nom de Ségor, c'est-à-dire la petite, parce que Loth avait fait valoir pour la sauver le petit nombre de ses habitants.

Le soleil se levait sur la terre quand Loth entra dans Ségor. En ce moment, au bruit du tonnerre, à la lueur sinistre des éclairs qui sillonnaient les nues, Jéhovah fit descendre sur Sodome et Gomorrhe une pluie de soufre et de feu. La terre se prit à trembler, les puits de bitume qui couvraient le sol de la vallée de Siddim s'enflammèrent au feu du ciel, la riante vallée disparut elle-même sous les eaux

du lac Salé, pendant que les habitants de la Pentapole, abîmés dans les flammes vengeresses, disparaissaient sous les ruines des cités maudites.

Au bruit formidable que produisit l'affreux cataclysme, la femme de Loth ne put réprimer un désir curieux et se retourna, malgré l'ordre du Seigneur, vers le théâtre de l'incendie. Une fumée de soufre la suffoqua aussitôt, et son cadavre pétrifié ressembla bientôt, grâce aux exhalaisons du lac, à une véritable statue de sel.

En ce moment, Abraham, qui s'était levé de grand matin, s'acheminait vers l'endroit où la veille il s'était entretenu avec le Seigneur. Bientôt il leva les yeux sur Sodome et Gomorrhe et les régions circonvoisines, mais il n'aperçut qu'un immense nuage de cendres enflammées qui s'élevait de la terre, comme la fumée d'une fournaise. Dans son extrême douleur, ce lui fut une consolation d'apprendre que par respect pour son serviteur Abraham, Jéhovah avait préservé Loth et sa famille de l'horrible embrasement dans lequel avaient péri les habitants de Sodome et Gomorrhe.

Plus tard, quand il visita ces parages désolés, il reconnut partout les traces indélébiles de la vengeance de Dieu. En vain ses yeux cherchèrent-ils la belle vallée des acacias : elle dormait au fond du lac qui l'avait recouverte de ses eaux noires et épaisses. Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm, avec leurs temples, leurs palais, leurs maisons, n'étaient plus que des monceaux de cendres ou de pierres calcinées. Toute trace de végétation avait disparu de ces lieux enchantés. On n'entendait ni la voix de l'homme, ni le chant de l'oiseau. Le lac aux eaux stagnantes, entouré de ses montagnes dénudées et noircies, ressemblait à un vaste cercueil, au-dessus duquel planait la mort¹.

1. Le lac de sel s'appellera désormais la mer Morte pour marquer à tous que la vie n'habitera plus jamais ni son sein ni ses rivages. Quarante siècles après la catastrophe, le voyageur désolé ne traversera point ce sombre pays de la mort sans se rappeler avec effroi les terribles justices de Dieu. La conflagration de Sodome fera penser au déluge de feu qui embrasera le monde au dernier jour.

VI

LE SACRIFICE HÉROÏQUE

A. M. 2135. — A. C. 1866.

Quelque temps après la destruction de Sodome, Abraham quitta la délicieuse vallée de Mambré pour se fixer dans la partie méridionale du pays de Chanaan, entre Cadès à l'orient, et les déserts de Sur à l'occident. Ses pérégrinations le conduisirent à Gérara, cité royale des Philistins, alors gouvernée par le prince Abimélech. Celui-ci reçut avec bienveillance le pèlerin de Jéhovah, que tous avaient appris à respecter. « Vous voyez, lui dit-il, l'immense plaine qui se déroule devant vos yeux : choisissez pour vous établir l'endroit qui vous paraîtra le plus avantageux. »

Abraham planta ses tentes dans les solitudes du désert, au midi de Gérara. Sa prospérité fut si prodigieuse et si rapide, qu'Abimélech ne put s'empêcher de concevoir des craintes au sujet de son trop puissant voisin. Il vint un jour le trouver, accompagné de Phicol, le commandant de son armée, pour lui proposer un pacte d'alliance.

« Dieu vous bénit dans toutes vos entreprises, lui dit-il. Jurez-moi par ce même Dieu que vous ne ferez de mal, ni à moi, ni à mes enfants, ni à ma race, mais que vous me traiterez, moi et mon peuple, avec la bonté dont nous avons usé envers vous, malgré votre qualité d'étranger.

— Je ferai le serment que vous me demandez, répondit Abraham, mais auparavant veuillez me dire pourquoi vos

gens m'ont enlevé de force un puits creusé pour mes serviteurs. »

Abimélech observa qu'Abraham ne lui avait point dénoncé la violence dont il se plaignait. « Je ne connais point les coupables, ajouta-t-il, et j'entends parler de ce fait pour la première fois. »

Satisfait de cette excuse, Abraham offrit en présent au chef philistin des bœufs et des brebis ; puis tous deux firent avec serment le pacte d'alliance. Au moment du départ, le patriarche choisit dans son troupeau sept petites brebis qu'il mit à part ; et, comme Abimélech lui demandait ce qu'il en voulait faire : « Vous les recevrez de ma main comme un témoignage vivant qu'Abraham a creusé ce puits. »

Ce puits porta dès lors le nom de Bersabée, « le puits du serment », le témoin du pacte conclu par les deux chefs.

Abimélech s'en retourna dans la capitale, enchanté de l'homme de Dieu qui, désormais propriétaire du puits et de la plaine qui l'entourait, y planta un bois pour ombrager ses tentes. Il éleva aussi en cet endroit un autel à Jéhovah, le Dieu éternellement béni, dont les merveilleuses promesses venaient de s'accomplir. Au temps marqué par les anges, Sara lui avait donné un fils en disant : « Dieu ne m'a-t-il pas donné sujet de rire, et quiconque l'apprendra pourra-t-il se défendre de sourire avec moi ? Sara va donc nourrir de son lait un fils du centenaire Abraham ! qui jamais aurait pu croire à ce miracle ? »

Abraham avait en effet cent ans quand l'enfant vint au monde. Il le circoncit le huitième jour, selon l'ordre de Dieu, et l'appela Isaac, c'est-à-dire le fils du rire et de la joie. Hélas ! il ne savait pas que l'enfant du rire lui coûterait bien des larmes !

Quand vint le temps de sevrer l'enfant, Abraham donna un grand festin à toute la tribu, qui se réjouit avec lui, en voyant le fils de la promesse croître et se développer. Seul, le jeune Ismaël ne se réjouissait pas. Comme autre-

fois Agar avait méprisé sa maîtresse, Ismaël affectait en toute occasion de se montrer supérieur au fils de Sara, et même de le rudoyer sans pitié. La mère sentit son orgueil se révolter de nouveau. « Renvoyez la servante et son fils, dit-elle à Abraham. Le fils d'une servante ne partagera pas l'héritage de mon fils Isaac. »

Le patriarche ne put entendre sans émotion ces violentes paroles. Le père d'Ismaël pouvait-il chasser de sa présence le fils et la mère? Dieu le tira de sa douloureuse anxiété, en lui révélant sa volonté. « Sara n'a pas été trop sévère envers la servante et son fils, lui dit-il. Fais droit à sa demande, car d'Isaac seul doit sortir la race qui portera ton nom. Quant à Ismaël, parce qu'il est issu de toi, j'en ferai le chef d'un grand peuple. »

Abraham se leva de grand matin, prit du pain, une outre remplie d'eau, mit sur les épaules d'Agar ces provisions de voyage, lui donna son fils et les remit à la garde de Dieu.

La pauvre mère s'éloigna tristement, tenant son enfant par la main, avec l'intention de regagner l'Égypte, sa patrie, mais elle s'égara dans les solitudes de Bersabée. Errant au hasard au milieu des déserts, elle vit bientôt le pain diminuer et l'outre se vider. Il ne lui restait qu'à mourir, elle et son enfant. L'ayant déposé au pied d'un arbrisseau, elle le contempla une dernière fois, puis s'en éloigna jusqu'à la distance d'un trait de flèche et s'assit brisée de douleur.

« Du moins, dit-elle, je ne verrai pas mourir mon enfant. »

En disant ces mots, elle éclata en sanglots et remplit l'air de ses cris. L'enfant pleurait aussi, quand tout à coup une voix angélique, perçant la nue, interpella la pauvre mère :

« Agar, disait-elle, que fais-tu? Pourquoi te désespérer de la sorte? Jéhovah a entendu les cris de l'enfant pleurant au pied de l'arbre. Lève-toi, prends ton fils par la main, et continue ta route. Ismaël sera un jour le chef d'une grande nation. »

En même temps, il lui dessilla les yeux ; jetant les regards autour d'elle, Agar aperçut une source d'eau vive où elle put remplir son outre. L'enfant but de cette eau et fut ainsi miraculeusement sauvé.

Du reste, Dieu ne cessa point de veiller sur le fils d'Abraham, son serviteur. Adolescent, il parcourut les déserts et devint un archer très habile. Arrivé à l'âge d'homme, il se fixa dans la solitude de Pharan, où sa mère lui fit épouser une Égyptienne.

Pendant ce temps le fils de la promesse, Isaac, grandissait sous les yeux du Seigneur.

Il avait vingt-cinq ans, il était plein de grâces et de vertus. Le saint patriarche pouvait mourir ; son fils multiplierait sa race comme les étoiles du ciel. Il se berçait de ces pensées enchanteresses, lorsqu'un jour il entend une voix qu'il reconnaît pour la voix de Jéhovah :

« Abraham, Abraham.

— Me voici, Seigneur.

— Prends ton fils unique, ton fils chéri, ton Isaac, et conduis-le dans la terre de Moriah. Là, tu me l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te désignerai. »

A ce commandement qui broyait son cœur et déconcertait sa raison, Abraham resta comme frappé de stupeur. Cependant il n'eut pas même la tentation de se plaindre, ni de désobéir. Dieu avait parlé : l'homme n'avait qu'à s'incliner et à espérer contre toute espérance. Il se leva donc avant le jour, sella son âne pour le voyage, et coupa du bois pour l'holocauste. Puis, prenant avec lui deux jeunes serviteurs et son fils Isaac, il s'achemina vers le pays marqué par le Seigneur.

Il marcha ainsi pendant deux jours, accablé de mortelles angoisses, n'osant ni regarder son fils ni lui parler. Le troisième jour, en levant les yeux sur la région qui s'ouvrait devant lui, il vit se dresser la montagne du sacrifice. « Restez ici avec l'âne, dit-il aux deux serviteurs : mon fils et

moi nous gravirons ces hauteurs, et quand nous aurons adoré Jéhovah, nous viendrons vous rejoindre. »

Il prit alors le bois de l'holocauste et le plaça sur les épaules d'Isaac. Lui-même, tenant en main le glaive et le feu, donna le signal du départ. Le père et le fils marchaient côte à côte, en silence, lorsque Isaac hasarda une question :

« Mon père ?

— Eh bien, mon fils ?

— Je vois le bois et le feu pour l'holocauste, mais où est la victime ?

— Mon fils, Dieu y pourvoira », répondit Abraham en étouffant ses sanglots.

Cependant ils continuaient à gravir la colline, sans prononcer une parole. Arrivé au sommet, Abraham dressa un autel et disposa le bois qui devait dévorer la victime. Puis, il révéla au fils de sa tendresse l'ordre formel du Seigneur : Prends ton fils Isaac, et conduis-le sur le mont Moriah pour me l'offrir en holocauste. Comme un innocent agneau, Isaac se laissa lier sans résistance, et coucher sur l'autel au-dessus du bûcher. Alors le père étendit la main, saisit le glaive, et son bras allait frapper, quand un cri retentit au-dessus de sa tête :

« Abraham, Abraham.

— Me voici, Seigneur, dit le patriarche, reconnaissant un ange de Dieu.

— Abaisse ton glaive et ne touche point l'enfant. Je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas hésité, pour m'obéir, à sacrifier ton fils unique. »

Un cri d'allégresse et de reconnaissance s'échappa du cœur et du père et de l'enfant, qui se prosternèrent et adorèrent la divine majesté. En se relevant, Abraham aperçut un bélier dont les cornes s'étaient embarrassées dans un buisson. Il le mit sur l'autel, à la place qu'occupait tout à l'heure son fils, et l'offrit en sacrifice au Seigneur. En souvenir du Dieu qui voit tout et pourvoit aux situations les

plus étranges, ce lieu fut appelé la montagne de la divine Vision. Depuis ce temps, quand vient l'heure des difficultés, le peuple répète ce proverbe : Dieu y pourvoira, comme sur la montagne.

Abraham ne tarda pas à recevoir la récompense de son dévouement absolu à Jéhovah. La voix de l'Éternel l'appela une seconde fois, et lui fit entendre ces solennelles paroles : « Parce que tu n'as pas reculé pour ma gloire devant le sacrifice de ton fils unique, j'en fais le serment par moi-même, je te bénirai, je multiplierai ta race comme le sable des mers, ta postérité étendra sa domination sur les cités ennemies, et toutes les nations de la terre seront bénies en Celui qui naîtra de toi. Tel sera le prix de ton obéissance. »

Celui qui parlait ainsi n'était autre que le Fils unique de Dieu, le Messie promis à l'humanité déchue. Abraham attendait le Libérateur, il savait qu'il naîtrait de sa race, il aspirait de tous ses désirs après le jour béni de la Rédemption ; par les transports de son âme, il s'élançait dans le lointain des âges pour saluer le Rédempteur. Le Fils de Dieu voulut récompenser sa foi et son amour en lui manifestant les secrets de l'avenir. Dans une vision sublime, le saint patriarche contempla le Fils unique de Dieu descendu sur la terre, incarné pour le salut des hommes, et devenu vrai fils d'Abraham. Il le vit, nouvel Isaac, portant sur ses épaules le bois du sacrifice, à l'endroit même où Dieu avait commandé d'immoler son fils. Le sang coulait, la victime expirait, le monde était sauvé. Au souvenir des angoisses qu'il avait ressenties sur le mont Moriah, Abraham comprit l'amour d'un Dieu qui sacrifie son fils unique, et tressaillit de joie en voyant tous les peuples de la terre, régénérés dans le sang du divin Agneau, chanter l'hymne de la délivrance au pied de Jéhovah ¹.

1. Ainsi se réalisa cette parole du Seigneur : « Abraham a désiré voir mon jour ; il l'a vu et s'est réjoui. »

VII

ÉLIÉZER ET RÉBECCA. — MORT D'ABRAHAM

A. M. 2142 — A. C. 1850

Avant de retourner à ses pères, Abraham voulut assurer le sort de son fils Isaac, en lui trouvant une épouse digne de partager ses nobles destinées. S'entretenant un jour avec Éliézer, le plus ancien de ses serviteurs et l'intendant de sa maison, il lui insinua ses volontés à ce sujet. « Jure-moi, lui dit-il, par Jéhovah, le Dieu du ciel et de la terre, que tu ne donneras pour épouse à mon fils aucune des filles du pays de Chanaan, mais que tu iras chercher dans ma patrie et parmi ma parenté la femme qui convient à mon fils bien-aimé. »

En donnant ces instructions à son vieux serviteur, le saint patriarche pensait à la famille de Nachor, son frère, qu'il avait laissée dans la ville d'Haran, à son départ de la Mésopotamie. Il savait en effet que Nachor avait eu de sa femme Melcha huit fils, parmi lesquels Bathuel, père de Laban et d'une jeune fille, nommée Rébecca.

Toutefois Éliézer entrevoyait des difficultés qu'il soumit à son maître avant de faire le serment demandé.

« Et si la jeune fille que j'aurai choisie ne veut point me suivre au pays de Chanaan, faudra-t-il reconduire votre fils dans la terre d'où vous êtes sorti ? »

— Jamais, répondit Abraham, garde-toi bien d'agir ainsi. Le Dieu du ciel, qui m'a tiré de la maison de mon père et de ma terre natale, m'a juré de donner à ma race le pays

que nous habitons. Lui-même t'enverra son ange pour guider tes pas et te désigner la femme qu'il destine à mon fils. Que si elle refuse de te suivre, tu seras délié de ton serment; mais, en aucun cas, tu ne ramèneras mon fils dans le pays que j'ai quitté. »

Éliézer jura d'exécuter fidèlement les ordres de son maître, choisit dix chameaux qu'il chargea de riches présents, et se dirigea, suivi de plusieurs domestiques, vers la ville d'Haran, en Mésopotamie. Après avoir voyagé plusieurs jours, il passa l'Euphrate, et s'arrêta un soir près d'un puits creusé à quelque distance de la cité. C'était l'heure où les jeunes filles avaient coutume de sortir pour puiser de l'eau.

« Jéhovah, Dieu de mon maître Abraham, s'écria le pieux serviteur, voici le moment de venir à mon secours et de montrer votre miséricordieuse bonté envers mon seigneur. A cette fontaine, près de laquelle je me trouve, les filles de la cité vont venir puiser de l'eau. Que celle à qui je demanderai d'incliner son vase pour y porter mes lèvres, et qui me répondra : Buvez, et ensuite j'abreuverai vos chameaux, soit l'épouse destinée par vous à votre serviteur Isaac. A ce signe, je reconnaitrai votre paternelle bienveillance envers mon maître. »

Il avait à peine achevé cette prière qu'il vit arriver à la fontaine une jeune vierge d'une merveilleuse beauté, portant un vase sur l'épaule. Elle s'approcha du puits, remplit son vase et s'apprêtait à s'en retourner quand Éliézer se présenta devant elle.

« Pourriez-vous, lui dit-il, me donner un peu d'eau pour me rafraîchir ?

— Buvez, seigneur, répondit la jeune fille, en inclinant le vase sur son bras. Et maintenant, ajouta-t-elle après qu'il se fut désaltéré, je vais puiser de l'eau pour vos chameaux, afin qu'ils puissent boire à leur tour. »

Elle jeta dans les canaux l'eau du vase, courut de nouveau au puits et en tira la quantité suffisante pour abreu-

ver tous les chameaux. Pendant ce temps, Éliézer l'examinait en silence, se demandant encore s'il était bien vrai que Dieu bénît son voyage par une faveur si grande et si promptement accordée. Pour s'en assurer, il remercia la jeune fille, lui offrit en présent des pendants d'oreille en or pesant deux sicles, et des bracelets du poids de dix sicles; puis, il lui posa cette question : « Quel est le nom de votre père, et n'auriez-vous pas de quoi me loger dans votre maison ? »

La jeune fille répondit : « On m'appelle Rébecca. Je suis fille de Bathuel, fils lui-même de Nachor et de Melcha. Il y a dans notre maison abondance de paille et de foin, et et assez d'espace pour vous loger vous et vos chameaux. »

Ému jusqu'aux larmes, Éliézer se prosterna et adora le Seigneur. « Béni soit Jéhovah, le Dieu d'Abraham, qui n'a pas manqué de faire miséricorde à mon maître, selon sa promesse, et m'a conduit tout droit chez le frère de mon seigneur. »

A ce nom d'Abraham, la jeune fille courut à la maison de sa mère et raconta ce qu'elle venait d'entendre. Intrigué à son tour par ce récit, et surtout par les présents que sa sœur avait reçus de l'étranger, Laban s'empressa de se rendre à la fontaine. Il y trouva Éliézer debout près de ses chameaux. « Venez, dit-il, ô homme béni de Dieu, venez dans ma maison. Vous y trouverez un gîte pour vous et un abri pour vos animaux. »

Laban l'introduisit dans son logis, déchargea les chameaux, leur donna de la paille et du foin à manger, et, après avoir lavé les pieds de l'inconnu et de ses suivants, leur servit un repas, dont ils avaient besoin pour se reconforter après ce long voyage. Mais, au grand étonnement de ses hôtes, l'inconnu s'écria :

« Je ne mangerai ni ne boirai avant d'avoir déchargé mon cœur dans le vôtre.

— Parlez, lui dirent-ils.

Je suis serviteur d'Abraham, reprit Éliézer, de cet Abra-

ham que le Seigneur a comblé de gloire et de richesses. Il lui a donné des bœufs et des brebis, des ânes et des chameaux, de l'or et de l'argent, des serviteurs et des servantes. De plus, Sara, sa femme, lui a donné un fils dans sa vieillesse, lequel sera héritier de tous ces biens. Or mon seigneur et maître m'a fait jurer de ne point faire épouser à son fils une Chananéenne, mais de me diriger vers la maison de son père pour lui trouver une femme de sa parenté. Aujourd'hui donc, arrivé près du puits qui est à l'entrée de la ville, j'ai dit au Seigneur : Dieu d'Abraham, qui m'avez guidé dans le chemin que j'ai suivi jusqu'à présent, faites que la jeune fille qui me donnera à boire, ainsi qu'à mes chameaux, soit celle que vous destinez à mon maître. Aussitôt parut Rébecca qui, sur ma demande, s'empressa d'approcher son vase de mes lèvres et s'offrit d'elle-même à désaltérer les chameaux. C'est pourquoi je lui présentai ces pendants d'oreilles pour orner son visage et j'attachai ces bracelets à son bras. Quand je sus ensuite qu'elle était fille de Bathuel, et ainsi petite-fille de Nachor et de Melcha, je tombai à genoux devant Jéhovah, et bénis le Dieu d'Abraham qui m'a conduit comme par la main jusqu'à la fille de son frère pour en faire l'épouse de son fils. Si donc vous entrez dans les desseins de mon maître, dites-le-moi; si, au contraire, vous avez d'autres vues, dites-le également, afin que je tourne mes pas d'un autre côté. »

Laban et Bathuel son père, ne firent aucune opposition.

« C'est Dieu, répondirent-ils, qui vient de parler par votre bouche. Nous n'avons rien à vous dire contre sa volonté clairement manifestée. Rebecca est donc à votre disposition, emmenez-la avec vous, et qu'elle devienne l'épouse de votre maître, puisque tel est le bon plaisir de Dieu. »

Le pieux Eliézer s'inclina jusqu'à terre en entendant cette décision, et, plein de reconnaissance, adora le Seigneur. Puis, étalant ses richesses, vêtements magnifiques, ornements d'or et d'argent, il en fit présent à Rébecca, à

sa mère et à ses frères. Le festin et les réjouissances qui suivirent se prolongèrent bien avant dans la nuit, puis le lendemain, de grand matin, Éliézer dit aux parents de Rébecca :

— « Permettez-moi de me mettre en route pour retourner à mon maître.

— Laissez au moins notre fille dix jours avec nous, répondirent-ils; elle vous suivra ensuite.

— Ne me retenez pas, je vous en prie, répliqua Éliézer. Dieu lui-même a dirigé mes pas, j'ai hâte de retrouver mon maître. »

Ils n'insistèrent plus, mais ils s'en remirent à la décision de la jeune fille. On l'appela pour lui demander son sentiment sur ce départ précipité.

— « Voulez-vous suivre cet homme? lui dirent-ils.

— Je le veux bien, » répondit aussitôt Rébecca.

Les préparatifs terminés, la jeune fille, suivie de sa nourrice, sortit de la maison pour accompagner Éliézer, pendant que sa famille lui souhaitait toutes sortes de prospérités. « Vous êtes nôtre sœur, lui criait-on : croissez en mille et mille générations, et que ceux de votre race étendent leur puissance sur les villes de leurs ennemis. »

Rébecca et ses suivantes montèrent sur des chameaux et suivirent Éliézer qui regagna en toute hâte la demeure de son maître.

Or, en ce temps, Isaac habitait à Bersabée. Un jour qu'il avait dirigé sa promenade vers le puits du Vivant et du Voyant, il errait çà et là dans la campagne absorbé par une profonde méditation, lorsque tout à coup, au déclin du soleil, levant les yeux, il aperçut une caravane qui s'avançait vers lui. Rébecca tourna aussi son regard vers Isaac et dit à Éliézer :

« Connaissez-vous l'homme qui vient à notre rencontre?

— C'est mon jeune maître, répondit-il. »

A ces mots, la jeune fille descendit de son chameau et se

couvrit le visage d'un voile. Mais déjà Éliézer était dans les bras de son maître et lui racontait l'heureuse issue de son voyage. Quelques jours après, à la grande joie d'Abraham, Rébecca devenait l'épouse d'Isaac.

Ce mariage consola le saint patriarche d'une grande douleur, causée par la mort de la noble femme que Dieu lui-même avait appelée « la princesse ».

Trente-sept ans après la naissance d'Isaac, courbée sous le poids de cent vingt-sept années, la généreuse Sara voulut revoir la belle vallée de Mambré, où les Anges de Dieu lui avaient annoncé son bonheur, et s'asseoir encore une fois au pied de l'arbre qui avait abrité les messagers divins. Mais elle ne passa que quelques jours dans la cité d'Arbée, qui fut plus tard Hébron : Dieu la retira de ce monde.

Abraham accourut avec son fils pour pleurer la digne compagne de sa vie, la femme forte qui l'avait suivi dans ses pèlerinages, et rendre les honneurs dus à celle qui avait reçu les promesses du Très-Haut. Après la cérémonie du deuil et les lamentations d'usage, Abraham alla trouver les fils de Heth, maîtres de la contrée pour se procurer un tombeau.

« Étranger et voyageur parmi vous, leur dit-il, je viens réclamer le droit d'acquérir un sépulcre pour y enterrer celle que je viens de perdre.

— Seigneur, répondirent-ils, vous êtes parmi nous un prince béni de Dieu : choisissez un de nos plus beaux sépulcres, et nul d'entre nous ne vous empêchera d'y ensevelir celle que vous pleurez. »

Abraham s'inclina profondément pour remercier les fils de Heth de cette réponse bienveillante, mais commandée par la politesse orientale.

« Si ma proposition vous est agréable, ajouta-t-il, veuillez me servir d'intermédiaire près d'Ephron, fils de Séor, à l'effet d'obtenir de lui, moyennant un prix convenable, la cession de la double caverne, située à l'extrémité de son champ. »

Ephron se trouvait au milieu de l'assemblée réunie sur la place, aux portes de la cité. Aussi poli que ses compatriotes, il répondit à Abraham :

« Il n'en sera pas ainsi, mon seigneur, mais devant tous les fils de mon peuple ici présents, je vous donne mon champ et ma caverne de Macpélah, où vous inhumerez votre épouse. »

Une seconde fois, Abraham s'inclina devant l'assemblée, mais en s'empressant de décliner cette offre.

« Laissez-moi vous compter l'argent que vaut votre champ : alors seulement j'y enterrerai Sara.

— Seigneur, continua Ephron, cette terre vaut quatre cents sicles d'argent; mais vraiment, entre vous et moi, c'est chose indifférente : enterrez donc votre morte. »

Sans tenir compte de cette insistance, Abraham fit peser devant le peuple les quatre cents sicles, en monnaie courante. Ainsi le champ d'Ephron, la caverne de Macpélah, et tous les arbres plantés sur ce terrain, devinrent la propriété d'Abraham, en vertu du contrat conclu devant les fils de Heth et autres témoins qui entraient dans la cité.

C'est dans cette caverne, en face de Mambré, que le saint patriarche plaça le corps de Sara, en attendant le moment de s'y reposer à son tour.

Il vécut encore près de quarante années, mais sa vie, traversée par tant d'épreuves, se termina dans la paix. Il eut la consolation de voir sa race disséminée dans les pays voisins. L'enfant du désert, Ismaël, régnait sur douze fils qui furent les chefs d'autant de peuples et donnèrent leurs noms aux villes et forteresses fondées par eux, depuis Hévila, sur l'Euphrate, jusqu'à Sur, qui regarde le Nil. De Céthura, qu'il avait épousée après la mort de Sara, Abraham avait eu six autres fils, entre autres Madian, qui fut le père des Madianites. Tous furent richement dotés de son vivant, et envoyés par lui dans les pays orientaux pour s'y établir. Mais Dieu lui fit attendre vingt ans l'héritier de la promesse. Comme Sara, Rébecca était

stérile. En vain priait-elle le Dieu qui l'avait amenée au pays de Chanaan pour être la compagne d'Isaac, en vain Isaac lui-même suppliait-il le Seigneur d'exaucer sa prière, Dieu semblait ne pas l'entendre. Soutenu par le saint Patriarche, qui toujours espérait contre toute espérance, Isaac ne cessa point de faire monter vers le ciel ses ardentés supplications, et le Tout-Puissant finit par se laisser vaincre : il lui donna deux jumeaux, qui furent appelés Esaü et Jacob.

Dès lors, Abraham, se voyant revivre dans sa postérité, ne pensa plus qu'à terminer son pèlerinage. A l'ombre du chêne de Mambré, il se rappelait les orages de sa vie agitée, son départ d'Ur-Kasdim cent ans auparavant, les différentes stations de son pèlerinage. Haran, où son père Tharé était descendu au tombeau. Sichem et Béthel, témoins des manifestations divines, puis l'Égypte, puis Hébron, puis Gérara, puis Bersabée. Partout il avait souffert, mais partout Jehovah, content de son obéissance, l'avait consolé. Et maintenant il pouvait mourir, car il tenait dans ses bras les fils d'Isaac, les glorieux rejetons de sa race la souche d'où devait naître Celui en qui seraient bénies toutes les nations de la terre.

Ces pensées embaumèrent les derniers jours du saint patriarche. Arrivé à l'âge de cent soixante-quinze ans, ses forces défailirent ¹, et l'on vit que son âme allait se réunir à celle de ses pères. Isaac et Ismaël l'assistèrent à ses derniers moments. Après les jours de deuil ils portèrent ses restes vénérés à la caverne de Macpélah qu'il avait achetée d'Ephron, l'Héthéen. C'est là que repose le pèlerin de Jehovah, celui que les peuples d'Orient et d'Occident appellent le « Père des croyants » et « l'Ami de Dieu ».

LIVRE TROISIÈME

LES HÉBREUX EN ÉGYPTÉ

JACOB ET JOSEPH

I

LA BÉNÉDICTION DÉROBÉE

A. M. 2245. — A. C. 1756.

Après la mort de son père Abraham, Isaac habita Bersabée, près du puits surnommé par Agar le puits du Vivant et du Voyant. Jéhovah le combla de ses bénédictions :

« Fidèle au serment que j'ai fait à Abraham, lui dit-il un jour, je donnerai à ta race le pays de Chanaan. Je multiplierai tes descendants comme les étoiles du ciel, et toutes les nations de la terre seront bénies en CELUI qui naîtra de toi. Ainsi sera récompensée l'obéissance de mon serviteur Abraham, le fidèle observateur de mes lois et des cérémonies de mon culte. »

Les deux fils d'Isaac et de Rébecca croissaient sous les yeux de leurs parents, non sans exciter des craintes au sujet de leur avenir. Avant de leur donner le jour, leur mère avait souffert de si cruelles douleurs, qu'après avoir longtemps demandé les joies de la maternité, elle se prit à regretter que le Seigneur l'eût exaucée. Comme elle consultait Dieu sur les étranges choses qui se passaient en elle, il lui fut répondu :

« Des deux fils que vous portez naîtront deux peuples qui se battront l'un contre l'autre. Le plus jeune triomphera dans la lutte, et l'aîné lui sera assujéti. »

En effet, Rébecca mit au monde deux jumeaux : Le premier, roux, velu comme un animal sauvage, fut appelé Ésaü ; le second, qui tenait son frère par le pied, reçut le nom de Jacob, comme s'il voulait déjà supplanter son aîné. Tous deux grandirent, aussi opposés par le caractère que par les traits du visage. Ardent jusqu'à la violence, très habile chasseur, Ésaü aimait à courir les champs et les bois, ou encore à se livrer aux travaux agricoles. Simple et doux, Jacob vivait tranquillement sous la tente. L'humeur bouillante et même un peu farouche de son fils aîné ne déplaisait pas trop au père, qui se délectait du produit de la chasse, mais Jacob était le préféré de Rébecca. Un jour que ce dernier avait fait cuire des lentilles pour son repas, Ésaü revint des champs, brisé de fatigue et mourant de faim.

« Donne-moi ce plat de lentilles, dit-il à Jacob.

— Volontiers, répondit celui-ci, mais à condition que tu me céderas ton droit d'aînesse.

— Qu'à cela ne tienne, reprit le chasseur, quand je serai mort, à quoi me servira mon droit d'aînesse ?

— Jure-moi que tu ne reviendras pas sur cette cession.

— Je le jure, » dit Ésaü emportant le pain et les lentilles, qu'il se mit à dévorer sans souci des privilèges attachés à la primogéniture. Du reste, il se rendit bientôt par sa conduite, indigne de ces prérogatives.

A l'âge de quarante ans, sans consulter ses parents, sans égard pour son aïeul Abraham qui interdit toute alliance avec des femmes idolâtres, il épousa successivement deux Héthéennes, Judith, fille de Bééri et Basemath, fille d'Elon. Ainsi s'exposa-t-il à perdre la foi au vrai Dieu par son contact avec les peuples étrangers. Isaac en fut vivement affligé ; Rébecca en conclut qu'Ésaü n'était point l'enfant de la promesse et que, pour cette raison, sans doute, Dieu

avait permis qu'il vendît à Jacob son droit de primogéniture.

Or il arriva que le patriarche Isaac, âgé de cent trente-sept ans, devint aveugle et se sentit faiblir. Avant de rejoindre ses pères, il voulut transmettre à son fils aîné l'héritage et la bénédiction qu'il avait reçus d'Abraham. L'ayant donc appelé, il lui dit :

« Ésaü, mon fils, voici que les jours de la vieillesse sont venus pour moi, et je ne sais si la mort ne viendra pas bientôt. Prends ton arc et tes flèches, ô mon enfant, et va me tuer quelques pièces de gibier. Avec le produit de ta chasse tu me prépareras les mets que j'aime, tu me les serviras de tes propres mains, et moi je te bénirai solennellement avant de mourir. »

Rébecca avait entendu les paroles d'Isaac. A peine Ésaü fut-il parti à la chasse, qu'elle mit Jacob au courant de ce qui allait se passer. La bénédiction paternelle allait donner au fils aîné des droits dont il s'était volontairement dépouillé en faveur de son frère.

« Mon fils, ajouta-t-elle, tu vas suivre exactement les conseils de ta mère. Choisis dans le troupeau deux des meilleurs chevreaux que tu pourras trouver; j'en préparerai un repas selon les goûts de ton père; tu le lui serviras toi-même, et c'est à toi qu'il donnera la bénédiction avant de mourir. »

Le stratagème ne déplut pas à Jacob; mais réussirait-il à surprendre la bonne foi du vieux patriarche?

« Vous savez, dit-il à sa mère, qu'Ésaü a la peau velue. Si mon père vient à me toucher, il croira que j'ai voulu le tromper, et peut-être me maudira-t-il au lieu de me bénir.

— Je prends sur moi cette malédiction, reprit Rébecca; va me chercher les chevreaux. »

Jacob obéit. Rébecca prépara les mets au goût du vieillard, revêtit son fils des habits parfumés d'Ésaü, et lui enveloppa les mains et le cou de la peau fraîche des chevreaux. Jacob prit les pains cuits sous la cendre et les mets qu'il devait servir, puis se présenta devant Isaac.

« Mon père, dit-il, pour exciter son attention.

— J'entends. Qui es-tu, mon fils?

— Esaü, votre premier-né. J'ai suivi vos ordres, et je vous apporte le produit de ma chasse. Levez-vous et mangez, puis vous me bénirez.

— Ta chasse a été bien prompte, mon fils?

— Dieu m'a fait trouver d'un coup ce que je cherchais. »

Le saint vieillard n'était point rassuré sur l'identité de son fils.

« Approche, dit-il, et laisse-moi te toucher, pour que je sache si tu es bien mon fils Esaü. »

Jacob s'approcha de son père, qui lui palpa les mains.

« La voix, dit-il, est la voix de Jacob, mais ces mains sont bien les mains d'Esaü. »

Cependant il avait beau toucher ces mains velues, en tout semblables à celles d'Esaü, le doute continuait à l'obséder, car en le bénissant une première fois, il dit encore :

« Tu es bien mon fils Esaü?

— Certainement, » répondit Jacob.

Après cette affirmation, Isaac s'assit et mangea les mets qu'on lui avait préparés. Puis, après avoir vidé la coupe de vin que lui présenta Jacob, il s'écria :

« Viens à moi, ô mon fils, et donne-moi un baiser. »

Jacob déposa un baiser sur le front du vieillard. A peine eut-il respiré l'odeur des habits parfumés dont son fils était couvert, que le patriarche, ravi comme en extase, leva la main pour le bénir.

« La bonne odeur de mon fils, s'écria-t-il, est semblable à celle d'un champ plein d'épis, sur lequel Dieu a versé ses bénédictions. O mon fils, que Dieu t'accorde la rosée du ciel et la graisse de la terre; qu'il multiplie le blé dans tes sillons et les grappes sur tes vignes; que les peuples te soient assujettis, et que tes frères se courbent devant toi, comme devant leur maître. Celui qui te maudira, qu'il soit maudit; celui qui te bénira, que Dieu le comble de ses bénédictions! »

Isaac se tut, et Jacob prit congé de son père. A peine l'eut-il quitté de quelques instants, qu'Ésaü se présenta, portant dans ses mains les mets qu'il avait préparés au retour de la chasse.

« Levez-vous, mon père, dit-il au vieillard, voici le repas que vous m'avez commandé. Mangez, après quoi vous me bénirez.

— Qui donc es-tu ? s'écria le patriarche tout interdit.

— Votre fils Ésaü. »

La stupéfaction et le saisissement d'Isaac ne sauraient s'exprimer.

« Et qui donc, s'écria-t-il, est venu avant toi me présenter les produits de sa chasse, et a reçu de ma main une bénédiction désormais irrévocable ? »

A ces mots qui lui firent comprendre toute la vérité, Ésaü poussa, non point des clameurs, mais de véritables rugissements.

« Mon père, mon père, hurlait-il dans son désespoir, donnez-moi aussi votre bénédiction.

— Mon fils, ton frère est venu me surprendre celle qui t'était réservée.

— Mon frère, reprit Ésaü furieux, n'a que trop justifié son nom de Jacob, car voici la seconde fois qu'il me supprime. Il m'a ravi mon droit d'aînesse, et il m'enlève aujourd'hui votre bénédiction. Mon père, mon père, continua-t-il en sanglotant, n'avez-vous donc rien réservé pour votre Ésaü ?

— Mon fils, je l'ai constitué ton maître, j'ai soumis tous ses frères à son empire, je lui ai donné le vin des ceps et le froment des campagnes : que puis-je maintenant faire pour toi, ô mon fils ?

— Mais n'avez-vous donc qu'une bénédiction, criait Ésaü en pleurant à chaudes larmes ? Je vous en supplie, mon père, bénissez-moi ! »

Le saint patriarche eut pitié de son malheureux fils. Illuminé d'en haut, il ne pouvait rétracter le testament que

Dieu lui montrait conforme à sa volonté souveraine, mais il jeta au désespéré ces paroles prophétiques :

« Ésaü, mon fils, si la rosée du ciel et la graisse de la terre ne te sont pas accordées, tu vivras de l'épée : ce sera ta bénédiction particulière; tu serviras ton frère, mais un jour viendra où tu briseras son joug et relèveras la tête. »

Ainsi se réalisa l'oracle de Jéhovah sur les deux jumeaux : « Ils seront pères de deux peuples, et le plus jeune triomphera de l'aîné. » Le saint patriarche admira la toute-puissance de la volonté divine : avant que les deux frères eussent vu le jour, le fils de la promesse était choisi, non pour ses œuvres, mais selon le bon plaisir de Dieu. Par sa conduite, Ésaü justifia l'élection divine; par ses artifices, Rébecca la fit aboutir. Sans approuver dans son cœur la ruse dont Rébecca s'était servie pour substituer Jacob à Ésaü, le digne fils d'Abraham adora la Providence de Jéhovah qui, par les passions des hommes aussi bien que par leurs vertus, arrive toujours à l'exécution de ses desseins.

II

JACOB EN MÉSOPOTAMIE

Ésaü ne pouvait pardonner à Jacob de lui avoir dérobé la bénédiction paternelle : dans sa rage, il s'emporta jusqu'à dire qu'après la mort d'Isaac, il immolerait son frère à sa vengeance. Ces menaces, rapportées à Rébecca, excitèrent ses alarmes.

« Jacob, lui dit-elle un jour, Ésaü profère contre toi des menaces de mort : hâte-toi de fuir en Mésopotamie. Tu trouveras un gîte à Haran, chez mon frère Laban, jusqu'à ce que la colère d'Ésaü soit apaisée ; ton séjour à l'étranger sera, du reste, de courte durée, car bientôt ton frère, devenu plus calme, oubliera son ressentiment, et alors je t'enverrai un message pour te rappeler. Pars, mon fils, car je tremble à la pensée que je pourrais perdre mes deux enfants en un jour, l'un par un crime, l'autre par le châtiement du criminel. »

Il fallait faire agréer ce départ à Isaac sans lui avouer que la fureur d'Ésaü en était la cause : l'industrielle Rébecca s'en chargea encore.

« Les filles de Heth, lui dit-elle, ont rempli mes jours d'amertume. Si Jacob prend une femme dans ce pays, j'en mourrai de douleur. »

Le saint vieillard se rappela en ce moment ce que son père Abraham avait fait pour lui. Ayant appelé Jacob, il le bénit et lui donna cet ordre :

« Mon fils, ne prends point pour épouse une fille de

Chanaan. Va-t'en en Mésopotamie, dans la maison de Balthuel, le père de ta mère, et là tu épouseras une des filles de ton oncle Laban. »

Jacob s'agenouilla devant le saint vieillard qui, ému jusqu'aux larmes, leva la main pour bénir le voyageur :

« Que le Dieu tout-puissant te bénisse, lui dit-il, qu'il enrichisse et multiplie ta race, et te rende père d'un peuple nombreux. Que les bénédictions promises à Abraham tombent sur toi et ta postérité, et qu'un jour cette terre de notre pèlerinage devienne la terre du fils de Jacob. »

Le bâton à la main, le pauvre fugitif s'achemina vers la terre orientale. Déjà il avait dépassé Mambré, où reposaient les restes d'Abraham, Moriah, où son père Isaac s'était couché sur l'autel du sacrifice, lorsqu'un soir, au moment où le soleil disparaissait derrière les montagnes, il s'arrêta pour prendre un peu de repos. La tête appuyée sur une des pierres du chemin, il s'endormit profondément. Tout à coup il aperçoit, dans une vision, comme une échelle mystérieuse dont le pied touchait à la terre et le sommet au ciel. Des anges en montaient et en descendaient les degrés. Appuyé sur l'échelon supérieur, Jéhovah lui-même prononça ces solennelles paroles :

« Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham et d'Isaac, ton père; je donnerai, à toi et à ta postérité, la terre sur laquelle tu es endormi. Ta race, nombreuse comme le sable du désert, s'étendra de l'orient à l'occident, du septentrion au midi, et toutes les nations seront bénies en toi et dans CELUI qui naîtra de toi. Je serai ton protecteur partout où tu porteras tes pas, et te ramènerai en ce pays de tes pères, où mes promesses doivent s'accomplir. »

Jacob se réveilla dans une sainte joie : le Dieu d'Abraham et d'Isaac le constituait dépositaire de ses secrets, père d'un grand peuple et de Celui qui devait sauver toutes les nations de la terre.

« Vraiment, s'écria-t-il, dans un transport de reconnaissance, ce lieu est saint, et je n'y pensais pas ! »

Puis, réfléchissant à l'échelle céleste, aux anges qui descendaient vers les hommes pour leur communiquer les ordres de Jéhovah et remontaient vers Dieu, chargés de nos requêtes, il ajouta, saisi de frayeur :

« Que ce lieu est redoutable ! c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel. »

Quand le jour parut, Jacob se leva, répandit de l'huile sur la pierre qui lui avait servi de chevet, et l'érigea en monument de reconnaissance. La ville voisine qui s'appelait Luza, il la nomma Béthel, ou maison de Dieu. Puis, avant de reprendre le bâton du voyageur, il fit ce vœu :

— Si le Seigneur m'accompagne et me protège, comme il me l'a promis, s'il me donne du pain pour me nourrir et des vêtements pour me couvrir, si enfin je retourne heureusement dans la maison de mon père, en témoignage de ma gratitude envers Jéhovah, mon Dieu, je ferai de cette pierre un autel qui s'appellera la maison de Dieu, et j'offrirai au Seigneur la dîme de tous mes biens. »

Fortifié par cette vision divine, Jacob reprit sa route vers l'Orient. Il approchait du pays de Nachor quand il aperçut dans la campagne un vaste puits autour duquel se reposaient trois troupeaux de brebis, attendant le moment où, les autres troupeaux rassemblés, on enlevât la pierre qui couvrait l'orifice de la fontaine.

« Frères, dit Jacob aux pasteurs, d'où êtes-vous ?

— De Haran, répondirent-ils.

— Connaissez-vous Laban, fils de Nachor ?

— Nous le connaissons.

— Est-il en bonne santé ?

— Il se porte très bien. Du reste, voici sa fille Rachel qui amène son troupeau.

— Le soleil est encore bien haut pour ramener les troupeaux à l'étable. Pourquoi ne pas les abreuver et les conduire ensuite aux pâturages ?

— Nous ne le pouvons. Il est défendu d'ôter la pierre avant que tous les troupeaux soient réunis. »

A ce moment, Rachel arriva, conduisant les troupeaux de son père, qu'elle gardait elle-même. A peine Jacob eut-il considéré sa jeune cousine qu'il fut épris de sa grâce et de sa beauté. Il enleva la pierre qui fermait la citerne, tira de l'eau en abondance pour abreuver les troupeaux de son oncle; puis, ne pouvant plus se contenir, se jeta au cou de la jeune fille et l'embrassa en sanglotant :

« Rachel, dit-il, je suis le neveu de votre père, le fils de Rébecca. »

Aussi émue que lui, la jeune fille courut en toute hâte annoncer à son père que Jacob, le fils de sa sœur, venait d'arriver. Quelques instants après, Laban était près de son neveu, le couvrait de baisers et l'emmenait dans sa demeure.

Jacob raconta lui-même la cause de son voyage. Il ne venait point à Haran, comme autrefois Éliézer, pour choisir une épouse et s'en retourner avec elle au pays de ses pères. Pauvre exilé, il demandait une place au foyer de Laban jusqu'au jour où Dieu lui permettrait de rentrer sous le toit d'Isaac et de Rébecca. Il espérait partir alors avec une épouse choisie dans sa parenté, car son père lui avait défendu de s'allier avec une fille de Chanaan.

« Tu es ma chair et mon sang, s'écria Laban, après l'avoir entendu, je te considère à partir d'aujourd'hui comme un de mes fils. »

Jacob entra donc dans la famille de son oncle et garda les troupeaux comme Rachel, ses frères et ses sœurs. Pendant quatorze années, il servit Laban, qui lui donna d'abord en mariage Lia, sa fille aînée, puis Rachel, que Jacob aimait d'un amour de prédilection. Dieu donna d'abord à Lia dix fils, Ruben, Siméon, Lévi, Judas, Issachar, Zabulon, Dan, Nephthali, Gad et Aser; mais longtemps il refusa d'étendre sa bénédiction sur Rachel. L'épouse désolée se plaignit au Seigneur qui fit enfin cesser son opprobre en lui accordant un fils à qui on donna le nom de Joseph. Alors Jacob dit à Laban :

« Laissez-moi maintenant retourner dans mon pays et emmener avec moi ma famille pour laquelle je vous ai servi jusqu'à ce jour.

— La bénédiction de Dieu est descendue avec toi sur ma maison, répondit Laban : reste avec nous, et je te donnerai le salaire que tu fixeras. »

Accédant à ce désir de son oncle, Jacob demeura chez lui six années encore, pendant lesquelles Dieu le combla de richesses. Bientôt il se vit en possession de grands troupeaux de chèvres et de brebis, d'ânes et de chameaux, et d'un nombre considérable de serviteurs et de servantes, au point d'exciter la jalousie de Laban. Alors ses yeux se portèrent de nouveau vers la patrie absente, vers son vieux père et sa mère bien-aimée. Sur l'ordre de Jéhovah, il prit avec lui sa famille, ses troupeaux, tous ses biens, et se dirigea vers le pays de Chanaan.

Cependant le pauvre exilé n'était pas sans crainte au sujet de son frère Ésaü, devenu l'un des princes du désert, au pays d'Édom. Pendant vingt ans, il avait vainement attendu le messager de la paix ; ce qui n'était pas de bon augure. Aussi, avant de passer le Jourdain, envoya-t-il à son frère quelques-uns de ses serviteurs, chargés de lui porter ce message :

« Jacob à son frère Ésaü : J'ai vécu en étranger chez Laban jusqu'à ce jour. Je reviens avec des troupeaux de bœufs, d'ânes et de brebis, une tribu de serviteurs et de servantes, et j'envoie ce message à mon seigneur pour lui demander son amitié. »

Les envoyés revinrent en toute hâte, annonçant qu'Ésaü accourait à sa rencontre avec quatre cents hommes. Dans son épouvante, Jacob divisa sa caravane en deux bandes, afin que l'une pût se sauver pendant qu'Ésaü tomberait sur l'autre, puis il demanda le secours de Dieu.

« Dieu d'Abraham et d'Isaac, s'écria-t-il, c'est vous qui m'avez ordonné de retourner dans ma patrie et de compter sur votre protection. Je suis à la vérité bien indigne de vos

miséricordes et de la fidélité avec laquelle vous gardez toutes les promesses dont vous avez gratifié votre serviteur. Je passai le fleuve du Jourdain il y a vingt ans, n'ayant que ce bâton pour toute richesse, et voilà que je le traverse de nouveau à la tête d'une brillante et riche caravane. Délivrez-moi des mains d'Ésaü, car je crains que dans sa fureur il ne lève son glaive sur les mères et leurs enfants. Souvenez-vous, Seigneur, que vous m'avez promis de me bénir et de multiplier ma race comme les grains de sable de la mer. »

Le lendemain à son réveil, il sépara de ses troupeaux le présent qu'il voulait offrir à son frère Ésaü : deux cents chèvres et vingt boucs, deux cents brebis et vingt béliers, trente chamelles avec leurs petits, quarante vaches et vingt taureaux, vingt ânesses et dix ânon, qu'il remit à ses serviteurs par groupes détachés.

« Précédez-moi, dit-il à ceux-ci, et marchez à une certaine distance les uns des autres. En rencontrant le premier troupeau, mon frère Ésaü ne manquera pas de dire au conducteur : Quel est votre maître ? Où allez-vous ? A qui sont ces bestiaux ? Vous répondrez : Tout cela appartient à votre serviteur Jacob ; c'est un présent qu'il envoie à mon seigneur Ésaü. Du reste, il nous suit, et bientôt vous l'aurez atteint. Les autres pasteurs feront successivement la même réponse. »

Jacob se disait que ce don magnifique, en attendrissant le cœur d'Ésaü, lui préparerait un accueil favorable. Ces dispositions prises, il resta encore la nuit dans son campement, fit passer de grand matin le gué de Saboc à ses femmes, aux servantes et aux enfants, pour les mettre à l'abri d'un coup de main, et demeura seul sur la rive du fleuve. Et voilà que, dans une vision mystérieuse, un inconnu lutta contre lui jusqu'au point du jour, sans pouvoir le terrasser. Seulement, pour lui montrer sa force surhumaine, il lui toucha un nerf qui aussitôt se dessécha.

« Laisse-moi, lui dit alors l'inconnu, car voici l'aurore.

— Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni.

— Quel est ton nom ?

— Jacob.

— Désormais on t'appellera Israël, c'est-à-dire fort contre Dieu. Or, si tu peux lutter contre Dieu, quel homme l'emportera sur toi ?

— Et vous, s'écria Jacob, vous qui m'avez assailli, qui êtes-vous donc ?

— A quoi bon cette demande ? répondit la céleste apparition, qui bénit son antagoniste et disparut.

— J'ai vu Dieu face à face, s'écria Jacob émerveillé, j'ai vu Dieu, et la mort ne m'a point frappé ! »

Il appela ce lieu Phanuel, ce qui veut dire Visage de Dieu. En ce moment, le soleil se montrait à l'horizon. Jacob quitta Phanuel, mais il s'aperçut qu'il boitait, depuis qu'un nerf s'était séché au contact du divin lutteur. Soudain, en levant les yeux, il aperçut Ésaü qui venait à sa rencontre, suivi de ses quatre cents hommes. Aussitôt il divisa sa famille en trois groupes, les femmes du second ordre avec leurs enfants, puis Lia entourée des siens, enfin Rachel avec Joseph. Ils s'avancèrent ainsi au-devant d'Ésaü, et lui-même les suivit de près. Arrivé à une petite distance d'Ésaü, il se prosterna sept fois devant lui, le front dans la poussière. Touché de ces marques d'honneur, Ésaü s'élança dans les bras de son frère, le serra sur son cœur et lui donna le baiser de paix en versant des larmes. Alors seulement ses yeux se portèrent vers les femmes et les enfants :

« Est-ce là ta famille ?

— Oui, répondit Jacob, ce sont les petits enfants que le Seigneur m'a donnés. »

A ce moment, les servantes avec leurs fils, puis Lia et ses enfants, puis Rachel et Joseph, s'approchèrent d'Ésaü et se prosternèrent devant lui.

« Et ces divers troupeaux que j'ai rencontrés ? dit Ésaü.

— C'est un présent que je voulais offrir à mon frère pour trouver grâce à ses yeux.

— J'ai des biens en abondance, garde donc ce qui t'appartient.

— Non pas, ô mon frère; mais si j'ai retrouvé votre amitié, ne refusez pas ce faible présent, que je vous offre en signe de vénération, comme à un ange de Dieu. Soyez-moi favorable, et partagez les bénédictions dont m'a comblé l'auteur de tous les biens. »

Ésaü céda aux pressantes instances de Jacob, et les deux frères se séparèrent parfaitement réconciliés. Après un court séjour à Socoth, puis à Sichem, Jacob se dirigea vers la vallée de Mambré où l'attendait le patriarche Isaac. Il suivait le chemin d'Ephrata, qui fut plus tard Bethléem, lorsqu'un grand malheur vint le frapper : Rachel, son épouse chérie, sur le point de lui donner un second fils, se vit tout à coup aux prises avec la mort.

« Ne craignez pas, lui disait-on pour étouffer ses cris, vous aurez un fils. »

Mais le dernier souffle s'échappait de ses lèvres quand l'enfant vint au monde. Elle eut encore la force de l'appeler Benoni, l'enfant de ma douleur. Jacob le nomma Benjamin, le bâton de ma vieillesse. Après avoir pleuré longtemps cette tendre Rachel pour laquelle il avait servi quatorze ans, il l'enterra là où Dieu avait retiré son âme de ce monde. Sur le sépulcre, un monument dressé par ses mains, rappelle à tous la mort de Rachel et le deuil de Jacob.

Quelques jours plus tard, il se reposait de son long pèlerinage, près de son père Isaac sous le chêne de Mambré. Le saint vieillard ne put voir son fils, mais, comme au jour de la bénédiction, son cœur tressaillit d'allégresse en le pressant dans ses bras. Il n'attendait que la présence de l'exilé pour aller rejoindre ses aïeux : bientôt après, plein de joie et de mérites, il mourut en bénissant le Seigneur. Ses deux fils, Ésaü et Jacob, l'ensevelirent près de son père Abraham, de Sara sa mère, et de Rébecca son épouse, dans le tombeau de Macpelah.

JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES

A. M. 2276 — A. C. 1725.

Le patriarche Jacob aimait tous ses fils, mais il chérissait particulièrement Joseph, alors âgé de seize ans. C'était l'enfant de sa bien-aimée Rachel, un ange d'innocence et de candeur que Dieu lui avait donné pour consoler sa vieillesse. En témoignage d'affection, il le revêtit un jour d'une magnifique robe aux couleurs variées, qui le distinguait de tous ses frères, mais qui par là même excita dans leur cœur contre le jeune préféré des sentiments de jalousie, de colère et de haine.

Deux incidents vinrent encore aggraver ces mauvaises dispositions. Gardant un jour les troupeaux avec quatre de ses frères, Gad, Aser, Zabulon et Nephthali, Joseph fut témoin d'actes criminels et déshonorants que, dans sa légitime indignation, il se crut obligé de dénoncer à son père. Dans une autre circonstance, il blessa leur amour-propre en leur racontant ingénument un songe qu'il avait eu :

« Il me semblait, leur dit-il, que je liais avec vous des gerbes dans les champs. Tout à coup, je vis ma gerbe se dresser et s'élever au-dessus des vôtres qui, l'entourant aussitôt, se prosternèrent devant elle comme pour l'adorer.

— Cela présage sûrement que tu seras notre roi! ricanaient-ils. Nous, tes aînés, nous nous courberons sous ton sceptre! »

Joseph ne s'apercevait pas que ces songes et ces entre-

tiens ravivaient la haine dont le cœur de ses frères était consumé. Dans sa simplicité, il jetait à chaque instant de l'huile sur le feu.

« J'ai vu, dit-il un jour à son père et à ses frères, j'ai vu pendant mon sommeil, le soleil, la lune et onze étoiles qui s'inclinaient devant moi.

— Crois-tu donc, lui dit Jacob impatienté, que ton père, ta mère et tes onze frères vont t'adorer, le front dans la poussière? Est-ce cela que signifient tes songes? »

Toutefois, au lieu de s'irriter comme ses fils, le patriarche se demandait, à part lui, si ces visions réitérées ne contenaient point quelque révélation prophétique. Or, à quelque temps de là, il avait envoyé ses fils paître les troupeaux dans les environs de Sichem. Craignant de voir se ranimer d'anciennes luttes soutenues contre les habitants de ce pays, il ordonna au jeune Joseph, resté seul avec lui, d'aller aux informations :

« Vois, lui dit-il, si tes frères se portent bien, si les troupeaux sont en bon état, et si tout se passe avec calme au pays de Sichem. »

Joseph partit d'Hébron pour se rendre aux pâturages, qu'il trouva déserts. Il errait à l'aventure, au milieu des champs, lorsqu'un homme de l'endroit lui demanda ce qu'il cherchait :

« Je cherche mes frères, répondit-il : pouvez-vous m'indiquer le lieu où ils font paître leurs troupeaux? »

— Ils ont quitté ce pâturage depuis peu de temps, dit l'interlocuteur, et je crois leur avoir entendu dire qu'ils allaient à Dothaïm. »

Ce bourg, aux prairies verdoyantes, se trouvait à quelques lieues vers le nord. Se dirigeant de ce côté, Joseph reconnut bientôt ses frères au milieu des bœufs et des brebis. Eux aussile reconnurent, mais sa vue les mit dans une telle fureur qu'ils résolurent de profiter de l'occasion pour s'en débarrasser.

« Voici notre visionnaire, se disaient-ils l'un à l'autre

pendant qu'il s'approchait d'eux, tuons-le et jetons-le dans la vieille citerne. Nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré, et voilà tout l'avantage qu'il aura retiré de ses songes.

— Non, non, s'écria Ruben, qui voulait l'arracher de leurs mains pour le rendre à son père, pas de meurtre, pas de sang versé, contentez-vous de le descendre dans la citerne du désert, et vos mains ne seront point souillées. »

Après avoir ouvert cet avis, il s'éloigna sous quelque prétexte, avec l'intention de revenir à la citerne pour délivrer son frère. Les forcenés se jetèrent sur Joseph à son arrivée, le dépouillèrent de la brillante tunique qui avait tant excité leur envie, et le descendirent dans la citerne desséchée, bien décidés à l'y laisser mourir de faim, malgré ses cris et ses supplications.

Leur vengeance satisfaite, ils s'étaient assis le long du chemin pour prendre leur repas; quand ils virent arriver des marchands ismaélites, venant du pays de Galaad. Ces hommes de Madian conduisaient en Égypte une longue file de chameaux, chargés de parfums, de résine et de myrrhe. Ils faisaient aussi à l'occasion le commerce d'esclaves. Juda profita de leur passage pour s'épargner, ainsi qu'à ses frères, l'odieuse d'un fratricide.

« Pourquoi, dit-il, tuer notre frère et nous ingénieur ensuite à cacher sa mort? Après tout, il est notre chair et notre sang. Plutôt que de souiller ainsi nos mains, vendons-le à ces Ismaélites. »

Troublés par les mêmes remords, les meurtriers applaudirent aussitôt à la proposition de Juda. Joseph fut tiré de la citerne et vendu pour vingt sicles d'argent aux marchands ismaélites, qui le conduisirent en Égypte. Bientôt après, quand Ruben revint à la citerne pour en extraire le prisonnier, il ne l'y trouva plus. Il courut vers ses frères, en déchirant ses vêtements :

« L'enfant a disparu! criait-il avec désespoir. Malheureux que je suis! comment pourrai-je reparaitre devant mon père? »

Mais eux, sans prendre garde aux lamentations de leur aîné, recueillirent la robe de Joseph et la trempèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils venaient d'immoler. Puis, ils l'envoyèrent à leur père avec ce message :

« Nous avons trouvé cette tunique au désert : voyez si ce n'est point celle de votre fils. »

Jacob n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la robe ensanglantée qu'il la reconnut pour celle de Joseph.

« C'est la robe de mon fils, dit-il en sanglotant, une bête féroce a dévoré Joseph ! »

Le saint vieillard déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, et pleura son fils pendant de longs jours. Les malheureux, dont le crime avait changé ses yeux en deux sources de larmes, se réunirent pour le consoler, mais il refusa de les entendre.

« Laissez-moi, leur dit-il; mes pleurs couleront encore de mes yeux le jour où je descendrai dans le tombeau pour rejoindre mon fils. »

Cependant les marchands ismaélites arrivaient en Égypte avec leur jeune esclave. De graves événements avaient bouleversé la terre de Misraïm depuis que, deux siècles auparavant, Abraham, l'aïeul de Joseph, y avait cherché un refuge contre la famine. Aux dynasties indigènes avait succédé la dynastie des rois pasteurs. Un jour les enfants du désert avaient franchi le Nil, envahi les temples et les palais, semé les ruines sur leur passage. Puis, les conquérants avaient échangé la vie nomade du Sémite contre la brillante civilisation des fils de Cham, de sorte que les vainqueurs se distinguaient à peine des vaincus, bien que ceux-ci n'attendissent qu'une occasion pour secouer le joug de leurs nouveaux maîtres.

Dieu n'abandonna pas le jeune Israélite sur la terre étrangère. Exposé sur le marché aux esclaves, il fut vendu par les Ismaélites à Putiphar, grand officier du roi Pharaon, et commandant de son armée. De race égyptienne, le courtisan s'entourait volontiers de serviteurs sémites, ce

qui flattait son maître. Cette fois, du reste, il eut tout lieu de s'applaudir, pour son propre compte, d'avoir acquis cet étranger. Sa conduite prudente, le succès qui couronnait tous ses actes, démontrèrent à Putiphar que Dieu lui-même le dirigeait dans tous ses mouvements et le tenait comme par la main. Dès lors, il le combla de ses faveurs et lui donna bientôt l'intendance de sa maison, ainsi qu'une autorité absolue sur tous ses subordonnés. A cause de Joseph, Dieu bénit la maison de l'Égyptien, dont les richesses se multiplièrent tant à la ville qu'à la campagne sans qu'il se donnât d'autre souci que de se mettre à table et de manger. Joseph veillait sur tout et pourvoyait à tout avec une sollicitude qui ne se démentait jamais.

Plus que tous les autres, la femme de Putiphar admirait le jeune Israélite; un jour même, elle osa faire à Joseph une proposition criminelle, qu'il repoussa aussitôt avec horreur.

« Mon maître, dit le vertueux jeune homme, m'a confié tous ses biens, que j'administre sans qu'il s'en occupe en aucune manière : il a remis en mon pouvoir tout ce qu'il possède, excepté vous, qui êtes son épouse. Et je pourrais commettre un pareil abus de confiance contre mon maître, un pareil crime contre mon Dieu! »

Cette généreuse et loyale conduite ne fit point rentrer la coupable en elle-même; une fois que Joseph entra dans le palais pour vaquer à ses occupations, elle réitéra ses provocations. Sur son refus, elle le saisit par son manteau. L'héroïque Joseph lui laissa le manteau dans les mains et s'enfuit hors de la maison. Alors, se voyant méprisée, elle jura de le perdre. Tenant en main le vêtement qui devait servir de preuve à ses accusations, elle fit retentir le palais de ses cris, appelant à elle officiers et serviteurs :

« Quoi donc, hurlait-elle avec rage, mon mari n'a-t-il amené dans son palais ce fils des Hébreux que pour me faire insulter? »

L'impudente ne craignit pas de répéter à son époux les

mêmes calomnies, lui montrant comme preuve sans réplique le manteau de Joseph. Sans contrôler l'accusation, sans interroger l'accusé, Putiphar, outré de colère, fit jeter Joseph dans la prison où l'on détenait les criminels arrêtés par ordonnance royale.

Pendant ce temps, le vieux Jacob pleurait Joseph qu'il croyait mort. Et Joseph pleurait aussi, oublié de tous au fond de son cachot, devenu pour lui comme un sépulcre. « Mais le Dieu qu'il ne cessait d'invoquer, n'oubliait pas, lui, son pieux et fidèle serviteur. L'Esprit de sagesse descendit avec lui dans l'humide et noire prison, pour le défendre contre les méchants, confondre ses détracteurs, échanger ses fers contre le sceptre, et faire resplendir sur ce front qu'on voulait souiller l'auréole d'une gloire immortelle¹. »

1. *Sagesse*, x, 13, 14.

LE PRISONNIER MINISTRE

A. M. 2289. — A. C. 1712.

Comme autrefois Putiphar, le gardien de la prison royale eut à peine passé quelques jours avec Joseph qu'il fut ravi de son nouvel hôte. Jamais il n'avait vu dans un jeune homme tant de sagesse, de patience et de douceur. Aussi lui donna-t-il toute sa confiance, le chargeant non seulement de veiller sur les autres détenus, mais même de régler, sans qu'il se donnât la peine d'exercer aucun contrôle, toutes les affaires de son administration. Évidemment le Seigneur assistait Joseph dans toutes ses œuvres.

Or il arriva que deux officiers du roi d'Égypte, son grand échanson et son grand panetier, disgraciés par leur maître, furent jetés dans la forteresse où Joseph était relégué. Le gardien les plaça, comme les autres prisonniers, sous les ordres de son jeune intendant. Ils subissaient leur peine depuis un an, lorsque tous deux, dans la même nuit, eurent un songe qui présageait leur avenir, mais dont l'interprétation leur restait cachée. Aussi, le matin, en leur rendant visite, Joseph les trouva-t-il dans un grand abattement.

« Vous me paraissez tristes, leur dit-il avec bonté. Que vous est-il donc arrivé de fâcheux ? »

— Nous avons eu chacun un songe qui nous inquiète, et nous n'avons personne ici pour nous en donner l'explication. »

Joseph savait combien les Égyptiens avaient confiance

dans les devins, magiciens et autres sages pronostiquant l'avenir. Il prit occasion de leurs confidences pour élever leur esprit jusqu'au vrai Dieu.

« Jéhovah, dit-il, peut seul vous donner l'interprétation de vos songes. Dites-moi ce que vous avez vu. »

Le grand échanson parla en ces termes :

« J'ai vu devant moi un cep de vigne divisé en trois rameaux, qui bientôt donnèrent des bourgeons, puis des fleurs, puis des grappes magnifiques. Dans mes mains se trouvait la coupe du roi Pharaon : je cueillis les grappes, j'en exprimai la liqueur dans la coupe royale et la présentai à mon maître. »

Le grand échanson se tut, et Joseph prit la parole à son tour :

« Voici la signification de votre songe : les trois rameaux annoncent que dans trois jours Pharaon se souviendra de son grand échanson et le réintégrera dans son emploi, de sorte que vous lui présenterez à boire selon les devoirs de votre charge comme par le passé. Oh ! alors, je vous en prie, quand vous serez rentré en grâce, souvenez-vous du pauvre Israélite, arraché de son pays par fraude et jeté dans ce cachot par injustice. Ayez pitié de moi, et suppliez le roi Pharaon de me rendre la liberté. »

En entendant cette interprétation si judicieuse et si consolante en même temps, le grand panetier s'empressa de révéler à Joseph la vision dont il avait été favorisé.

« Il me semblait, dit-il, que je portais sur ma tête trois corbeilles de farine, dont l'une, plus élevée que les autres, contenait les diverses espèces de pains et de gâteaux que fabrique l'art des panetiers. Je vis alors les oiseaux du ciel s'abattre sur cette corbeille pour becqueter les pâtisseries qui s'y trouvaient renfermées.

— Les trois corbeilles, reprit Joseph sans hésiter, signifient qu'après trois jours Pharaon vous fera trancher la tête et suspendre à une croix, où les oiseaux du ciel viendront déchirer votre chair. »

Le troisième jour après cette prédiction, l'Égypte célébrait l'anniversaire de la naissance du roi. A l'occasion de cette fête, Pharaon donna un grand festin à tous ses officiers, pendant lequel il se ressouvint du grand échanson et du grand panetier tombés en disgrâce. Par son ordre, le premier fut rétabli dans ses fonctions et le second attaché au gibet.

Ainsi se vérifièrent les pronostics de Joseph. L'heureux échanson sortit du cachot en promettant au jeune interprète de plaider sa cause auprès du roi ; mais, tout entier à son bonheur, il oublia ses promesses. Pour le tirer de son apathie, il fallut qu'un nouvel incident vînt, deux ans après, lui remettre en mémoire le pauvre prisonnier.

A cette époque, le roi Pharaon eut lui-même un songe qui le jeta dans une grande anxiété. Pour calmer ses frayeurs, il manda près de lui tous les sages et devins d'Égypte, et leur raconta les mystérieuses circonstances de sa vision, sans qu'aucun d'eux pût lui en donner une interprétation raisonnable. Il en était au désespoir, quand le grand échanson, revenu subitement aux anciens souvenirs, lui tint ce langage :

« Seigneur, il faut que je vous confesse un impardonnable oubli. Lorsque j'eus le malheur, ainsi que le grand panetier, d'encourir votre disgrâce, nous eûmes tous deux dans la prison un songe prophétique. Or, se trouvait là par hasard un jeune Israélite, attaché au gouverneur, qui, après avoir entendu le récit de nos visions, nous annonça ce qui est réellement arrivé, c'est-à-dire ma réintégration dans mes emplois et le supplice du grand panetier. J'aurais dû me rappeler plus tôt cet incomparable interprète. »

Sans perdre un instant, le roi commanda de lui amener le prisonnier. La tête rasée comme un prêtre des dieux, revêtu du costume des sages, Joseph fut introduit devant Pharaon, qui aussitôt entra en matière.

« J'ai eu des visions que personne ne peut expliquer.

On m'a parlé de toi comme d'un interprète très habile.

— Ce sera Dieu, non pas moi, qui vous donnera, Seigneur, l'explication de votre songe.

— Voici, dit Pharaon, ce que j'ai vu. Il me semblait que j'étais debout sur les bords du fleuve, lorsque j'en vis sortir sept vaches très belles et très grasses, pour aller paître dans les prairies du marécage. Et voilà qu'aussitôt sept autres vaches, sorties également des eaux, d'une maigreur telle que je n'en remarquai jamais d'aussi affreusement décharnées sur la terre d'Égypte, se jetèrent sur les premières et les dévorèrent, sans qu'elles parussent ni moins affamées, ni moins exténuées. Je me réveillai en sursaut; puis, m'étant rendormi, j'eus un autre songe.

« Je vis sur une seule tige sept épis pleins de beaux grains dorés; puis, d'une tige à demi desséchée par un vent brûlant, s'élançèrent sept autres épis grêles et maigres, qui dévorèrent les premiers si beaux et si riches. J'ai raconté ces songes à mes devins, qui n'ont pu me les interpréter.

— O roi, répondit Joseph, les deux songes marquent l'un et l'autre l'avenir que Dieu réserve à votre royaume. Les sept vaches grasses et les sept épis pleins annoncent, sous une double image, sept années d'abondance; les sept vaches maigres et les sept épis vides, sept années de stérilité qui amèneront dans le pays une épouvantable famine.

« Il est donc de votre sagesse, ô mon roi, de mettre dès maintenant à la tête de l'Égypte un homme industrieux et habile qui, par des officiers disséminés dans les provinces, amassera dans les greniers publics, pendant les sept années de fertilité dont nous allons jouir, la cinquième partie des fruits de la terre; cette réserve, gardée dans les villes, sera mise sous la puissance immédiate du roi Pharaon, qui pourvoira ainsi aux besoins de ses sujets pendant les sept années de stérilité qui vont désoler l'Égypte. Ainsi votre royaume échappera aux horreurs de la famine. »

Joseph cessa de parler, mais son discours avait tellement enchanté Pharaon qu'il dit à ses ministres :

« Où trouverai-je un homme rempli de l'esprit de Dieu comme celui-ci? » — « Jeune homme, continua-t-il en s'adressant à Joseph, puisque Dieu lui-même t'a inspiré les paroles que tu viens de prononcer, nul ici ne te surpasse ni t'égale en sagesse : c'est donc toi que j'investis de ma puissance dans toute l'étendue de mes domaines, et je veux que mon peuple t'obéisse comme à moi-même. Je me réserve mon trône et mon titre de roi, mais je remets dans tes mains le gouvernement de l'Égypte. »

En procédant aussitôt à l'investiture officielle de son nouveau ministre, Pharaon détacha de sa main l'anneau portant le cachet royal et le passa au doigt de Joseph. Il le revêtit ensuite de la tunique de fin lin réservée aux princes et aux prêtres, et lui mit au cou la chaîne d'or du grand juge. Dans ce costume royal, monté sur le second char de Pharaon, le fils de Jacob parcourut la ville, précédé d'un héraut, ordonnant à tous de fléchir le genou devant Joseph, le gouverneur de l'Égypte.

Au retour de la marche triomphale, le roi décréta que, sur toute la terre d'Égypte, « personne ne remuerait le pied ni la main sinon par le commandement de Joseph ». De plus il lui donna un nom qui dans la langue égyptienne signifie « Sauveur du monde ». Ainsi le voulait Jéhovah pour préfigurer en Joseph Celui qui devait être comme lui calomnié, traqué, vendu, avant de s'appeler le Libérateur du peuple et le Sauveur du monde.

LES FILS DE JACOB A MEMPHIS

A. M. 2297. — A. C. 1701.

Joseph avait trente ans quand Pharaon le tira de prison pour lui mettre en main les rênes du gouvernement. Il épousa la fille d'un prêtre d'Héliopolis; Aseneth, qui lui donna deux fils : le premier, qu'il appela Manassé, oubli, car Dieu, dit-il, m'a fait oublier les épreuves de la maison paternelle et les tristesses de mon adolescence; et le second, Éphraïm, accroissement, pour remercier le Seigneur de ses faveurs sur la terre d'exil.

Cependant les années de fertilité étaient venues justifier ses prédictions. Le nouveau ministre visita toutes les provinces et put constater partout une abondance de froment qui dépassait toute mesure. De ces énormes monceaux de gerbes, de ce grain qui se multipliait comme le sable des mers, il fit des dépôts considérables dans toute l'Égypte. Puis, aux années d'abondance succédèrent les années de stérilité, qui amenèrent une grande famine dans tous les pays d'alentour. Alors Joseph ouvrit les greniers d'approvisionnement créés à Memphis, capitale de l'Égypte, et quand le peuple affamé demanda du pain, Pharaon répondit : « Allez à Joseph, et faites ce qu'il vous dira. »

Bientôt la disette se fit sentir dans les provinces aussi bien qu'à Memphis. Les officiers, nommés par Joseph, vendirent alors aux Égyptiens le blé amassé dans les greniers des villes et des villages, de sorte que les sujets du

roi Pharaon, abondamment pourvus de vivres, échappèrent ainsi aux rigueurs de la famine.

Or le bruit s'étant répandu dans les pays voisins qu'on vendait du blé en Égypte, Jacob dit un jour à ses fils :

— Il ne faut point négliger cette ressource. Descendez au pays de Pharaon et achetez-y de quoi subsister : autrement il ne nous reste qu'à mourir de faim.

Les frères de Joseph partirent donc pour l'Égypte, excepté Benjamin que Jacob retint à la maison de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident fâcheux dans ce lointain voyage. Ils se joignirent aux nombreuses caravanes qui suivaient comme eux la route de Memphis en quête de vivres, car la famine sévissait dans tout le pays de Chanaan. Arrivés dans la capitale, comme on ne délivrait de blé que sur l'autorisation de Joseph, ils durent se présenter devant ce gouverneur de l'Égypte, dont la renommée publiait partout la merveilleuse sagesse.

Vingt années s'étaient écoulées depuis le jour où ils avaient vendu leur frère à des marchands ismaélites ; ils ne pouvaient reconnaître dans ce haut dignitaire l'enfant de la citerne. Ils se prosternèrent donc devant lui, le front dans la poussière, comme ils l'auraient fait pour le souverain lui-même. Joseph les reconnut aussitôt et ne put s'empêcher, en les voyant à ses genoux, de se rappeler les songes de son enfance. Comme Benjamin n'était pas avec eux, il résolut de savoir, avant de se découvrir, ce qu'était devenu son jeune frère. Il affecta donc de leur parler par interprète, comme s'il ignorait leur langue, et de les traiter durement, en étrangers suspects.

« D'où venez-vous ? »

— De la terre de Chanaan.

— Vous êtes des espions : vous venez ici pour explorer les endroits faibles de l'Égypte.

— A Dieu ne plaise, seigneur. Nous venons ici pour acheter du blé. Nous sommes les enfants d'un même père, amis de la paix, incapables d'ourdir un complot.

— Je ne vous crois pas. Vous inspectez le pays pour nous surprendre.

— Seigneur, encore une fois nous sommes douze frères, nés d'un même père au pays de Chanaan. Le plus jeune d'entre nous est resté avec notre père, l'autre n'est plus de ce monde.

— Je vous dis que vous êtes des espions. Du reste, j'ai maintenant un moyen de savoir la vérité sur votre compte. Vous me parlez d'un plus jeune frère : je vous jure par la tête du roi Pharaon que vous ne sortirez point d'ici avant de m'avoir amené ce jeune homme. Que l'un de vous aille le chercher; les autres resteront en prison jusqu'au jour où j'aurai pu vérifier vos paroles. Exécutez-vous, ou, par le salut de Pharaon, je vous traite comme des espions. »

Après cet interrogatoire bien propre à les terrifier, il les fit jeter dans un cachot où ils restèrent pendant trois jours. On ne les en tira que pour les faire comparaître de nouveau devant l'impitoyable gouverneur. Cette fois cependant son visage était moins sévère, ses paroles moins brutales.

« Soumettez-vous, leur dit-il, à mes exigences. Si vous êtes innocents, il ne vous sera fait aucun mal, car je crains Dieu et ne veux point commettre d'injustice. J'ai réfléchi : l'un de vous demeurera enchaîné dans la prison, pendant que les autres retourneront dans leur pays, emportant le blé que vous avez acheté. Et puisque vous affirmez vos intentions pacifiques, vous m'amènerez votre jeune frère, afin que je puisse contrôler vos assertions. A ces conditions, je vous ferai grâce de la vie. »

Les frères de Joseph n'avaient qu'à se soumettre, mais leur âme était horriblement bouleversée. Ne pouvant soupçonner que Joseph comprenait leur langue, ils se disaient les uns aux autres :

« Nous sommes justement punis du crime que nous avons commis contre notre frère. Nous avons été sourds à ses supplications, insensibles à ses larmes, et nous voilà

plongés dans l'affliction! » — « Je vous l'avais bien dit, ajoutait Ruben, gardez-vous de commettre un crime contre cet enfant, vous ne m'avez point écouté. Aujourd'hui son sang crie vengeance. »

En entendant ces aveux et ces regrets amers, Joseph sentit son cœur se briser d'émotion. Il fut obligé de se retirer un instant pour donner un libre cours à ses larmes. Redevenu maître de lui-même, il revint vers ses frères, fit enchaîner Siméon en leur présence et ordonna aux gardes de le reconduire en prison. D'après ses instructions, les officiers remplirent de blé les sacs des autres fils de Jacob et glissèrent secrètement, à l'entrée des sacs, l'argent qu'ils en avaient reçu. Puis, on distribua ostensiblement aux voyageurs des vivres pour la route, et la caravane se mit en marche.

Arrivés dans une hôtellerie, l'un d'eux ouvrit son sac pour donner quelques poignées d'orge aux animaux : quel ne fut pas son étonnement d'y trouver l'argent donné aux officiers égyptiens! Il appela ses frères, leur montra cet argent, mais toutes ces surprises les troublaient de plus en plus. — « Quels sont donc les desseins de Dieu à notre égard? » se demandaient-ils. De retour au foyer paternel, ils s'empressèrent de raconter à Jacob ce qu'il leur était arrivé.

« Le gouverneur de l'Égypte, lui dirent-ils, nous a traités durement, et nous a même accusés d'espionner le pays. Nous avons affirmé nos intentions pacifiques, absolument étrangères à tout mauvais dessein. En preuve, nous lui expliquâmes que nous étions douze fils d'un même père, dont l'un était mort, et le plus jeune tenait compagnie à notre père; mais il ne voulut rien entendre, retint Siméon en otage et nous congédia, en disant : Emportez vos sacs de blé, et ramenez-moi ce jeune frère dont vous me parlez afin que je m'assure si, oui ou non, vous êtes des espions. Alors seulement votre frère, que je retiens en prison, recouvrera sa liberté, et vous serez autorisés

pour l'avenir à vous procurer ici les vivres dont vous aurez besoin. »

Ce récit attrista le vieux patriarche. Il ne savait que penser de l'étrange réception faite à ses fils, quand ceux-ci, ouvrant leurs sacs pour en retirer le blé, trouvèrent l'argent qu'ils avaient donné en échange de leurs denrées. La vue de cet argent les jeta dans une véritable épouvante, car, en se rappelant les soupçons du ministre, ils se demandaient si cette fois on n'allait pas les accuser de vol ou de fraude. Jacob, lui, se désespérait, à la pensée d'abandonner son jeune fils :

« Vous m'enlevez tous mes enfants, s'écriait-il. Joseph n'est plus, Siméon languit dans les fers, et vous voulez m'arracher Benjamin ! C'est sur moi, pauvre vieillard, que tous ces malheurs retombent !

— Mon père, répondit Ruben, si je ne vous ramène Benjamin, je consens à voir périr mes deux fils. Confiez-le-moi, je vous jure qu'il reviendra sain et sauf.

— Jamais, reprit Jacob, jamais mon fils ne vous suivra. Son frère est mort, lui seul me reste de ma bien-aimée Rachel ; s'il lui arrivait malheur en chemin, votre père aux cheveux blancs, écrasé par la douleur, n'aurait plus qu'à descendre au tombeau.

Ils eurent beau insister, le vieillard resta inflexible. Cependant la famine continuait à désoler le pays, les provisions s'épuisaient de jour en jour, les vivres allaient manquer. Les fils de Jacob, mornes et silencieux, n'osaient parler d'un nouveau voyage, pour ne point remettre leur père à la torture en lui demandant de lâcher Benjamin. Ce fut Jacob qui, le premier, revint à l'idée d'une excursion devenue nécessaire.

« Retournez en Égypte, dit-il un jour à ses fils, et tâchez de nous procurer encore quelques subsistances.

— Nous ne demandons pas mieux, répondit Juda, mais le gouverneur nous a déclaré par serment, qu'à moins d'amener avec nous notre jeune frère, nous serions impi-

toyablement éconduits. Laissez partir Benjamin avec nous, il nous sera facile d'acheter des vivres; sinon, inutile de nous mettre en route, car cet homme nous a dit formellement : « Sans lui, vous ne serez plus admis en ma présence. »

Jacob tergiversait encore :

« Qu'aviez-vous besoin, disait-il à ses fils, de parler à cet homme de votre jeune frère? N'étais-je point assez malheureux sans m'exposer encore à de nouvelles misères?

— Mais, mon père, répondaient ceux-ci, le gouverneur nous posa toutes sortes de questions sur notre famille, si notre père vivait encore, si nous avions d'autres frères : nous ne pouvions pas nous taire. Et d'ailleurs avons-nous pu deviner qu'il ajouterait : amenez-moi votre frère ? »

Enfin Juda coupa court à toutes les irrésolutions du saint vieillard, en invoquant l'absolue nécessité :

« Mon père, dit-il, il faut consentir au départ de Benjamin, c'est une question de vie ou de mort pour nous et nos familles. Je prends votre fils sous ma garde : c'est à moi que vous le réclamerez. Si je ne le ramène point dans vos bras, je consens à ce que vous ne me le pardonnerez jamais. D'ailleurs, à quoi bon vous faire tant de peine pour une absence de quelques jours ? Sans vos hésitations et vos délais, nous serions déjà de retour. »

— Mes enfants, puisqu'il le faut, s'écria Jacob en soupirant, je me range à votre volonté. Choisissez, parmi nos productions les plus excellentes, des présents que vous offrirez au gouverneur : de l'ambre, du miel vierge, du baume, de la myrrhe, de l'essence de térébinthe et des noix d'amandier. Prenez une fois plus d'argent qu'au premier voyage et remportez celui qui s'est retrouvé dans vos sacs, afin de réparer une erreur dont nous ne devons pas profiter. Emmenez avec vous votre frère, et présentez-vous de nouveau au maître de l'Égypte. Je prie le Dieu tout-puissant de vous le rendre favorable. Puisse-t-il renvoyer avec vous

Siméon qu'il tient prisonnier, et ce pauvre Benjamin! Moi, je resterai seul ici, comme un homme sans enfants, abandonné de tous! »

Le lendemain, chargés de présents et de grandes sommes d'argent, les frères de Joseph reprenaient le chemin de l'Égypte, Benjamin au milieu d'eux.

VI

LA RECONNAISSANCE

A. M. 2298. — A. C. 1703.

En arrivant dans la capitale, les fils de Jacob trouvèrent Joseph au milieu d'une foule d'étrangers, accourus de toutes les provinces pour acheter du blé. Tout en présidant à la distribution, le gouverneur remarqua les nouveaux venus, et vit avec une joie indicible Benjamin au milieu d'eux.

« Faites entrer dans mon palais ces hommes de Chanaan, dit-il à l'oreille de son intendant, et préparez un grand festin, car je veux qu'à midi ils mangent avec moi. »

D'un signe, l'intendant se fit suivre des fils de Jacob et les conduisit vers le palais du gouverneur, ce qui les jeta dans une grande frayeur.

« Sans doute on nous conduit au palais, se disaient-ils, pour nous faire rendre compte de l'argent retrouvé dans nos sacs. On va de nouveau déverser sur nous la calomnie afin de nous réduire à l'esclavage et de s'emparer par la force de notre caravane. »

Pour déjouer ce qu'ils croyaient une ruse, ils prirent le parti, avant de franchir les portes du palais, de conter à l'intendant ce qui leur était arrivé.

« Seigneur, dirent-ils, faites-nous la grâce de nous écouter un instant. Déjà nous sommes venus en Égypte pour acheter du blé. En ouvrant nos sacs dans une hôtellerie, nous avons retrouvé, à notre grande surprise, l'ar-

gent que nous avons versé. Nous vous le rapportons fidèlement, sans qu'il manque rien au poids, avec la somme nécessaire pour un nouvel achat de vivres. Impossible de nous imaginer qui a pu remettre cet argent dans nos sacs.

— Soyez tranquilles, répondit l'intendant avec douceur, et ne vous troublez pas à ce sujet. Votre Dieu, le Dieu de votre père, aura placé cet argent dans vos sacs, car, pour moi, j'ai conservé bonne note de sommes que vous m'avez remises. »

Un instant après cette gracieuse réponse, il leur amena Siméon, qu'il avait fait tirer de son cachot. Puis, les ayant introduits dans le palais, il leur fit apporter de l'eau pour se laver les pieds, donna l'ordre de bien traiter les animaux de la caravane, et s'occupa des préparatifs du festin. Les fils de Jacob ne comprenaient rien à cette singulière réception. Le gouverneur avait-il changé de disposition à leur égard, ou leur tendait-il un piège? A tout hasard, en attendant son retour fixé à midi, ils étalèrent dans l'appartement les divers objets qu'ils voulaient lui offrir.

A l'heure dite, Joseph se présenta devant eux. Après avoir déposé à ses pieds leurs riches offrandes, ils se prosternèrent, le front incliné jusqu'à terre. Ce n'était plus l'homme dur et hautain qui les avait si mal accueillis la première fois. Il leur rendit leur salut avec grâce et voulut bien s'informer de leur famille.

« Votre père, dit-il, ce bon vieillard dont vous m'avez parlé, vit-il encore? Est-il en bonne santé?

— Notre père, votre serviteur, vit encore, et il se porte bien. »

Après cette réponse, les fils de Jacob se prosternèrent de nouveau devant le gouverneur pour le remercier de sa bienveillance. Avisant alors Benjamin, dont il ne pouvait contempler les traits sans se rappeler leur commune mère, la douce Rachel, il ajouta :

« Est-ce là le jeune frère dont vous m'avez aussi entretenu? »

Et, sur leur réponse affirmative, il dit en s'adressant à Benjamin :

« Mon fils, que Dieu te protège ! »

Il ne put continuer, et se hâta de sortir. La vue de Benjamin l'avait remué jusqu'au fond des entrailles ; de grosses larmes coulaient de ses yeux : il alla se cacher dans sa chambre et se mit à sangloter. S'étant alors lavé le visage, il reprit son air de sérénité habituelle et reparut devant ses frères.

« Qu'on serve le repas, » dit-il aux officiers.

Des trois tables préparées dans la salle du festin, Joseph occupa seul la première ; les fils de Jacob la seconde ; les officiers égyptiens la troisième, car il était interdit aux Égyptiens de manger avec les Hébreux, qu'ils regardaient comme des profanes. Joseph plaça ses frères par rang d'âge, depuis Ruben qui était l'aîné, jusqu'à Benjamin, le dernier. Ils n'en revenaient pas d'étonnement, quand, pour comble de surprise, ils s'aperçurent, en examinant les mets placés devant eux, que Benjamin avait reçu une portion cinq fois plus grande que les autres, ce qui montrait de la part du gouverneur une singulière prédilection pour leur jeune frère. Du reste, grande était leur joie de manger et de boire avec le gouverneur de l'Égypte.

Le lendemain, Joseph donna l'ordre à son intendant de distribuer aux hommes de Chanaan autant de blé que leurs sacs pouvaient en contenir. Il ajouta :

« Vous remettrez leur argent dans leurs sacs, et dans celui du plus jeune, vous cacherez ma coupe d'argent. »

Ces ordres exécutés de point en point, les fils de Jacob prirent congé du gouverneur, et se remirent en route dès l'aurore en se félicitant des faveurs signalées dont ils avaient été l'objet. Déjà hors de la ville, ils s'avançaient dans la campagne, lorsque Joseph demanda près de lui son intendant :

« Courez bien vite, leur dit-il, après ces étrangers, faites-les arrêter par vos gens et dites-leur : Pourquoi

rendez-vous le mal pour le bien qu'on vous a fait ? Comment avez-vous osé dérober la coupe de mon maître, la coupe dans laquelle il boit tous les jours, la coupe divinatoire qui lui révèle les secrets de l'avenir ? Vous avez commis une véritable indignité. »

C'était bien en effet la coupe divinatoire qui allait montrer à Joseph le sentiment dont ses frères étaient animés à l'égard de Benjamin. Aimaient-ils le fils de Rachel ou l'abandonneraient-ils à l'occasion comme ils l'avaient abandonné lui-même ?

L'intendant se mit à la poursuite des fils de Jacob, les fit arrêter et leur reprocha durement d'avoir volé la coupe de son maître. Cette accusation, non moins absurde que violente, excita leur indignation.

« Comment pouvez-vous nous parler de la sorte, répondirent-ils, et nous croire capables d'un tel crime ? Vous savez, seigneur, que nous avons rapporté l'argent retrouvé dans nos sacs lors de notre premier voyage, et maintenant nous aurions volé l'or et l'argent de votre maître ! Ce serait une inconséquence ridicule. D'ailleurs, ouvrez les sacs, et si l'objet en question s'y trouve, qu'on punisse de mort le coupable et qu'on nous condamne tous à l'esclavage.

— J'accepte votre sentence reprit l'intendant, mais en l'adoucissant : celui d'entre vous qui a volé la coupe restera ici comme esclave, les autres seront libres. »

Les accusés s'empressèrent d'ouvrir leurs sacs, afin de prouver leur innocence. L'intendant les fouilla tous, en commençant par celui de l'aîné. Il descendit par ordre de primogéniture jusqu'à celui de Benjamin sans trouver ce qu'il cherchait. Mais à peine eut-on ouvert le dernier sac qu'on vit briller la coupe d'argent.

Les fils de Jacob restèrent un instant comme foudroyés. Ne pouvant nier l'évidence ni admettre la culpabilité de leur jeune frère, ils n'essayèrent point une justification impossible ; mais, déchirant leurs vêtements et poussant des cris de désespoir, ils rechargèrent au plus vite leurs

ânes et reprirent, entourés de gardes, le chemin de la ville. Joseph se trouvait encore dans son palais. Introduits aussitôt en sa présence, ils tombèrent tous ensemble à ses pieds, comme des criminels devant leur juge. Le gouverneur avait repris son air sévère :

« Pourquoi, dit-il, agir ainsi avec moi? Ignorez-vous donc que personne ne m'égale en science divinatoire ? »

Juda s'était engagé à ramener Benjamin : il prit la parole, au nom de ses frères, pour essayer de fléchir le gouverneur.

« Seigneur, dit-il, nous n'avons rien à répondre, rien à alléguer pour prouver notre innocence. Dieu nous frappe sans doute à cause d'une faute que sa justice veut nous faire expier. Nous voici tous prêts à devenir vos esclaves comme le détenteur de la coupe.

— A Dieu ne plaise que je confonde ainsi l'innocent avec le coupable, répondit Joseph. Le voleur sera mon esclave : vous autres, retournez près de votre père. »

Le souvenir de son vieux père, évoqué en ce moment même par le gouverneur, donna de l'énergie à Juda. S'approchant de son juge, il lui ouvrit son cœur avec une émotion qui bientôt gagna tous les assistants :

« Permettez, seigneur, à votre serviteur de vous parler avec confiance, et ne vous fâchez pas contre celui qui se dit votre esclave, puisque, après Pharaon, vous êtes mon seigneur et maître. Il vous souvient sans doute que, lors de notre premier voyage, vous nous demandâtes si nous avions encore notre père ou quelqu'autre frère. — Oui, répondîmes-nous à mon seigneur, nous avons un père déjà bien vieux, et un jeune frère né dans sa vieillesse, unique souvenir d'une épouse tendrement aimée, car un autre fils, sorti du même sein n'est plus de ce monde. Aussi notre père est-il attaché de tout son cœur à notre jeune frère. Vous nous dites alors d'amener cet enfant que vous désiriez connaître ; et, sur l'observation de vos serviteurs que ce serait causer la mort de leur vieux père, vous ajou-

tâtes : Si votre frère ne vous accompagne, jamais plus vous ne verrez ma face.

« Nous racontâmes donc à notre père ce que mon seigneur avait exigé de nous, et, quand il nous parla d'un nouveau voyage en Égypte, nous fûmes obligés de lui déclarer que nous ne serions plus admis en votre présence, s'il ne permettait pas à notre jeune frère de nous accompagner. — « Vous savez, nous dit-il alors en pleurant, vous savez que mon épouse Rachel m'a donné deux enfants. L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête féroce l'avait dévoré, et de fait il n'a point reparu jusqu'à cette heure. Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui me conduira au tombeau. » Si donc je me présente devant notre père sans cet enfant auquel son âme est comme attachée, il en mourra de douleur et vos serviteurs l'auront abreuvé de larmes et conduit au tombeau.

« Pour éviter ce malheur, que mon seigneur consente à me recevoir comme esclave à la place de mon jeune frère. C'est moi qui dois subir la peine, car je me suis porté caution pour cet enfant. « Si je ne vous le ramène, ai-je dit à mon père, vous m'imputerez cette faute, et je veux que vous ne me la pardonniez jamais. » Grâce donc pour cet enfant, qu'il retourne avec mes frères, pendant que moi je vous servirai comme esclave. Je ne puis me présenter à mon père sans ce fils de son cœur, car je ne veux pas le voir expirer de désespoir. »

Joseph ne pouvait plus contenir son émotion. Ne voulant pas révéler son secret en présence des Égyptiens, d'un geste il les fit sortir. Alors son cœur se brisa, ses larmes coulèrent à flots, et, d'une voix qui retentit dans tout le palais de Pharaon, il dit à ses frères :

« Je suis Joseph, mon père vit-il encore ?

Ses frères ne purent lui répondre tant ils étaient saisis de frayeur.

« Approchez-vous de moi, » dit-il avec douceur.

Quand ils se furent approchés de lui, il reprit à demi-voix :

« Je suis Joseph que vous avez vendu comme esclave à des marchands qui se rendaient en Égypte. Bannissez toute crainte, et ne vous laissez point aller à des regrets trop amers au souvenir de l'acte qui m'a conduit sur la terre étrangère. C'est Dieu lui-même qui m'a dirigé vers l'Égypte pour vous y attendre et vous sauver. La famine qui désole la terre depuis deux ans durera encore cinq années, pendant lesquelles il ne faut espérer ni semailles ni récoltes; grâces au Dieu qui m'a envoyé ici avant vous, vous trouverez pendant ce temps des vivres pour subsister. Ce n'est donc point par votre conseil qu'on m'a conduit ici, mais par la volonté de Dieu, qui a voulu faire de moi le père nourricier de Pharaon, le grand maître de sa maison, et le prince de toute l'Égypte.

« Allez de ce pas trouver mon père et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a établi gouverneur de l'Égypte. Venez à moi sans tarder, vous habiterez les plaines fertiles de Gessen avec vos fils, vos petits-fils, vos domestiques et vos servantes, vos bœufs et vos brebis. Vous vivrez près de moi, et je vous fournirai des subsistances pendant cette affreuse disette qui doit durer cinq ans. Ainsi vous serez préservés de la mort, vous et votre famille. »

Les fils de Jacob écoutaient comme pétrifiés, se demandant si c'était bien Joseph qui leur parlait ou s'ils étaient victimes de quelque hallucination. Comme s'il lisait dans leur cœur, il ajouta :

« Vos yeux ne vous trompent point et les yeux de mon frère Benjamin ne peuvent s'y méprendre : c'est bien Joseph que vous voyez, c'est bien Joseph qui vous parle. Annoncez donc à mon père la gloire dont je jouis en Égypte et les merveilles que vous y avez contemplées; puis, hâtez-vous de me l'amener. »

Ayant dit ces mots, il se jeta en pleurant au cou de Benjamin, son frère, qui, lui-même fondant en larmes, le tint longtemps embrassé. Il embrassa ensuite ses autres frères, et pleura sur chacun d'eux, Alors seulement, vaincus par sa tendresse, les fils de Jacob osèrent lever les yeux sur Joseph et lui adresser la parole.

VII

ISRAEL EN ÉGYPTÉ. — LE TESTAMENT PROPHÉTIQUE

A. M. 2315. — A. C. 1686.

Le bruit se répandit à la cour que Joseph avait reconnu ses frères parmi les étrangers arrivés en Égypte. Cette nouvelle réjouit Pharaon et ses officiers si bien que Joseph fut chargé de transmettre à ses frères ce message royal :

« Chargez de blé les animaux de votre caravane et retournez au pays de Chanaan, d'où vous ramènerez ici votre père avec toute sa famille. Vous aurez part à tous les biens de l'Égypte, à ses fruits les plus exquis. Emmenez avec vous les chariots nécessaires pour transporter les femmes, les enfants, les meubles, afin de vous établir dans ce pays qui vous offre toutes ses richesses. Le roi ne vous demande qu'une chose : hâtez-vous le plus possible de nous présenter votre père. »

Les fils de Jacob se conformèrent à des ordres si bienveillants. Joseph leur donna des chariots, des vivres pour la route, et à chacun deux tuniques. Benjamin en reçut cinq des plus magnifiques et trois cents sicles d'argent. Même présent fut envoyé à Jacob, plus dix ânes, chargés des plus riches produits de l'Égypte, et dix ânesses portant les provisions de voyage. En congédiant ses frères, Joseph leur recommanda d'éviter toute récrimination au sujet des événements passés et de conserver leur âme en paix.

Les fils de Jacob quittèrent donc l'Égypte pour revenir au pays de Chanaan. En apercevant leur père, ils lui crièrent avec des transports de joie.

« Votre fils Joseph est vivant : c'est lui qui commande dans toute l'Égypte. »

Mais le saint vieillard semblait ne pas comprendre. Comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil, il se croyait sous l'illusion d'un songe. Enfin il lui fallut bien croire à la réalité : ses fils lui racontaient toute la suite des évènements, lui montraient les chariots qu'ils avaient amenés, les présents dont ils étaient chargés pour lui. Reprenant alors ses esprits, Jacob s'écria :

« Mon fils Joseph est vivant. Je n'ai plus qu'une chose à désirer : le voir avant de mourir ! Partons pour l'Égypte. »

Le patriarche quitta donc le pays de Chanaan, emportant tout ce qu'il possédait. Cependant, arrivé à Bersabée, près de ce puits du Jurement, où Abraham et Isaac avaient planté leurs tentes, il s'arrêta comme s'il hésitait à franchir les limites de cette terre tant de fois promise à sa postérité. Il immola des victimes au Dieu d'Isaac, son père, et s'endormit dans ces pensées. Or, pendant son sommeil il entendit une voix qui l'appelait :

« Jacob, Jacob.

— Me voici, Seigneur.

— Je suis le Dieu de ton père. Va sans crainte au pays d'Égypte, je t'y rendrai père d'un grand peuple. Je t'accompagnerai sur la terre étrangère, et t'en ramènerai quand ton fils Joseph t'aura fermé les yeux. »

Fortifié par ces nouvelles promesses, Jacob quitta le puits du Jurement. Ses fils l'emmenèrent avec les femmes, les enfants et tout ce qu'ils possédaient sur les chariots envoyés par Pharaon. La famille de Jacob, fils, filles, petits-fils, sans compter les femmes de ses fils, comprenaient alors soixante-dix personnes.

En mettant le pied sur la terre d'Égypte, Jacob se fit pré-

céder de son fils Juda pour annoncer à Joseph son arrivée, et le prier de se porter au-devant de lui jusqu'au pays de Gessen. Aussitôt Joseph s'élança sur son char et se rendit au lieu désigné pour la rencontre. Dès que parut son père, il courut se jeter au cou du saint veillard, et le tint longtemps embrassé, l'inondant de ses larmes.

« Mon fils, disait Jacob, je mourrai content, puisque Dieu m'a donné de te revoir et de te laisser sur cette terre quand je ne serai plus. »

Après ces premiers épanchements du cœur, il fallut penser à s'établir sur cette terre étrangère. Joseph destinait à sa famille la fertile contrée de Gessen afin de les isoler des enfants de Misraïm et de les préserver par là, non seulement des vexations d'une race hostile, mais surtout du scandale de l'idolâtrie, plus dangereux en Égypte que partout ailleurs. Il annonça donc au roi Pharaon que son père et ses frères, arrivés du pays de Chanaan avec leurs troupeaux, se trouvaient dans la terre de Gessen; puis, il lui représenta cinq délégués de la tribu :

« Quelles sont vos occupations? demanda le roi.

— Nous sommes des pasteurs de brebis, comme nos pères l'ont été avant nous. Les pâturages sont desséchés dans le pays de Chanaan, nos troupeaux n'y trouvent plus un brin d'herbe, et c'est pourquoi nous vous supplions d'autoriser vos serviteurs à s'établir sur la terre de Gessen. »

Le roi dit alors à Joseph :

« Tout le territoire de l'Égypte est à votre disposition. Établissez votre père et vos frères dans l'endroit le plus fertile. Volontiers je leur accorde la terre de Gessen. Que si vous connaissez parmi eux des pasteurs habiles et industriels, donnez-leur l'intendance de mes troupeaux. »

Joseph introduisit ensuite son père devant le roi. Après avoir salué Pharaon, le saint veillard lui souhaita toutes sortes de prospérités, et comme ce dernier lui demandait son âge, il répondit :

« Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais.

J'ai cent trente ans, et je n'atteindrai point l'âge de mes pères. »

Ayant béni de nouveau le monarque généreux qui s'était fait le sauveur de sa maison, Jacob se retira dans la terre de Gessen. Profitant de la concession royale, Joseph mit son père et ses frères en possession du pays très fertile où s'éleva plus tard Ramessès, et leur procura tout le temps que dura la famine des vivres pour subsister.

Le patriarche Jacob vécut encore dix-sept années sur la terre de Gessen. Enfin, arrivé à l'âge de cent quarante-sept ans, entouré de ses petits enfants qui se multipliaient au point de former un peuple, il sentit que le jour de sa mort n'était pas éloigné. Étendu sur son lit, les yeux presque éteints, le saint vieillard fit appeler son fils Joseph pour lui dicter ses dernières volontés :

« Mon fils, lui dit-il, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, tu vas me donner une dernière marque de ta tendresse et de fidélité : jure-moi de ne pas m'ensevelir dans la terre d'Égypte. Je veux dormir mon sommeil à côté de mes pères. Tu transporteras donc mes ossements hors de ce pays, pour les déposer dans le tombeau d'Abraham et d'Isaac.

— Mon père, vos ordres seront exécutés.

— Jure-le-moi, mon fils. »

Joseph fit le serment demandé, et le saint vieillard laissant tomber sa tête sur le chevet de son lit, se répandit en actions de grâces devant Jéhovah.

Quelque temps après, Joseph apprit que son père s'affaiblissait et voulait le voir une dernière fois avant de mourir. Il accourut aussitôt avec ses deux fils, Ephraïm et Manassé. On dit au saint vieillard qui ne distinguait plus ceux qui entouraient son lit :

« Voici votre fils Joseph qui vient à vous. »

Il recueillit ses forces et se mit sur son séant; puis s'adressant à Joseph, il lui parla ainsi :

« Mon fils, le Dieu qui m'apparut à Luza, dans le pays de Chanaan, me bénit et me fit cette promesse : « Je mul-

« tiplierai ta race au point de te rendre père d'un peuple nombreux, et je te donnerai cette terre, à toi et à ta postérité, pour la posséder dans la suite des âges. » Je veux que tes deux fils, Éphraïm et Manassé, nés sur cette terre d'Égypte avant mon arrivée, soient considérés comme mes fils au même titre que Ruben et Siméon, et entrent conséquemment en partage de la terre qui m'a été promise. Les autres enfants, qui te naîtraient après ma mort, ne participeront point à cette adoption, mais auront leur part dans les possessions de leurs aînés. Je dois ce dernier hommage à ta mère Rachel, qui mourut au pays de Chanaan, alors que nous revenions de la Mésopotamie. Hélas ! C'était au printemps, sur la route d'Ephrata!... c'est là que je dus lui élever un tombeau. »

Le vieux patriarche versait des larmes à ce souvenir. Son regard indistinct et troublé s'arrêta bientôt sur Ephraïm et Manassé, agenouillés au pied de son lit.

« Qui sont ces enfants ? demanda-t-il.

— Mon père, répondit Joseph, ce sont les deux fils que Dieu m'a donnés en Égypte.

— Fais-les donc approcher de moi, pour que je les bénisse. »

Quand ils se furent approchés, le saint vieillard ouvrit les bras, serra les enfants sur son cœur et les tenant embrassés, s'écria :

« Dieu soit béni, mon fils, le Dieu de bonté qui m'a donné de te revoir et de presser tes enfants sur mon cœur. »

Joseph reçut ses fils des bras de son père. Se prosternant alors devant lui, il le remercia du grand honneur qu'il faisait à Ephraïm, et à Manassé, puis les plaça près du patriarche, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, pour recevoir la bénédiction. Mais Jacob, croisant les bras, étendit la main droite sur Ephraïm, qui était le plus jeune, et la gauche sur Manassé, bien qu'il fût l'aîné, puis prononça cette bénédiction solennelle :

« Que le Dieu devant qui marchaient Abraham et Isaac, le Dieu qui me protégea depuis mon adolescence jusqu'à ce jour, le Dieu qui me délivra par son Ange de tous les dangers, daigne bénir ces enfants. Que le nom d'Abraham, d'Isaac et de Jacob les protège, et que leur race se multiplie sur la terre! »

Cependant Joseph, croyant à une méprise, prenait la main droite de son père, levée sur la tête d'Ephraïm, pour la porter sur celle de Manassé.

« C'est ici l'aîné, disait-il, mettez votre main droite sur sa tête.

— Non, mon fils, dit Jacob; je sais ce que je fais. Manassé sera père d'une race nombreuse, mais le jeune Ephraïm sera plus grand que lui, et sa postérité se multipliera plus que la sienne. Mes enfants, ajouta-t-il alors, Israël sera béni en vous, et l'on dira un jour : « Que Dieu vous bénisse, comme il a béni Ephraïm et Manassé. »

Après ces dispositions relatives à son fils bien-aimé, le vieux patriarche, saisi de l'esprit de Dieu, convoqua ses douze enfants autour de son lit de mort. Son front s'illumina, sa voix devint gravé et solennelle :

« Paraissez, fils de Jacob, s'écria-t-il, venez entendre vos destinées jusqu'au dernier des jours. »

Ce n'était plus un moribond parlant à ses fils, c'était un prophète révélant au monde les secrets de l'avenir. Tous l'écoutaient avec un respect mêlé d'effroi.

« Ruben, toi, mon aîné, toi, mon soutien, tu m'as plongé dans la douleur. Tu devais être le premier en dignité, le premier en puissance; mais, pareille à l'eau qui se perd dans les entrailles du sol, ta gloire a disparu, parce que tu n'as pas rougi de déshonorer ton père!

« Et vous, Siméon et Lévi, instruments farouches d'une monstrueuse iniquité, mon âme n'a point trempé dans vos noirs complots, ma gloire n'en sera point flétrie. Frères unis pour l'homicide et la destruction, maudite soit votre vengeance opiniâtre; maudite votre fureur sau-

vage! Vous serez divisés et dispersés dans tout Israël » ¹.

Les trois coupables tremblaient sous les coups de la justice de Dieu; leurs frères attendaient avec anxiété les paroles qui allaient sortir de la bouche du patriarche. Mais son front se rasséréna, son regard doux et brillant, sembla chercher le quatrième de ses fils, pendant que son âme plongeait dans l'avenir :

« Juda, tes frères proclameront tes louanges, ta main puissante courbera tes ennemis sous le joug, les fils de ton père se prosterneront devant toi. Juda, mon fils, c'est le lion qui s'élançe sur sa proie; c'est la lionne qui se couche à côté de ses petits : qui donc osera la réveiller? LE SCEPTRE NE SORTIRA POINT DE JUDA, NI LE LÉGISLATEUR DE SA MAISON, JUSQU'AU JOUR OÙ VIENDRA LE MESSIE, LE DÉSIRÉ DES NATIONS. »

Après avoir ainsi prophétisé la royauté de Juda sur les tribus d'Israël jusqu'aux jours du grand Roi. Jacob dessina en quelques mots l'histoire de ses autres fils. « Comme l'animal vigoureux, Issachar, ami de sa terre et de son repos, se tiendra dans ses limites, dût-il courber l'épaule sous le fardeau, et s'assujétir à d'odieus tributs. Un jour, Dan sera appelé à juger son peuple, ainsi que les autres tribus d'Israël. Sa prudence égalera celle du serpent caché dans le chemin, qui mord le pied du cheval afin de renverser le cavalier. Gad combattra en présence de ses frères, et reviendra après la bataille, tenant en main son épée victorieuse. Les champs d'Aser produiront un pain succulent dont les rois feront leurs délices. Zabulon habitera le rivage des mers, le long des ports fréquentés par les navires jusqu'à la cité de Sidon. Nephtali bondira comme le cerf, et de sa bouche sortiront des discours enchanteurs. »

Arrivé aux deux fils de Rachel, le patriarche laissa couler avec plus d'abondance les paroles inspirées :

« Joseph, mon fils Joseph, c'est la vigne qui monte

1. Le saint patriarche faisait allusion, en prononçant cette sentence à certains actes d'injustice et de violence commis par Ruben, Siméon et Lévi.

belle et magnifique, poussant ses rejetons par dessus la muraille. On le presse, on le harcèle, on lance contre lui des dards envenimés, son arc ne fléchit pas, le Dieu de Jacob brise les fers rivés aux mains du captif et fait de lui le pasteur, la pierre angulaire d'Israël. Le Dieu de ton père, ô mon fils, sera ton protecteur, le Tout-Puissant te comblera des bénédictions du ciel, d'où tombent la pluie et la rosée; des bénédictions de l'abîme, d'où jaillissent les sources fécondes; des bénédictions plus merveilleuses encore qui donnent le fruit aux entrailles et le lait aux mamelles. La bénédiction de ton père l'emportera sur celle qu'il a lui-même reçue de ses aïeux, et durera jusqu'au jour où paraîtra le DÉSIRÉ DES COLLINES ÉTERNELLES. Qu'elle repose sur la tête de Joseph, du Nazaréen que Dieu s'est réservé parmi ses frères.

« Et toi, Benjamin, comme un loup ravissant, le matin, tu dévoreras ta proie, et le soir tu partageras ses dépouilles. »

Jacob cessa de parler. Par ce testament sublime, il donnait à ses douze fils, les chefs futurs des douze tribus d'Israël, la bénédiction particulière que Dieu lui réservait dans l'avenir; mais, au-dessus de ses fils, le patriarche entrevoyait de son lit de mort Celui qui doit venir, le Désiré des collines éternelles, le vrai Nazaréen, le grand roi qui recueillerait le sceptre tombé des mains de Juda. Dans un élan d'amour vers ce Messie promis, Jacob interrompit même le cours de ses bénédictions pour s'écrier : « Seigneur, mon Dieu, j'attends le Sauveur que vous devez envoyer ! »

Ce fut comme le dernier élan du patriarche vers Celui qui résumait toutes les espérances. Après s'être recueilli quelques instants, Jacob prononça ces suprêmes recommandations :

« Maintenant je vais rejoindre mes pères; ensevelissez-moi dans la caverne d'Ephron, l'héthéen, au pays de Chanaan, là où reposent Abraham et Sara, Isaac et Rébecca, et aussi mon épouse Lia. »

Ce furent ses dernières instructions. Le saint vieillard s'étendit sur son lit et rendit le dernier soupir.

Après avoir couvert de pleurs et de baisers le cadavre de son père, Joseph donna l'ordre aux médecins de l'embaumer selon la coutume d'Égypte.

Le deuil dura soixante-dix jours, à l'expiration desquels, Joseph dit aux officiers de Pharaon :

« Mon père m'a fait jurer avant de mourir de déposer son corps dans un tombeau qu'il a creusé lui-même au pays de Chanaan. Faites-moi la grâce d'aller demander au roi l'autorisation d'accomplir ce devoir.

— Allez, répondit Pharaon, et ensevelissez votre père selon votre serment. »

Joseph quitta l'Égypte, accompagné des premiers officiers de la cour, des grands du royaume et de ses frères. Nombre de chariots et de cavaliers escortaient le gouverneur. Arrivée à l'aire d'Atad, sur les bords du Jourdain, la caravane s'arrêta pour y célébrer des funérailles qui durèrent sept jours. En entendant les cris de douleurs qui s'élevaient du milieu de ces étrangers, les Chananéens appelèrent ce lieu le grand Deuil de l'Égypte.

Le cadavre déposé dans la caverne de Macpelah, près d'Abraham et d'Isaac, Joseph reprit son office à la cour de Pharaon. Ses frères, établis sur la terre de Gessen, n'étaient pas sans inquiétude au souvenir du crime qu'ils avaient commis, Jacob disparu, Joseph n'allait-il pas se venger de leurs cruautés? Pour se prémunir contre ses ressentiments, ils lui envoyèrent ce message : « Avant de mourir, notre père nous a recommandé de vous dire qu'il conjurait son fils Joseph, de pardonner à ses frères. Et nous, les serviteurs du Dieu de Jacob, nous nous joignons à lui pour implorer de votre clémence le pardon de notre crime. » Joseph ne put lire cette supplique sans verser des larmes. Quelque temps après, ses frères vinrent se prosterner à ses pieds, tremblants de frayeur :

« Rassurez-vous donc, leur dit-il avec bonté. Dans tous

ces évènements, il faut admirer la Providence de Dieu qui sait tirer le bien du mal. Vous avez voulu me nuire, et Dieu m'a élevé pour faire de moi le libérateur de peuples nombreux. Soyez sans inquiétude : je prendrai soin de vous et de vos enfants. »

Ces paroles, pleines de douceur et de tendresse, rendirent la paix à leur âme troublée. Joseph vécut jusqu'à l'âge de cent-dix ans et put voir les enfants d'Ephraïm et de Manassé jusqu'à la troisième génération. Sur son lit de mort, il dit à ses frères : ¹

« Un jour Dieu vous visitera et vous conduira de ce lieu d'exil dans cette terre qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. Quand viendra la visite du Seigneur, Jurez-moi d'emporter mes os pour les ensevelir dans la patrie. »

Et son corps reposa dans la terre d'Égypte jusqu'au jour où Israël prit le chemin de la Terre promise.

1. Joseph mourut l'an du monde 2369, avant J.-C. 1632. Il avait survécu 84 ans au vieux Jacob et gouverné l'Égypte pendant 80 ans.

LIVRE QUATRIÈME

ÉPISODE : LE SAINT HOMME JOB

I

LE GRAND CHEF. — L'ÉPREUVE

Jéhovah avait fait de la race d'Abraham son peuple de prédilection. Ce peuple devait conserver la notion du Dieu unique au milieu des nations idolâtres, tracer à tous la voie du salut en transmettant à tous les souvenirs de la chute et de la rédemption, et enfin donner au monde Celui en qui seraient bénis les divers peuples de la terre.

Cependant, tout en favorisant les enfants d'Abraham, Jéhovah n'abandonne pas ses autres enfants égarés dans l'idolâtrie. Même au pays de Chanaan, au milieu de ces populations condamnées à périr à cause de leur perversité, il envoya Melchisédech, le Pontife du Très-Haut, qui en offrant le pain et le vin, personnifia par son sacrifice le Pontife éternel, et qu'Abraham, après sa victoire sur les peuples confédérés, vénéra comme le représentant de Jéhovah. En Idumée, non loin des Hébreux, vivait alors un personnage extraordinaire, qui par ses vertus et sa patience figura celui qui devait être le Sauveur du monde. Il s'appelait Job et habitait la terre de Hus, sur les confins du pays d'Edom et de l'Arabie. Petit-fils d'Ésaü, il descendait d'Abraham au cinquième degré, et gouvernait son

1. L'Écriture le nomme (xxxvi, 33) parmi les descendants d'Ésaü sous le

pays, en qualité de roi, avec sagesse et justice, selon les lois que lui avaient transmises ses aïeux.

Ce chef de tribu vivait donc au temps du patriarche, avec la simplicité et la droiture d'un enfant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, bien qu'il fût étranger à la race privilégiée. Il craignait Jéhovah, et ne se permettait aucun acte qui pût lui déplaire. Aussi l'Éternel l'avait-il comblé de tous ses dons. Sept fils et trois filles l'entouraient de leur tendresse. Il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux et de nombreux domestiques.

Les fils de Job, dignes de leur père, unis par une mutuelle affection avaient coutume de se rendre alternativement les uns chez les autres pour prendre part à des festins auxquels ils invitaient leurs sœurs. Et quand le cercle de ces repas était fini, Job envoyait chercher ses fils pour un sacrifice d'expiation : se levant de grand matin, et offrant un holocauste pour chacun d'eux, car disait-il, mes fils ont peut-être offensé Dieu dans leur cœur. Jamais il ne manquait de prier ainsi le Seigneur, afin que lui et les siens fussent irréprochables devant sa face.

La renommée de sa justice se répandit dans tout l'Orient. Quant aux membres de sa tribu, ils le vénéraient comme le représentant et le favori de Jéhovah. « Au printemps de ma vie, disait-il plus tard, quand Dieu habitait dans le secret de ma tente et que mes fils se rangeaient en cercle autour de moi, je me rendais vers la porte où se tenaient les assemblées publiques, et je m'asseyais sur le siège qui m'était préparé.

« Les jeunes gens n'osaient paraître en ma présence, les vieillards se levaient et se tenaient debout devant moi ;

nom de Jobab, fils de Zaru. Or tous les exemplaires grecs et arabes de la version des Septante, comme aussi l'ancienne Vulgate, portent cette glose : « Job, dont il est parlé dans l'Écriture, eut pour père Zaru, petit-fils d'Esau et devint après son père roi de la contrée d'Edom. Saint Jérôme n'a pas cru devoir inscrire cette glose dans notre Vulgate, mais nos grands docteurs saint Irénée, Eusèbe de Césarée, saint Athanase, saint Chrysostome, saint Augustin, Théodoret, saint Grégoire le Grand, regardent tous ce document comme décisif.

les princes cessaient de parler, les chefs mettaient un doigt sur leurs lèvres. Et quand j'ouvrais la bouche, tous m'adressaient leurs félicitations.

« Tous aussi vantaient mes bienfaits, car je secourais le pauvre qui demandait du pain, l'orphelin qui réclamait un appui. J'étais les yeux de l'aveugle et les pieds du boiteux. Je servais de père à l'indigent, et je m'intéressais même à la cause de l'inconnu. Je punissais l'injuste et lui arrachais sa proie.

« Aussi, dans les conseils, attendait-on pour parler que j'eusse donné mon avis, et quand j'ouvrais la bouche, chacun faisait silence. Et quand j'avais fini, personne n'ajoutait un mot. Mes discours tombaient sur eux comme la rosée; ils aspiraient après ma parole comme la terre après la pluie du soir.

« Si parfois je leur souriais, ils ne pouvaient le croire; ils épiaient sur mon visage les pensées de mon âme. J'étais comme un roi au milieu de ses gardes, comme un consolateur au milieu de ses affligés. »

Telle était la puissance et la félicité de Job. Il pouvait espérer des jours nombreux, une prospérité toujours croissante. « Je mourrai dans ma maison, disait-il, comme l'oiseau dans son nid. Mes jours se multiplieront comme les grains de sable de la mer. Mes racines plongent dans l'eau, et la rosée de la nuit couvre mon feuillage. »

Ainsi parlait Job, le chef puissant de Hus, sans se douter que Dieu allait tarir pour lui les sources de l'eau et de la rosée, et le soumettre à la plus terrible des épreuves.

Un jour que les anges gardiens des enfants des hommes se trouvaient rassemblés près du trône de Dieu. Satan y parut avec eux. Et le Seigneur lui dit :

« D'où viens-tu ?

— De parcourir la terre, répondit l'Esprit du mal.

— As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'y a point d'homme comparable à lui sur la terre : intègre, d'une droiture parfaite, il sert son Dieu et s'éloigne du mal. »

Jéhovah paraissait fier de montrer à son ennemi un homme vraiment fidèle. L'Esprit du mal se sentait humilié.

— Croyez-vous, dit-il, que Job vous serve pour vous-même? N'avez-vous pas élevé un mur de défense autour de sa personne, de sa maison et de ses biens? Vous avez béni ses travaux et multiplié ses possessions. Mais essayez de toucher à ce qu'il possède, et vous verrez s'il ne vous maudit pas en face.

Jéhovah releva le défi.

« Je te livre tout ce qui lui appartient, répondit-il au tentateur. Je te défends seulement de mettre la main sur lui. »

Heureux d'avoir obtenu cette permission de nuire, Satan se retira et poursuivit l'homme de Dieu de ses fureurs.

Or un jour que ses fils et ses filles mangeaient et buvaient chez leur frère aîné, un messager vint trouver Job et lui dit : « Les bœufs étaient occupés à labourer et les ânesses paissaient à côté d'eux, quand tout à coup les Sabéens fondirent sur vos serviteurs et les passèrent au fil de l'épée. Je me suis échappé seul pour vous l'annoncer. »

Il parlait encore qu'un autre arriva et dit : « Le feu de Dieu est tombé du ciel. Il a dévoré vos troupeaux et vos pasteurs. Je me suis sauvé seul pour vous l'annoncer. »

Il parlait encore quand arriva un troisième messager : « Trois bandes de Chaldéens, dit-il, se sont jetés sur vos chameaux et les ont enlevés, après avoir massacré ceux qui les conduisaient. Seul j'ai pu fuir pour vous l'annoncer. »

Il parlait encore qu'un quatrième, accourant hors de lui, s'écria : « Vos fils et vos filles mangeaient et buvaient dans la maison de leur frère aîné, lorsqu'un vent impétueux, soufflant du côté du désert, ébranla les quatre coins de l'édifice. Vos fils et vos filles sont morts, ensevelis sous les décombres. Je me suis échappé seul pour vous l'annoncer. »

En apprenant cette série d'effroyables calamités, Job se leva, déchira ses vêtements, rasa sa tête en signe de deuil, et se prosterna, le front contre terre pour adorer le Seigneur. « Nu je suis sorti du sein de ma mère, s'écria-t-il, et nu j'y rentrerai. Dieu m'a tout donné, Dieu m'a tout enlevé : que son saint nom soit béni ! »

Bien que son cœur fût meurtri, ses lèvres ne prononcèrent contre le Dieu qui l'accablait aucune parole répréhensible. Mais là ne devaient point s'arrêter ses malheurs. Satan, vaincu, brûlait de se venger.

Dans une autre assemblée des Esprits célestes, l'Esprit mauvais se présenta de nouveau devant le trône du Seigneur.

« D'où viens-tu ? lui dit encore Jéhovah.

— De parcourir la terre.

— Eh bien ! as-tu remarqué mon serviteur Job ? Es-tu convaincu maintenant qu'il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, droit, intègre, craignant Dieu, éloigné du mal ? En vain tu m'as provoqué à multiplier ses épreuves : rien n'a pu ébranler sa fidélité.

— Sans doute ; l'homme consent à sacrifier ses biens pourvu qu'il sauve sa peau. Mais étendez la main, touchez ses os et sa chair, et vous verrez s'il ne vous maudit pas en face.

— Je le livre entre tes mains, à la seule condition que tu n'attenteras point à ses jours. »

Satan profita du pouvoir qui lui était accordé. En sortant de l'assemblée, il frappa Job d'un ulcère affreux, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Assis sur un fumier, objet d'horreur pour tout le peuple, il en était réduit à racler, avec des débris de pots cassés, ses plaies purulentes.

Alors sa femme, en proie au désespoir, lui dit :

« Comment ! vous persévérez dans votre piété. Maudissez le Dieu qui vous frappe et mourez.

— Femme, répondit Job, vous parlez comme une in-

sensée. Nous recevons les biens de la main de Dieu : pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ?

Et Job ne laissa point échapper de ses lèvres une seule parole contre le Seigneur.

Satan rugissait de colère, se demandant comment lasser la patience de cet héroïque serviteur de Jéhovah, quand tout à coup il s'avisa de le transformer en criminel, justement écrasé pour ses méfaits par la justice de l'Éternel. Conscient de son innocence, Job finirait par se révolter contre le Dieu qu'il avait adoré jusque-là et le taxerait d'injustice.

•

II

LES TROIS ACCUSATEURS

Jamais homme n'avait été traité comme Job. Son infortune surpassait toutes les infortunes connues. Abandonné de tous, il n'était plus que le rebut de l'humanité. Ceux qui autrefois lui prodiguaient leurs hommages, se retiraient à l'écart; ses parents le délaissaient; les gens de sa maison le regardaient comme un étranger et le fuyaient comme un pestiféré. S'il appelait un de ses esclaves pour lui rendre un service, celui-ci restait sourd à sa voix, insensible à ses supplications. Sa femme, ses proches s'éloignaient de lui, pour ne pas respirer son souffle fétide. Les enfants eux-mêmes méprisaient et insultaient ce squelette couvert d'ulcères.

Cependant on s'entretenait dans tout l'Orient du prince de Hus, autrefois le plus heureux des mortels, aujourd'hui le dernier des misérables. Trois de ses anciens amis, Eliphaz de Théman, Baldad de Suha, et Sophar de Naamath, ayant appris les catastrophes dont il avait été victime, partirent de leur pays, après s'être concertés ensemble, pour venir le plaindre et le consoler.

Ils étaient encore à une certaine distance de la ville, quand leurs yeux s'arrêtèrent sur un pauvre lépreux couché sur un tas de fumier. C'était leur ami, tellement défiguré, tellement hideux qu'ils ne le reconnurent point. Navrés jusqu'au fond de l'âme, ils se mirent à pousser des cris de douleur et à verser des torrents de larmes.

Puis ayant déchiré leurs vêtements et couvert leur tête de cendres, ils s'assirent près de lui, la tête dans les mains. Sept jours et sept nuits ils restèrent ainsi plongés dans leurs tristes méditations, sans trouver une parole consolatrice.

Job comprit alors toute l'étendue de ses maux. Dieu semblait l'oublier ; ses amis, stupéfaits à la vue d'une pareille ruine, ne savaient que dire et que penser. Dans l'excès de sa détresse, il maudit le jour de sa naissance.

« Périssent le jour, s'écria-t-il, le jour fatal où je suis né, périssent la nuit dans laquelle on a dit : Un homme est conçu !

« Ce jour ! qu'il se change en ténèbres, que le Dieu du ciel l'efface du nombre des jours, que le soleil ne l'éclaire point, que l'ombre de la mort l'obscurcisse, que l'amertume remplisse toutes ses heures.

« Cette nuit ! qu'un brouillard ténébreux s'en empare, qu'elle ne compte point parmi les nuits de l'année, qu'elle soit solitaire entre toutes, et qu'aucun cri d'allégresse n'en interrompe le triste silence. Que les étoiles pâlisent dans sa noirceur, qu'elle ne voie point s'allumer les feux de l'aurore.

« Que ne suis-je mort dans le sein de ma mère ! Pourquoi m'a-t-elle reçu sur ses genoux et nourri de son lait ? Je dormirais maintenant dans le silence, je reposerais dans mon sommeil avec ces rois qui se bâtissent des tombeaux solitaires, avec ces potentats dont les palais regorgent d'or et d'argent, ou encore avec ces avortons qui n'ont jamais vu la lumière du jour.

« Là du moins on n'a pas à subir les vexations des impies ; là, l'homme à bout de forces trouve enfin le repos. Là, les captifs, délivrés de leurs chaînes, n'entendent plus la voix du geôlier ; là l'esclave est affranchi de son maître.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux qui sont plongés dans l'amertume, qui

attendent la mort sans pouvoir la rencontrer, qui tressaillent de joie à la vue du tombeau?

« Hélas! avant de manger mon pain, je soupire, et les sanglots sortent de mon cœur comme les vagues qui s'élancent du sein de la mer. Toutes mes craintes deviennent des réalités, tous les malheurs que je redoute fondent sur moi. Plus de repos, plus de sécurité, plus de paix : la colère divine est tombée sur moi! »

Ainsi Job souffrait un martyr qui lui paraissait mille fois plus dur que la mort. Et toutefois, sans pouvoir s'expliquer ce mystère de la souffrance, il restait fidèle au Seigneur qui dispense les biens et les maux selon sa volonté souveraine, quand tout à coup ses trois amis lui suscitèrent une tentation qui lui aurait arraché des blasphèmes, si Dieu n'était venu à son secours.

Au lieu de ressentir une profonde compassion pour ce juste dont ils connaissaient les vertus, ils se mirent à raisonner froidement sur la disgrâce inouïe de ce roi, hier favori du Très-Haut, aujourd'hui l'objet de sa colère, car, disaient-ils, Dieu est juste, il rend à chacun selon ses œuvres, il comble de ses faveurs les gens de biens, et finit par écraser les impies sous le poids de sa vengeance. Si donc Job subit des châtimens sans nom, c'est qu'il a commis des crimes énormes contre l'Éternel. Au lieu de se plaindre, il n'a qu'à s'humilier devant Dieu, reconnaître ses fautes, et désarmer sa justice en invoquant sa miséricorde.

Eliphaz parla le premier. Il commença par lui reprocher ses explosions de douleur, comme un défaut de patience. Du reste, Job devait reconnaître sa culpabilité. « Rappelle-toi, s'écria-t-il, quel juste a jamais péri? J'ai toujours vu, au contraire, les prévaricateurs renversés par le souffle de Dieu. Job subissait le sort de l'impie qui paraît s'enraciner en ce monde, mais bientôt ses enfants errent sans défense et sans abri, et ses biens deviennent la proie de ravisseurs. »

Rien n'était plus propre à exaspérer Job qu'un pareil

raisonnement. Jusque-là il avait tout souffert sans murmurer, fort de son innocence et de sa confiance en Dieu. Il ne comprenait pas pourquoi Dieu l'accablait de maux, mais il s'inclinait devant lui sans comprendre. Et voilà qu'on lui présente son malheur comme le juste châtiment de ses crimes. Il s'indigne contre l'accusateur. « Plût à Dieu, lui dit-il, qu'on mît dans les plateaux d'une balance, d'un côté mes péchés, et de l'autre les maux dont je suis accablé. Ceux-ci apparaîtraient plus pesants que le sable des mers, et justifieraient mes lamentations, car les traits du Tout-Puissant m'ont percé de part en part, et ses terreurs ne me laissent point de repos. J'ai demandé la mort : que Dieu daigne exaucer ma prière, qu'il me réduise en poudre ! Il me restera du moins la consolation, au milieu des peines que sa main ne m'a point épargnées, de n'avoir jamais contredit sa volonté sainte. Je ne suis ni de pierre ni de bronze pour supporter de pareilles angoisses. En moi je ne trouve aucun secours, au dehors mes amis m'abandonnent. Ils disparaissent comme le torrent qui traverse rapidement les vallons, puis décroît et se dessèche, trompant ainsi l'espérance des caravanes. C'est votre image, ô vous que l'aspect de ma misère fait reculer d'effroi. Je ne vous demande ni votre bien, ni votre appui, mais seulement d'être assez justes pour ne pas m'accuser sans preuves. »

Baldad ne put entendre cet appel à la justice de Dieu sans reprendre pour son compte le plaidoyer d'Éliphaz. « Jusques à quand, s'écria-t-il, tiendras-tu pareil langage ? Dieu peut-il violer la justice ? Si tes enfants ont péri, c'est à cause de leurs crimes. Implore le Très-Haut, marche devant lui dans la droiture et l'équité, il se lèvera pour te secourir, et ta nouvelle condition sera plus brillante que ta condition passée. Du reste, si tu veux t'instruire, interroge les générations écoulées, elles te diront que la plante marécageuse ne peut croître sans eau : elle se fane comme l'herbe des champs : ainsi périt l'homme qui

oublie le Seigneur. Ses espérances ressemblent à la toile de l'araignée ; sa maison ne tient pas debout ; comme l'arbuste qui projette au loin ses racines, rencontre un terrain pierreux et se dessèche, ainsi dépérit le pécheur. Souviens-toi donc que si Dieu favorise le juste, il ne tend pas les bras à l'impie. Si tu reviens à lui, il ramènera le sourire sur tes lèvres, et mettra dans ta bouche de nouveaux chants de joie. »

Job n'avait point attaqué la justice de Dieu, mais ce faux principe : l'infortune est toujours le châtement du crime, principe sur lequel s'appuyaient ses amis pour le trouver coupable. Aussi répondit-il à Baldad qu'il ne niait en aucune manière la puissance et la sagesse de Dieu. Il savait aussi qu'aucun homme n'est absolument juste devant Dieu. Du reste, se croirait-il parfaitement innocent, qu'il implorerait encore la clémence de ce grand Juge. « Je n'ai affirmé qu'une chose, ajouta-t-il, c'est que Dieu frappe indistinctement le juste et l'impie. Je n'ai demandé qu'une faveur, c'est qu'il me donnât la mort sans se jouer plus longtemps des tortures d'un innocent. » Baldad avait affirmé que Dieu punit toujours les méchants : — « C'est faux, s'écrie Job, la terre est trop souvent livrée en leur pouvoir. Dieu voile l'esprit des juges qui devraient les châtier, tandis que mes jours s'envolent comme le coursier rapide, sans ombre de joie.

Loin d'attendrir ses amis, cette réponse de Job excita leur animosité. Parlant à son tour, Sophar ne craignit point de lui demander s'il suffit de discourir longtemps pour avoir raison, et de mentir pour réduire au silence ses interlocuteurs : « Tu te dis pur devant Dieu, ajouta-t-il, et tes discours te paraissent irréprochables. Or si Dieu consentait à découvrir les secrets de sa sagesse et les mystères de sa loi, tu comprendrais que tes malheurs sont loin d'être proportionnés à tes crimes. Ne sais-tu pas qu'il est impossible de sonder les profondeurs d'un Dieu plus grand que la terre, plus vaste que les mers, dont l'œil pénètre

la vanité de l'homme et discerne toutes ses iniquités? » Ayant ainsi, comme ses compagnons, affirmé sans preuve la culpabilité de Job, il l'exhorta comme eux à reconnaître ses fautes. Dieu lui pardonnerait à cette condition, et le rétablirait dans son premier état.

Job leur rendit mépris pour mépris. « Vous vous croyez donc, dit-il, les seuls sages de la terre, et vous vous imaginez peut-être que la sagesse mourra avec vous. Je n'ignore rien de ce que vous savez, et Dieu vous reprochera d'avoir tourné en dérision la simplicité du juste. » Alors, s'attaquant à leurs faux arguments, il poursuit : « N'est-il pas évident que les tentes des brigands regorgent souvent de biens, alors même que leur audace provoque Dieu à la vengeance? Vous m'objectez les proverbes des anciens, mais si les anciens acquièrent la prudence, Dieu seul est vraiment sage, Dieu seul sait pourquoi il envoie des calamités qui atteignent les bons et les méchants; pourquoi il ôte parfois la sagesse aux juges, la force aux rois, la sainteté aux prêtres, la science aux vieillards; pourquoi il répand le mépris sur les princes, ruine ou relève les nations, égare leurs chefs dans des sentiers perdus, où, comme des gens ivres, ils tâtonnent dans les ténèbres, sans pouvoir se retrouver.

« Je vois ces faits, et j'en cherche la cause. C'est pourquoi je m'adresse au Tout-Puissant, qui seul peut me les révéler. Quant à vous, artisans de mensonges, vous propagez des dogmes pervers. Si vous voulez paraître sages, vous ferez bien de garder le silence. Est-ce que Dieu a besoin d'être défendu par vos mensonges? Avocats sans impartialité, pensez-vous lui plaire en faisant bon marché de mon droit, ou croyez-vous le tromper par vos vains artifices? Lui même vous condamnera pour avoir vengé sa cause par des moyens injustes, et vos arguments s'évanouiront comme la poussière.

III

APPEL A LA JUSTICE DE DIEU

Job avait soutenu contre ses amis qu'il était malheureux bien qu'innocent, et que souvent l'impie prospère ici-bas malgré son impiété. Rien de plus vrai, mais que peut la vérité la plus évidente contre le préjugé? Dans un second entretien, les amis de Job se montrèrent plus obstinés que jamais dans leurs idées. Violent et emporté, Éliphas commença par reprocher à Job de parler en l'air, de rendre la prière inutile, d'enseigner le blasphème, enfin de se croire plus sage que les anciens, plus sage même que Dieu. Évidemment si le Seigneur ne vient pas à son secours, c'est qu'il l'éloigne par son insolence et ses discours pervers. Après cette invective, il argumenta de nouveau contre la prétention de Job à l'innocence. « L'homme peut-il se dire immaculé, le fils de l'homme se proclamer juste? Parmi les saints de Dieu, personne n'est à l'abri de la chute, et les cieux mêmes ne sont pas purs à ses yeux : à plus forte raison l'homme souillé, qui boit l'iniquité comme l'eau. » L'argument ne porte pas, car Job avait avoué maintes fois qu'aucun homme n'est parfaitement pur devant Dieu. Il se disait exempt de crimes, non de fautes légères,

Et comme ses trois amis continuaient à lui parler du malheur des impies et à lui prouver que Dieu ne frappe que les criminels, Job ne peut contenir l'indignation qui

débordait de son âme. « Cessez vos stériles entretiens, s'écria-t-il, vous êtes des consolateurs importuns. C'est la dixième fois au moins que vous me couvrez d'opprobres. Votre dureté à mon égard devrait vous faire rougir de honte. Vous persistez à tirer des humiliations un argument contre moi, eh bien ! moi je persiste à vous déclarer que si Dieu m'afflige d'un cercle de fléaux, ce n'est pas au nom de la Justice. »

De nouveau, pour apitoyer ses amis et les désarmer, il fit le tableau de sa misère. Dieu, dont il sollicite le jugement, lui a fermé toute issue en ce monde. Il l'a dépouillé de sa gloire, de la couronne qui ornait sa tête. Il l'a déraciné comme l'arbre condamné à périr. Les brigands ont envahi ses tentes, ses frères l'ont abandonné, ses serviteurs ont fui loin de lui. Sa chair n'est plus qu'une plaie sur un squelette desséché. « Ayez donc pitié de moi, s'écria-t-il alors, ayez pitié de moi, vous du moins, mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé. Dieu me poursuit : n'est-ce point assez ! Pourquoi me persécutez-vous de vos mauvais jugements ? »

Après cet appel à la pitié comme à la justice de ses amis, Job s'arrêta un instant. Insensibles à ses supplications, ils gardèrent le silence. Alors fort de sa conscience, il ne se contenta plus de prendre Dieu à témoin de son innocence. D'une voix solennelle il s'écria : « Plaise à Dieu que les paroles que je vais dire soient écrites et consignées dans un livre, ou gravées sur la pierre avec le ciseau, ou burinées avec un stylet de fer sur une lame de plomb ! »

Les trois amis se demandaient quelles paroles dignes de l'immortalité allaient sortir des lèvres de cet homme frappé de Dieu. Sans doute des paroles de colère, de murmure ou de blasphème ? Grande fut leur surprise en l'entendant s'écrier : « Je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je sortirai du sein de la terre. Je vivrai de nouveau dans mon corps, et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai, mes yeux le contempleront, et

non un autre. Telle est l'espérance qui repose au plus profond de mon âme. »

Ses amis ne veulent pas croire à son innocence : il demande à Dieu de les juger en ce monde. Dieu fait la sourde oreille : il en appelle au jugement de Dieu dans l'éternité. La mort va venir, mais son corps ressuscitera. Au tribunal suprême, où tous comparaitront, l'Éternel lui rendra justice. Il souffre actuellement dans sa chair, mais cette chair un jour sera glorifiée et de ses yeux de chair il contempera son Dieu. Avec cette espérance il peut souffrir et les mépris des hommes et les épreuves du Ciel. « Cessez donc, ô mes amis, ajouta-t-il, de me persécuter comme vous le faites, et de chercher de vains prétextes pour me condamner. Fuyez le glaive du Seigneur, le glaive vengeur de l'injustice, et souvenez-vous que pour tous il y a un jugement. »

Cet appel au jugement final de l'Éternel aurait dû désarmer les amis de Job. Leur argument tiré de la justice de Dieu semblait crouler par sa base. En effet, puisque Dieu juge les hommes dans une autre vie pour les punir ou les récompenser selon leurs mérites, pourquoi serait-il tenu de traiter chacun ici-bas selon ses œuvres, bonnes ou mauvaises ? L'autre vie n'est-elle pas la continuation de celle-ci ? Peut-on taxer Dieu d'injustice parce qu'il afflige Job en ce monde pour le récompenser dans l'autre ? Et, dans ce cas, que prouvent les malheurs de Job contre son innocence ?

Ces vérités incontestables n'en étaient pas moins, à ces premiers âges du monde, enveloppées d'une sombre obscurité. Le Rédempteur n'avait point éclairé de ses révélations les mystères de la vie future. Il devait venir pour ouvrir les portes du Ciel, mais combien de milliers d'années faudrait-il attendre son avènement ? Nul ne le savait. Et cependant jusqu'au temps du Messie, vainqueur de Satan, l'homme au sortir de ce monde, tombait dans les Limbes, au séjour de l'éternelle et silencieuse tristesse, où, séparé de son corps, il n'est plus pour ainsi dire que l'ombre de

lui-même. De cet état de choses les anciens concluaient que Dieu, pour être juste, devait punir et récompenser ici-bas comme il le ferait plus tard dans l'autre vie. Du reste Jéhovah ne promettait-il pas à son peuple des bénédictions ou des malédictions temporelles, selon qu'Israël se montrait fidèle ou prévaricateur? De là l'accusation des amis de Job, accusation en apparence fondée : cet homme est un grand pécheur, puisque la malédiction de Dieu est tombée sur lui. De là aussi la grande tentation de Job qui, se sachant innocent, ne peut comprendre l'énigme de ses souffrances ; de là son insistance à supplier Dieu de le juger avant sa mort, afin de révéler à tous cette énigme et de faire éclater son innocence.

Les protestations du pauvre lépreux, ses appels au jugement dernier ne produisirent donc aucun effet sur des hommes qui s'obstinaient à vouloir que Dieu rendît aux justes et aux impies complète justice en ce monde. Comme l'expérience prouvait jusqu'à l'évidence qu'un grand nombre d'impies prospèrent jusqu'à la mort, Job se crut obligé pour l'honneur de Dieu de mettre à nu la déraison de ses adversaires. « Voici le problème que je vous pose, s'écriait-il, et devant lequel je reste moi-même frémissant :

Pourquoi les méchants vivent-ils? pourquoi leur existence prolongée, leur prospérité toujours croissante? Leur race se perpétue de leur vivant : ils ont autour d'eux une foule d'enfants et de petits-enfants. Une paix, que rien n'altère, qu'aucun fléau ne trouble, habite en leurs maisons. Leur bétail se multiplie, leurs fils bondissent joyeux dans la plaine, eux-mêmes marient leurs voix au son du tambour et de la lyre. Ils passent leur vie dans le plaisir et descendent au tombeau sans angoisse. Et cependant ces hommes n'ont cessé de dire à Dieu : Retire-toi, nous ne marcherons point dans tes voies. Qu'est-ce que le Tout-Puissant pour que nous le servions, et quel intérêt avons-nous à le prier? Sentiment exécrable, mais qui ne les empêche pas d'avoir tous les biens entre leurs mains.

« Ce bonheur est passager, dites-vous. — Combien en est-il dont la lampe s'éteigne au souffle de la colère divine, et dont la prospérité disparaisse comme la poussière dans un tourbillon ?

« Dieu punira le père dans les enfants, ajouterez-vous peut-être. — Que ne le frappe-t-il lui-même ? Il verrait de ses yeux la ruine qu'il a méritée, et boirait à la coupe du châtiment. Que lui importe, après qu'il a disparu, l'effondrement de sa maison ?

« Auriez-vous la prétention d'enseigner au Dieu qui dirige le monde la manière de gouverner ? Or l'un meurt plein de santé, au comble de la richesse et du bonheur, l'autre dans l'amertume et la privation. Ils dorment dans la même poussière, également mangés par les vers. En vain vous vous indignez, en vain vous me demandez qu'on vous montre la maison du tyran et la tente de l'impie. Interrogez les voyageurs et ils vous répondront avec moi qu'au jour de la ruine souvent le méchant est épargné, il échappe à la vengeance de Dieu. Nul ne lui reproche ses crimes, nul ne lui rend le mal qu'il a fait. A la fin de sa carrière, on le porte au tombeau, sous le superbe mausolée qu'il a pris soin d'ériger. La terre du vallon lui sera légère, au milieu de ceux qui l'ont précédé et de ceux qui le suivront. »

Les amis de Job, ne pouvant nier ces faits ni les expliquer, l'accablèrent de nouvelles insultes. Job resta calme devant leurs accusations, tout en se demandant lui-même qui expliquera le mystère des souffrances du juste. L'homme dit-il, en est incapable.

L'homme, poursuit Job, tire des entrailles de la terre, le fer, l'argent, l'or, les pierres précieuses : mais où trouver la sagesse ? où est le lieu de l'intelligence ? L'homme n'en connaît point le prix ; on ne la rencontre pas sur la terre des vivants. « Elle n'est pas en moi, » dit l'abîme, « ni avec moi », répond la mer. On ne peut l'acheter avec l'or d'Ophir ni avec l'émeraude d'Éthiopie.

« D'où vient donc la sagesse? où est le lieu de l'intelligence? Elle est cachée aux yeux des humains, ignorée des oiseaux du ciel. Dieu seul connaît ses sentiers, Dieu seul sait où elle habite, car son regard pénètre jusqu'aux confins du monde. Quand il assigna des lois aux vents et aux pluies, une route aux éclairs et aux tonnerres, il la vit et en sonda toute la profondeur. Puis il dit à l'homme : « Craindre Dieu, voilà la sagesse; s'éloigner du mal, voilà l'intelligence. »

Donc pour agir sagement, l'homme doit vivre dans la crainte de Dieu en s'éloignant de tout péché, et laisser à Dieu, qui seul est la sagesse, le soin de le conduire par les voies qu'il juge convenable. Job aurait dû en rester là, comme il l'avait fait en apprenant les calamités sans nombre qui faisaient de lui le plus malheureux des hommes; mais ses amis, en l'accusant, avaient poussé à bout sa patience. Il se demandait pourquoi Dieu ne le justifiait pas en donnant le mot d'une énigme humainement inexplicable.

Absorbé par cette pensée, Job se rappela les jours heureux où il servait Dieu de tout son cœur et recevait de lui la récompense due à sa piété. « Qui me donnera, s'écria-t-il de revenir aux temps passés, alors que Dieu me couvrait de sa protection, et que je marchais à sa lumière! » Et il revoyait autour de lui ses enfants bien-aimés, les domestiques qui le servaient, les nombreux troupeaux de ses pâturages. Il se retrouvait au milieu des anciens qu'il dominait par la sagesse de ses conseils ou des affligés dont il était le soutien. Hélas! Ces heureux jours avaient disparu!

« Et maintenant, s'écria-t-il dans sa tristesse, je sers de jouet à des jeunes gens dont je n'aurais pas admis les pères parmi les chiens de mes troupeaux, incapables qu'ils étaient de me rendre aucun service. Ils n'avaient d'autre nourriture que les plantes amères qui croissent dans les buissons, d'autre repaire que le creux des rochers, race impure, êtres sans nom, rebut de la terre. Et ces hommes me criblent de leurs railleries, ils me crachent au visage,

ils me poussent brutalement et s'efforcent de me perdre.

« Me voilà donc comme un homme anéanti, sans espoir, sans joie d'aucune sorte. La nuit, la douleur transperce mes os; le mal qui me ronge ne dort jamais.

« Je vous appelle, ô mon Dieu; vous ne me répondez pas; j'insiste, vous détournez les yeux. Vous vous êtes fait pour moi un cœur de bronze, une main de fer. Vous m'avez élevé dans les airs, puis précipité contre un rocher. Je sais que vous me conduirez bientôt au tombeau, à la demeure de tous les mortels.

« Hélas! j'attendais le bonheur, et le malheur est venu; j'espérais la lumière, et les ténèbres m'ont enveloppé. Mes entrailles brûlent d'un feu dévorant; les jours de l'affliction m'ont surpris. Je suis le frère des serpents, le compagnon des hiboux. La peau de mon corps est livide, mes os sont calcinés par la fièvre. Ma lyre ne rend que des sons plaintifs mon luth ne fait entendre que des accords lugubres!...

« Et pour quel crime suis-je traité de la sorte?

« J'ai fait un pacte avec mes yeux afin d'éloigner de mon esprit toute pensée impure. Quel sort me réserverait donc le Très-Haut si je me laissais aller à de coupables désirs? La ruine n'est donc plus le lot du pécheur, ni la mort celui du criminel! Ou bien le Seigneur a-t-il cessé de considérer mes actes et d'observer mes démarches? Ai-je marché dans les sentiers du mensonge et de la vanité? Qu'il me pèse dans la balance de la justice, il reconnaîtra mon innocence.

« Si j'ai dévié du droit chemin, flétri mon cœur, souillé mes mains, je consens à voir manger par l'étranger le blé que j'ai semé, à contempler de mes yeux l'extermination de ma race.

« Si mon cœur s'est laissé prendre aux charmes de la volupté, si j'ai tendu des pièges à la femme d'un ami, que l'étranger pénètre dans ma maison, que ma couche soit déshonorée? car c'est là commettre un crime affreux, qui détruit jusqu'aux sources de la vie.

« Si, dans un litige, j'ai méprisé le droit d'un serviteur ou d'une servante, Dieu ne serait que juste en me punissant sévèrement, puisqu'il a formé de ses mains le domestique aussi bien que le maître.

« Si j'ai traité durement le pauvre et refusé de partager mon pain avec l'orphelin (dès mon enfance j'ai appris à lui servir de père); si j'ai laissé l'indigent grelotter sans vêtement, sans le réchauffer avec la toison de mes troupeaux; si, abusant de mon autorité, j'ai levé mon bras sur l'orphelin, que ce bras soit broyé et détaché de mon épaule!

« Oh non! toujours j'ai craint le Seigneur, j'ai redouté sa colère comme les flots d'une mer en furie. Jamais je n'ai mis dans l'or mon espoir; jamais je n'ai considéré le soleil et la lune comme des idoles dignes de mon culte, car c'est là un crime monstrueux, c'est renier le Dieu Très-Haut.

« Ai-je triomphé de la ruine d'un ennemi ou applaudi à sa disgrâce? Je ne me suis pas même permis une imprécation contre ceux qui me laissaient. J'ouvrais ma porte à l'étranger, au voyageur; les gens de ma maison disaient: Où est l'homme qui ne s'est point assis à sa table?

« Non, jamais je n'ai dû dissimuler une faute, ni rougir devant mes proches ou devant le peuple, ni me cacher dans l'ombre et le silence par peur des assemblées.

« Si des terres, injustement acquises, pleurent sur mon iniquité, si j'ai mangé leurs fruits sans les avoir payés, si j'ai contristé l'âne d'un laboureur, qu'au lieu d'orge et de froment mes champs ne produisent que des ronces et des épines!

« Voilà une solennelle déclaration: Dieu veuille l'entendre! Daigne le Souverain Juge exaucer mes désirs et me traduire à son tribunal! Que mes ennemis à leur tour dressent par écrit un acte d'accusation: je le mettrai sur mes épaules comme un insigne glorieux, je m'en ceindrai le front comme d'un diadème, et je le publierai dans tous ses détails aux pieds de mon Juge, devant qui je me présenterai avec la certitude d'obtenir une sentence favorable. »

IV

RÉPONSE DE L'ÉTERNEL

Poussé à bout par les invectives de ses accusateurs, Job demandait à Dieu de lui faire justice en ce monde, lorsqu'un jeune homme, nommé Éliu, plus sage que les vieillards, intervint dans la discussion. Il reprocha aux amis de Job de l'avoir accusé sans preuves et de n'avoir tenu aucun compte des arguments qu'il opposait justement à leurs faux principes. Le malheur, dit-il, n'est pas toujours un châtement; c'est parfois une épreuve, un préservatif contre le péché, un avertissement dont Dieu se sert pour purifier l'homme et l'instruire. Mais si les accusateurs sont blâmables, Job n'a pas agi discrètement en voulant pour ainsi dire forcer Dieu à expliquer sa conduite. Dieu, l'infiniment Puissant et l'infiniment Sage, ne doit pas compte à l'homme de ses actes. S'il donne la paix, personne n'a le droit de le condamner; s'il cache son visage à un homme ou même à un peuple, nul n'a le droit de l'interroger. Job aurait dû attendre la justice de Dieu, et ne point la provoquer témérairement.

C'était justement la conduite héroïque qu'il avait tenue avant que l'injustice de ses amis n'eût lassé sa patience. Le pauvre lépreux courba la tête devant l'homme qui lui reprochait justement l'amertume de ses plaintes et l'attitude qu'il osait prendre devant le Dieu qui l'avait abattu. Or, pendant que le messenger du ciel lui désignait les grandeurs du Tout-Puissant, voilà que tout à coup le ciel se couvre

de nuages, les éclairs sillonnent la nue, le tonnerre se met à gronder : « C'est la grande voix de Dieu ! » s'écrie Éliu, quand en effet, du milieu d'un tourbillon, une voix se fait entendre, la voix de Dieu lui-même. Jéhovah se rendait à l'appel de Job. « Ceins tes reins comme un vaillant homme, disait-il, je t'interrogerai et tu me répondras. »

Job, terrifié, anéanti, aurait voulu se cacher sous terre.

« Où étais-tu, reprit la grande voix de l'Éternel, quand je posais les fondements du monde ? Dis-le, si tu possèdes l'intelligence. Qui en a tracé les dimensions et posé les bases, alors que les astres du matin chantaient ma gloire, que les fils de Dieu célébraient mes louanges ?

« Qui emprisonna la mer dans ses digues, lorsqu'elle s'élança du sein maternel, quand je lui donnais les brouillards pour vêtements, et que d'un mot je comprimais ses fureurs : « Tu viendras jusque-là, lui dis-je, et tu n'irás pas plus loin : là tu briseras l'orgueil de tes flots. »

« Est-ce toi qui donnes des ordres au matin et assignas sa place à l'aurore ?

« As-tu pénétré dans les profondeurs de la mer ; t'es-tu promené dans le sein de l'abîme ? As-tu mesuré l'étendue de la terre ? Parle donc, si tu possèdes la science.

« Est-ce toi qui fais paraître en son temps l'étoile du matin et qui fais lever l'étoile du soir sur les habitants de la terre ? Connais-tu les lois du ciel ? Est-ce ta main qui lance la foudre, cette foudre qui part et revient en disant : Me voici !

« Est-ce toi qui donnes sa proie à la lionne, et sa pâture au corbeau ?

« As-tu communiqué la vigueur au cheval et revêtu son cou de sa flottante crinière ? Est-ce toi qui le fais bondir comme la sauterelle et pousser des hennissements qui glacent d'effroi ? Il creuse du pied la terre, prend son élan, il court au-devant des armées, il se rit du danger, il affronte le glaive, il écume, il frémit, il dévore la terre.

Entend-il le bruit du clairon? il ne se contient plus, il s'écrie : Allons!

« Est-ce par ton ordre que l'aigle plane sur les hauteurs et bâtit son nid sur quelque rocher inaccessible? De là il contemple sa proie : ses yeux perçants la suivent dans l'espace. Ses petits s'abreuvent de sang. Partout où se trouve un cadavre, il s'y précipite.

« Toi qui voulais contester avec Dieu, réponds à ces questions. Pourquoi maintenant gardes-tu le silence? Censeur de l'Éternel, à toi de prendre la parole. »

Mais Job avait perdu toute envie de disputer avec son Créateur : « Seigneur, dit-il, je ne suis qu'un être chétif et misérable. J'ai parlé légèrement et je n'ai rien à répondre. Je mets un doigt sur mes lèvres. Puissé-je m'être tu toujours! Je me garderai bien d'ajouter à ma faute. »

Jéhovah ne se contenta pas de lui montrer son néant en étalant sous ses yeux les merveilles de la création, il fit comprendre la folie de l'homme qui ose s'attaquer au gouvernement divin. « Ceins tes reins comme un vaillant homme, continue le Seigneur, et réponds-moi, toi qui pour te justifier, n'a pas craint de critiquer ma justice. » Puis il lui demanda s'il se sentait assez fort pour gouverner à sa place.

« As-tu un bras aussi robuste que celui de Dieu, une voix tonnante comme la sienne? Voyons, pare-toi de toute ta gloire, et puis renverse le superbe, terrasse l'arrogant, écrase l'impie, cloue son front dans la poussière. Alors je confesserai à ta louange que tu peux compter sur ta force pour te sauver. »

Job écoutait sans mot dire. Après ce discours, il s'humilia profondément devant le Dieu qui venait de lui rappeler sa puissance. « Je sais que vous pouvez tout, Seigneur, s'écria-t-il, et qu'aucune pensée ne vous est cachée. J'ai obscurci vos desseins par des raisonnements insensés; j'ai parlé follement sur des mystères qui dépassaient de beaucoup la portée de mon esprit. J'ai osé vous dire ;

« Écoutez-moi, et je parlerai ; » mais jusqu'ici je ne vous connaissais que par oui-dire, maintenant je vous ai vu de mes yeux. Aussi je me repens de tout mon cœur, et je veux faire pénitence dans la cendre et la poussière. »

Dieu n'attendait que cet acte d'humilité pour récompenser son pieux serviteur. Malgré son admirable patience, s'il avait proféré quelques paroles téméraires ou trop remplies d'amertume, il y avait été poussé par l'injustice de ses amis, les seuls vrais coupables en cette circonstance. Aussi, s'adressant à Élip haz de Theman, Dieu lui dit : « Je suis irrité contre toi et contre tes deux amis, parce que vous ne vous êtes pas exprimés avec droiture devant moi comme mon serviteur Job. Prenez donc sept taureaux et sept béliers, puis allez trouver mon serviteur Job ; vous offrirez un holocauste pour vous, et Job intercédéra en votre faveur. J'accueillerai favorablement sa prière, et ne vous traiterai point selon que votre imprudence le mériterait, car vous n'avez point parlé devant moi comme mon serviteur Job. »

Humiliés à leur tour, Élip haz de Theman, Baldad de Suha et Zophar de Naamath s'en allèrent, et firent ce que Jéhovah leur avait ordonné. Et Jéhovah exauça la prière de Job.

Puis, quand il eut prié pour ses trois amis, le Seigneur le retira de l'asservissement auquel il l'avait soumis sur les instances de Satan. En récompense de sa fidélité, il lui donna le double de ce qu'il avait perdu. Bientôt ses frères, ses sœurs et tous ceux qui l'avaient connu auparavant, vinrent le visiter et manger avec lui dans sa maison. Pleins de compassion pour lui, ils le consolèrent de tous les maux que Dieu lui avait envoyés. Chacun d'eux lui fit présent d'une brebis et d'un anneau d'or.

Et Jéhovah bénit le second état de Job plus que le premier, de manière qu'il eut bientôt en sa possession quatorze mille brebis, six mille chamceaux, mille paires de bœufs et mille ânesses.

Dieu lui donna encore sept fils et trois filles. Et il ne se trouva pas dans toute la contrée de femmes aussi belles que les filles de Job. Et il leur donna une part d'héritage comme à leurs frères.

Et Job vécut encore cent quarante ans, et il vit ses enfants et les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération. Il mourut ensuite heureux et plein de jours.

DIEU ET SATAN

Dieu et Satan se disputent le cœur de l'homme, ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire de Job. Satan, le déchu, met sa gloire à ravir à Dieu des cœurs, qu'il a créés uniquement pour l'aimer. De là les tentations horribles auxquelles fut soumis le fidèle serviteur de Jéhovah.

Mais tous les efforts de Satan n'aboutirent qu'à prouver son impuissance. Humilié, ruiné, privé de ses enfants, couvert d'affreux ulcères; couché sur un vil fumier, insulté par sa femme, considéré comme un criminel par ses amis, Job resta fidèle au Seigneur. Par sa patience dans les maux qu'il eut à souffrir, il procura la gloire de Dieu, c'est-à-dire un vrai triomphe sur son ennemi mortel.

Et c'était là finalement l'explication du mystère de ses souffrances, mystère qui tint son âme plongée dans une mer de douleurs. Pourquoi l'innocent souffre-t-il? se demandait le pauvre lépreux. Sans doute l'homme souffre pour expier ses fautes, car toute âme ici-bas commet des fautes; l'homme souffre pour se purifier des vices qui déshonorent son cœur; mais il souffre avant tout pour la gloire de Dieu, pour lui témoigner son amour, pour faire honte au lâche tentateur qui s'est constitué l'ennemi de Dieu et des âmes. Plus il souffre avec patience, plus il montre son amour, et plus aussi Dieu est fier d'une fidélité qu'aucune épreuve ne saurait ébranler.

Aussi Job nous est présenté par Dieu lui-même comme le modèle de l'humanité. « As-tu vu, dit-il à chacun de ses enfants, as-tu vu mon serviteur Job, cet homme simple et droit, qui craint Dieu et s'éloigne du mal ? » Et comme Tobie, aveugle et ruiné, l'homme accepte ses souffrances en se rappelant la patience de Job.

Toutefois, dans la pensée de Dieu, Job n'était encore qu'une figure, la figure du patient par excellence, de Celui qui s'est appelé « l'Homme des douleurs ».

Un jour parut sur la terre un roi plus puissant et plus riche que Job, car, étant Dieu, il possédait tous les biens créés. C'était le Saint des Saints : il pouvait dire avec plus de vérité que Job : « Qui me convaincra d'un seul péché ? »

Or le démon le tenta comme il avait tenté Job, mais fidèle à son Père du ciel, il lui cria : « Retire-toi, Satan, je ne sers que mon Dieu ».

Alors le démon entra dans le cœur de certains hommes qui s'étaient déclarés les ennemis de l'Homme-Dieu. Il fut condamné à mort, flagellé, couronné d'épines. Ce n'était plus qu'un ver de terre qu'on écrase sous les pieds, plus humilié, plus avili, plus martyrisé que Job sur son fumier.

Et plus patient que Job, il ne se plaignit jamais, ni de ses disciples qui l'avaient abandonné, ni des bourreaux qui le frappaient et l'insultaient, ni du Père qui l'avait condamné au supplice de la croix. S'il s'écria au moment de rendre le dernier soupir : « O mon Père ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » ce n'était pas pour se plaindre, mais pour accomplir une prophétie.

C'est que Lui, plus heureux que Job, connaissait le mystère de la souffrance. En entrant en ce monde, il avait dit : « O mon Père, vous ne voulez plus des victimes ordinaires. Voici que je m'offre en sacrifice pour votre gloire. Votre gloire ! ô mon Père ! votre gloire, et rien de plus ! »

C'était Lui que Job espérait voir quand il disait : « Je crois que mon Rédempteur est vivant, et que je le contemplerai des yeux de ma chair ! » Et en effet le Rédempteur

ressuscita trois jours après sa mort, comme il l'avait promis, pour être la félicité de ceux qui espèrent en Lui.

Comme Job, Dieu l'a tiré du chemin des douleurs pour le faire entrer au séjour des élus. Et là encore, comme Job priant par ordre de Dieu pour ses amis, il intercède pour les pauvres pécheurs qu'il est venu racheter au prix de son sang.

Et quand l'enfant d'Adam, fidèle à Dieu comme Job, a terminé son pèlerinage sur la terre à la suite du Rédempteur, l'Église, mère des hommes, verse des larmes sur la tombe de son enfant. Elle redit les lamentations du lépreux de Hus, elle demande grâce comme lui pour l'homme que la mort a frappé, elle fait entendre la sublime parole d'espérance : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai comme Lui, et qu'un jour je le verrai des yeux de ma chair ! »

Job a fortifié l'homme souffrant sur cette terre : il le console jusque dans le cercueil.

Ainsi Jéhovah se choisit des justes, non seulement au milieu de son peuple, mais chez tous les peuples. Partout, au sein du désert d'Arabie comme en Israël, se rencontraient de véritables amis de Dieu, précurseurs du Juste par excellence, du Rédempteur promis à Adam, de Celui qui devait sauver les fils d'Abraham et tous les peuples de la terre.

LIVRE CINQUIÈME

QUARANTE ANS AU DÉSERT

MOÏSE

I

UN BERCEAU SUR LE NIL

A. M. 2433. — A. C. 1568.

La tragique histoire du patriarche de l'Idumée fournit bientôt aux enfants des Hébreux une instruction très opportune. Depuis trois siècles, c'est-à-dire depuis l'alliance de Jéhovah avec son peuple, ils vivaient heureux et joyeux sous la conduite d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. De temps en temps, en punition de leurs péchés, l'infortune venait les visiter, mais la justice aussitôt faisait place à la miséricorde, et les fléaux eux-mêmes devenaient pour eux des moyens de prospérité. La famine les avait forcés de s'exiler en Égypte, mais sur la terre de Misraïm, Dieu leur avait préparé dans la personne de Joseph un Sauveur qui les combla de biens et de faveurs. Désormais pour les fils d'Israël, comme pour Job, les jours d'épreuve allaient se lever et faire couler de leurs yeux des torrents de larmes.

Après la mort de Joseph, les enfants de Jacob, devenus nombreux, vécurent paisiblement, pendant plus d'un siècle, sous le gouvernement des pharaons. Agriculteurs ou pas-

teurs, ils se bâtirent de grands et beaux villages qui devinrent les centres des douze tribus patriarcales. Et peut-être sur cette terre de Gessen, dans l'abondance de tous les biens, allaient-ils oublier les promesses faites à leurs pères, lorsqu'une persécution violente vint leur rappeler que l'Égypte, malgré ses richesses et ses douceurs, n'était cependant pour eux que la vallée d'exil.

Les rois indigènes, détrônés par les pharaons, ayant ressaisi le pouvoir par un coup de force, se déclarèrent naturellement les ennemis des Hébreux. N'ayant pas connu Joseph, ils ne virent dans ses descendants que des étrangers, amenés en Gessen par les pharaons usurpateurs. Aussi quand leur roi, au retour de ses conquêtes voulut couvrir le pays de villes et de palais, de pyramides et d'obélisques, il décida que les enfants d'Israël seraient employés à ces travaux d'esclaves : « Ces étrangers, dit-il un jour, inondent toute la contrée, et bientôt ils l'emporteront sur nous en nombre et en puissance : il faut habilement les asservir et les amoindrir, autrement ils s'uniront à nos ennemis et profiteront d'une victoire pour s'en retourner dans leur pays avec le butin qu'ils auront enlevé. »

On organisa donc la destruction lente du peuple d'Israël. Des intendants ou gouverneurs arrivèrent en Gessen avec ordre d'imposer à tous les hommes valides des corvées écrasantes. On leur fit construire les villes de Pithom et de Ramessès, où l'on concentra les magasins royaux. Les uns travaillaient à la fabrication des briques, les autres à l'édification des remparts ; ceux-ci creusaient des canaux pour conduire les eaux du Nil à travers les champs ; ceux-là élevaient d'énormes pyramides destinées à servir de tombeaux à leurs odieux persécuteurs. On les voyait, sous les feux d'un soleil brûlant, traîner d'énormes blocs de pierre, tomber d'épuisement le long des chemins, ou succomber sous le bâton d'un maître impitoyable.

Mais les Égyptiens eurent beau leur prodiguer les mauvais traitements et les réduire au plus dur esclavage, les

Hébreux se multipliaient d'autant plus que l'oppression devenait plus intolérable. Déçu dans son espoir, le roi essaya d'un moyen plus rapide et plus sûr pour les anéantir : il commanda de noyer dans le fleuve tous les fils nouveau-nés d'Israël.

Or, à l'époque où parut ce décret barbare, vivait un homme de la tribu de Lévi, nommé Amram. Marié à sa parente Jocabed, aussi de la tribu de Lévi, il en avait eu deux enfants, une petite fille, du nom de Marie, alors âgée de huit ans, et un fils de trois ans, nommé Aaron. Dieu leur donna un second fils quand parut le fatal décret. En contemplant ce petit enfant voué à la mort avant de naître, ils le trouvèrent d'une si merveilleuse beauté qu'ils résolurent de le sauver à tout prix. Pendant trois longs mois, la mère le cacha dans sa maison, le déroband à toutes les perquisitions des meurtriers ; mais, un jour qu'elle désespérait de tromper plus longtemps leur surveillance, elle prit une corbeille de jonc, l'enduisit de bitume et de résine pour empêcher l'eau d'y pénétrer, puis y ayant placé l'enfant, elle le déposa au milieu des roseaux sur les bords du fleuve, à la garde de Dieu. Non loin de là, Marie, la petite sœur de l'enfant, jetait de temps en temps un regard furtif sur le berceau pour savoir ce qu'il deviendrait, quand elle aperçut la fille du roi Pharaon qui, descendant le long du fleuve et voyant une corbeille flotter au milieu des roseaux, envoya une de ses suivantes pour la prendre et la lui apporter. L'enfant se mit aussitôt à pousser des gémissements plaintifs :

« C'est un enfant des Hébreux, dit la princesse touchée de compassion. »

Pendant qu'elle faisait remarquer à sa suite la grande beauté du pauvre petit, Marie se présenta devant elle comme par hasard :

« Voulez-vous, dit-elle naïvement, que j'aie chercher une femme des Hébreux pour lui servir de nourrice ?

— Va, mon enfant, répondit la princesse. »

L'enfant courut chercher sa mère.

« Prenez cet enfant, lui dit la fille du roi, et donnez-lui votre lait. Moi, je me charge de vous récompenser. »

Jocabed reçut son fils des mains de la princesse et l'éleva jusqu'aux jours de l'adolescence. Elle lui fit connaître le Dieu de ses pères, les hautes destinées de son peuple et la dure servitude qui pesait sur lui; puis, elle le conduisit à la fille de Pharaon qui l'adopta pour son fils et lui donna le nom de Moïse, c'est-à-dire sauvé des eaux.

A la cour de Pharaon, Moïse reçut l'instruction qu'on y donnait aux jeunes princes et aux grands du pays. Il eut l'occasion d'étudier toutes les sciences alors florissantes en Égypte et de s'initier à l'art de gouverner les peuples. Doué d'une intelligence supérieure, en rapport avec l'œuvre qu'il devait accomplir, il devint bientôt un homme puissant en œuvres et en paroles; mais, au lieu de rechercher les honneurs à la cour du roi, son âme était avec son Dieu et avec ses frères. A l'âge de quarante ans, impatient de se retrouver au milieu d'eux, il revint dans la terre de Gessen, avec le désir de travailler au salut de son peuple.

La persécution y sévissait avec la même fureur. Toujours les mêmes corvées, les mêmes brutalités, le même esclavage. Un jour qu'il méditait sur les moyens à prendre pour arriver à l'affranchissement, il aperçut un de ses compatriotes entre les mains d'un Égyptien qui le rouait de coups. Pris d'une sainte colère, Moïse s'assura d'un regard qu'aucun œil indiscret ne le surveillait, s'élança sur l'Égyptien et l'étendit mort à ses pieds; puis, afin d'éviter toute enquête, il cacha le cadavre dans le sable.

Cet acte de vaillance aurait dû lui gagner le cœur du peuple, mais Israël s'endormait dans la servitude. Le lendemain, deux Israélites s'étant pris de querelle, Moïse intervint pour les séparer.

« Pourquoi, dit-il au plus violent, te permets-tu de frapper ainsi ton frère? »

— Et toi, répondit cet homme, pourquoi viens-tu ici te poser devant nous comme notre chef et notre juge? As-tu

l'envie de nous assassiner comme l'Égyptien qui tomba hier sous tes coups? »

Moïse se demanda, non sans effroi, comment la mort de l'Égyptien avait pu être connue. Bientôt il apprit que la nouvelle de cet événement, arrivée jusqu'aux oreilles de Pharaon, avait provoqué sa colère et que des soldats, sur l'ordre du roi, accouraient pour le saisir et le mettre à mort. Sans perdre un instant, il dit adieu aux siens, traversa le Nil et s'enfuit au désert, dans le pays de Madian.

LE PASTEUR DE MADIAN

A. M. 2473. — A. C. 1528.

Au sortir de l'Égypte, Moïse entra dans une région sombre et solitaire qui contrastait singulièrement avec la délicieuse vallée du Nil. Devant lui le désert avec ses plaines sablonneuses, ses rares oasis, ses montagnes de granit, son majestueux silence. Descendant vers le midi, les yeux fixés sur les sommets de l'Horeb, il arriva dans le pays de Madian. Le jour touchait à sa fin. Fatigué d'une longue marche sur ce terrain pierreux, il s'assit près d'un puits pour se désaltérer et se reposer.

Un instant après, les sept jeunes filles de Jéthro, le prêtre de Madian, descendirent en ce lieu pour y abreuver leurs troupeaux. Elles tiraient de l'eau du puits pour en remplir les canaux et faire boire leurs brebis, lorsque d'autres bergers survinrent, qui voulurent les chasser pour prendre leur place; mais Moïse indigné se leva, prit la défense des jeunes filles et les aida même à abreuver tout le troupeau, de sorte que celles-ci retournèrent chez leur père avant l'heure accoutumée.

« Pourquoi, leur dit Jéthro, revenez-vous plus tôt que d'ordinaire? »

Les jeunes filles racontèrent qu'un Égyptien, assis près du puits, les avait défendues contre le mauvais vouloir des bergers, et même les avait aidées à puiser de l'eau pour leurs brebis.

« Où est cet étranger? s'écria le vieux prêtre; pour-

quoi l'avez-vous laissé partir sans lui offrir l'hospitalité? Allez l'inviter, s'il en est temps encore, à rompre ce soir le pain avec nous. »

Descendant d'Abraham et de Céthura par son aïeul Madien, Jéthro était en même temps prêtre et chef de la tribu. Il accueillit Moïse comme un bienfaiteur, et bientôt comme un frère. Tous deux descendaient du grand patriarche; tous deux servaient le Dieu qui créa le ciel et la terre; tous deux méprisaient les dieux de l'Égypte. Pour s'attacher ce banni de Pharaon, Jéthro lui donna en mariage une de ses filles, nommée Séphora. Moïse en eut deux fils : le premier qu'il appela Gersam ou le pèlerin, en souvenir de son exil sur la terre étrangère, et le second Éliézer, le protégé de Dieu, « car, dit-il, le Seigneur m'a délivré des mains de Pharaon ». Faisant désormais partie de cette famille madienite, il s'occupa comme les autres pasteurs à garder les troupeaux de son beau-père.

Or, il errait depuis quarante années dans ces solitudes du désert quand enfin le roi d'Égypte vint à mourir. N'ayant rien à espérer d'un nouveau règne, les enfants de Jacob poussèrent vers le ciel des plaintes et des gémissements qui montèrent de la terre de servitude jusqu'au Très-Haut. Voyant couler leurs larmes, Dieu reconnut ses fils dans les opprimés de l'Égypte. Un jour que Moïse avait conduit son troupeau dans l'intérieur du désert jusqu'au pied du mont Horeb, il aperçut tout à coup une flamme ardente sortant du milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer. Après avoir longtemps contemplé ce phénomène étrange, il voulut s'approcher pour voir de plus près, et déjà il s'avancait, quand une voix l'appela du milieu du buisson.

« Moïse ! Moïse !

— Me voici, dit-il tout tremblant.

— Ne fais pas un pas de plus, mais ôte ta chaussure; car la terre que ton pied foule est sanctifiée par ma présence. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

Moïse s'arrêta, détacha les cordons de sa chaussure, et se couvrit le visage de son manteau; car il n'osait regarder en face le Dieu qui lui parlait.

« J'ai vu l'affliction de mon peuple, continua le Seigneur; les cris de douleur que lui arrache la barbarie des maîtres égyptiens ont frappé mes oreilles et touché mon cœur. Je vais le délivrer de la tyrannie et le faire passer de la terre d'exil dans la vaste et féconde région où coulent le lait et le miel. C'est toi, Moïse, que je députerai vers Pharaon pour délivrer les enfants d'Israël de la servitude d'Égypte. »

Moïse pensait à l'incrédulité du peuple. Quatre siècles s'étaient écoulés depuis les jours heureux d'Abraham; les traditions saintes avaient perdu de leur autorité dans cette Égypte où pullulaient les dieux : les enfants d'Israël ne mettraient-ils pas en doute le pouvoir de Celui qui voulait les soustraire au joug de leurs oppresseurs?

« Et quand je leur parlerai du Dieu de leurs pères, et du message qu'il m'a chargé de leur transmettre, s'ils me demandent quel est le nom de ce Dieu, que leur répondrai-je? »

D'une voix solennelle et majestueuse, l'Éternel prononça ce nom incommunicable : « JE SUIS JÉHOVAH, CELUI QUI EST. » Et Moïse comprit qu'il avait devant lui Celui qui est la toute-puissance et la toute-bonté, l'Être infini par qui tous les êtres existent, et devant qui les rois et leurs dieux ne sont que pur néant.

« Oui, reprit la voix, tu diras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'envoie vers vous. C'est le Dieu de vos pères Abraham, Isaac et Jacob; ce nom de Jéhovah, qu'il porte dans l'éternité, le désignera désormais de génération en génération. Rassemble donc les anciens pour leur annoncer la délivrance du peuple et son entrée prochaine dans la terre de Chanaan. Ceux-ci t'accompagneront près du roi d'Égypte, à qui tu diras : « Le Dieu des Hébreux nous ordonne de nous rendre au désert à trois journées d'ici, pour lui offrir un sacrifice. » Pharaon, je le sais, ne vous le per-

mettra que s'il y est contraint par une force supérieure; mais alors j'étendrai sur l'Égypte mon bras puissant et je frapperai des coups si prodigieux que vos ennemis vous laisseront partir trop heureux de vous abandonner leurs vases et leurs vêtements précieux pour vous faciliter le voyage. Avec la liberté, vous emporterez les dépouilles de l'Égypte.

— Et s'ils répliquent, objecta Moïse, qu'ils ne sont pas obligés de s'en rapporter à mes affirmations et que je n'ai nullement été favorisé d'une apparition divine? »

Pour toute réponse, la voix lui dit brusquement :

« Que tiens-tu dans ta main? »

— Mon bâton de berger.

— Jette-le à terre. »

Le bâton, jeté à terre, se changea subitement en serpent. A son aspect Moïse recula d'effroi.

« Étends la main, reprit la voix, et saisis la queue du serpent. »

Une fois dans les mains de Moïse, le serpent reprit sa forme de houlette pastorale.

« A ce signe, ajouta le Seigneur, les enfants d'Israël reconnaîtront peut-être que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob t'est réellement apparu. Si pour croire, il leur faut un autre prodige, en voici un second : mets ta main sur ta poitrine. »

Moïse obéit, et à l'instant sa main se couvrit d'une lèpre blanche comme la neige.

« Remets de nouveau la main sur ta poitrine. »

A l'instant, la main purifiée parut aussi saine que le reste du corps.

« Si ces deux signes ne suffisent pas pour te donner crédit auprès du peuple, tu prendras de l'eau du fleuve et la répandra sur la terre : cette eau deviendra du sang.

Cependant Moïse épouvanté du fardeau que Dieu mettait sur ses épaules, multipliait les objections :

« Considérez, Seigneur, disait-il, que je m'exprime

difficilement, et depuis que vous conversez avec votre serviteur, il me semble que ma langue s'embarrasse de plus en plus.

— Mais qui donc a formé la bouche de l'homme? lui répondit le Seigneur. Du reste, ton frère Aaron viendra te rejoindre et tu lui communiqueras mes ordres. Je mettrai des paroles sur vos lèvres et vous dirigerais dans toutes vos actions. Il sera ton interprète auprès du peuple et tu seras près de lui l'interprète de Dieu. Garde en main cette verge : avec elle tu opéreras des prodiges; et pars sans crainte pour l'Égypte, car ceux qui en voulaient à ta vie sont eux-mêmes au tombeau. »

Après cette vision, Moïse s'en retourna chez Jéthro, son beau-père.

« Il faut, lui dit-il, que je retourne en Égypte pour voir si mes frères vivent encore.

— Mon fils, que la paix de Dieu t'accompagne, répondit le vieux prêtre. »

Moïse quitta donc le pays de Madian dans lequel il avait vécu obscur et caché depuis quarante ans. Au désert il rencontra son frère Aaron, comme Dieu le lui avait annoncé. Après l'avoir embrassé tendrement, il lui raconta la vision d'Horeb, les instructions de Jéhovah et les prodiges qu'il devait accomplir. Arrivés en Égypte, tous deux rassemblèrent les anciens d'entre les enfants d'Israël, et quand Aaron leur eut exposé les volontés divines, Moïse opéra devant tout le peuple les prodiges destinés à confirmer la vérité de la mission. Le peuple crut au libérateur : prosterné devant Jéhovah, il le remercia d'avoir enfin considéré l'affliction de ses enfants et de s'être levé pour briser leurs chaînes.

III

LES PLAIES D'ÉGYPTE. — LA PÂQUE

A. M. 2513 — A. C. 1488.

Un jour, le fier potentat qui gouvernait l'Égypte, vit arriver dans son palais de Tanis deux députés des pauvres esclaves qu'il tyrannisait en Gessen. C'était Moïse et Aaron qui venaient lui demander, au nom du Dieu des Hébreux, d'autoriser le peuple à gagner le désert pour offrir un sacrifice.

« Le Dieu des Hébreux! s'écria Pharaon furieux, et quel est donc ce Dieu pour me dicter des ordres? Je ne le connais pas, et je ne vous permettrai point d'aller au désert. »

En vain les députés ajoutèrent-ils que ce pèlerinage de trois jours avait pour but d'offrir des victimes au Seigneur et de conjurer ainsi des fléaux menaçants, comme la peste et la guerre, le roi ne voulut rien entendre.

« Cessez, dit-il à Moïse et à Aaron, cessez de détourner le peuple de ses travaux, et que chacun s'en aille à sa besogne. »

Resté seul avec les directeurs et surveillants des travaux publics, il leur donna des instructions beaucoup plus rigides. « Ces gens-là, leur dit-il, s'accroissent démesurément ce serait pire encore si nous nous relâchions à leur égard. Jusqu'ici vous leur fournissiez de la paille pour la confection des briques; désormais qu'ils s'en procurent eux-mêmes, tout en fournissant chaque jour la même quantité de bri-

ques. Quand ils n'auront plus un moment de loisir, ils ne viendront plus nous importuner avec leurs voyages au désert, et cesseront de prêter l'oreille aux discours mensongers de Moïse et d'Aaron. » Les directeurs firent exécuter les ordres du roi, ce qui força beaucoup d'ouvriers à chercher de la paille dans toute l'Égypte. De leur côté, les surveillants exigèrent de ceux qui restaient les mêmes produits qu'auparavant, et comme la tâche était absolument impossible, les exacteurs tombèrent sur les enfants d'Israël préposés aux travaux et les flagellèrent impitoyablement, Ceux-ci, à l'instigation de Moïse, en appelèrent à Pharaon :

« Pourquoi, lui dirent-ils, traiter ainsi vos serviteurs? On vient de nous battre de verges, nous, vos serviteurs, pour n'avoir pas fait l'impossible : c'est une odieuse injustice à l'égard de votre peuple.

— Vous n'avez que trop de temps à perdre, répondit le roi en ricanant, puisqu'il vous plaît de faire des promenades au désert en l'honneur de votre Dieu. Allez à vos chantiers je ne changerai rien à mon décret. »

Moïse se plaignit au Seigneur qui lui commanda de se rendre près du roi Pharaon pour lui réitérer ses ordres ; mais à peine eut-il exposé l'objet de sa mission, que le roi le somma de prouver par des prodiges qu'il était bien le messenger de Dieu. Sur l'ordre de Moïse, Aaron étendit la main sur le fleuve et les rivières d'Égypte, à l'instant même toutes les eaux devinrent du sang, dans lequel périrent tous les poissons du Nil. Comme Pharaon s'obstinait dans son refus, Aaron étendit de nouveau sa main sur le fleuve, et il en sortit une telle quantité de grenouilles que les maisons, les lits, les meubles, et jusqu'aux appartements du roi en furent infestés.

« Priez votre Dieu de nous débarrasser de ce fléau, s'écria l'orgueilleux monarque, et je vous permettrai d'aller au désert.

— Je prierai mon Dieu, répondit Moïse, et vous verrez que les dieux de la terre ne sont rien devant lui. »

Le fléau disparu, Pharaon se moqua de ses engagements. Aussitôt, Moïse ayant frappé de sa verge la poussière du chemin, des nuées de moucherons s'abattirent sur les hommes et les animaux, ce qui fit dire aux magiciens eux-mêmes, dont les artifices avaient imité jusque-là les prodiges opérés par Moïse : « Le doigt de Dieu est ici. » Aux moucherons succéda bientôt une armée de mouches pestilentielles et fétides qui força de nouveau Pharaon à demander grâce :

« Sacrifiez à votre Dieu, dit-il, mais dans la terre de Gessen.

— Non pas, répondit Moïse, mais nous nous avancerons de trois journées dans le désert avant d'offrir un sacrifice à Jéhovah.

— Qu'il en soit ainsi, répliqua le roi, mais priez Dieu pour moi. »

Une fois hors de danger, le monarque endurci provoqua de nouveau la colère de Dieu en violant ses promesses. Une horrible peste ravagea bientôt tous les troupeaux de l'Égypte; puis les hommes eux-mêmes se couvrirent de pustules et d'ulcères; puis le tonnerre se mit à gronder, l'éclair à sillonner la nue, et des grêlons énormes, tombant comme une pluie de pierres, répandirent partout la dévastation et la mort.

« J'ai péché, criait Pharaon aux abois, Dieu est juste; priez-le de suspendre ses coups, et je vous donnerai la liberté! »

C'était un mensonge de plus; mais qui pourra lasser Dieu? Le lendemain un violent ouragan amena du désert un tourbillon de sauterelles qui s'abattit sur toute l'Égypte, dévorant ce que la grêle avait épargné, jusqu'au dernier des fruits, jusqu'au moindre brin d'herbe. L'indomptable Pharaon ne céda point encore : des ténèbres épaisses envahirent si bien la vallée du Nil que pendant trois jours chacun dut demeurer dans le lieu où il se trouvait, sans oser faire un pas. Et cependant malgré ces neuf plaies consécutives, malgré le désespoir de tout son peuple, Pha-

raon se raidit contre son divin antagoniste. Quand les ténèbres des trois derniers jours se furent dissipées, il entra dans une violente colère : « Sors de devant moi, dit-il à Moïse; si tu reparais en ma présence, tu es un homme mort. — Grand roi, répondit l'homme de Dieu, vous serez obéi; je ne remettrai plus les pieds dans votre palais. » Et il quitta le monarque. A quelque temps de là, au moment de frapper le dernier coup contre l'Égypte Dieu communiqua au libérateur d'Israël les instructions que celui-ci devait transmettre au peuple :

« Le dixième jour de ce mois, qui sera désormais pour vous le premier des mois de l'année, mettez en réserve dans chaque famille un agneau d'un an. Le quatorzième jour, vous l'immolerez à l'heure du crépuscule. Du sang de cet agneau vous teindrez les poteaux et le sommet des portes de chaque maison; puis, cette nuit-là même vous en mangerez la chair avec des pains sans levain et des laitues sauvages. Vous prendrez ce repas en toute hâte, debout, la ceinture aux reins, les souliers aux pieds, le bâton à la main, attendant la Pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur. Moi, Jéhovah, je passerai au milieu de la nuit à travers l'Égypte, j'immolerai tous les premiers-nés des hommes comme des animaux, et l'on saura ce que valent les dieux des Égyptiens. Alors il s'élèvera du pays une clameur telle que l'oreille de l'homme n'en a jamais entendue de semblable. Quant aux maisons d'Israël, marquées du sang de l'agneau, je passerai outre, et l'épouvantable fléau ne les atteindra point.

« Ce jour solennel sera pour vous le jour de l'éternelle alliance : vous le célébrerez de génération en génération par un culte perpétuel. A chaque anniversaire, vous immolerez l'agneau de la Pâque; et quand vos enfants vous demanderont pourquoi cette fête de l'agneau, vous leur répondrez : C'est en souvenir de la victime immolée par nous quand passa Jéhovah pour châtier l'Égypte et délivrer son peuple. »

Les ordres donnés par Moïse furent ponctuellement exécutés. Et voilà que le quatorzième jour du mois, à l'heure du repas mystérieux, le Seigneur frappa tous les premiers-nés des Égyptiens depuis l'héritier de Pharaon dans le palais royal jusqu'au fils de l'esclave dans sa prison. Dans la province comme dans la capitale, tous, le roi, les princes, les courtisans, les sujets, se levèrent au milieu des ténèbres, saisis d'épouvante, poussant des cris de désespoir : chaque maison recelait un cadavre.

Sous le coup de ce désastre, le roi terrifié manda Moïse : « Sortez du milieu de mon peuple, vous et les enfants d'Israël, dit-il d'une voix suppliante. Sacrifiez à votre Dieu, comme vous me l'avez demandé. Emmenez vos brebis et vos troupeaux, et ne manquez pas de prier pour moi. — Oui, s'écriait la foule, hâtez-vous de partir, ou nous périrons tous. » Les Israélites partirent de Ramessès au nombre de six cent mille hommes capables de porter les armes, emmenant avec eux tous leurs troupeaux.

Ainsi s'effectua la délivrance promise à Abraham quatre cents ans auparavant. En quittant la terre d'exil, les fils du patriarche n'oublièrent point la dernière parole de Joseph mourant : « Quand Dieu vous visitera, emportez mes ossements avec vous pour les ensevelir dans la terre promise à Abraham, Isaac et Jacob. » Ils recueillirent avec piété les restes vénérés de celui que leurs pères avaient appelé le sauveur, et prirent, munis de ce précieux trésor, la route de la patrie.

Moïse se mit à la tête de cette immense caravane composée de plus de trois millions d'hommes. A Socoth, son premier campement, il put organiser les tribus et prendre les dispositions nécessaires pour maintenir l'ordre. Un second campement eut lieu à Étham, avant de s'enfoncer dans le désert d'Arabie. Là, le Dieu qui les avait tirés de l'Égypte voulut encore se faire leur conducteur. Il leur apparut sous la forme d'une nuée qui se dressa dans les airs comme une colonne. Lumineuse pendant la nuit, elle

les éclairait dans l'obscurité; dépouillée de sa splendeur pendant le jour, elle les protégeait contre les ardeurs du soleil. Les fils d'Israël se remirent en route pleins de joie, sous la direction de ce guide mystérieux.

Mais voilà qu'au moment de marcher vers l'orient pour gagner la terre promise, Dieu leur commanda de rebrousser chemin : « Allez camper, dit-il à Moïse devant Philahiroth, entre la mer et la montagne, entre Magdalum et Beelséphon. Quand il vous verra emprisonnés dans cette impasse, l'endurci Pharaon voudra vous y poursuivre. Ce sera pour moi l'occasion de montrer à son armée la force de mon bras, et à toute l'Égypte, que je suis le Seigneur. »

Sur l'ordre de Moïse, les Israélites établirent donc leur camp près de Philahiroth. A l'orient, ils avaient devant eux la mer Rouge; à l'occident, des hauteurs qui leur fermaient l'entrée du désert; derrière eux, pour les empêcher de revenir sur leurs pas, les Égyptiens furieux. Pharaon et ses serviteurs avaient en effet, le premier moment de terreur passé, changé de résolution. » Quelle folie, disaient-ils, d'avoir ainsi lâché nos esclaves! » Et subitement le roi rassembla ses guerriers, monta sur son char et, suivi de six cents chariots de guerre, la rage dans le cœur, se mit à la poursuite des enfants d'Israël. Arrivé à Philahiroth avec toute son armée, il aperçut les Israélites campés sur le bord de la mer, dans la plaine étroite qui devait nécessairement leur servir de tombeau. L'orgueilleux s'applaudit de sa facile et sûre victoire, mais il ne connaissait pas encore la puissance de Jéhovah.

Les Israélites l'ignoraient comme lui, car à peine eurent-ils aperçu derrière eux l'innombrable armée de Pharaon que, dans leur épouvante, ils se mirent à vociférer contre Dieu et contre Moïse : « N'y avait-il donc point de sépulcre en Égypte, hurlaient-ils, que vous nous avez menés dans ce désert pour y être ensevelis? N'avions-nous pas raison de répondre à cette absurde proposition

de quitter l'Égypte : Laissez-nous servir nos maîtres ; mieux vaut servir ici que de mourir au désert ! »

« Bannissez toute crainte, répondit Moïse. Dieu va vous montrer aujourd'hui un prodige de sa toute-puissance. Ces armées égyptiennes qui maintenant éblouissent vos regards, vont dans un instant s'évanouir à vos yeux. »

A ce moment, l'ange de la nuée qui précédait Israël, se porta par un mouvement subit en arrière du camp, entre les Égyptiens et les Israélites, illuminant ceux-ci d'une vive lumière et enveloppant leurs adversaires d'un nuage épais qui les empêcha de voir et d'avancer. Pendant que Moïse étendait sa main sur les flots, le Seigneur les entr'ouvrit, un vent violent, qui souffla toute la nuit, dessécha le fond limoneux de la mer, si bien que les enfants d'Israël purent ainsi la traverser à pied sec, entre deux murailles liquides dressées à droite et à gauche sur leur passage. A leur suite s'élança l'armée de Pharaon, infanterie, cavalerie, chariots de guerre ; mais un regard de Jéhovah, à travers la colonne de feu, produit sur eux l'effet de la foudre. Les coursiers se cabrent, les chariots se renversent, les cavaliers roulent au fond de l'abîme. « Fuyons, s'écrient-ils, fuyons Israël ! Dieu combat contre nous ! » Mais, sur l'ordre de Jéhovah, Moïse étend de nouveau sa main sur la mer : aussitôt les flots se rapprochent et engloutissent les Égyptiens sans en laisser échapper un seul.

Ainsi délivrés de ces fiers ennemis, dont les cadavres amoncelés sur le rivage proclament l'incomparable puissance de leur grand Dieu, les Israélites tremblants, frappés de stupeur, contemplaient ce spectacle sans mot dire ; puis la joie, la reconnaissance, l'enthousiasme débordèrent de tous les cœurs et le libérateur inspiré entonna ce chant de victoire, qui fut répété par tout le peuple :

« Chantons le grand Dieu qui vient de nous manifester sa gloire en précipitant au fond de l'abîme le cheval et le cavalier.

« Gloire à Jéhovah, ma force et mon salut : c'est mon Dieu, je célébrerai ses louanges ; c'est le Dieu de mes pères, j'exalterai sa grandeur.

« Jéhovah, c'est l'invincible guerrier : son nom, c'est le Tout-Puissant. Il a renversé dans la mer les chariots et les soldats de Pharaon : ses plus vaillants capitaines, submergés comme la pierre qui tombe au fond de l'eau, dorment sous les flots vainqueurs.

« Ton bras, en terrassant l'ennemi, a montré ta vigueur. Ta colère, ô Jéhovah, les a dévorés comme la paille. Sous ton souffle puissant, les eaux se sont amoncelées, les vagues immobiles se sont dressées comme une muraille, un chemin s'est ouvert au milieu de l'abîme. Je les poursuivrai, s'écriait l'ennemi, je les atteindrai, je tirerai mon glaive, je les immolerai à ma vengeance, je partagerai leurs dépouilles. Un souffle de ta bouche a suffi pour les abattre et les engloutir comme du plomb dans les vagues bouillonnantes.

« Qui est semblable à toi, Seigneur, Dieu fort parmi les forts, Dieu saint, Dieu terrible, Dieu dont le bras opère les plus admirables prodiges, et fait rentrer sous terre l'ennemi le plus audacieux ?

« Tu seras, ô Dieu de miséricorde, le conducteur du peuple par toi sauvé de la mort, tes mains puissantes le porteront jusqu'à la sainte patrie. Les Philistins pousseront des cris d'épouvante, les princes d'Edom trembleront, les vaillants de Moab seront glacés d'effroi, les habitants de Chanaan sècheront de frayeur. Alors tu introduiras Israël sur la sainte montagne, dans le lieu choisi pour ton sanctuaire. Vive Jéhovah dans l'éternité ! »

Et les guerriers avec Moïse, les chœurs de femmes avec Marie, sa sœur, au son des instruments de musique, jetaient à tous les échos du désert le triomphant refrain :
« Chantons le grand Dieu qui vient de nous manifester sa gloire : il a précipité dans l'abîme cheval et cavalier ! »

IV

LE SINAI. — LE DÉCALOGUE

Après la catastrophe de la mer Rouge qui les affranchit de toute crainte au sujet de l'Égypte, les Israélites s'enfoncèrent dans le désert de Sur, où les attendaient de nouvelles épreuves. Ils avaient marché trois jours dans cette solitude sans eau, lorsque, au premier campement, ils trouvèrent une source, mais tellement amère qu'ils ne purent s'y désaltérer. Ce lieu s'appellera *Mara*, s'écrièrent-ils, ce qui veut dire amertume. Dans leur désappointement, ils se mirent à murmurer contre Moïse qui, par l'ordre de Dieu, jeta dans ces eaux une espèce de bois qui les rendit potables. Bientôt ils établirent leurs tentes près de douze fontaines, à l'ombre des soixante-douze palmiers d'Elim.

Un mois après la sortie d'Égypte, ils arrivèrent au désert de Sin, entre Elim et le Sinaï. Là ils commencèrent à regretter les viandes délicates de l'Égypte et le pain qu'ils y trouvaient en abondance. « Vous nous avez donc conduits dans ce désert pour y mourir de faim? » disaient-ils à Moïse.

« Ce n'est point à moi, mais à Dieu que vous vous attaquez, leur répondit-il. Demain vous saurez qu'il est assez puissant pour vous donner à satiété de la viande et du pain. »

En effet vers le soir des milliers de cailles s'abattirent dans le camp des Israélites. Le matin la terre était couverte de petits grains blancs comme la neige : « *Manhu?* qu'est-ce que cela? s'écrièrent-ils dans leur étonnement.

— C'est le pain que le Seigneur vous envoie, reprit Moïse. Chaque matin, vous en recueillerez la quantité nécessaire à chaque personne, et double mesure la veille du sabbat. » Cette nourriture, semblable pour le goût à un gâteau de farine et de miel, on l'appela *manne*, à cause de l'exclamation que poussa le peuple en apercevant, pour la troisième fois, ce pain céleste, dont Dieu lui fit présent jusqu'au jour de l'entrée dans la terre promise.

Du désert de Sin les Israélites vinrent camper à Raphidim où la disette absolue d'eau suscita de nouvelles plaintes et de violents murmures. Moïse recourut à Dieu : « Frappe de ta verge la pierre d'Horeb, et du rocher jailliront des torrents. » Moïse obéit, et le peuple but avec joie de cette eau miraculeuse. On appela ce lieu *Tentation*, parce qu'on y avait douté de la puissance de Dieu.

Cependant les peuples voisins s'inquiétaient de cette armée campée dans le désert. Exposés les premiers à l'invasion, les Amalécites s'approchèrent de Raphidim pour livrer bataille aux enfants d'Israël. — « Prends avec toi une troupe de braves guerriers, dit Moïse à Josué, et va combattre Amalec; moi, je me tiendrai sur la montagne, la verge de Dieu à la main. » Et pendant le choc des armées, aussi longtemps que Moïse tenait les bras élevés vers le ciel, Israël triomphait; s'il les abaissait un peu, Amalec reprenait l'avantage. Hur et Aaron, les deux compagnons de Moïse, furent obligés de lui soutenir les bras jusqu'au coucher du soleil, c'est-à-dire jusqu'au moment où, battus par Josué, les Amalécites prirent la fuite. Irrité de cette campagne d'Amalec contre son peuple, Dieu jura de détruire cette race perverse et d'abolir son nom.

Il y avait deux mois qu'Israël avait quitté l'Égypte, et déjà Dieu l'avait rendu témoin de grandes merveilles. Le troisième jour du troisième mois, les pèlerins virent devant eux le mont Sinaï, le géant du désert, levant sa tête de granit à huit mille pieds au-dessus de la mer. C'est là que Jéhovah les attendait pour leur dévoiler sa puissance et sa

majesté. Quand ils eurent dressé leurs tentes en face de la montagne, Dieu dit à Moïse :

« Vous avez vu comment j'ai exterminé les Égyptiens et vous ai portés jusqu'ici comme l'aigle porte ses aiglons. Si vous gardez l'alliance pour laquelle je vous ai choisis, bien que toute la terre m'appartienne, vous serez parmi les peuples le peuple de Jéhovah, le royaume sacerdotal, la nation sainte. »

A cette déclaration rapportée par Moïse aux anciens, le peuple entier s'écria : « Nous exécuterons fidèlement les ordres du Seigneur. »

— S'il en est ainsi, reprit Jéhovah, je descendrai vers toi dans une nuée obscure, tout le peuple entendra ma voix, et ainsi dans l'avenir ils ajouteront foi à tes paroles. Dis-leur de se purifier, de laver leurs vêtements, et que dans trois jours le Seigneur descendra devant toute la multitude sur le mont Sinaï. Seulement, entourez la montagne d'une barrière afin que personne n'en approche, car quiconque y touchera, sera puni de mort. »

Or, le troisième jour, quand le soleil brilla de tous ses feux, au milieu des tonnerres et des éclairs, on vit soudain une nuée très épaisse envahir la montagne; puis, la trompette retentit avec fracas, et le peuple, tremblant de frayeur, partit du camp sous la conduite de Moïse pour aller au-devant de l'Éternel. Du pied de la montagne, où la foule s'arrêta, le Sinaï disparaissait dans une fumée qui semblait sortir d'une fournaise embrasée. Soudain le son de la trompette devint plus strident et plus menaçant, et de la cime la plus élevée retentit la grande voix de Jéhovah :

« Je suis le Seigneur votre Dieu, disait-elle, qui vous ai tirés de l'Égypte, la maison de servitude. Vous n'aurez point d'autres dieux que moi, ni d'images sculptées, ni de simulacres de créatures existant au ciel, sur la terre ou dans les eaux. Vous ne les adorerez ni ne leur rendrez aucun culte; car je suis le Seigneur, le Dieu fort, le Dieu jaloux qui punit l'iniquité des pères sur leurs enfants jus-

qu'à la quatrième génération, mais aussi le Dieu d'éternelle miséricorde pour ceux qui m'aiment et gardent mes commandements.

« Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu.

« Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat; six jours vous vaquerez à vos travaux, mais le septième vous ne travaillerez, ni vous, ni vos fils, ni vos filles, ni vos serviteurs ni vos servantes, ni vos animaux, ni l'étranger devenu votre hôte; car le Seigneur a fait en six jours le ciel et la terre, et le septième, jour de son repos, il l'a béni et sanctifié.

« Honorez votre père et votre mère, afin de vivre de longs jours sur la terre que Dieu vous donnera.

« Vous ne tuerez point.

« Vous ne commettrez point d'impureté.

« Vous ne déroberez point.

« Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain.

« Vous ne convoiterez ni sa maison, ni sa femme, ni rien de ce qui est à lui. »

Pendant que Dieu promulguait ces dix commandements, le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient la nue, la trompette retentissait, la montagne fumait comme un volcan en éruption. Saisis d'épouvante et comme anéantis, les Israélites reculaient et disaient à Moïse : « Parlez-nous vous-même, et que la voix de Dieu ne retentisse plus à notre oreille, ou nous allons tous mourir! — Rassurez-vous, leur répondait-il : Dieu n'agit ainsi que pour imprimer sa crainte dans votre cœur, afin que vous ne péchiez plus contre lui. » Mais il eut beau dire, le peuple terrifié s'éloigna de la montagne.

Alors Moïse, sur l'ordre de Jéhovah, pénétra seul dans le nuage, où Dieu s'entretint avec lui pendant quarante jours et quarante nuits. Il lui commanda d'ériger un Tabernacle où il habiterait comme un roi au milieu de son peuple. Au fond de ce temple mobile se trouverait une partie réservée,

le Saint des Saints, qui contiendrait l'Arche d'alliance. Dans ce coffre précieux, de bois de Sétim recouvert de lames d'or; on devait renfermer les tables de la loi, la verge miraculeuse d'Aaron, et un vase rempli de la manne du désert. Au-dessus de l'arche deux chérubins aux ailes déployées supportaient une table d'or massif qui servait de couvercle. C'était là le trône d'où Dieu rendait ses oracles. Dans une seconde partie du Tabernacle, appelée le sanctuaire, figurait la table des pains de proposition, c'est-à-dire des douze pains azymes offerts chaque semaine au Seigneur au nom des douze tribus d'Israël; le chandelier d'or à sept branches supportait sept lampes allumées nuit et jour, et l'autel d'or des parfums, où le Grand Prêtre venait matin et soir brûler l'encens devant l'Éternel. Ensuite venait l'Autel des holocaustes, sur lequel on immolait les victimes, puis le Parvis, vaste enceinte où se tenait le peuple pendant les cérémonies saintes.

Dieu ordonna aussi à Moïse de séparer la tribu de Lévi pour la consacrer au service du culte. Les simples Lévites seraient les gardiens du Tabernacle; au-dessus d'eux, les Prêtres, choisis exclusivement dans la famille d'Aaron, expliqueraient la loi au peuple et offriraient les sacrifices; enfin au sommet de la hiérarchie, le grand prêtre Aaron, et après lui l'aîné de sa famille déciderait souverainement de toutes les affaires concernant la justice et la religion; lui seul, une fois l'année, pénétrerait dans le Saint des Saints, au jour solennel de l'Expiation.

Outre le sacrifice du matin et le sacrifice du soir, Dieu consacra au culte le septième jour, ainsi que le premier jour du mois lunaire, appelé Néoménie. Trois fêtes principales devaient rappeler aux Israélites les grands bienfaits de Dieu à leur égard : la fête de Pâque, la délivrance de l'Égypte; celle de la Pentecôte, l'alliance sur le mont Sinaï; celle des Tabernacles, les miracles de Dieu sous les tentes du désert.

Dieu donna ensuite à Moïse tout un code de lois rela-

tives à la propriété, à la famille, aux rapports nécessaires avec les étrangers, au gouvernement du peuple; puis il lui remit deux tables de pierre, sur lesquelles il avait écrit de sa main les préceptes du Décalogue.

Pendant que Dieu communiquait ainsi à Moïse toutes ses ordonnances, le peuple se demandait pourquoi le prophète ne descendait pas de la montagne. Sans doute il était mort dans la nuée, où Dieu l'avait enlevé au ciel comme autrefois le prophète Enoch. Et qu'allaient-ils devenir dans ce désert, sans guide et sans protecteur? Puisque Jéhovah les abandonnait malgré ses promesses, ils supplièrent Aaron de leur faire des dieux qui pussent les tirer de ces solitudes. Aaron s'efforça de les dissuader d'un pareil crime, mais des prières ils en vinrent aux menaces. Pour gagner du temps, il leur demanda d'apporter les pendants d'oreilles de leurs femmes et de leurs filles, mais à son grand étonnement ils s'empresèrent de mettre à ses pieds tout cet or qui, fondu et jeté dans un moule, apparut sous la forme du bœuf Apis, la grande divinité de l'Égypte. A cette vue, la foule se mit à crier : « Israël, voilà le Dieu qui t'a tiré d'Égypte. » Le lendemain, ils célébrèrent par des sacrifices, la fête solennelle de ce veau d'or, puis ils se mirent à boire et à manger, à danser et à se réjouir, selon les coutumes des idolâtres.

Or, à ce moment-là, témoin du crime de son peuple, Jéhovah dit à Moïse : « Descends de la montagne : Israël, que j'ai tiré de l'Égypte, vient de prévariquer. Il s'est fait un veau d'or, et lui offre des sacrifices comme à son Dieu. « Et comme Moïse intercédait pour les coupables : « Laisse-moi châtier, reprit-il, ce peuple à la tête dure. Quand je les aurai exterminés, je te ferai le père d'une grande nation. — Seigneur, insista Moïse, vous ne détruirez pas ce peuple que vous avez sauvé par un miracle de votre toute-puissance. C'était bien la peine, diraient les Égyptiens, de les arracher de nos mains pour les tuer sur la montagne. Que votre colère s'apaise au souvenir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,

dont vous avez juré de multiplier la postérité comme les étoiles du ciel pour l'introduire dans la terre de promesse. »

Touché de cette prière, Dieu consentit à ne point détruire le peuple, mais il fallait une expiation. Comme Moïse descendait de la montagne, portant les tables de la Loi, Josué lui fit remarquer qu'on entendait au camp des cris belliqueux : « Non pas, répondit Moïse, mais des chants de joie. » En approchant des tentes, il aperçut l'idôle infâme et les chœurs de danseurs. Transporté de colère, il jeta les tables qu'il tenait à la main et les brisa contre le rocher; puis saisissant le veau d'or, il le jeta au feu, le réduisit en poudre, et fit boire au peuple cette poussière mêlée avec de l'eau. Alors se tournant vers Aaron, il lui reprocha d'avoir prêté la main à cet acte d'idolâtrie, mais Aaron s'excusa sur les violences dont le peuple avait usé à son égard. — « A moi donc, s'écria Moïse, à moi, enfants d'Israël, jaloux de venger l'honneur de Jéhovah! » A l'instant, sortant de leurs tentes, les fils de Lévi entourèrent le libérateur. — « En avant, l'épée à la main, continua l'homme de Dieu, passez à travers le camp, et frappez les prévaricateurs, fussent-ils vos fils ou vos pères! » Vingt-trois mille hommes tombèrent ce jour-là sous le glaive des enfants de Lévi.

Le lendemain, au milieu de la consternation générale, Moïse dit au peuple : « Votre péché est énorme, je vais monter vers le Seigneur pour essayer de le fléchir. » Et en effet, admis en la présence de Jéhovah, il avoua le crime et demanda grâce pour les coupables. « Pardonnez-leur, disait-il ou rayez-moi du livre de vie. — Du livre de vie, lui dit le Seigneur, je n'efface que le pécheur. Conduis Israël vers la terre promise sous la direction d'un ange qui marchera devant toi. Je ne veux plus accompagner ce peuple à la tête dure, de peur de le broyer en chemin. »

A cette désolante nouvelle, le peuple se prit à pleurer, et sur l'ordre de Moïse, chacun se dépouilla de ses ornements

en signe de deuil. Moïse fit dresser bien loin hors du camp le tabernacle de l'alliance, afin que le Seigneur, ainsi séparé des tentes d'Israël, pût y rendre ses jugements. C'est là que Moïse s'entretenait familièrement avec Jéhovah, comme un ami avec son ami. « Vous ne m'avez jamais désigné l'ange, lui dit-il un jour, qui doit marcher à notre tête. Ah! si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, comme vous me l'avez dit, ne nous privez pas de votre présence, revenez au milieu de votre peuple; sinon, laissez-nous dans ce désert, car sans vous pour nous défendre au milieu des nations, quelle confiance pourrons-nous avoir? » Vaincu par son serviteur, Dieu promit de marcher de nouveau à la tête de son peuple. « Je tiendrai ma parole, lui dit-il, car ton nom est gravé dans mon cœur.

Encouragé par cette parole d'ineffable bonté, Moïse ne mit plus de bornes à ses désirs : « Seigneur, s'écria-t-il dans un saint ravissement, montrez-vous à moi dans votre gloire. — Je te révélerai tous les biens cachés sous mon nom de Jéhovah, mais nul homme ne peut voir ma face avant de passer par la mort. » Et Dieu se découvrit à son serviteur dans une vision céleste, sans toutefois lui manifester sa Divinité.

Pour cimenter la réconciliation entre Dieu et son peuple, Moïse retourna sur la montagne où il resta encore une fois quarante jours et quarante nuits avec le Seigneur. Dieu lui donna, au moment de son départ, deux nouvelles tables de pierre, sur lesquelles il avait écrit de ses mains les dix commandements. Quand l'homme de Dieu descendit de la montagne, portant les tables de la Loi, un doux rayon de lumière entourait son front comme une auréole. Il ne le savait pas, mais Aaron et les anciens, frappés de ces resplendissantes clartés, n'osaient approcher de lui. Il les appela, ainsi que tout le peuple, pour leur communiquer les ordres de Dieu, puis, son discours terminé, il se voila la face. Depuis ce jour, il ôta ce voile pour converser avec Dieu, mais il s'en couvrait toujours pour parler à ses frères.

V

LES RÉVOLTÉS

A. M. 2514 — A. C. 1487

Les Israélites campaient depuis un an au pied du Sinaï, lorsque la nuée miraculeuse, se levant de dessus le tabernacle de l'alliance, donna le signal du départ. Au son répété des trompettes, les tribus s'ébranlèrent sous la conduite de leurs chefs, en tête desquels resplendissait l'arche de Jéhovah. « Levez-vous, Seigneur, cria Moïse, et que les ennemis fuient à votre aspect ! » L'armée marcha pendant trois jours jusqu'à ce qu'enfin la nuée s'arrêta dans la solitude de Pharan.

Au lieu de remercier le Dieu qui les avait tirés de l'Égypte pour faire d'eux son peuple de prédilection, les Israélites recommencèrent à murmurer contre Moïse. Pourquoi ces longues marches à travers le désert ? Voulait-il donc les faire mourir de fatigues et de privations ? Le châtiment ne se fit pas attendre. Un feu allumé par la colère de Dieu dévora les traînants qui fomentaient la sédition à l'extrémité du camp. Aux cris d'épouvante que poussa le peuple, Moïse se mit en prière, et le feu s'éteignit.

Pour perpétuer la mémoire de ce prodige, on appela ce lieu *Embrasement* ; mais aucun châtiment n'était capable de dompter ce peuple rebelle. Quelque temps après, la populace à moitié païenne qui avait suivi les enfants d'Israël, se laissant aller à ses convoitises, exprima son vif regret de n'avoir plus de chair à manger. Entraînés par ces la-

mentations et ces gémissements, les Israélites se mirent à cabaler avec les mécontents : « Nous nous rappelons, disaient-ils, ces poissons délicieux qui affluaient sur nos tables en Égypte sans qu'il nous en coûtât une obole, et ces concombres, ces melons, ces oignons délicats dont chacun pouvait se nourrir. Hélas ! nous avons beau regarder autour de nous, nos yeux ne tombent plus que sur cette manne insipide qui nous dégoûte. » En les voyant ainsi pleurer devant leurs tentes, le suppliant de leur donner de la viande à manger, Moïse, exaspéré, supplia le Seigneur de lui ôter la vie pour n'avoir plus sur les épaules une charge qui lui paraissait trop pesante, mais Dieu lui répondit :

« Annonce à ton peuple que je lui donnerai de la chair à manger pendant tout un mois, jusqu'à ce qu'ils en aient la nausée. Ils apprendront à regretter l'Égypte et à se plaindre du Dieu qui marche au milieu d'eux. »

Et comme Moïse demandait où l'on trouverait de la viande pour rassasier trois millions d'hommes pendant un mois, attendu que tous les troupeaux d'Israël, y compris les poissons de la mer, n'y pourraient suffire, Dieu lui déclara que son bras n'était point raccourci, et que sa parole allait s'accomplir.

En effet, un vent violent amena d'au delà de la mer des nuées de cailles qui couvrirent le camp des Hébreux et les alentours. Elles volaient à deux coudées du sol, si bien qu'on pouvait les saisir avec la main. Chacun s'empressa d'en ramasser une grande quantité et de les faire sécher, mais ils n'avaient point épuisé leurs réserves que déjà la colère de Dieu éclatait sur eux. Une horrible maladie conduisit au tombeau grand nombre de ces murmureurs, alors qu'ils avaient encore à la bouche cette chair, objet de leurs convoitises ; d'où l'on appela ce campement le *Sépulcre de la concupiscence*.

Moïse eut cependant à supporter une peine plus amère. A peine avait-il établi les tribus de la nouvelle station d'Hazereth qu'il se vit indignement attaqué par Aaron son

frère et sa sœur Marie. Cédant à un bas sentiment d'envie, ils lui reprochaient de s'être déshonoré en épousant une Madianite. « Si Dieu lui avait parlé, disaient-ils, ce n'était pas une raison pour se prévaloir de cette faveur, car à eux aussi Dieu avait fait entendre sa voix. » Moïse, le plus doux des enfants des hommes, endurait avec patience ces invectives, mais Jéhovah se chargea de sa défense. Ayant ordonné à Moïse et aux deux coupables de se rendre au tabernacle, il descendit dans la colonne de nuée.

« Quand je parle à un prophète quelconque, leur dit-il, c'est en vision ou en songe; mais quand je m'entretiens avec Moïse, le plus fidèle de mes serviteurs, je me montre à lui clairement, sans énigmes ni figures et je lui parle bouche à bouche. »

Et il disparut après leur avoir donné des témoignages non équivoques de son indignation. On s'aperçut en effet que Marie était toute couverte d'une lèpre blanche comme la neige; mais, à la prière d'Aaron, Moïse intercéda pour elle devant le Seigneur, qui la bannit du camp pendant sept jours avant de la guérir.

Arrivé sur les confins du pays de Chanaan, Moïse envoya, sur l'ordre de Dieu, un prince de chaque tribu pour explorer cette terre promise à son peuple. Ils devaient s'enquérir du nombre et de la force des habitants, visiter les villes ouvertes ou entourées de remparts, et voir si le terrain était fertile ou non, planté de bois ou dénudé. « Courage, leur dit-il, ne revenez point sans nous apporter des fruits de ce pays. »

C'était le temps des vendanges : après avoir parcouru la Palestine pendant quarante jours, les douze envoyés rapportèrent au camp des figues et des grenades ainsi qu'une grappe de raisin d'une énorme grosseur. Pour ne pas l'endommager, deux hommes la soutenaient attachée à un levier. Entourés aussitôt par la multitude, alors campée près de Cadès, les explorateurs étalèrent devant le peuple leurs fruits merveilleux, puis rendirent compte

de leur expédition : « Nous avons parcouru toute cette belle contrée, dirent-ils, et vous avez devant vos yeux la preuve évidente qu'il y coule des ruisseaux de lait et de miel. Malheureusement les hommes que nous y avons rencontrés sont d'une force colossale, et leurs cités absolument imprenables. Nous y avons vu des géants de la race d'Enac. Après avoir battu Amalec au midi, vous aurez à vous mesurer, dans les régions des montagnes, avec les Héthéens, les Jébuséens et les Amorrhéens, puis avec les Chananéens qui habitent les bords de la mer et du Jourdain. »

A mesure qu'ils énuméraient les difficultés de la conquête, des murmures de plus en plus bruyants s'élevaient contre Moïse. En vain l'un des explorateurs, le courageux Caleb, s'efforça-t-il d'apaiser le peuple en taxant d'exagération le récit de ses compagnons, ceux-ci soutinrent qu'il était impossible de lutter contre des hommes de cette force et de cette taille. « Près de ces géants, dirent-ils, nous ne paraissions pas plus grands que des sauterelles. Nous allons nous jeter dans une terre qui dévorera ses habitants. »

Ce fut alors dans toutes les tribus une véritable explosion de désespoir, un concert de lamentations et de vociférations qui dura toute la nuit. « Plût à Dieu, criaient-ils, que Moïse et Aaron nous eussent laissés mourir en Égypte ! Aujourd'hui encore ne vaut-il pas mieux périr dans ce désert que de tomber sous le glaive de ces colosses, et de voir traîner en captivité nos femmes et nos enfants ? D'ailleurs, pourquoi ne retournerions-nous pas en Égypte ? » Cette idée s'étant bientôt emparée de tous les esprits, il ne fut plus question que de choisir un chef pour reconduire le peuple dans la vallée du Nil.

Impuissants à étouffer cette sédition, Moïse et Aaron priaient devant Dieu, le front dans la poussière ; Caleb et Josué, indignés de tant de lâcheté, déchiraient leurs vêtements et protestaient devant toute l'assemblée contre les

rebelles. « Avec l'aide de Dieu, disaient-ils, nous nous emparerons de ce pays si beau et si fertile. Cessez de vous révolter contre Dieu et de trembler devant ces peuples dont nous ne ferons qu'une bouchée, car ils sont destitués de tout secours, et Dieu est avec nous. » Mais leur voix était étouffée par les cris de la multitude qui menaçait de les lapider, quand le Seigneur apparut dans sa gloire au-dessus du tabernacle et appela Moïse :

« Jusques à quand, lui dit-il, ce peuple incrédule continuera-t-il à m'outrager? Je vais l'exterminer, et puis je t'établirai chef d'une nation plus grande et plus puissante que celle-ci.

— Et que diront les Égyptiens, répondit Moïse, et les peuples de ce pays? Ils diront qu'après avoir choisi Israël, lui avoir parlé cœur à cœur et vous être fait son guide dans ce désert au moyen de la nuée lumineuse, vous n'avez pu l'introduire dans la terre de promesse, et que, pour cette raison, vous avez creusé son tombeau dans cette solitude. Non, non, soyez le Dieu de miséricorde et pardonnez à ce peuple, comme vous l'avez fait depuis la sortie d'Égypte.

— Je pardonnerai, répliqua le Seigneur, et toute la terre saura qui je suis; mais ces ingrats, dix fois témoins de mes miracles et dix fois contempteurs de ma puissance, ne verront point la terre promise à leurs pères. Va et porte-leur ma sentence : « Vous serez traités comme vous l'avez demandé. Vos cadavres resteront ensevelis dans ce désert. Tous les hommes âgés de plus de vingt ans, excepté Caleb et Josué, n'entreront point dans la terre promise. Vos enfants, dont vous avez dit qu'ils seraient la proie des Chananéens, y entreront seuls, mais après avoir erré quarante ans dans ce désert pour expier les quarante jours que vos espions infidèles ont passés dans la terre de promesse : telle sera ma vengeance sur ce peuple infidèle. Et maintenant, retournez vers la mer Rouge, autrement vous serez la proie des Amalécites qui vous attendent de l'autre côté de la montagne. »

En quittant le tabernacle, Moïse trouva le peuple dans la consternation. Déjà les explorateurs, excepté Caleb et Josué, avaient été frappés de mort. Aussi, quand Moïse signifia aux tribus le terrible décret du Seigneur, la foule éclata en sanglots. Emportés par une espèce de frénésie, ils voulurent combattre dès le lendemain matin pour expier leur péché. Moïse eut beau leur représenter que Dieu n'était pas avec eux, que l'Arche d'alliance ne marcherait pas à leur tête et qu'ils échoueraient sûrement, ils s'élançèrent dans leur délire contre l'ennemi qui tailla en pièces une partie de l'armée et poursuivit les fuyards jusqu'à Horma.

Ce lamentable désastre n'amena point à soumission cet incorrigible peuple. Quelques jours après, deux cent cinquante des principaux d'Israël ayant à leur tête Coré, de la tribu de Lévi, et Dathan et Abiron, de la tribu de Ruben, ourdirent une vaste conspiration contre Moïse et Aaron. Jaloux de leur suprématie, les lévites voulaient arracher à Aaron le souverain pontificat, et les fils de Ruben, l'aîné de Jacob, se substituer à Moïse comme chef d'Israël. Déjà Coré avait fabriqué des encensoirs afin de remplir à l'autel des parfums les fonctions sacerdotales réservées à la famille d'Aaron.

« Puisque nous sommes un peuple de saints, le peuple de Dieu, disaient à Moïse ces orgueilleux, pourquoi avez-vous usurpé un principat qui ne doit pas exister?

— Demain, répondit l'humble serviteur de Dieu, Jéhovah fera connaître les siens. Vous prendrez vos encensoirs pour offrir l'encens à l'autel et Dieu choisira ses élus. Enfants de Lévi, ne suffit-il pas à votre orgueil d'avoir été séparés du peuple pour remplir au Tabernacle les fonctions de votre ministère! Sachez-le bien, ce n'est point contre Aaron, mais contre Dieu, que vous conspirez en ce moment. »

Il fit ensuite mander Dathan et Abiron, mais les deux insurgés refusèrent de comparaître devant un homme qui

les avait tirés de l'Égypte, le grenier d'abondance, pour les faire périr dans un affreux désert, et cela sous le fallacieux prétexte de les mettre en possession de champs et de vignes fantastiques. « Vous voudriez sans doute, ajoutaient-ils, nous arracher les yeux, après nous avoir trop longtemps éblouis par vos prétendus ruisseaux de lait et de miel ! Nous ne reconnaissons point votre autorité, et nous ne comparâtrons pas devant vous. »

Le lendemain, le peuple s'étant rassemblé près du Tabernacle, Coré et ses deux cent cinquante complices tenaient l'encensoir à la main, ainsi qu'Aaron le grand prêtre, quand tout à coup la colonne de nuée signala la présence de Jéhovah.

« Séparez-vous de la foule, dit le Seigneur à Moïse et Aaron ; je vais l'exterminer.

— Seigneur, s'écrièrent les deux frères en tombant la face contre terre, sévirez-vous contre tous à cause du péché de quelques-uns ?

— Non. Commande au peuple de s'isoler des tentes de Coré, Dathan et Abiron. »

Suivi des anciens d'Israël, Moïse parcourut les rangs, ordonnant à tous de se séparer des révoltés sous peine d'être enveloppés dans leur disgrâce. Dathan et Abiron se tenaient fièrement à l'entrée de leurs tentes avec leurs femmes, leurs enfants et leurs complices.

« Enfants d'Israël, s'écria Moïse, vous allez savoir si je parle de moi-même ou si je commande au nom de Dieu. Si ces impies meurent comme meurent les autres hommes, je consens à passer pour un usurpateur ; mais si Dieu, par un nouveau prodige, entr'ouvre les abîmes de la terre et précipite vivants en enfer ceux qui se dressent contre moi, reconnaissez qu'ils ont blasphémé contre le Seigneur. »

A peine avait-il cessé de parler que la terre s'ouvrit sous les pieds des coupables, et ils disparurent avec leurs tentes et leurs biens dans un gouffre qui se referma sur eux. Ils

ne poussèrent qu'un cri en descendant dans l'abîme, mais ce cri fut si terrible que tout Israël s'enfuit au loin, tremblant d'épouvante. A ce moment-là même, le feu du ciel dévorait les deux cent cinquante lévites qui balançaient l'encensoir près de l'autel. Sur l'ordre de Moïse, les lames d'airain, débris des encensoirs, furent retirées de l'embrasement et attachées à l'autel, pour montrer à la postérité comment Dieu punit les usurpateurs des fonctions sacerdotales.

Ce châtement ne fit qu'exaspérer la multitude. On accusa Moïse et Aaron d'avoir provoqué cette destruction du peuple. La sédition devint bientôt si tumultueuse et si menaçante que les deux chefs, ne sachant où se réfugier, s'enfuirent au Tabernacle. « Retirez-vous du milieu de cette multitude, dit le Seigneur, ils vont tous périr à l'instant. » Et déjà le feu commençait ses ravages quand, sur l'ordre de Moïse, Aaron courut au milieu du peuple et, debout entre les vivants et les morts, l'encensoir à la main, supplia Dieu d'avoir pitié des coupables. Le fléau s'arrêta, mais déjà quatorze mille sept cents hommes avaient péri, sans compter Coré et ses adhérents.

Un signe éclatant démontra bientôt à tout Israël la prééminence sacerdotale d'Aaron. Dieu fit placer dans le Tabernacle, à côté de la verge du grand-prêtre, douze verges appartenant aux princes de chaque tribu. Le lendemain, la verge d'Aaron, toute verdoyante, apparaissait au peuple chargée de fleurs et de fruits. Moïse la fit garder dans le Tabernacle comme un mémorial perpétuel de cette grande journée.

VI

LE PROPHÈTE BALAAM

A. M. 2553 — A. C. 1448.

Trente-neuf années s'étaient écoulées depuis la sortie d'Égypte, et trente fois déjà dans ses longues pérégrinations à travers le désert, Israël avait changé de campement, sans pouvoir aborder jamais la patrie de ses ancêtres. Comme Dieu l'avait prédit, les ossements des murmureurs et des rebelles jonchaient les solitudes de l'Arabie, et peu à peu, terrifiées par un châtiment qui s'exécutait chaque jour sous leurs yeux, les tribus s'habituèrent à vivre sous l'autorité d'un chef, à respecter la loi, et à ne plus traiter Jéhovah leur Dieu comme une de ces mille divinités dont regorgeait l'Égypte.

Cependant une dernière épreuve, plus dure à son cœur que toutes les précédentes, attendait Moïse. Le premier jour de la quarantième année, il établit son campement à Cadès, dans le désert de Tsin, où déjà le peuple avait fait un premier séjour. L'eau étant venue à manquer, des séditions recommencèrent à propager dans le camp leurs accusations insensées : « Pourquoi Moïse avait-il conduit des multitudes au milieu de ces rochers où l'on ne pouvait ni semer du grain ni planter des vignes, ni même trouver une goutte d'eau pour étancher sa soif? » Moïse consulta le Seigneur, qui lui ordonna de rassembler le peuple et, comme autrefois à Horeb, de faire jaillir l'eau d'un rocher en le frappant de sa verge.

Au moment d'opérer ce miracle en faveur de ces ingrats, Moïse sentit comme un doute pénétrer son âme, doute qu'il ne put s'empêcher de manifester à l'assemblée : « Race de rebelles et d'incrédules, s'écria-t-il, pourrons-nous pour votre satisfaction tirer de l'eau de cette pierre ? » Et il frappa le rocher une première fois, puis une seconde, comme incertain de ce qui allait arriver. A l'instant jaillit une source abondante qui suffit à désaltérer les hommes et les animaux. Cette hésitation de son serviteur, hésitation partagée par son frère Aaron, déplut singulièrement au cœur de Dieu, qui les en punit aussitôt : « Parce que, leur dit-il, vous avez manqué de foi envers moi et rabaissé ma gloire devant Israël, vous n'introduirez point mon peuple dans la terre promise. » Soumis à la volonté de Dieu qui châtie ceux qu'il aime, Moïse écouta la terrible sentence sans formuler une plainte.

En quittant ce lieu, qu'il appela l'*Eau de contradiction*, il établit son camp près de la montagne de Hor, qui fut pour lui le mont des douleurs. Il venait de perdre à Cadès, Marie sa sœur chérie, celle qui avait veillé sur son berceau du Nil, et l'heure était venue de subir une séparation plus cruelle encore. Un jour Dieu lui dit : « Aaron va rejoindre ses pères. Il n'entrera point dans la terre promise parce qu'il a douté de moi : conduis-le avec son fils sur la montagne, et après l'avoir dépouillé de ses vêtements sacerdotaux, tu en revêtiras son fils Éléazar. C'est dans ce lieu qu'Aaron doit terminer son pèlerinage. » Obéissant aux ordres de Dieu, Moïse gravit la montagne avec Aaron, en présence des tribus. Arrivé au sommet, il dépouilla son frère des insignes de sa dignité et en revêtit Éléazar. Alors le grand prêtre, son aide et son compagnon depuis quarante ans, ayant rendu le dernier soupir, il l'enterra sur la montagne, et redescendit vers le peuple avec Éléazar. En les voyant seuls, la foule se mit à pleurer, et le deuil se prolongea dans toutes les familles pendant trente jours. Cependant le roi des Chananéens, Arad, dont les posses-

sions touchaient au midi de la Palestine, se voyant le premier menacé par les Israélites, accourut avec ses troupes pour leur barrer le passage; mais, après un premier succès, il fut battu par eux et réduit à voir ses villes rasées et ses soldats passés au fil de l'épée.

Profitant de cette victoire, Moïse quitta la montagne de Hor par le chemin qui mène à la mer Rouge, afin de contourner le pays d'Édom, qui refusait de lui livrer passage, et de gagner par l'orient la terre promise. Mais c'était allonger le voyage, multiplier les étapes au milieu des rochers, augmenter les fatigues pour éviter les dangers. Encore une fois le peuple perdit patience : « Nous mourrons tous dans ce désert, criaient-ils en pleurant : plus de pain, plus d'eau, rien que cette manne qui nous donne la nausée. » Dieu leur imposa silence en leur envoyant des serpents dont la morsure brûlait comme le feu. A la vue des morts et des blessés qui remplissaient leurs tentes, les coupables supplièrent Moïse d'intercéder pour eux près du Seigneur. « Faites un serpent d'airain, lui dit Jéhovah, et suspendez-le à un poteau au milieu du camp. Quiconque le regardera, sera guéri de ses blessures. » De fait, placé de manière à être vu de tous, on n'eut qu'à tourner les yeux vers le serpent d'airain pour être guéri.

Après plusieurs marches vers l'Orient, ils arrivèrent près de la montagne de Phasga, sur la frontière des Amorhéens, auxquels ils demandèrent libre passage, promettant de ne toucher ni aux champs ni aux vignes, ni à l'eau des puits, mais de suivre la voie publique. Pour toute réponse, le roi Sehon rassembla son armée et vint livrer bataille aux Israélites, mais il fut battu et dépouillé de ses possessions jusqu'aux frontières des Ammonites. Og, roi de Basan, voulut arrêter les vainqueurs sans plus de succès. Ils le taillèrent en pièces, lui et ses troupes, et se rendirent maîtres de tout le pays.

De là ils campèrent dans les plaines de Moab, sur les bords du Jourdain, en face de Jéricho. Pris de frayeur,

ainsi que ses sujets, Balac, roi des Moabites, crut devoir recourir aux artifices diaboliques pour se débarrasser des envahisseurs. Il y avait alors à Péthor, sur les rives de l'Euphrate, un devin célèbre dans tout l'Orient, nommé Balaam. Balac lui envoya ce message : « Un peuple sorti de l'Égypte couvre tout le pays et menace mon royaume. Venez le maudire : comme il est plus fort que nous, c'est l'unique moyen de le vaincre et de le chasser de notre territoire. Nous le savons en effet, celui que vous bénissez, sera béni, et celui que vous maudissez, sera maudit. » Les députés portèrent à Balaam ce message et le prix du service que réclamait leur maître, mais celui-ci ayant consulté le Seigneur, refusa de les suivre.

Une nouvelle députation plus nombreuse, composée de hauts dignitaires, vint lui promettre de la part de Balac de grands honneurs et des récompenses magnifiques, s'il consentait à maudire Israël. « Vous rempliriez ma maison d'or et d'argent, répondit Balaam, que je ne pourrais point articuler un mot contre la volonté de Dieu. Cependant je veux bien encore le consulter cette nuit pour savoir quelle est définitivement sa disposition à l'égard de ce peuple. Cette fois, il reçut cette réponse : « Va trouver Balac, seulement, fais ce que je te commanderai. »

Balaam se leva de grand matin, sella son ânesse, et se mit en chemin avec le secret espoir de contenter Balac et de s'approprier les trésors dont lui avaient parlé les messagers. Indigné de lui voir cette mauvaise intention, Dieu lui envoya un ange qui se tint debout, une épée nue à la main, sur le chemin qu'il suivait avec deux de ses serviteurs. A la vue de cet ange menaçant, l'ânesse se jeta hors de la voie dans un champ voisin; puis, battue par son maître et serrée de près par l'ange, s'approcha d'une muraille, contre laquelle elle écrasa le pied du devin. Celui-ci frappa plus rudement le pauvre animal qui, ne trouvant d'issue ni à droite ni à gauche, s'abattit devant l'ange. Balaam, urieux, lui labourait les flancs de sa cravache, quand tout

à coup il entendit sortir de la bouche de l'ânesse ces paroles de reproche : « Pourquoi me battre ainsi jusqu'à trois fois? — Tu l'as bien mérité, hurla Balaam, par tes stupides écarts : que n'ai-je un glaive pour t'en percer le flanc? — Et cependant, reprit l'ânesse, ne suis-je pas ta monture favorite, et m'as-tu jamais trouvée récalcitrante? — Jamais, » pensait-il, quand à l'instant, Dieu lui dessillant les yeux, il aperçut l'ange debout devant lui, l'épée à la main. Aussitôt il se prosterna la face contre terre, mais l'ange lui reprocha d'avoir voulu contre-carrer les desseins de Dieu. « Je suis venu te barrer le passage, ajouta-t-il, et si ta monture n'eût brusquement quitté la route, c'en était fait de toi. » Epouvanté, Balaam s'offrit à rebrousser chemin, mais l'ange lui ordonna de se rendre près de Balac et surtout de ne parler que d'après l'inspiration d'en haut.

Le roi des Moabites alla au devant du prophète et lui reprocha doucement de s'être fait attendre : « Me voici, répondit Balaam, mais sachez-le bien, je me bornerai à répéter les paroles que Dieu lui-même me mettra sur les lèvres. » Arrivé dans une de ses villes frontières, le roi conduisit son hôte sur les hauts lieux consacrés à Baal, à un endroit d'où l'on découvrait le camp des Israélites. Sur l'ordre du prophète, un autel fut dressé sur lequel on plaça sept veaux et sept béliers pour l'holocauste, puis Balaam alla consulter le Seigneur. Balac l'attendit près de l'autel avec les princes des Moabites. Tout à coup l'inspiré parut devant eux et s'écria :

« Du pays d'Aram, des montagnes de l'orient Balac m'a mandé pour maudire Israël. Comment maudirais-je celui que Dieu n'a pas maudit? Du sommet de ce rocher je le vois, ce peuple unique, solitaire au milieu des nations. Ah! qui pourra compter les rejetons de Jacob? Puissé-je mourir de la mort de ces justes, puisse ma fin ressembler à la leur!

— Arrêtez, cria Balac, vous bénissez au lieu de maudire.

— Je dis ce que Dieu m'inspire, » répliqua Balaam.

Le roi de Moab le conduisit sur la cime du mont Phasga, d'où l'on n'apercevait qu'une partie d'Israël. Il y dressa un autel, espérant obtenir enfin ce qu'il désirait, mais l'évènement trompa de nouveau son attente.

« Dieu ne change point comme l'homme, reprit Balaam : ce qu'il a décrété ne peut manquer de s'accomplir. Envoyé pour bénir, il faut que je bénisse. Point d'idole en Jacob, point de simulacre en Israël. Le Seigneur est avec lui, et déjà j'entends la trompette qui sonne la victoire du grand Roi. Dieu l'a tiré de l'Égypte, ce peuple fort comme le rhinocéros. Le voilà qui se lève comme un lion, dévore sa proie et boit son sang.

— Encore une fois, interrompit Balac, voilà que vous bénissez au lieu de prononcer des malédictions. »

Et il conduisit le prophète sur le mont Phogor, où l'on dressa un nouvel autel. Cette fois, levant les yeux sur le désert qui couvraient les tentes des douze tribus, Balaam s'écria dans son ravissement :

« Qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Jacob ! Tes tentes, ô Israël, sont belles comme les vallées ombreuses, comme les jardins baignés par l'eau des fleuves, comme les cèdres plantés sur le bord des eaux. Ta postérité se multipliera comme l'eau des sources, mais un de tes rois sera rejeté à cause d'Agag, et son royaume lui sera ôté. Ce peuple, tiré de l'Égypte par la main de Dieu, dévorera ses ennemis, leur brisera les os, les percera de ses flèches. C'est un lion que personne n'osera réveiller. Celui qui le bénira sera béni, mais quiconque le maudira sera maudit. »

— Ceci est trop fort, exclama Balac en frappant des mains avec colère, voilà la troisième fois que vous prononcez des bénédictions sur ce peuple au lieu de le maudire. Sortez d'ici, vous n'avez aucun droit au salaire que je vous avais promis.

— Ne vous ai-je pas dit, reprit le prophète, que, même si vous remplissiez ma maison d'or et d'argent, je ne pour-

rais vous répéter que ce que Dieu m'inspire. Je vais retourner dans ma maison, mais auparavant, écoutez encore les oracles du Dieu tout-puissant.

« Je le verrai, mais dans un avenir lointain. Une étoile sortira de Jacob, un rejeton s'élancera d'Israël qui frappera les chefs de Moab, ruinera les fils de Seth et subjuguera l'Idumée. Amalec tombera sous ses coups. Vous, Cinéens, en vain vous avez bâti votre aire sur un rocher, vous deviendrez la proie de l'Assyrien. Mais où sont ceux qui assisteront à ces jugements de Dieu? Enfin sur des vaisseaux arriveront d'Italie des conquérants qui vaincraient les Assyriens, dévasteront le pays des Hébreux, puis pour eux aussi viendra le jour de la ruine. »

Ainsi prophétisa Balaam par l'ordre de Dieu. Pour se venger de ces Israélites dont il avait malgré lui publié les hautes destinées, il indiqua au roi Balac le vrai moyen d'attirer sur eux la malédiction divine. Par son conseil, des filles de Madian et de Moab allèrent les trouver dans les plaines de Settim pour les corrompre d'abord, et les entraîner ensuite à l'autel des faux dieux. En punition de ce crime, vingt-quatre mille Israélites furent passés au fil de l'épée. Quant aux provocateurs de Madian, leur armée fut taillée en pièces peu de temps après par les enfants d'Israël. Cinq de leurs rois restèrent sur le champ de bataille. Parmi les morts, on retrouva aussi Balaam, le premier auteur de cette abominable prévarication.

VII

MORT DE MOÏSE

A. M. 2553 — A. C. 1448.

Vainqueur des peuples qui formaient comme une ceinture autour du pays de Chanaan, entouré de six cent mille guerriers, les fils des rebelles ensevelis au désert, Moïse arrivait enfin, après un pèlerinage de quarante années, sur les confins de la terre promise. Sentant que l'heure de rejoindre ses pères allait sonner pour lui, il voulut avant de quitter ce monde, consolider le pacte d'alliance entre Israël et son Seigneur. En la quarantième année de l'Exode, le premier jour du onzième mois, dans une assemblée solennelle de la nation, il résuma les lois du Sinaï et l'histoire des quarante années passées au désert. Un mois durant, il continua jour par jour cette revue solennelle des bienfaits de Dieu, de ses miracles éclatants, des infidélités du peuple, des châtiments infligés à leurs pères, et enfin des victoires remportées en ces derniers temps sur leurs ennemis, présages certains des triomphes qui les attendaient en Palestine s'ils restaient fidèles à Dieu. Rappelant alors les dix commandements promulgués par Jéhovah sur le mont Sinaï au milieu des foudres et des éclairs, il ajouta : « Oui, vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Ces paroles et toutes les ordonnances du Seigneur, vous les graverez dans votre mémoire, vous les redirez à vos enfants, vous les méditez dans votre maison, le long du chemin dans vos voyages,

la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil. Afin de les avoir toujours devant les yeux, vous les écrirez sur le seuil et sur les portes de votre maison. » Puis, connaissant leur propension à l'idolâtrie, il insista fortement sur l'obligation de ne se point mêler avec les nations étrangères, de renverser les idoles qu'ils rencontreraient sur leur passage, et de ne consulter jamais ni devins, ni faux prophètes. Et comme le peuple inquiet semblait lui demander qui donc après lui révélerait à Israël les volontés de Jéhovah, le législateur inspiré s'arrêta un instant, son œil plongea dans l'avenir, et sa bouche proféra ces paroles solennelles :

« Un jour le Seigneur votre Dieu suscitera de votre nation et du milieu de vos frères un prophète comme moi : c'est lui que vous devrez écouter. Près de l'Horeb vous demandiez à Dieu de ne plus vous parler lui-même et d'éteindre ces flammes qui répandaient dans tout le camp une frayeur mortelle : il exauça votre prière et me dit alors : « Je susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi, je mettrai mes paroles sur ses lèvres, et il leur transmettra toutes mes volontés. Malheur à ceux qui n'écouteront point les paroles qu'il leur dira en mon nom, car je le vengerai de leur mépris. »

En disant ces mots, Moïse fixait son regard dans le lointain des âges sur le grand Prophète dont lui n'était que la figure. Il voyait un libérateur qui délivrait, non pas un peuple, mais tous les peuples de l'univers, d'une servitude plus terrible que la servitude d'Égypte. Véritable agneau pascal, son sang préservait les âmes toujours exposées aux coups de l'ange exterminateur. Lui aussi donnait à ses enfants errants dans les déserts de ce monde une loi d'alliance pour les diriger, la manne céleste pour les nourrir, et le sang de son cœur pour les rafraîchir. Comme Moïse, médiateur entre Dieu et les coupables, il tenait ses bras élevés vers le ciel pour obtenir miséricorde ; mieux que Moïse, il guérissait les morsures de l'inférieur serpent, en

s'attachant lui-même au gibet pour expier les péchés de ses frères. Plus intime que Moïse avec Jéhovah, ce grand prophète n'était pas seulement l'homme de Dieu : c'était l'Homme-Dieu.

Après avoir ainsi rappelé au peuple les prodiges du passé, et prophétisé les merveilles de l'avenir, Moïse répéta de nouveau devant toute l'assemblée, princes des tribus, anciens et docteurs, hommes, femmes et enfants, le serment d'alliance avec Jéhovah. « Et maintenant, ajouta-t-il, je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vos yeux la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : choisissez la vie, c'est-à-dire la fidélité à Dieu. Aimez-le, servez-le tous les jours qu'il vous donnera et vous habiterez en paix, vous et votre postérité, dans la terre qu'il a promise par serment à vos pères, Abraham, Isaac et Jacob. » Puis, afin de montrer quel respect ils devaient avoir pour le livre de la Loi, ce livre écrit par lui ou plutôt par Dieu lui-même, il le confia aux enfants de Lévi, aux prêtres destinés à porter l'arche d'alliance, et aux anciens du peuple, avec ordre d'en donner lecture tous les sept ans, à la fête des Tabernacles, et d'apprendre ainsi à tous, hommes, femmes, enfants d'Israël ou prosélytes, comment il faut craindre Dieu et respecter ses volontés.

Cependant, à toutes ces précautions prises par l'homme de Dieu pour assurer la fidélité du peuple, Jéhovah lui-même ajouta ce nouveau moyen de rappeler à lui, après leurs égarements, ces hommes à la tête dure : « Quand tu dormiras avec tes pères, dit le Seigneur à Moïse, Israël se prostituera de nouveau aux dieux étrangers. Il violera les engagements tant de fois renouvelés, et je serai forcé de lui dérober ma face et de l'accabler d'infortunes. Écris donc dans un cantique ce que j'ai fait pour cette nation, et ce cantique, apprends-le aux enfants d'Israël. Qu'ils le sachent par cœur, qu'ils le chantent souvent, et qu'il me serve de témoignage dans la bouche de leurs fils, lorsqu'au jour du malheur ils reviendront à moi. » Sous la dictée de

Dieu, Moïse écrivit donc cet hymne à la majesté de Jéhovah, qu'il lut ensuite à tout le peuple :

« Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille à mes accents : je vais célébrer le nom de Jéhovah.

« Jéhovah, c'est le Dieu parfait, juste et fidèle. Pourquoi donc as-tu péché contre lui, race incrédule et perverse? Est-ce ainsi que tu traites ton Dieu, ton créateur, ton père?

« Souvenez-vous des jours anciens, interrogez vos aïeux, et ils vous raconteront les actes de Jéhovah. Quand il constituait les fils d'Adam en nations séparées, déjà il pensait aux enfants d'Israël, son héritage choisi. Il le trouva errant dans l'horreur des déserts, il l'entoura de ses soins, il lui donna sa loi; il le garda comme la prunelle de ses yeux, il le porta sur ses épaules comme l'aigle porte ses petits sur ses ailes pour leur apprendre à voler. Puis il le plaça sur la terre des montagnes, où abondent les fruits des champs, la graisse des agneaux, les grappes de la vigne, le miel de la pierre et l'huile du rocher.

« Et le peuple chéri de Dieu, devenu puissant et fort, s'est révolté contre son créateur et son Sauveur jusqu'à se courber devant des dieux étrangers et offrir des sacrifices aux démons. Jéhovah, leur Dieu, ils l'ont méconnu, abandonné, méprisé!

« A la vue de ces abominations, le cœur de Jéhovah s'est enflammé de colère. — Je leur cacherai ma face, a-t-il dit, et je les verrai périr dans l'angoisse. Ils m'ont préféré de fausses divinités : Je les courberai sous le joug de ceux qui les adorent. Le feu de ma colère dévorera jusqu'aux germes de la terre et pénétrera jusqu'au sein des montagnes. Je tirerai contre eux toutes mes flèches; je les livrerai aux tortures de la faim, aux piqûres des oiseaux, à la dent des bêtes féroces, aux morsures des serpents. Au dehors le carnage, au dedans la terreur. Où sont-ils? m'écrierai-je. Périsse leur mémoire de la terre des vivants! Peuple insensé! Si tu voulais réfléchir, tu te demanderais, en tombant sous les coups de l'ennemi, pourquoi un soldat

en renverse mille, pourquoi deux en abattent dix mille, et tu comprendrais alors que ton Dieu t'a livré, vendu à l'ennemi ! Oui, à moi la vengeance, à moi les représailles, à moi la destruction : voici que l'heure va sonner !

« Ainsi Dieu jugera son peuple, mais il aura pitié de ses serviteurs abattus, épuisés, anéantis. — Où sont donc, dira-t-il, les dieux de votre confiance, qui mangent la graisse de vos victimes et boivent le vin de vos libations ? Appelez-les donc à votre secours, et qu'ils viennent vous protéger contre les calamités dont vous êtes les victimes. Reconnaissez donc que je suis le seul Dieu. C'est moi qui donne la vie ou la mort, qui frappe et qui guéris, et personne ne peut arracher l'homme de mes mains. Moi seul, levant mon bras vers le ciel, je puis dire : Je vis dans l'éternité !

« Et vous aussi, nations, respectez le peuple de Jéhovah, car il vengera le sang de ses serviteurs, châtiara ceux qui l'oppriment, et couvrira de sa bénédiction la terre qu'il lui a donnée. »

Cet hymne terminé, Moïse dit au peuple : « J'ai présentement cent vingt ans, je ne puis plus marcher à votre tête. Car le Seigneur m'a prévenu que je ne passerai point le Jourdain. Jéhovah vous dirigera lui-même et détruira vos ennemis. Courage donc, et ne tremblez pas en présence de leurs armées. Selon l'ordre de Dieu, Josué marchera à votre tête. O mon fils, ajouta-t-il en se tournant vers le nouveau chef, sois ferme et vaillant. Tu introduiras les tribus dans la terre promise, et la leur partageras. Ne crains pas, Dieu est avec toi. »

Puis l'homme de Dieu passa devant les tribus pour donner à ses fils une dernière bénédiction qui fut comme le testament de son amour. « Puissiez-vous, dit-il à Ruben, vivre heureux et prospères, en restant peu nombreux, comme l'a prédit Jacob. » Arrivé près de Juda, il pria le Seigneur de lui donner au milieu de son peuple la part qu'il lui destinait. « Qu'il combatte, ajouta-t-il, pour Israël, et le protège contre ses ennemis ! » Son cœur s'attendrit en par-

courant les rangs de la tribu de Lévi qui était la sienne. Le souvenir de son frère Aaron, prince des prêtres et des lévites, lui inspira cet éloge : « Seigneur, vous avez enseigné votre loi et révélé vos secrets à un homme de cette tribu. Il a supporté bien des épreuves, avant le jour où vous l'avez jugé aux Eaux de Contradiction. Pour vous, il a laissé son père et ses frères. Les fils de Lévi ont gardé comme lui votre alliance et vos commandements ; comme lui ils vous offriront l'encens et immoleront les victimes sur vos autels. » Il redit ensuite aux autres tribus les bénédictions dont le patriarche Jacob les avait favorisées ; puis, levant les yeux au Ciel, il poussa ce cri qui dut retentir dans tous les cœurs : « Israël, il n'y a point de Dieu semblable à notre Dieu ! Heureuse nation qui peut s'abriter sous les ailes de Jéhovah, le bouclier qui la défend et l'épée qui lui donne la victoire. Tes ennemis te feront la guerre, mais tu inclineras leur tête superbe sous ton pied triomphant. »

Ce furent ses dernières paroles avec les hommes. Sur l'ordre de Dieu, il quitta son peuple pour gravir le mont Nébo, qui devait être le lieu du repos pour le libérateur d'Israël. Quelque temps auparavant, il avait fait à Dieu cette prière : « Seigneur, Dieu tout-puissant, permettez à votre humble serviteur de passer le Jourdain et de voir de mes yeux les montagnes bénies, la terre promise à votre peuple, mais Dieu lui avait répondu : « Tu ne passeras pas le Jourdain, mais tu la verras, cette terre, des hauteurs de Phasga. » Le jour étant venu d'exécuter cette promesse, Dieu conduisit son serviteur sur le mont Nébo, jusque sur la pointe d'Abarim qui domine les hauteurs de Phasga, et de là il lui montra tout le pays de Galaad jusqu'à Dan, la terre de Nephtali, d'Éphraïm et de Manassé ; le pays de Juda jusqu'à la mer de l'occident ; et tout le midi, depuis la plaine de Jéricho, la ville des palmiers, jusqu'à Ségor. Et pendant que Moïse tenait ses yeux attachés sur cette patrie de son peuple, Jéhovah lui dit : « Voilà la terre que j'ai promis par serment de donner à la postérité d'Abraham,

d'Isaac et de Jacob. Tu la vois de tes yeux, mais tu n'y entreras pas. »

Le grand homme s'inclina sous la main de l'Éternel. Encore ferme et vigoureux malgré ses cent vingt ans, il mourut en ce jour sur le mont Nébo, non par défaillance de la nature, mais par un ordre exprès de Dieu. Le Seigneur lui envoya son ange pour l'ensevelir dans la vallée de Moab, et jamais personne n'a connu le lieu de sa sépulture. Israël pleura pendant trente jours son libérateur, son prophète, son législateur, son historien, l'homme le plus merveilleux qui ait paru sur la terre avant Celui qu'il était chargé de préfigurer. Et jamais on n'oubliera le grand serviteur de Jéhovah sur cette terre : « Aimé de Dieu et des hommes, sa mémoire sera bénie éternellement. »

LIVRE SIXIÈME

LA TERRE PROMISE

JOSUÉ

I

PASSAGE DU JOURDAIN

A. M. 2553 — A. C. 1448.

A la mort de Moïse, les douze tribus d'Israël campaient dans les plaines de Sétim, à trois lieues du Jourdain. Du sommet des montagnes environnantes les Israélites pouvaient contempler, comme l'avait fait Moïse, la terre féconde où coulaient le lait et le miel, cette terre promise à leur race depuis des siècles, cette terre foulée par leurs pères, et dont les vallées, les collines, les tombeaux, les puits même allaient leur rappeler à chaque instant les grands noms d'Abraham et d'Isaac, de Jacob et de Joseph.

Mais ce pays de leurs rêves, il fallait le conquérir. Au-delà du Jourdain les attendaient ces terribles fils de Chanaan, dont Moïse avait dit qu'ils surpassaient les Israélites en nombre et en vigueur. Divisés en sept peuplades sous le nom de Chananéens, de Sidoniens, d'Hétéens, de Gergéséens, de Gébuséens, d'Amorrhéens et d'Hévéens, ils se confédéraient au besoin pour faire face à l'ennemi commun. Dans les siècles passés, ils avaient tenu tête aux fiers en-

fants de Misraïm : évidemment leurs innombrables guerriers, bien exercés et bien armés, protégés par les solides remparts des cités allaient lutter jusqu'à la mort pour défendre leur territoire contre les envahisseurs dont on les menaçait depuis quarante ans. Plus d'un Israélite se rappelait en ce moment les effrayantes relations des explorateurs de Moïse sur les géants chananéens, et la panique qui avait gagné les guerriers d'Israël à la seule pensée de se mesurer avec eux.

Le seul espoir, c'était Jéhovah, le protecteur d'Israël et l'ennemi déclaré des Chananéens. Plongés dans l'idolâtrie la plus grossière, ces peuples étaient la honte de l'humanité. Ils offraient au dieu du feu, représenté par une statue de bronze incandescent, des victimes humaines et jusqu'à leurs propres enfants. Avec ce dieu cruel régnait l'infâme Astarté, dont les bois sacrés, couronnant toutes les hauteurs, étaient chaque jour témoins des plus épouvantables débauches. Sodome et Gomorrhe revivaient dans ces villes maudites ; aussi le Dieu de toute sainteté avait-il décidé dans sa justice que cette race absolument corrompue disparaîtrait de la terre, le jour où l'iniquité serait à son comble.

Ce jour arrivé, Dieu dit à Moïse : « Je vais vous livrer les sept peuples de Chanaan. Vous les ferez passer au fil de l'épée, vous ne contracterez pas d'alliance avec eux, vous brûlerez leurs bois sacrés, vous renverserez leurs autels et briserez leurs statues. » De même que Dieu avait employé l'eau pour détruire les hommes au moment du déluge, le feu pour exterminer les Sodomites, il chargeait Israël d'exécuter ses anathèmes contre les Chananéens.

Les Israélites pouvaient donc compter sur Jéhovah. Sans doute il leur avait ravi leur grand chef au moment le plus critique, mais il leur laissait pour les conduire au combat un homme dont ils connaissaient tous la sagesse et la bravoure : c'était Josué, fils de Nun, alors âgé de quatre-vingts ans, le bras droit de Moïse, le guerrier qui combat-

tait Amalec pendant que l'ami de Dieu priaït sur la montagne, son compagnon sur le Sinaï, son défenseur dans toutes les révoltes du peuple, l'homme enfin choisi par lui pour son successeur. « Dieu va détruire les nations qui occupent la terre promise, avait-il dit; et, comme il a décrété que je ne passerai point le Jourdain, Josué marchera devant vous. Courage donc, ô mon fils, c'est toi qui introduiras mon peuple dans le pays de ses pères, c'est toi qui le partageras aux tribus. »

Dieu ne tarda point à vérifier cette prédiction de Moïse. A l'expiration des trente jours pendant lesquels Israël pleura son père, la voix du Seigneur se fit entendre à Josué :

« Mon serviteur Moïse est mort : passe le Jourdain avec le peuple, et ne crains pas d'entrer dans le pays que je veux donner à mes fils. (Du désert au Liban et de l'Euphrate à la grande mer, la terre que tu fouleras sous tes pieds, je te la livrerai, comme je l'ai dit à Moïse. Nul ne pourra te résister, car je serai avec toi partout et toujours. Agis donc avec courage et fermeté, et cette terre tant de fois promise par serment, tu la partageras au peuple. Courage et fermeté dans l'observance de la loi, pour ne décliner ni à droite ni à gauche. Que le livre de la loi soit la règle de ta conduite et ta méditation du jour et de la nuit : en tenant compte de ses préceptes, tu marcheras avec prudence dans la bonne voie.) Courage et fermeté, je te le recommande; ne crains pas, ne tremble pas; le Seigneur ton Dieu te secondera dans tes entreprises. »

Ainsi investi par Dieu du commandement suprême, Josué donna ses ordres aux chefs des tribus : « Passez à travers le camp, leur dit-il, et commandez au peuple de se munir de vivres. Dans trois jours nous passerons le Jourdain pour prendre possession de la terre promise. » Les tribus de Ruben et de Gad, ainsi que la demi-tribu de Manassé, déjà établies sur le territoire des peuples vaincus en deçà du fleuve, reçurent l'ordre de laisser les femmes, les enfants et les troupeaux, et de suivre leurs frères pour com-

battre avec eux jusqu'après la conquête du pays. D'unanimes acclamations répondirent à ce premier acte d'autorité du nouveau chef : « Nous ferons ce que vous voudrez, criaient les guerriers, et nous irons où vous nous conduirez. Nous vous obéirons comme à Moïse ! Mort à celui qui vous désobéira ! Courage donc et vaillance ! »

Avant de lancer ses troupes en pays ennemi et d'attaquer Jéricho, la première forteresse des Chananéens, Josué voulut se renseigner sur les dispositions des esprits, la conformation du terrain sur lequel il allait opérer, et les côtés plus ou moins accessibles de la place. Il y envoya pour cela deux espions, lesquels quittèrent le camp dans le plus grand secret, passèrent le Jourdain, et réussirent à se glisser dans une auberge à l'entrée de la nuit. Ils demandèrent à s'y reposer jusqu'au lendemain, mais l'hôtesse, nommée Rahab, devinant qu'ils étaient israélites, les fit monter sur la terrasse de sa maison où, en cas d'alerte, ils pourraient se cacher sous des bottes de lin qu'elle y faisait sécher. La précaution n'était pas inutile, car des habitants avaient déjà dénoncé comme espions les deux inconnus, et bientôt des officiers du palais vinrent sommer Rahab de les livrer.

« Il est vrai, répondit Rahab, que deux étrangers, dont je ne connais pas le pays, sont entrés chez moi ; mais au coucher du soleil, un peu avant la fermeture des portes, ils sont partis, et je ne sais dans quelle direction. Hâtez-vous de les poursuivre, si vous voulez les saisir. »

Les officiers prirent immédiatement la route du Jourdain. Restée seule, Rahab alla trouver les deux espions, et leur donna spontanément les renseignements qu'ils cherchaient :

« Il est évident, dit-elle, que le Seigneur veut vous livrer ce pays, car une terreur mortelle s'est emparée de tous les esprits et abat tous les courages. On nous a dit comment, à votre sortie d'Égypte, Jéhovah dessécha sous vos pieds les eaux de la mer Rouge, et comment furent

traités les deux rois amorrhéens, Og et Sehon, de l'autre côté du fleuve. Ces nouvelles ont jeté l'effroi dans tout le pays et fait naître une telle panique, qu'à votre arrivée dans ces parages, tous les bras sont tombés. Vraiment votre Dieu est le Dieu puissant du ciel et de la terre. Elle ajouta : « J'ai usé de miséricorde envers vous aujourd'hui : jurez-moi que vous aussi, vous serez miséricordieux envers la maison de mon père, et donnez-moi un signe quelconque qui serve à préserver de la mort mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs.

— Si tu ne nous trahis pas, répondirent les deux officiers, nous jurons sur notre vie de t'épargner toi et les tiens, lorsque Dieu nous livrera ce pays. »

La maison de Rahab était adossée au mur d'enceinte. La généreuse femme leur proposa de les descendre par la fenêtre au moyen d'une corde jusqu'au pied de la muraille, d'où ensuite ils pourraient gagner les montagnes et s'y cacher jusqu'après le retour des officiers envoyés à leur poursuite. Les deux espions lui donnèrent alors le signe de salut qu'elle avait demandé.

« Attache, lui dirent-ils, un cordon d'écarlate à cette même fenêtre par laquelle nous allons sortir d'ici, et rassemble dans cette maison, le jour où nous entrerons dans la cité, tous les membres de ta famille. Nous ne répondons point de ceux qui resteront dehors, mais, nous le jurons sur notre tête, personne ne touchera ceux qui seront dedans, à moins toutefois que, révélant par trahison notre passage et notre promesse, tu nous dégages de nos serments.

— Qu'il en soit ainsi, » reprit la femme en les descendant le long du mur. Ils la virent ensuite suspendre un cordon d'écarlate à la fenêtre, puis s'éloignèrent précipitamment vers les montagnes, où ils se tinrent cachés durant trois jours. Quand les soldats, lassés de les poursuivre en vain, furent rentrés à Jéricho, les deux explorateurs repassèrent le Jourdain pour rentrer au camp de Sétim, et

rendre compte à Josué de leur expédition. « Le Seigneur, lui dirent-ils, va nous livrer ce pays, car il a déjà répandu la consternation dans tous ses habitants. »

On était alors au mois d'avril, époque de la moisson des orges. La fonte des neiges et les pluies abondantes amènent au Jourdain de grandes masses d'eaux qui le font déborder en cette saison. Profond de trois mètres et large de soixante à quatre-vingts en temps ordinaire, il sort alors de son lit et se répand sur les deux rives de manière à former une espèce de lac. Tout en se préparant à lever le camp de Sétim, les Israélites se demandaient quel moyen trouverait Josué pour transporter son peuple de la rive gauche sur la rive droite du fleuve. Le gué étroit et sinueux dont pouvaient se servir des voyageurs isolés, comme les deux espions, n'offrait aucune ressource à trois millions d'hommes, traînant avec eux bagages et troupeaux.

Cependant Josué quitta son camp et s'établit avec son peuple sur les bords du fleuve. Au jour fixé, des hérauts passèrent au milieu des tribus en criant : « Quand vous verrez s'avancer l'arche de Dieu, portée sur les épaules des prêtres, suivez-la, mais à la distance de deux mille coudées, afin que vous puissiez voir de loin le chemin qu'il faut suivre, chemin que votre pied n'a jamais foulé. » Et comme l'émoi était grand dans le peuple, Josué s'écria : « Purifiez-vous : demain Jéhovah opérera des prodiges au milieu de vous. »

Le lendemain, quand le moment d'effectuer le passage du fleuve fut arrivé, Josué commanda aux prêtres de prendre sur leurs épaules l'arche du Seigneur et de se placer à la tête du peuple. Alors, l'immense caravane debout devant lui, Josué fit connaître aux enfants d'Israël comment Dieu allait de nouveau signaler sa puissance.

« Vous allez reconnaître à un signe éclatant que le Dieu vivant vous accompagne et s'apprête à disperser vos ennemis. L'arche sainte va vous précéder à travers le

Jourdain, mais à peine les prêtres auront-ils touché de leurs pieds le bord des eaux, que vous verrez le torrent supérieur s'arrêter et se gonfler en montagne liquide, et le flot inférieur au contraire s'écouler et disparaître. »

A l'instant, les tribus s'ébranlèrent. Les prêtres qui portaient l'arche marchaient les premiers. Au moment où ils entrèrent dans l'eau, le miracle prédit s'accomplit à la lettre. Une montagne d'eau, qui fut aperçue de la ville d'Adom, s'éleva comme un rempart sur leur droite, pendant qu'à gauche le flot s'écoula et se perdit dans la mer Morte. Sur l'ordre de Josué, les prêtres s'avancèrent jusqu'au milieu du fleuve et s'y établirent avec l'arche, pendant tout le temps que dura l'immense défilé, afin de montrer à tous que Dieu lui-même présidait à ce passage miraculeux.

Lorsque tous eurent atteint la rive occidentale du fleuve, douze hommes choisis par Josué dans chacune des douze tribus allèrent ramasser dans le lit du fleuve, là où se trouvaient les prêtres avec l'arche sainte, douze grosses pierres qu'ils emportèrent sur leurs épaules. Alors seulement les prêtres sortirent du Jourdain pour rejoindre le peuple, et les eaux, rentrant dans leur lit, reprirent leur cours ordinaire.

Aussitôt les tribus se mirent en marche, ayant toujours à leur tête l'arche de Dieu portée par les prêtres. Quarante mille guerriers des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé, formaient l'avant-garde, et s'avançaient, phalange par phalange, à travers les plaines et les champs de Jéricho. Le dixième jour du mois, Josué put établir son camp à Galgala, dix stades à l'orient de Jéricho. Des douze pierres recueillies dans le lit du fleuve, il éleva en ce lieu un autel à Jéhovah.

« Quand vos enfants, leur dit-il, vous demanderont ce que signifient ces pierres, vous leur répondrez : Israël a traversé le lit desséché du Jourdain, et le Seigneur a retenu les eaux enchaînées pour laisser passer son peuple. Il a renouvelé pour nous le miracle de la mer Rouge, afin

d'apprendre à tous les peuples qu'il est le Tout-Puissant, et à vous, qu'il faut le craindre à jamais. »

En ce grand jour, Israël apprit aussi qu'il fallait respecter Josué, le ministre de Jéhovah, comme on avait respecté Moïse pendant les longs jours de son pèlerinage.

PRISE DE JÉRICHO

Le passage du Jourdain par les Israélites jeta l'épouvante dans toute la Palestine. En apprenant cette nouvelle intervention miraculeuse de Jéhovah en faveur de son peuple, les rois chananéens établis sur les rivages de la grande mer, non moins que les Amorrhéens fixés sur la côte occidentale du fleuve, perdirent courage, ne voyant plus aucun moyen d'arrêter le flot des envahisseurs. A Jéricho principalement, la panique était à son comble. La cité sans doute ne manquait pas de guerriers pour la défendre, surtout depuis que les habitants des campagnes voisines s'y étaient réfugiés; ses murailles élevées et solides défiaient les ennemis; abondamment munie d'armes et de vivres, elle pouvait soutenir un long siège; mais avec les enfants d'Israël on pouvait toujours s'attendre à d'étranges surprises. Depuis leur arrivée à Galgala, les portes de la joyeuse cité des Palmes ne s'ouvraient plus, et nul n'osait les franchir; car l'ennemi, campé à la distance de quelques milles seulement, pouvait se présenter d'un moment à l'autre.

Josué, lui, se préparait au combat en priant le Seigneur. Le quatorzième jour du mois, arriva la Pâque, jour anniversaire de la sortie d'Égypte. Il la célébra solennellement avec tout son peuple; puis le lendemain la manne, désormais inutile, ayant cessé de tomber, ils mangèrent des fruits de la terre, des pains azymes et de la farine d'orge

de la présente année. Dieu les avait nourris dans le désert : à eux de se procurer la subsistance de chaque jour, maintenant qu'ils occupaient cette terre où coulaient le lait et le miel.

Les fêtes pascales terminées, Josué s'approcha un jour des murailles de Jéricho pour examiner leur force et combiner ses moyens d'attaque. Tout à coup, en levant les yeux, il se vit en présence d'un inconnu qui tenait un glaive nu dans ses mains :

« Qui es-tu ? lui dit Josué en faisant un pas vers lui, ami ou ennemi ? »

— Je suis un prince de l'armée de Jéhovah, répondit l'inconnu, et je viens à ton secours.

— Daigne alors, mon seigneur, me communiquer les volontés divines, reprit Josué en se prosternant la face contre terre.

— Ôte d'abord ta chaussure de tes pieds, car ce lieu est saint. »

Josué obéit, en signe de respect pour un lieu sanctifié par la présence d'un envoyé de Dieu. Le moment était solennel ; à quelques pas des deux interlocuteurs s'élevaient les murailles de Jéricho et leurs tours inexpugnables : l'ange de Dieu enseigna au chef d'Israël le moyen de les abattre.

« Jéricho, lui dit-il, son roi, ses guerriers, vont tomber en ta puissance. Rassemble ton armée, et fais avec tes soldats pendant sept jours le tour de la ville. Le septième jour, les prêtres précéderont l'arche du Seigneur, et feront retentir les sept trompettes dont ils se servent en l'année jubilaire. Vous ferez ainsi sept fois le tour de la ville, et quand le son des trompettes arrivera à vos oreilles plus strident et plus prolongé, le peuple, d'une voix unanime, poussera de grandes clameurs, et à l'instant même les murs de la ville s'écrouleront sur leurs fondements. Alors chaque soldat pénétrera dans la ville par la brèche ouverte devant lui. »

Ayant dit ces mots, l'ange disparut. Conformément aux ordres qu'il venait de recevoir, Josué commanda aux prêtres de prendre l'arche sainte, et à sept d'entre eux de la précéder, les sept trompettes du jubilé dans leurs mains. Les guerriers armés devaient marcher devant eux, et la foule du peuple se dérouler à la suite de l'arche en une procession immense.

— « Vous marcherez en silence, leur dit Josué; vous ne pousserez aucun cri, vous ne prononcerez aucune parole, jusqu'au moment où vous sera donné le signal de joindre vos acclamations au son des trompettes. »

Le lendemain avant le jour, Josué mit son armée en ordre de bataille. Les guerriers marchaient en avant, puis venaient les prêtres sonnante de la trompette, puis l'arche sainte, puis les flots du peuple dans un profond silence. Pendant six jours, l'armée d'Israël fit ainsi le tour des murailles de Jéricho pour rentrer ensuite dans son camp.

Du haut de leurs remparts, les assiégés contemplaient dans un grand étonnement ces immenses multitudes se promenant avec un appareil militaire autour de leur cité. Mais comme les foules ne poussaient aucun cri de guerre, et qu'aucun trait ne s'échappait des mains des soldats, les habitants de Jéricho finirent par croire que tout allait se borner à ces impuissantes démonstrations.

Or, voilà que le septième jour, de grand matin, ordre fut donné aux enfants d'Israël d'entourer la cité comme les jours précédents. Sept fois ils en firent le tour, ainsi que Dieu l'avait prescrit. Au septième, à un moment donné, les trompettes firent entendre des sons plus aigus, plus prolongés. C'était le signal : sur l'ordre de Josué, une clameur universelle, immense, s'éleva de tous les rangs et monta jusqu'au ciel. A l'instant, comme l'ange l'avait prédit, les murailles s'écroulèrent sur leurs fondements, et les guerriers d'Israël se trouvent devant une ville ouverte, en face de leurs ennemis atterrés :

« Dieu vous livre la cité, s'écrie Josué, mais souvenez-

vous de l'anathème qui pèse sur elle. Tout être vivant doit périr, excepté Rahab l'hôtelière, dont la maison servit de refuge à nos envoyés. Sauvez-la ainsi que ceux qui lui appartiennent. Ne touchez à rien de tout ce qui est dévoué au sacrifice, de peur que la prévarication commise par vous ne retombe comme une malédiction sur tout le camp d'Israël. »

A peine avait-il fini de parler, que les guerriers s'élançèrent par delà les décombres des murailles, et se répandirent dans les rues de la cité, taillant en pièces hommes, femmes et enfants. Selon le décret divin, ils immolèrent les troupeaux de bœufs, d'ânes et de brebis, de sorte que de la cité maudite il ne resta pas un être vivant.

Les deux explorateurs avaient été envoyés par Josué dans la maison de Rahab pour l'en faire sortir avec ses parents, ses frères et les autres membres de sa famille. Ils la sauvèrent, comme ils le lui avaient promis par serment, emportèrent de sa maison les objets qui lui appartenaient, et lui dressèrent une tente près du camp d'Israël. Plus tard, quand elle eut renoncé aux faux dieux, elle put se mêler au peuple de Jéhovah, et on lui donna pour époux Salmon, qui fut le père de Booz.

La ville de Jéricho fut livrée aux flammes, après qu'on en eut retiré l'or et l'argent, les vases de fer et d'airain, pour les placer dans le trésor de Jéhovah; et quand la cité des Palmes ne fut plus qu'un monceau de cendres, Josué s'écria : « Malheur à l'homme qui tentera de relever les murailles de Jéricho! Périssent son premier-né le jour où il en posera les fondements, et le dernier de ses fils le jour où il en posera les portes! »

A partir de ce moment, le nom de Josué devint célèbre dans tout le pays, et l'on vit clairement que le Seigneur était avec lui comme autrefois avec Moïse.

**CRIME D'ACHAN
BÉNÉDICTIONS ET MALÉDICTIONS**

Maître de Jéricho et du pays d'alentour, Josué résolut de pousser plus loin ses conquêtes sans laisser aux ennemis le temps de se liguier contre lui. A quelques lieues de là, près de Béthel, où dressèrent autrefois leurs tentes Abraham, Isaac et Jacob, s'élevait la ville d'Haï, qui se préparait à la résistance. Il y envoya des espions pour reconnaître les forces dont elle disposait. S'étant acquitté de leur mission, ceux-ci lui firent un rapport bien propre à l'encourager. « Inutile, lui dirent-ils, d'engager beaucoup de monde dans cette expédition. Deux ou trois mille hommes suffiront pour détruire la cité. A quoi bon mettre en branle tout un peuple pour attaquer une poignée de combattants ? »

De fait, la population d'Haï ne montait qu'à douze mille hommes environ. Josué choisit trois mille de ses meilleurs guerriers pour s'emparer de la ville; mais, au premier engagement, ils tournèrent le dos à l'ennemi, laissant sur place trente-six des leurs. Poursuivis par les gens d'Haï sur les escarpements des montagnes jusqu'à la ville de Sabarim, grand nombre de fuyards perdirent la vie.

Cette déroute à laquelle on ne pouvait s'attendre, jeta tout le peuple dans une véritable consternation. Les plus braves se sentaient défaillir. Josué lui-même, voyant Dieu,

son seul espoir, l'abandonner au moment du danger, déchira ses vêtements et se couvrit la tête de cendres. Entouré des vieillards d'Israël, le front dans la poussière devant l'arche du Seigneur, il ne put s'empêcher de se plaindre à Jéhovah.

« Hélas ! hélas ! s'écriait-il, ne nous avez-vous transportés au-delà du fleuve que pour nous livrer aux mains de ces Amorrhéens et nous faire périr jusqu'au dernier ? En ce cas, mieux eût valu pour nous rester de l'autre côté du Jourdain et y établir toutes les tribus. Seigneur, mon Dieu, que répondre à ce peuple qui comptait sur vous, maintenant qu'il voit ses guerriers tourner le dos à l'ennemi ? Et vous-même, ô Jéhovah ! quand les habitants de ce pays, triomphants de notre défaite, se seront confédérés contre nous et nous auront exterminés, que deviendra l'honneur de votre nom ?

— Lève-toi, répondit le Seigneur, et ne reste pas plus longtemps le front dans la poussière. Israël a commis un crime contre moi : violant le pacte de l'alliance, ils ont osé soustraire des objets soumis à l'anathème et les cacher ensuite au milieu d'objets profanes pour voiler leur larcin. Israël ne pourra soutenir le choc de l'ennemi, mais il prendra honteusement la fuite aussi longtemps qu'il restera sous le poids de l'anathème. Je ne serai plus avec vous jusqu'au jour où vous aurez exterminé le coupable. Lève-toi donc et dis au peuple : Préparez-vous à paraître demain devant le Seigneur. L'anathème est sur toi, ô Israël, et tu ne pourras résister à l'ennemi qu'après avoir extirpé de ton sein celui que le crime a souillé. Demain rassemblez-vous par ordre de tribus, de familles et de maisons. Celui que le sort aura désigné comme coupable subira le supplice du feu en expiation du crime horrible commis contre le Seigneur. »

Le lendemain, toutes les tribus se rangèrent devant Josué. Le sort désigna la tribu de Juda, dans la tribu de Juda, la famille de Zaré, dans la famille de Zaré, la maison

de Zabdi, et dans cette maison Achan, fils de Charmi. Tous les yeux se tournèrent vers le coupable.

« Mon fils, dit Josué, rends gloire au Dieu d'Israël : confesse avec sincérité la faute que tu as commise.

— C'est vrai, répondit Achan, j'ai péché contre le Seigneur, et voici les faits tels qu'ils se sont passés. Parmi les dépouilles de Jéricho, j'ai remarqué un riche manteau d'écarlate et une lame d'or de cinquante sicles. Emporté par ma convoitise, j'ai dérobé ces objets, puis j'ai creusé le sol de ma tente et les y ai cachés. »

Des émissaires de Josué coururent aussitôt à la tente d'Achan et trouvèrent à l'endroit désigné l'argent et le manteau. Les ayant apportés au milieu de l'assemblée, ils les déposèrent devant le tabernacle du Seigneur.

Le crime était donc palpable. A l'instant, Josué donna l'ordre de saisir Achan, ainsi que l'or et le manteau, son argent, ses fils et ses filles, ses bœufs, ses ânes et ses brebis, sa tente et tout son ameublement. Puis ayant pour cortège tout Israël, le prévaricateur fut conduit dans la vallée d'Achor.

« Le mal que tu nous as fait, s'écria Josué, Dieu va te le rendre aujourd'hui ! »

Aussitôt le peuple ramassa des pierres et se mit à lapider le coupable. Tout ce qui lui avait appartenu périt par le feu. Sur son cadavre les enfants d'Israël amoncèrent un tas de pierres pour perpétuer le souvenir de l'expiation. Ils donnèrent même à cette vallée le nom d'Achor, qui veut dire trouble, en souvenir du désastre causé par le crime d'Achan.

L'acte de réparation accompli, la colère de Dieu se calma. « Maintenant, dit-il à Josué, cesse de craindre et ne tremble plus. A la tête des guerriers d'Israël, marche contre la ville d'Haï. Je livrerai dans tes mains, son roi, son peuple, ses maisons et son territoire. Tu la traiteras comme tu as traité Jéricho, mais le peuple pourra se réserver le butin et les troupeaux. »

Sur l'ordre de Dieu, Josué usa d'un stratagème habile pour s'emparer de la cité sans exposer ses guerriers. Il plaça cinq mille hommes en embuscade à l'occident de la place, en leur recommandant de se tenir prêts à y entrer, lorsque lui, avec ses troupes, présenterait la bataille aux ennemis du côté opposé. « Aussitôt qu'ils sortiront pour combattre, ajouta-t-il, nous simulerons une nouvelle panique et nous prendrons la fuite. Ils nous poursuivront dans la campagne, s'imaginant que nous reculons tout de bon comme au premier combat, et quand vous les verrez dispersés dans la plaine, vous quitterez votre embuscade, vous pénétrerez dans la ville et la livrerez aux flammes. »

Ces dispositions prises, Josué passa en revue ses compagnons, se mit à leur tête au milieu de la nuit, et vint camper au nord de la ville au milieu d'une vallée. De grand matin, le roi d'Haï aperçut les assaillants et sortit avec son armée pour leur tenir tête, sans se douter que derrière lui les troupes placées en embuscade épiaient toutes ses démarches. A peine avait-il quitté ses murailles que, prenant la fuite comme il était convenu, Josué et les siens s'élançèrent dans la campagne, entraînant les ennemis après eux. Pleins de joie et d'ardeur, ceux-ci poussaient des cris de victoire et s'animaient si bien l'un l'autre à poursuivre les fuyards que pas un seul homme en armes ne resta dans Haï et Béthel. A ce moment, le Seigneur dit à Josué :

« Lève ton bouclier contre la ville d'Haï, je vais la livrer en ton pouvoir. »

Josué obéit : à l'instant les soldats de l'embuscade se précipitent sur la ville qu'ils trouvent ouverte, et y mettent le feu. Un tourbillon de flammes et de fumée monte vers le ciel. Frappées d'épouvante à ce spectacle, les troupes du roi d'Haï veulent rétrograder pour porter secours à la ville, mais les soldats de Josué, sachant ce que signifiait l'incendie, font immédiatement volte-face et chargent avec impétuosité ceux qui les poursuivaient tout à l'heure. En

même temps, les guerriers de l'embuscade sortent de la ville et barrent le chemin aux malheureux qui veulent y rentrer. Ainsi enveloppés de toutes parts, les gens d'Haï furent taillés en pièces, et de ces milliers d'hommes, pas un seul n'échappa à la mort. Seul, le roi fut pris vivant et livré à Josué.

La cité fut entièrement réduite en cendres. Le bras tendu, Josué tint son bouclier levé jusqu'après l'extermination de tous les habitants d'Haï. Les troupeaux et le reste du butin furent divisés entre les enfants d'Israël. Quant au roi ennemi, Josué le fit suspendre à un gibet jusqu'au coucher du soleil; puis, on détacha le cadavre de la croix et on l'ensevelit, à l'entrée de la ville, sous un monceau de pierres, qui se dressa devant tous comme un monument des vengeances du Seigneur.

Après la destruction de Jericho et d'Haï, les deux remparts de la vallée occidentale du Jourdain, il y eut parmi les peuples chananéens une telle impression de terreur que Josué put s'avancer jusqu'au cœur du pays sans être attaqué. Il en profita pour accomplir une cérémonie prescrite par Moïse, et qui devait avoir lieu dans un endroit déterminé par lui, aussitôt que le peuple aurait pu s'en approcher après le passage du Jourdain. Il s'agissait d'un renouvellement solennel de l'alliance faite avec Jéhovah, le grand Dieu qui venait de mettre Israël en possession de la terre promise. Moïse attachait tant d'importance à cet acte de reconnaissance qu'il avait indiqué les sacrifices à faire et les rites à suivre dans l'accomplissement de ce grand devoir.

Se conformant de point en point à ces instructions, Josué, suivi de tout le peuple, pénétra jusqu'à Sichem, lieu désigné pour la cérémonie. Sichem était pour les Israélites la ville des grands souvenirs. Là, le pèlerin de la Chaldée, leur père Abraham avait élevé le premier autel à Jéhovah; là, Jacob, au retour de la Mésopotamie, avait consacré sa famille au Dieu vivant, acheté le champ dont plus tard hérita Joseph, creusé le puits près duquel, deux

mille ans après, se reposera le Fils de Dieu ! Rien d'étonnant que Moïse eût désigné cet emplacement comme le rendez-vous du peuple dans la terre de promission. « Vous vous réunirez près de Sichem, avait-il dit, au pied des monts Hébal et Garizim, où seront prononcées de nouveau les bénédictions inscrites dans la Loi. »

Près de Sichem s'élèvent en amphithéâtre, par une suite de gradins gigantesques, deux monts célèbres, l'Hébal et le Garizim, séparés l'un de l'autre par une étroite vallée. Sur le sommet de l'Hébal, à trois mille pieds au-dessus de la grande mer, on dressa un autel de pierres brutes, que le fer n'avait point touchées, sur lequel de nombreuses victimes furent offertes au Seigneur ; puis, des prêtres, répandus dans le peuple, lurent à tous le livre de la Loi, afin de rappeler aux tribus les conditions de l'alliance proposée par Jéhovah.

La lecture terminée, les prêtres, portant sur leurs épaules l'Arche sainte, descendirent avec leur précieux fardeau jusqu'au fond de la vallée, et prirent place entre les deux montagnes. Autour de l'Arche se rangèrent tous les membres des familles sacerdotales et lévitiqnes, entourées elles-mêmes des anciens du peuple, des juges et des chefs d'Israël. Quand cette multitude choisie, formant pour ainsi dire la cour de l'Éternel, eut rempli la vallée, les tribus de Siméon, de Lévi, de Juda, d'Issachar, de Joseph et de Benjamin s'échelonnèrent sur le versant du Garizim, et les six autres tribus, de Ruben, de Gad, d'Aser, de Zabulon, de Dan et de Nephthali occupèrent les flancs de l'Hébal. Alors, du centre de l'immense assemblée, silencieuse et profondément recueillie, Josué bénit au nom du Seigneur le peuple d'Israël : « Que Jéhovah, s'écria-t-il, répande sur vous toutes ses bénédictions ; qu'il soit votre défenseur ; qu'il jette sur vous un regard de grâce et de miséricorde ; qu'il attire à lui tous les cœurs et qu'il vous donne la paix ! »

Le moment solennel était arrivé. Le peuple tout entier

allait lui-même prononcer sa sentence de vie ou de mort en ratifiant les bénédictions prononcées en faveur des observateurs fidèles de la loi et les malédictions édictées contre ses transgresseurs. Un grand silence se fit, puis la voix des prêtres, dominant toute l'assemblée, prononça, du haut de l'Hébal, les formules prescrites par Moïse :

« Malédiction sur l'homme qui sculpte l'image des faux dieux sur la pierre, le bois ou le bronze, œuvre abominable devant le Seigneur! »

« *Amen!* » répondirent les douze tribus dans une immense acclamation, répétée par les échos des montagnes.

« Malédiction, reprirent les prêtres, sur l'homme qui n'honore point son père et sa mère! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur l'homme qui blesse les droits de son frère en déplaçant la borne de son héritage! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur le barbare qui égare l'aveugle dans son chemin! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur l'homme qui pervertit les voies de la justice pour opprimer l'étranger, la veuve ou l'orphelin! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur les vicieux, dont les infâmes passions ne respectent ni les lois de la nature, ni les saintes lois du mariage! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur l'assassin qui frappe sa victime dans l'ombre! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur la main qui reçoit le prix du sang innocent! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur l'homme qui ne demeurera pas fidèle à toutes les paroles de la Loi et n'y conformera pas sa vie entière.

Le peuple : « *Amen!* »

Après cette dernière acclamation, la voix des lévites se fit entendre des hauteurs du Garizim : elle redisait les bénédictions du Seigneur :

« Israël, si tu gardes la parole du Seigneur ton Dieu, si tu accomplis fidèlement ses préceptes, il t'élèvera au-dessus de tous les peuples de la terre et te comblera de ses bénédictions.

« Tu seras béni dans l'intérieur de tes cités, tu seras béni dans tes campagnes.

« Tu seras béni dans tes fils, dans les produits de ton sol et les fruits de tes troupeaux.

« Tu seras béni dans l'abondance des récoltes qui rempliront tes greniers, et le pauvre s'enrichira des restes de tes moissons.

« Le Seigneur inclinera devant toi les ennemis qui s'opposent à ta marche triomphale; il multipliera ses bénédictions sur tes celliers, sur les ouvrages de tes mains, sur la terre de promesse. Tu seras son peuple saint, son peuple choisi, et tous les peuples, te sachant le protégé de Jéhovah, trembleront devant toi! »

A chacune de ces bénédictions, la foule enthousiaste répondait tout d'une voix : « *Amen!* »

Telle fut cette scène grandiose qui dépasse en majesté tout ce que l'imagination peut concevoir. En ce grand jour, les douze tribus d'Israël se lièrent au Seigneur par un engagement solennel, et nul violateur de la Loi ne pourra dans l'avenir prétexter son ignorance. La nation tout entière, les femmes, les enfants, les étrangers établis en Israël, entendirent la nouvelle promulgation des préceptes mosaïques et furent témoins du renouvellement de l'alliance.

IV

LES GABAONITES. — SOLEIL, ARRÊTE-TOI

A. M. 2554 — A. C. 1447.

Pour arrêter la marche triomphante de Josué, les rois chananéens ne virent d'autre moyen que de former entre eux une vaste coalition et d'écraser sous le nombre de leurs guerriers ces terribles envahisseurs. Une ligue de tous les peuples au-delà du Jourdain, des chaînes du Liban aux rivages de la grande Mer, recruta tous les hommes valides de la montagne ou de la plaine, et décréta l'extermination des Israélites. Faisant trêve à leurs rivalités, Héthéens, Amorrhéens, Chananéens, Phérezéens, Hévéens, Jébuséens, unis contre l'ennemi commun, n'eurent plus qu'une pensée, qu'une volonté : chasser l'étranger de leur pays.

Il y eut cependant une exception. Les habitants de Gabaon, ville importante située près d'Haï, et seulement à deux jours de marche de Galgala, où campait l'armée de Josué, se voyaient les premiers menacés. Ils n'ignoraient pas l'ordre donné par Jéhovah aux enfants d'Israël d'expulser les Chananéens de la terre promise. D'un autre côté, l'exemple de Jéricho et d'Haï disait assez quel traitement leur était réservé s'ils tentaient de s'opposer par la force aux conquêtes de Josué. Pour sauver leur vie, ils résolurent donc de se séparer de leurs compatriotes et de traiter d'une manière ou d'une autre avec les Israélites. Le difficile était de cacher leur origine, car s'ils se présentaient comme chananéens, voisins d'Haï et de Jéricho, ils risquaient fort

d'être traités, malgré leur attitude pacifique, comme les autres peuples voués à l'anathème. Dans cette persuasion, ils eurent recours à un artifice qui leur réussit pleinement.

Les Israélites virent un jour arriver à leur camp toute une caravane de gens qui paraissaient venir d'un pays très lointain. Leurs montures fatiguées étaient chargées de vieux sacs hors d'usage et d'outres rompues et misérablement recousues; leurs vêtements en lambeaux, leurs chaussures rapiécées, le pain dur et moisi qu'ils traînaient avec eux, tout faisait conjecturer qu'ils arrivaient d'un long et pénible voyage. Du reste, en abordant les Israélites, qui les considéraient très curieusement, ils dirent qu'ils venaient d'une terre inconnue, située à des distances énormes du Jourdain, dans le but de faire alliance avec le peuple d'Israël. On leur répondit que s'ils habitaient une partie du territoire dont Jéhovah avait octroyé la possession à ses enfants, il serait impossible de traiter avec eux. Nullement déconcertés par cette réponse, ils se présentèrent devant Josué et lui offrirent leurs hommages de l'air le plus humble et le plus candide :

« Nous sommes vos serviteurs, » lui dirent-ils avec grand respect.

— Qui êtes-vous, demanda Josué, et d'où venez-vous?

— D'un pays fort éloigné d'ici, répondirent-ils en évitant avec soin d'articuler aucun nom. Serviteurs dévoués, nous venons solliciter votre amitié, attirés par la renommée des prodiges qu'opère votre Dieu. Il n'est bruit dans nos parages que de sa merveilleuse puissance, des grands événements survenus en Égypte, du traitement infligé naguère à deux rois amorrhéens établis de l'autre côté du fleuve, Sehon, roi d'Hésébon, et Og, roi de Basan. Aussi nos anciens, d'accord avec les habitants de la contrée, nous ont priés de nous munir de vivres et d'entreprendre ce très long voyage pour vous demander de conclure un traité d'alliance avec vos serviteurs. Excusez le pitoyable état dans lequel nous paraissons devant vous. Ces pains étaient encore

chauds quand nous quittâmes nos maisons, mais il y a de cela si longtemps que les voilà durcis et desséchés au point de tomber en poussière. Nous avons mis notre vin dans des outres neuves, et les voilà rompues et déchirées. Nous n'avons plus que des haillons sur le corps, et nos sandales, pleines de trous, sont usées à force de traîner sur cette interminable route. »

Les Israélites écoutaient avec intérêt le récit de ces voyageurs simples et naïfs. Ils voulurent même goûter de ce pain moisi qu'on leur présentait comme une preuve de la véracité des étrangers; puis, sans prendre la peine de consulter le Seigneur, ils se déclarèrent satisfaits. Josué fit donc la paix avec les ambassadeurs des Gabaonites, se lia envers eux par un traité d'alliance et leur assura la vie sauve, ce qui fut ratifié par le peuple sous la foi du serment. Heureux du succès de leur singulier stratagème, les prétendus voyageurs rentrèrent à Gabaon avec leur traité de paix.

Mais la vérité ne pouvait tarder à être connue. Trois jours après, les Israélites quittèrent leur campement de Galgala pour marcher à l'ennemi. Arrivés sur le territoire des Gabaonites, quelle ne fut pas leur surprise de retrouver à Gabaon, à Caphira, à Béroth, à Cariathiarim, les étranges voyageurs, venus apparemment d'un autre monde. Ils demandaient grâce pour leur peuple, en vertu du pacte d'alliance conclu avec Israël. Par respect pour le serment fait au nom de Dieu, les princes du peuple sauvèrent du dernier supplice les fourbes qui les avaient joués. Cet acte de clémence occasionna des murmures dans le peuple et dans l'armée, mais les chefs d'Israël se disculpèrent en alléguant le serment sacré qui leur interdisait toute violence. « Nous leur laisserons la vie, dirent-ils, pour ne pas exciter par un parjure la colère de Dieu contre nous, mais la fourberie de ces hommes ne restera cependant pas impunie. Ils vivront esclaves du peuple qu'ils ont trompé, occupés à couper le bois et à porter l'eau partout où besoin sera. »

Après ce jugement, Josué fit comparaître les Gabaonites :

« Pourquoi, dit-il, usant de rusé vous avez-vous fait accroire que vous habitiez fort loin de nous, pendant que vous viviez au plein cœur du pays que le Seigneur nous a donné ? »

— Parce que, répondirent-ils sincèrement, on nous a prévenus que le Seigneur votre Dieu avait promis à son serviteur Moïse de vous livrer cette terre et d'en disperser tous les habitants. Cette nouvelle nous a causé de mortelles frayeurs, et dès lors nous n'avons plus pensé qu'à trouver un moyen de sauver notre vie. De là l'artifice dont nous nous sommes servis pour obtenir de vous un traité d'alliance. Maintenant nous sommes dans vos mains, faites de nous ce qui vous paraîtra juste et équitable. »

Malgré les sollicitations du peuple, Josué ne rétracta point les engagements qu'il avait pris. Usant de son autorité, il défendit de faire le moindre mal aux Gabaonites ; mais d'accord avec les princes d'Israël, il décréta que cette peuplade chananéenne, désormais employée au service du peuple et du Tabernacle, ferait chaque jour les approvisionnements nécessaires d'eau et de bois, partout où il plairait au Seigneur de transporter l'Arche sainte. La sentence fut exécutée à partir de ce jour, et depuis ce temps les Gabaonites vécurent en paix au milieu des enfants d'Israël.

La défection des Gabaonites déconcerta les rois confédérés, qui comptaient principalement sur cette cité pour organiser la résistance. Plus forte et plus populeuse qu'Haï, la ville royale de Gabaon, l'une des plus importantes de la Palestine, était partout très renommée pour la vaillance de ses guerriers. Et voilà que ceux-ci passent à l'ennemi, avec armes et bagages. Après la destruction de Jéricho et d'Haï, il fallait à toute force combattre les traîtres et s'emparer de leur cité, puis l'opposer comme une barrière au torrent dévastateur.

Adonisédech, roi de Jébus, forteresse située dans les

montagnes à quelques lieues seulement de Gabaon, se voyant menacé sur les frontières du nord, fit un appel désespéré aux rois des contrées méridionales. Des émissaires, expédiés aux rois d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Eglon, leur portèrent ce message : « Venez vous joindre à moi avec toutes les forces dont vous disposez, pour attaquer la ville de Gabaon qui s'est livrée à Josué, le chef des tribus d'Israël. » Quelques jours après, les cinq rois, entourés d'une foule innombrable de soldats, établissaient leur camp devant Gabaon qui se trouva bientôt complètement assiégée.

Bloqués dans leur cité, trop faibles pour faire une sortie et se mesurer avec l'ennemi, les Gabaonites dépêchèrent en toute hâte quelques-uns des leurs à Josué, alors au camp de Galgala, pour le supplier de venir à leur secours. « Ne refusez pas, disaient-ils, de prêter main-forte à vos serviteurs. Les rois amorrhéens de la montagne se sont ligüés contre nous. Vite, arrivez avec vos guerriers pour nous délivrer. »

Josué n'attendait qu'une occasion favorable pour se remettre en campagne. Après la réception de ce message, il sortit de Galgala, suivi de toutes ses troupes, que leurs récents succès avaient enflammées d'ardeur. Du reste, le Seigneur prit soin de les encourager lui-même : « Sois sans crainte, dit-il à Josué, je les livrerai dans tes mains, et nul ne pourra te résister. »

L'armée marcha toute la nuit, afin de surprendre l'ennemi à la pointe du jour, ce qui eut lieu en effet. Ne pouvant s'attendre à une attaque aussi brusque, les cinq rois confédérés faiblirent au premier choc et virent bientôt le trouble et la confusion dans leurs rangs. Les Israélites en profitèrent pour tomber sur eux avec fureur. Ils en firent un affreux carnage autour de Gabaon, puis ils se mirent à la poursuite des fuyards sur les escarpements qui conduisent à Béthoron, et sur les routes d'Azéca et de Macéda.

A la descente de Béthoron, lorsqu'ils pensaient échapper

aux vainqueurs acharnés à les poursuivre, les Chananéens rencontrèrent un ennemi plus terrible encore. Du haut du ciel, Dieu fit tomber sur eux une pluie d'énormes pierres, qui en écrasa un grand nombre sur le chemin d'Azéca. Cette grêle miraculeuse tua plus d'hommes que le glaive des enfants d'Israël.

Cependant les vaincus fuyaient dans toutes les directions, et le jour n'allait pas suffire pour les exterminer tous. Emporté par son ardeur, poussé par une impulsion secrète, Josué s'écrie tout à coup : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, reste immobile au-dessus de la vallée d'Aïalon ! » Docile à la voix du serviteur de Dieu, le soleil s'arrêta dans son cours, la journée se prolongea de douze heures, la lune resta immobile. Le Seigneur, qui combattait pour Israël, lui donna ainsi le temps de compléter sa victoire.

Sur son ordre, les Israélites s'acharnèrent à la poursuite des vaincus. Ne sachant plus où fuir pour échapper à la mort, les cinq rois s'étaient cachés dans une grotte, près de Macéda. L'ayant appris, Josué dit à ses compagnons : « Roulez de grosses pierres à l'entrée de la caverne et placez-y des gardes qui veilleront sur les prisonniers jusqu'à la fin du combat. Pour vous, continuez à poursuivre les fuyards, et ne laissez pas s'abriter de nouveau dans leurs forteresses ces ennemis que Dieu livre entre vos mains. »

Dès lors le désastre se changea pour les Chananéens en véritable destruction. Presque tous tombèrent sous le glaive des fils d'Israël ; quelques-uns à peine parvinrent à s'échapper en se renfermant dans les forteresses. Quant aux soldats de Josué, ils rentrèrent triomphants à Macéda : Dieu avait si bien protégé les siens, que pas un n'avait reçu la moindre blessure.

Josué se ressouvint alors des rois confédérés. Il donna l'ordre d'ouvrir la caverne et d'amener devant lui les cinq prisonniers, puis, ayant convoqué les chefs de son armée, il leur montra les rois chananéens humiliés et confondus :

« Posez le pied sur le cou de ces potentats, » leur dit-il. Et quand les guerriers eurent foulé aux pieds ces rois vaincus, il ajouta : « Maintenant bannissez toute crainte, et marchez en avant avec intrépidité : ainsi le Seigneur traitera tous les ennemis que vous aurez à combattre. » Les cinq rois furent mis à mort en sa présence. Leurs cadavres, attachés à des poteaux jusqu'au coucher du soleil, puis jetés dans la caverne où ils avaient pensé trouver leur salut, montrèrent aux enfants d'Israël que nulle puissance ne résiste à Jéhovah.

Pour terminer cette grande journée, Josué prit d'assaut la ville de Macéda, devant laquelle ses troupes étaient campées. Tous les habitants, y compris le roi, furent passés au fil de l'épée. Selon l'ordre reçu de Dieu, il ne fit grâce à qui que ce soit. De Macéda il se dirigea sur Lebna qui eut le même sort; puis il investit Lachis qu'il détruisit avec tout son peuple, après avoir exterminé Horam, roi de Gazer, accouru pour défendre la place assiégée. De Lachis et de Gazer, il passa successivement à Eglon, à Hébron et Dabir. Ces villes furent incendiées, et leurs habitants passés au fil de l'épée jusqu'au dernier.

Cette campagne se termina par la prise de possession de toute la partie méridionale de la Palestine, de Cadesbarné à Gaza et de Gosen à Gabaon. Une seule expédition avait suffi pour abattre les rois et leurs guerriers, occuper les montagnes et s'emparer des places fortes, car le Seigneur combattait avec Israël.

Josué n'ignorait pas d'où lui venait la victoire. De retour au camp de Galgala, le peuple et l'armée célébrèrent avec enthousiasme la puissance du Dieu d'Israël, et sa merveilleuse bonté qui daigna faire un grand miracle pour donner à son peuple le temps d'exterminer ses ennemis. Du reste, jamais Israël n'oublia ce prodige éclatant. On le trouve relaté au Livre des Justes, où il est écrit : « Le soleil s'arrêta au milieu du ciel pendant l'espace d'un jour, et jamais, ni avant ni après, il n'y eut de jour d'une

pareille longueur. Dieu qui combattait pour Israël, fit ce miracle à la voix de son serviteur. » Plus de mille ans après, les compatriotes de Josué rappelaient à leurs enfants le souvenir de ce jour unique entre tous : « Josué, fils de Nun, disaient-ils, a vérifié son nom qui signifie *Sauveur*. Il a sauvé les élus de Dieu, renversé les ennemis qui se levaient contre lui, et conquis l'héritage d'Israël. Personne n'a pu lui résister, car le Seigneur amenait les ennemis à ses pieds. N'a-t-il pas dans sa colère arrêté le soleil, et prolongé de douze heures la durée du jour? A sa prière, le Seigneur n'a-t-il pas accablé ses ennemis sous une pluie de pierres? Il fondit avec impétuosité sur les troupes ennemies, et il les tailla en pièces à la descente de la vallée, afin que les nations reconnussent la puissance du Seigneur, et apprissent qu'il n'est pas aisé de combattre contre Dieu¹. »

1. Eccli. XLVI, 1-8.

DERNIÈRE CAMPAGNE. -- LES DOUZE TRIBUS

Les conquêtes de Josué dans la partie méridionale de la Palestine épouvantèrent les rois du nord. Évidemment, après quelques mois de repos dans son camp de Galgala, l'invincible chef des Israélites allait reprendre l'offensive et poursuivre son œuvre d'extermination à travers les tribus non encore soumises à son joug. Afin d'opposer, s'il était possible, une barrière à la marche des envahisseurs, le roi d'Asor, Jabin, le plus grand chef du pays, résolut de réunir en faisceau les forces de ses voisins et d'écraser ainsi par le nombre l'armée d'Israël. Il envoya donc des messagers à Jobab, roi de Madon, au roi de Séméron, au roi d'Achsaph, aux princes du nord établis dans les montagnes ou les plaines voisines de Génésareth, ainsi qu'aux chefs disséminés dans les campagnes de Dor, du côté de la grande mer. A sa voix, de l'orient et de l'occident, Chananéens, Amorrhéens, Héthéens, Jébuséens des montagnes, Hévéens dispersés au pied de l'Hermon, se levèrent comme un seul homme, décidés à vaincre ou à mourir. Et cette multitude, innombrable comme le sable des mers, avec sa formidable cavalerie, ses chariots de guerre plus formidables encore, accourant de tous côtés sous la direction de leurs chefs, vint camper près du lac Mérom pour livrer bataille aux enfants d'Israël.

Le moment était décisif pour Josué. La victoire le ren-

dait maître de toute la terre promise, mais aussi la défaite pouvait anéantir son armée. A ne considérer que les forces humaines, il devait succomber, car outre l'avantage du nombre, les ennemis disposaient d'une forte cavalerie et de ces terribles chariots de guerre dont les Israélites étaient absolument dépourvus. Mais Dieu le voulait ainsi pour montrer une fois de plus à son peuple comme à ses adversaires la puissance de son bras. Aussi, pendant les préparatifs du combat, fit-il entendre à Josué cette parole rassurante :

« Ne crains pas : demain à pareille heure je livrerai entre tes mains les bataillons ennemis. En présence de ton peuple tu les mettras en pièces, tu couperas les jarrets de leurs chevaux, et tu brûleras leurs chariots de guerre. »

La promesse de Jéhovah se réalisa de point en point. Parfaitement renseigné sur les dispositions prises par les chefs confédérés, Josué se rapprocha du lac Mérom au moment où personne ne l'y attendait, tomba comme la foudre sur l'armée ennemie, et la mit en déroute. Ainsi livrés par Jéhovah, les Chananéens, poursuivis l'épée dans les reins par les Israélites, s'enfuirent dans toutes les directions jusqu'à la grande cité de Sidon du côté de la mer et jusqu'aux sources du Jourdain, vers l'orient. Selon la parole de Dieu à Josué, les soldats furent exterminés, les chevaux abattus, les chars incendiés, et cette puissante armée disparut au souffle de Jéhovah comme la poussière du chemin balayée par l'ouragan.

Maître du champ de bataille, Josué tourna ses armes contre les cités rebelles, et en premier lieu contre Asor, où Jabin avait trouvé un refuge après la défaite de ses troupes. L'ayant prise d'assaut, les Israélites en massacrèrent tous les habitants, sans en excepter le roi, puis la livrèrent aux flammes. Les villes circonvoisines eurent le même sort. Furent exceptées seulement les forteresses placées sur les hauteurs, où les ennemis parvinrent à trouver un abri. Quant au butin trouvé dans ces cités, aux

bestiaux enlevés à l'ennemi, tout fut partagé entre les enfants d'Israël.

Ainsi finit cette guerre d'extermination qui dura sept longues années. Si l'on excepte les habitants de Gabaon qui se soumirent volontairement à Josué, aucune des tribus chananéennes ne se rendit sans combattre. Dieu, qui les avait condamnées pour leurs crimes, leur fit entreprendre cette guerre désespérée contre son peuple, afin que, succombant dans le combat, elles ne méritassent aucune clémence.

Après sa victoire du lac Mérôm, Josué se trouva maître de tout le pays de Chanaan, plaines et montagnes, depuis la terre de Gosen jusqu'au Liban et l'Hermon. Outre les chefs des pays situés au delà du Jourdain, qu'il avait vaincus du temps de Moïse, plus de trente rois étaient tombés sous ses coups depuis le passage du fleuve. Les redoutables géants, appelés Enacim, établis sur les montagnes d'Hébron, de Dabir et d'Anab, ne purent tenir devant lui. Ils périrent dans les combats ou se réfugièrent chez les Philistins, dans les villages de Gaza, de Geth ou d'Azot. Du reste, reconnaissant envers le Seigneur qui dirigeait ses pas au milieu de ces peuples ennemis, Josué ne s'écarta pas un instant des sentiers que Dieu lui avait donnés par Moïse, son serviteur.

Il était âgé de cent ans quand, après avoir vaincu tous les rois de la Palestine, il se vit enfin maître de cette terre promise par Jéhovah aux enfants d'Israël, et cependant il lui restait à remplir une tâche non moins importante. Un jour il entendit la voix du Seigneur qui la lui rappelait avec instance :

— « Tu as vécu longtemps sur cette terre, disait-elle, et voilà que la vieillesse arrive pour toi. Avant de mourir, tu dois maintenant partager entre les enfants d'Israël tout ce pays conquis et abandonné par ses premiers habitants. »

Sur les douze tribus qui composaient la famille de Jacob, trois avaient déjà reçu leur part. Les enfants de Ruben et

de Gad, ainsi que la moitié de la tribu de Manassé, s'étaient en effet établis, du vivant de Moïse, sur la terre conquise à l'orient du Jourdain. Quant à la tribu de Lévi, tout entière consacrée au Seigneur, elle ne devait point posséder de territoire particulier, mais habiter dans les différentes tribus certaines villes déterminées. Il s'agissait donc de diviser le pays conquis en neuf portions, et de les assigner ensuite aux représentants des enfants de Jacob.

Quand vint le jour fixé pour le partage du sol, les princes des tribus s'assemblèrent en conseil devant tout le peuple, sous la présidence de Josué, assisté du grand-prêtre Eléazar. Le sort devait décider quel serait l'héritage de chaque tribu, selon l'ordre de Moïse et les prescriptions formelles de Jéhovah; le Dieu qui gouverne tout dans sa sagesse, et qui déjà mit sur les lèvres de Jacob et de Moïse les destinées prophétiques des douze patriarches, se chargeait de diriger lui-même le sort, et d'attribuer à chacune la portion de territoire qui lui convenait, selon le nombre et l'importance des familles.

Plus puissante et plus nombreuse que toutes les autres, la tribu de Juda fut appelée la première. Le vieux Jacob n'avait-il pas dit sur son lit de mort que Juda régnerait sur ses frères, et que le sceptre demeurerait dans sa maison jusqu'à l'avènement du grand Roi? Il lui fut octroyé un territoire considérable au midi de la Palestine entre la mer Morte et la grande mer, qui lui servirent de limites.

Cette première attribution donna lieu à une scène des plus touchantes. Devant l'assemblée parut tout à coup un vieillard de Juda, respecté de tous par sa prudence non moins que par sa vaillance : c'était Caleb, le seul des compagnons de Moïse qui, avec Josué, eut passé le Jourdain. Prenant la parole au milieu de ses frères, il adressa cette requête à Josué, au général dont il avait partagé les dangers sur les champs de bataille :

« Vous vous rappelez sans doute, lui dit-il, les paroles que le Seigneur adressa près de Cadesbarné à son servi-

teur Moïse, paroles qui nous concernaient, vous et moi. J'avais quarante ans quand l'homme de Dieu m'envoya dans cette terre promise pour l'explorer et lui rendre compte ensuite du jugement que nous en aurions porté. Or ceux de nos frères qui m'avaient accompagné, s'attachèrent dans leurs rapports à effrayer et à décourager le peuple; pour moi je restai fidèle au Seigneur mon Dieu, ce qui détermina Moïse à me faire cette promesse sous la foi du serment : « La terre que ton pied a foulée, tu la posséderas éternellement, toi et tes fils, en récompense de ta fidélité au Seigneur notre Dieu.

« Et voilà que, fidèles à ses décrets, le Seigneur m'a conservé la vie jusqu'à ce jour. Il y quarante-cinq ans que Moïse prononçait ce serment, alors que nous cheminions à travers le désert; j'ai aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans, et je suis aussi fort qu'au jour où je partis pour explorer le pays que nous venons de conquérir, aussi vigoureux quand il s'agit de marcher ou de combattre. Donnez-moi donc, en accomplissement des promesses que je viens de rappeler, cette montagne, dominée par les grandes cités et les forteresses des Enacim. Que je voie si le Seigneur est toujours avec moi, et s'il me donnera d'exterminer cette race impie. »

Josué bénit le vieux guerrier, et lui donna en propriété la ville d'Hébron, patrie des géants. Le courage de Caleb ne faillit pas. Il tua trois fils d'Enac, déjà redevenus maîtres du pays, et vint mettre le siège devant Dabir, la cité des lettres. — « Qui prendra Dabir, s'écria-t-il, aura ma fille Axa en mariage. » A ce mot, son neveu Othoniel s'élança en avant, et prit la place d'assaut.

Comme Caleb, les vaillants fils de Juda durent, pour jouir de leur territoire, lutter sans cesse contre les Philistins à l'orient, et les Jébuséens retranchés au nord dans la forteresse qui fut plus tard Jérusalem.

Après la tribu de Juda, le sort désigna la maison de Joseph, c'est-à-dire de ses deux fils Ephraïm et Manassé,

qui reçurent deux portions voisines l'une de l'autre, bornées toutes deux à l'orient par le Jourdain et à l'occident par la grande mer. Peu satisfaites du territoire qui leur était échu, les deux tribus vinrent se plaindre à Josué :

« Pourquoi, s'écrièrent-ils, nous assigner une portion de terrain à peine suffisante pour une seule tribu, à nous qui par la bénédiction du Seigneur formons une multitude de familles ?

— Si cette terre vous paraît trop étroite pour vous, répondit l'intrépide général, gravissez les pentes de cette montagne couverte de bois, et taillez-vous de l'espace dans les terres occupées par les Phérézéens et les Raphaim.

— Et comment voulez-vous, répliquèrent-ils, que nous occupions ces montagnes ? Comment lutter contre les chariots de fer des Chananéens de Bethsan et de la vallée de Jezraël ?

— Vous êtes assez forts et assez nombreux, reprit Josué, pour vous emparer de la montagne, pour en chasser ceux qui l'habitent, et même pousser plus loin vos conquêtes quand vous aurez détruit ces Chananéens dont les chariots de fer vous font maintenant trembler. »

L'évènement donna raison à Josué : Éphraïm et Manassé délogèrent peu à peu les Chananéens et s'établirent sur leurs terres. Quant aux sept autres tribus à pourvoir, avant de continuer le partage, Josué voulut se rapprocher du centre des opérations. Il laissa donc les trois tribus de Juda, d'Éphraïm et de Manassé occuper les portions du territoire qui leur étaient échues, puis leva le camp de Galgala, et transporta le peuple et l'armée à Silo, dans la tribu d'Ephraïm. C'est là que fut déposée l'Arche sainte, là que s'éleva le tabernacle, là que pendant plus de quatre siècles le sang des victimes coula sur l'autel.

Comme les sept tribus campées à Silo se montraient peu disposées à prendre possession de terres qu'il faudrait souvent disputer aux anciens habitants du sol, Josué leur reprocha leur oisiveté et leur manque d'énergie :

« Jusques à quand, leur dit-il, languirez-vous ici dans la paresse au lieu de vous fixer dans le pays que le Seigneur vous a donné? Choisissez dans chaque tribu trois hommes qui parcourront le territoire non distribué, et le diviseront en sept parties. Je tirerai au sort la portion qui vous reviendra. »

Cet ordre fidèlement exécuté, les députés communiquèrent à l'assemblée les démarcations et limites des sept nouvelles portions, qui furent ensuite tirées au sort. La tribu de Benjamin se trouva enclavée entre celle de Juda et celles d'Éphraïm et de Manassé. Au midi, la ligne de séparation d'avec la tribu de Juda coupa en deux l'emplacement de la ville qui fut plus tard Jérusalem. Le mont Moriah, sur lequel s'éleva le temple de Salomon, appartient à Benjamin; le mont Sion, au contraire, séparé du Moriah par un gouffre profond, entra dans le domaine des fils de Juda. Mais ils eurent beau s'unir à leurs frères du Moriah, les fils de Juda ne parvinrent point à expulser les Jébuséens de la citadelle de Sion.

Les tribus de Siméon et de Dan obtinrent les régions situées près de la grande mer, à l'occident de Juda et de Benjamin. Dans la partie septentrionale de la Palestine, les tribus d'Issachar et de Zabulon occupèrent le pays qu'on appela plus tard la basse Galilée; la tribu de Nephthali eut en partage la haute Galilée ou Galilée des nations, et celle d'Aser s'étendit vers Sidon et les montagnes du Liban.

Une fois fixés sur cette terre après laquelle ils avaient tant aspiré, les enfants d'Israël songèrent à récompenser de ses services le grand chef qui venait de leur donner une patrie. Plus que Caleb il méritait un don national. Sur l'invitation de ses compatriotes, conforme du reste à la promesse du Seigneur, il demanda un terrain sur le mont Éphraïm. Il y bâtit la ville de Thamnat-Saraa qu'il habita jusqu'à sa mort.

Après cette répartition des terres entre les douze tribus,

l'assemblée s'occupa de la maison de Lévi, qui, d'après la loi de Moïse, ne devait avoir d'autre héritage que le Seigneur. On détermina dans les tribus quarante-huit villes, dont trente-cinq devaient servir d'habitation aux lévites, et treize aux prêtres, descendants d'Aaron. Ces treize villes sacerdotales se trouvèrent sur le territoire de Juda, de Benjamin et de Siméon, le plus rapproché du temple futur. Conduit par la main de Jéhovah, le sort avait établi les prêtres à côté du sanctuaire où devaient s'accomplir leurs saintes fonctions.

Ainsi se réalisa la promesse de Jéhovah, promesse si souvent renouvelée aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Après de longs siècles, les fils étaient rentrés sur cette terre saluée par le pèlerin de Chaldée comme la terre sainte de Jéhovah. Ses cendres reposaient à Hébron, sous la garde de Caleb, et ses fils, selon la promesse du Seigneur, s'étaient multipliés comme le sable des mers, comme les étoiles du firmament. Leurs familles occupaient la place des Chananéens idolâtres, alors tout-puissants, aujourd'hui presque anéantis. Fidèle à sa parole, Jéhovah avait introduit son peuple dans la terre de promesse : à ce peuple, maintenant, d'extirper de son sein les restes des nations vaincues et de mériter les divines bénédictions.

VI

L'AUTEL DU JOURDAIN

A. M. 2562 — A. C. 1439

Peu de temps après l'établissement des tribus dans le pays de Chanaan, les enfants d'Israël montrèrent par un fait éclatant combien tout le peuple, en deçà comme au delà du Jourdain, tenait à la gloire et au culte de Jéhovah, son Dieu.

L'ère des conquêtes ayant pris fin, Josué congédia les quarante mille guerriers des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé, dont les familles habitaient au pays de Galaad, sur la terre orientale du Jourdain. Depuis sept ans ces braves avaient aidé leurs frères à s'emparer du pays de Chanaan : chargés du butin gagné dans les combats, ils allaient reprendre la route de leurs pays :

« Braves guerriers, leur dit Josué au moment des adieux, vous avez fidèlement exécuté les ordres donnés par Moïse, le serviteur de Dieu; vous m'avez obéi de point en point; vous n'avez pas cessé pendant ces longues années de guerre de marcher à la tête de nos troupes, ainsi que vous l'avait prescrit le Seigneur. Et maintenant que, grâce à la protection de notre Dieu, vos frères jouissent de la paix, retournez dans vos familles, dans cette terre que Moïse vous a assignée au delà du fleuve. Un dernier mot avant de nous séparer : étudiez attentivement et accomplissez parfaitement la loi que Moïse nous a prescrite;

aimez le Seigneur votre Dieu, marchez dans les voies qu'il a tracées, observez ses commandements, attachez-vous à lui et servez-le de toute votre âme et de tout votre cœur. »

Il les bénit alors, en ajoutant : « Vous allez entrer dans vos demeures, chargés de biens et de richesses, d'or et d'argent, de fer et d'acier, de vêtements de toute sorte : allez, et partagez avec vos frères ce butin enlevé à l'ennemi. »

Les guerriers de Ruben, de Gad et de Manassé se mirent en route pour le pays de Galaad. Au souvenir de leurs victoires, à la pensée de revoir leurs familles dont ils étaient depuis longtemps séparés, leur cœur tressaillait de joie ; mais, à mesure qu'ils approchaient du Jourdain, des pensées tristes envahirent leur âme. Ils se disaient que ce fleuve deviendrait peut-être à la longue une barrière insurmontable entre eux et leurs frères du pays de Chanaan. Ceux-ci finiraient par les considérer comme des étrangers, n'ayant aucun titre à porter le nom d'enfants d'Abraham et de peuple de Jéhovah. Pour prévenir cette fatale division, ils résolurent d'ériger sur les bords du Jourdain, dans le pays de Chanaan, un immense autel comme un monument authentique qui attesterait aux générations futures l'union des douze tribus dans l'adoration d'un seul et même Dieu. Ce travail achevé, ils passèrent le Jourdain et rentrèrent dans leurs foyers.

Mais cet autel, élevé dans d'excellentes intentions par les tribus transjordaniques, devint pour celles de Chanaan un objet de scandale. On se demandait quelle était la raison de ce monument. L'avait-on dressé en l'honneur des dieux des nations ? Dans ce cas, les enfants de Ruben et de Gad se rendaient coupables d'une criminelle apostasie. Était-ce un autel destiné à recevoir des sacrifices en l'honneur de Jéhovah ? Alors leurs frères contrevenaient à la loi de Moïse qui défendait d'offrir des victimes ailleurs que sur l'autel placé dans l'enceinte du tabernacle. De toute manière, cet acte paraissait un sacrilège qui réclamait une expiation, et parce que un pareil crime pouvait attirer de grands châ-

timents sur tous les enfants d'Israël, les guerriers de Chanaan se rassemblèrent en foule à Silo, demandant à combattre contre les prévaricateurs.

Cependant, avant d'en venir aux mains, il fut convenu qu'une députation composée du chef de chaque tribu, ayant à leur tête Phinéas, fils du grand-prêtre Éléazar, se rendrait au pays de Galaad, avec mission d'interpeller les tribus suspectes sur l'acte qui mettait tout le pays en émoi. Les députés firent entendre aux représentants de Ruben et de Gad des paroles sévères :

« Voici, dirent-ils, le message dont nous sommes chargés près de vous par le peuple de Dieu. Que signifie la transgression dont vous vous êtes rendus coupables, et pourquoi avez-vous abandonné le Seigneur notre Dieu jusqu'à bâtir un autel sacrilège, et répudier ainsi le culte du Très-Haut? N'était-ce point assez du péché de Béliphégor, que tant de nos pères ont payé de leur vie, et dont la tache reste sur nous comme une éternelle flétrissure? Aujourd'hui vous trahissez Dieu, et demain sa colère retombera sur tout Israël. Si vous considérez votre pays sans autel comme une terre profane, alors passez le Jourdain, et venez habiter avec nous près du tabernacle du Seigneur; mais ne vous séparez pas de nous et de Jéhovah en élevant autel contre autel. Souvenez-vous d'Achan, le fils de Zaré; il viola le commandement du Seigneur, et la punition de son crime atteignit tout le peuple. Il n'y eut qu'un coupable, mais, hélas! combien de victimes!... »

A ces reproches immérités, bien qu'inspirés par un zèle brûlant, les trois tribus répondirent en protestant de leur innocence et de la pureté de leurs intentions :

« Dieu sait, dirent-ils, et nos frères d'Israël comprendront parfaitement les motifs qui nous ont fait agir. Si nous avons élevé cet autel dans le dessein d'apostasier, que Jéhovah nous châtie et nous abandonne; si nous avons conçu la pensée d'y offrir des holocaustes et des victimes, qu'il

lise au fond de nos cœurs et nous juge sans pitié. Mais non : notre unique but, en élevant ce monument, a été de créer un signe d'union entre vos fils et les nôtres. Un jour vos descendants diront à ceux qui sont issus de nous : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et le Dieu d'Israël ? Fils de Ruben, de Gad et de Manassé, Jéhovah a pris soin de placer le Jourdain entre vous et nous comme une ligne de séparation pour marquer que vous n'avez aucun droit à son héritage. » Et cela suffira pour que nos fils perdent la crainte de Dieu et se détournent de son service. C'est pour obvier à ce malheur que nous avons élevé l'autel du Jourdain. Jamais nous n'avons eu l'intention d'y offrir des sacrifices, mais simplement de le présenter aux âges futurs comme un témoin de notre attachement à Jéhovah et de notre droit d'offrir à Silo, comme les autres tribus d'Israël, nos holocaustes et nos victimes. Si jamais vos fils s'avisaient de ne pas considérer les tribus de Galaad comme le vrai peuple de Dieu, celles-ci pourront répondre : L'autel du Jourdain, élevé par nos pères en témoignage de notre union proteste contre vous. Donc, loin de nous la criminelle pensée d'abandonner Jéhovah notre Dieu ou de prétendre offrir des victimes ailleurs que sur l'autel, et devant son tabernacle. »

En écoutant cette justification si loyale et si complète, Phinéas et les autres députés d'Israël témoignèrent aux tribus d'au-delà du Jourdain la satisfaction la plus vive.

De retour au pays de Chanaan, ils rapportèrent à la grande joie de tous, ce qu'ils avaient vu et entendu. Il ne fut plus question de s'armer ni de combattre, mais toutes les voix s'unirent pour louer le Seigneur. Quant aux enfants de Ruben, de Gad et de Manassé, ils appelèrent l'autel du Jourdain l'autel du Témoignage, destiné à prouver à tous que le Dieu de Chanaan était aussi le Dieu de Galaad.

VII

MORT DE JOSUÉ

A. M. 2570 — A. C. 1431

Israël resta fidèle à Dieu aussi longtemps que Josué, l'homme de Jéhovah, vécut au milieu de son peuple, rappelant à tous la loi de Moïse et les bienfaits du Seigneur. Cette période, d'environ dix années, consolida la paix, fruit de tant de batailles. À l'intérieur comme à l'extérieur, les peuples vaincus subirent sans remuer leur déchéance, ce qui permit aux tribus de partager le sol entre les familles, et de prendre pied dans leur nouvelle patrie.

Toutefois Josué, chargé de jours, ne voyait pas sans inquiétude arriver le moment où il devrait se séparer de ce peuple, dont il connaissait l'inconstance et le penchant à l'idolâtrie. Pleins de zèle aujourd'hui pour le culte de Jéhovah, ne se laisseraient-ils point bientôt entraîner et fasciner par les faux dieux des Chananéens, au milieu desquels ils étaient forcés d'habiter.

Sous l'impression de cette crainte, l'homme de Dieu convoqua de nouveau une assemblée générale de la nation, les anciens, les princes des tribus, les chefs de l'armée, les magistrats, et leur adressa ce discours :

« Mes frères, mon âge très avancé m'avertit que bientôt il faudra nous séparer. Surtout n'oubliez jamais comment le Seigneur a combattu pour vous ni comment il a traité les nations idolâtres pour vous établir en leur lieu

et place, sur cette terre bénie de Chanaan. Sans doute, un grand nombre de ces idolâtres existe encore, mais le Seigneur votre Dieu les exterminera jusqu'au dernier et vous laissera la tranquille possession du sol, à la condition que vous accomplissiez avec courage et fidélité, sans vous en écarter jamais, toutes les ordonnances prescrites au livre de la Loi.

« Vous devez vivre au milieu des peuples idolâtres : gardez-vous de jurer au nom de leurs dieux ou de leur offrir vos adorations, mais attachez-vous inviolablement à Jéhovah, comme vous l'avez fait jusqu'ici. Soyez sûrs que, si vous êtes fidèles, Dieu balaira ces peuples, si nombreux, si puissants qu'ils soient; nul ne pourra vous résister; un de vos guerriers suffira pour en mettre mille en fuite, parce que Jéhovah selon sa promesse, vous aidera de son bras puissant.

Rappelez-vous seulement que sa protection dépend de votre conduite à son égard. Si vous vous égarez jusqu'à participer aux superstitions des idolâtres, jusqu'à contracter des alliances avec eux, ou des mariages que la loi réprouve, Dieu les laissera subsister au milieu des tribus, comme un piège toujours tendu sous vos pieds, une épine dans vos yeux, un fouet qui vous déchirera la chair, et cela jusqu'au jour où il vous chassera de cette terre bénie que vous tenez de sa libéralité.

« Me voici près du terme vers lequel s'achemine tout homme ici-bas : écoutez-moi donc et persuadez-vous bien que, de toutes les paroles de Dieu, aucune ne restera sans effet. De même qu'il a exécuté ses promesses, il exécutera ses menaces, si, courbés devant les dieux étrangers, vous rompez le pacte conclu avec lui. Prompte et terrible, sa colère éclatera contre vous, et son bras vengeur vous chassera de cette terre de bénédiction. »

Les paroles de Josué firent une profonde impression sur le peuple, et néanmoins le saint vieillard resta jusqu'à la mort sous le poids de ses préoccupations. Quand il sentit

que son dernier jour approchait, il voulut une fois encore conjurer son peuple de ne pas s'exposer par ses infidélités aux vengeances du Seigneur. Afin de frapper davantage les esprits, il convoqua une nouvelle assemblée générale à Sichem, devant ces montagnes d'Hébal et de Garizim, sur lesquelles avaient retenti naguère les bénédictions et les malédictions de Jéhovah. Sichem leur rappelait aussi le patriarche Jacob, leur père. Dans un champ voisin, le champ acheté du fils d'Hémor et donné ensuite à Joseph, on venait d'ensevelir les ossements du sauveur de l'Égypte, selon la recommandation intimée à ses fils sur son lit de mort. Plein de ces touchants souvenirs, en présence de l'Arche sainte amenée de Silo, l'homme de Dieu rappela aux Israélites toute leur histoire, comment Jéhovah tira Abraham de la Mésopotamie pour l'introduire dans le pays de Chanaan, comment et par quels miracles il arracha son peuple de l'Égypte pour le conduire dans le désert, et du désert dans la terre de promesse, en foulant aux pieds les idolâtres. S'adressant ensuite à la foule du peuple, aux anciens, aux princes, aux magistrats qui l'entouraient, le saint vieillard s'écria :

« Jéhovah vous a fait entrer dans une terre que vous n'aviez point cultivée, dans des maisons que vous n'aviez point édifiées, au milieu de vignes et d'oliviers que vous n'aviez point plantés : servez-le donc sincèrement et de tout cœur, et rejetez loin de vous ces faux dieux devant qui se prosternaient vos pères en Mésopotamie et en Égypte. Si cependant le service du Seigneur vous paraît trop onéreux, vous êtes libres de vous courber, comme vos ancêtres, devant les dieux de la Mésopotamie, ou encore devant les idoles des Amorrhéens, au sein desquels vous vivez. Vous avez le choix : moi et les miens, je vous le déclare, nous servirons Jéhovah jusqu'au dernier jour de notre vie. »

A cette supposition que le peuple aurait pu préférer à Jéhovah des dieux étrangers, l'assemblée entière se récria :

« Loin de nous, disaient-ils, cette abominable pensée ! Jéhovah nous a délivrés de l'Égypte où nous étions esclaves, il a multiplié les prodiges sur la route que nous avons parcourue ; il a chassé les Amorrhéens pour nous mettre en possession de ce pays, et nous l'abandonnerions ! Jéhovah, c'est notre Dieu : nous le servirons toujours.

— Non, non, continua Josué afin d'exciter de nouvelles et plus vives protestations, vous n'aurez ni assez de courage ni assez de constance pour servir le Seigneur votre Dieu, ce Dieu très saint, ce Dieu jaloux qui ne tolère ni faute grave, ni légère infidélité. Vous l'abandonnerez pour vous livrer au culte des idoles, et ce Dieu, qui vous a comblés de ses faveurs, se verra forcé de se tourner contre vous de vous châtier et de vous détruire.

— Jamais, jamais cela n'arrivera, répondit la foule au comble de l'émotion, toujours nous servirons le Seigneur !

— Eh bien, reprit l'homme de Dieu, vous êtes tous témoins de l'engagement solennel que vous prenez aujourd'hui de vous attacher au service de votre Dieu.

— Nous sommes tous témoins de notre engagement : nous jurons de servir le Seigneur et de pratiquer ses commandements. »

Ayant ainsi préparé les esprits, Josué lut au peuple les préceptes de la Loi, et ensuite renouvela le pacte d'alliance avec le Seigneur. Puis il consigna lui-même dans le Livre sacré les actes de cette dernière assemblée. Afin d'en conserver à jamais le souvenir, il fit placer auprès d'un chêne une pierre commémorative de ce grand événement.

« Ce monument, dit-il, témoin de votre solennelle promesse, déposera contre vous le jour où vous serez tentés de violer la parole donnée au Seigneur. »

L'homme de Dieu avait achevé sa mission. Cette scène fut la scène des adieux à son peuple. Peu après il mourut, âgé de cent dix ans. On l'enterra dans la ville de Thamnath-Saraa, don national de son peuple. C'est là, sur le mont Éphraïm, au nord du mont Gaas, que repose Josué, le sau-

veur d'Israël. Son nom glorieux restera vivant dans toutes les mémoires, parce qu'en introduisant les fils d'Abraham dans la terre promise, il a été la figure du vrai Sauveur, de celui qui, terrassant un ennemi plus terrible que le Chanaanéen, introduit les âmes fidèles dans la véritable patrie.

LIVRE SEPTIÈME

LES JUGES LIBÉRATEURS

GÉDÉON ET SAMSOM

1

PRÉVARICATION D'ISRAËL

A. M. 2585 — A. C. 1416.

Quand Josué descendit dans le tombeau, les tribus victorieuses se trouvaient dispersées au milieu des peuples idolâtres sur le territoire desquels chacune d'elles s'était établie. Au midi, les cinq princes ou satrapes philistins occupaient encore les villes situées le long de la grande mer ; au centre, les Héthéens, les Amorrhéens, les Jébuséens, avaient conservé certaines places fortes sur les montagnes et dominaient dans la plaine ; au nord, sur les pentes de l'Hermon et du Liban, Chananéens et Sidoniens se mêlaient partout aux Israélites. Dieu avait laissé subsister ces débris des nations vouées à l'anathème, d'abord pour exercer au métier de la guerre ceux de ses fils qui n'avaient point porté les armes au temps de la conquête, ensuite pour châtier ces héritiers des conquérants, s'ils refusaient de se soumettre aux préceptes de la Loi.

Aussi longtemps que vécut la génération contemporaine

de Josué, les ordres divins relativement aux nations étrangères furent littéralement exécutés. Après sa mort, les tribus consultèrent aussitôt le Seigneur sur le choix du nouveau chef qui devait les conduire au combat contre les restes des Chananéens : il leur fut répondu que Juda prendrait l'initiative des nouvelles luttes. Sans perdre un instant, la tribu de Juda s'unit à celle de Siméon pour attaquer les Chananéens et les Phérezéens, leur tua dix mille hommes près de Bézec, et s'empara de leur roi, le cruel Adonibézec. Pendant qu'on lui coupait les extrémités des mains et des pieds il s'écria : « Ainsi j'ai mutilé soixante-dix chefs de peuples, puis je les ai condamnés à ramasser sous ma table les restes de mes festins. Dieu me traite comme j'ai traité les autres. » Il mourut à Jérusalem, où l'entraînèrent les vainqueurs. Assiégée à son tour, cette ville fut prise et livrée aux flammes ; mais ni les guerriers de Juda, ni plus tard ceux de Benjamin, ne purent déloger les Jébuséens de la forteresse de Sion.

Après une battue générale contre les Chananéens des plaines et des montagnes, la tribu de Juda tourna ses armes, sous le commandement de Caleb, contre ceux d'Hébron et de Dabir ; puis contre Séphaat, qui prit ensuite le nom d'Horma, c'est-à-dire *anathème*, parce qu'on y exécuta ponctuellement la sentence du Seigneur à l'égard des villes maudites ; enfin contre Gaza, Ascalon et Accaron sur le territoire des Philistins. Ces villes prises et les montagnes voisines occupées, les hommes de Juda durent renoncer pour le moment à exterminer les habitants de la vallée protégés par leurs nombreux chariots de fer.

Les fils de Joseph, Éphraïm et Manassé, imitèrent leurs frères de Juda. Dans leurs luttes contre les idolâtres de leur pays, ils perdaient du temps au siège de Luza, quand un jour ils aperçurent un habitant de cette ville qui venait d'en sortir par une issue cachée. « Fais-nous connaître, lui dirent-ils en mettant la main sur lui, le moyen de pénétrer dans la cité, et nous te ferons grâce de vie. » Le prisonnier

obéit, et tous les habitants de Luza furent passés au fil de l'épée.

Malheureusement, à mesure que disparaissaient les anciens, les engagements pris avec le Seigneur s'effaçaient des mémoires. L'idolâtrie excitait moins d'horreur, les idolâtres moins d'aversion. Sans faire alliance avec les Chananéens voués à l'anathème, on les tolérait au sein des tribus. Au lieu de faire le siège des villes, on trouva plus facile et plus utile de les rendre tributaires. Ainsi en usèrent durant de longues années, au mépris d'ordonnances tant de fois renouvelées, les tribus d'Éphraïm et de Manassé, de Zabulon et de Nephtali, de Dan et d'Aser, ce qui naturellement excita contre elles la colère du Seigneur.

Un jour l'ange de Dieu qui autrefois, dans le camp de Galgala, avait encouragé Josué à entreprendre la conquête de la terre promise, apparut aux enfants d'Israël et leur tint ce langage, au nom de Jéhovah : « Je vous ai tirés de l'Égypte pour vous introduire dans le pays que vous habitez ; j'ai promis de ne jamais rompre le pacte d'alliance conclu avec Israël, à condition que vous ne traitez point avec les idolâtres, mais qu'au contraire vous renverseriez leurs autels. Parce que vous avez méprisé la foi jurée, ces peuples, que j'ai laissés subsister pour éprouver votre fidélité, deviendront vos implacables ennemis, et leurs dieux causeront votre ruine. » A ces paroles de l'ange, les enfants d'Israël, repentants de leur faute, se mirent à verser des larmes et à pousser de tels cris de douleur que le lieu de l'apparition fut appelé le *Champ des pleurs*. De plus, ils immolèrent en cet endroit des victimes nombreuses pour calmer la colère de Jéhovah indignement outragé.

Mais à ces bonnes dispositions succédèrent peu à peu de sacrilèges prévarications. Les enfants d'Israël s'oublèrent, comme Josué l'avait prévu, jusqu'à répudier leur grand Dieu pour adorer les dieux des peuples vaincus. On vit les tribus d'Éphraïm et de Dan se signaler par de véritables apostasies.

Une femme de la montagne d'Éphraïm, désirant avoir son dieu tutélaire comme les Chananéens, donna trois cents sicles d'argent à un orfèvre pour lui fabriquer une idole. Superstitieux comme sa mère, son fils, nommé Michas, dressa un tabernacle dans sa maison pour y placer le nouveau dieu, se procura un éphod, et créa son fils prêtre de l'idole. Mais un lévite de ses parents, en train de voyager à la recherche d'une occupation quelconque, vint un jour lui demander l'hospitalité. « Soyez le bienvenu, lui répondit Michas, puisque vous n'avez pas d'emploi, vous resterez chez moi, je vous donnerai dix pièces d'argent chaque année, plus le vivre et le vêtement, et vous serez notre prêtre. Le lévite accepta, ce qui combla de joie le pauvre Michas : « Bénédiction de Dieu ! dit-il, voilà que j'ai un prêtre de la maison de Lévi. »

Or, dans ce temps, la tribu de Dan, fort à l'étroit sur ses terres, cherchait à s'étendre. Cinq de ses plus vaillants guerriers, envoyés comme explorateurs dans les environs, arrivèrent par hasard chez Michas, et demandèrent au lévite ce qu'il faisait dans cette maison.

« Michas m'a pris à son service : je suis le prêtre de son dieu.

— Voudriez-vous consulter ce dieu pour savoir si nous réussirons dans notre entreprise.

— Allez en paix, dit le lévite, Dieu est avec vous. »

Les cinq explorateurs arrivèrent à Laïs, ville peuplée de Sidoniens. Paisibles et joyeux, riches pour la plupart, les habitants y vivaient à l'abri de toute crainte, loin de Sidon et de toute grande cité : c'était une proie facile à saisir. « Venez, dirent les explorateurs à ceux de leur tribu, nous avons trouvé une terre opulente et fertile, que nous n'aurons aucune peine à occuper. » Sous leur conduite, six cents hommes armés se dirigèrent vers Laïs. Arrivés près de la demeure de Michas, les cinq espions firent remarquer à la troupe que dans cette maison se trouvait une idole, un éphod et un prêtre. A l'instant les six cents hommes s'ins-

tallèrent devant la porte, pendant que leurs guides, pénétrant dans l'appartement du lévite sous prétexte de le saluer, firent main basse sur l'idole et l'éphod. Et comme le prêtre s'efforçait de retenir son trésor, il aperçut le bataillon qui stationnait au dehors, et lâcha prise en poussant force lamentations. « Pas un mot de plus, lui dirent les spoliateurs, viens avec nous, et sois notre prêtre. Ne vaut-il pas mieux pour toi faire les fonctions du culte dans une tribu que dans une famille ? »

Cette raison parut décisive au lévite, car il partit avec eux, emportant l'idole et l'éphod. Ils étaient déjà loin quand Michas, à la tête des hommes de sa maison, se mit à leur poursuite. Comme cette bande surexcitée poussait de grands cris derrière les Danites, ceux-ci se retournèrent pour demander raison de ce vacarme :

« Comment, dit Michas, vous me volez mes dieux, vous emmenez mon prêtre, sans compter mes bestiaux que vous chassez devant vous, et vous me demandez ce que je veux ?

— Tu feras bien de te taire, lui répondirent les fils de Dan, autrement nos hommes vont se laisser aller à leur emportement, et il t'arrivera malheur, à toi et aux tiens. »

N'étant pas le plus fort, Michas suivit ce conseil et retourna dans sa maison. Quant aux Danites, ils arrivèrent à Laïs qu'ils livrèrent aux flammes, après en avoir massacré tous les habitants. Sur les ruines, ils bâtirent une autre cité qu'ils appelèrent Dan, du nom de leur père. Ils y placèrent leur idole sous la garde du lévite, et l'honorèrent aussi longtemps que le tabernacle resta fixé dans la ville de Silo.

Comme les fils de Dan, les autres tribus se prosternèrent devant Baal, Astaroth, et les autres dieux des nations, et bientôt l'idolâtrie amena les vices les plus dégradants.

Un lévite d'Éphraïm avait épousé une femme de Bethléem qui, par suite d'un mécontentement, l'avait quitté pour re-

tourner dans sa famille. Il l'y suivit, se réconcilia avec elle, et tous deux reprirent le chemin de leur demeure. Comme ils traversaient la ville de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, un bon vieillard leur offrit l'hospitalité pour la nuit. Et voilà que les habitants, emportés par les passions les plus abjectes, s'emparèrent de la femme et l'accablèrent d'ignobles outrages jusqu'au matin. Le lendemain, on la trouva morte sur le seuil de la maison. Fou de colère et de désespoir, le lévite prit un glaive, découpa le cadavre en douze parts, et les envoya aux douze tribus d'Israël, en demandant vengeance du crime commis. Quatre cent mille hommes se réunirent à Silo de toutes les tribus d'Israël pour exiger des Benjamites qu'on livrât les coupables. Une guerre d'extermination s'ensuivit, dans laquelle la tribu de Benjamin faillit disparaître.

Il était temps que Jéhovah intervint pour ramener à l'ordre les prévaricateurs. Dix fois sa justice les livra aux mains des nations voisines, qui les réduisirent en servitude ; dix fois sa miséricorde se laissa fléchir par leurs prières et leur envoya des libérateurs. De là l'histoire de ces hommes extraordinaires appelés les Juges d'Israël, en particulier de Gédéon et de Samson, qui, pendant quatre cents ans, étonnèrent le monde par une suite de prodigieux exploits.

II

DÉBORA LA PROPHÉTESSE

A. M. 2719. — A. C. 1282.

Vingt ans après la mort de Josué, Dieu suscita contre son peuple infidèle un monarque puissant, Chusan, roi de la Mésopotamie. Durant huit années, les Israélites furent tributaires, puis esclaves de ce tyran. Honteux d'une pareille déchéance, ils invoquèrent le secours de Jéhovah; qui chargea le brave Othoniel, fils de Caleb, de prendre les armes pour les délivrer. Animé de l'Esprit de Dieu, ce premier des Juges d'Israël lança une armée contre Chusan, et le défit, grâce à la protection du Seigneur. Après sa victoire, il gouverna Israël pendant quarante années d'une paix qui ne fut jamais troublée.

Plus tard, les fils d'Israël s'étant de nouveau révoltés contre le Seigneur, Églon, roi de Moab, de concert avec les Ammonites et les Amalécites, se chargea de l'expiation. Ayant traversé le Jourdain, il s'empara de Jéricho, la cité des Palmes, et réduisit les tribus en servitude. Dix-huit années durant, les fils de Jéhovah subirent cette humiliation, jusqu'à ce qu'enfin, touché de leurs supplications et de leur repentir, le Seigneur suscita pour les sauver le vaillant Aod, de la tribu de Benjamin.

Depuis leur esclavage, ils envoyaient chaque année une ambassade solennelle porter au roi Églon le tribut imposé par lui. Aod fut chargé par ses compatriotes de cette pénible mission. Avant de partir, il se fit une épée à deux

tranchants, dont la poignée n'était pas plus longue que la paume de la main. Cette arme soigneusement cachée sous ses vêtements, il passa le Jourdain avec ses compagnons, présenta au roi de Moab le tribut accoutumé, et reprit le chemin de Chanaan jusqu'à Galgala. En cet endroit s'élevaient les idoles qu'Eglon avait fait placer comme pour insulter au Dieu d'Israël. Aod se souvint de Josué et de l'Arche sainte si longtemps placée à l'entrée du pays comme pour en prendre possession. Indigné de voir les dieux des nations souiller cette terre des miracles, il laissa ses compagnons, et s'en revint au pays de Moab demander au roi une nouvelle audience. Introduit au milieu des courtisans qui entouraient Eglon, il lui dit sans aucun préambule :

« Roi, j'ai un secret à vous communiquer. »

D'un geste, Eglon congédia tous les assistants, conduisit Aod dans son appartement d'été, s'assit sur son trône, et fit signe à l'Israélite de parler :

« C'est un message de mon Dieu que je vous apporte », dit Aod.

Le roi se leva par respect pour le grand Dieu d'Israël. D'un mouvement plus rapide que l'éclair, Aod saisit son glaive et le lui plongea dans les entrailles avec tant de force que la poignée suivit le fer dans la blessure. Le roi, très corpulent et très lourd, tomba comme une masse sans pousser un cri. Laissant son arme enfoncée dans les chairs, Aod ferma très soigneusement les portes de la chambre, et s'enfuit par une issue opposée. Quand les serviteurs, ennuyés d'attendre la fin du mystérieux entretien, se décidèrent à pénétrer dans la chambre de leur maître, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre gisant dans une mare de sang.

Sans perdre de temps, Aod avait franchi Galgala. Arrivé sur les hauteurs, il fit sonner de la trompette pour rassembler les guerriers, et leur annonça la mort du persécuteur. « Suivez-moi, dit-il, Jéhovah livre les Moabites entre nos mains. » L'armée d'Israël, Aod en tête, descendit comme

un torrent jusqu'au Jourdain, dont elle occupa tous les gués. Par suite de cette manœuvre, les Moabites qui occupaient les campagnes de Jéricho et de Galgala ne purent rentrer dans leur pays pour porter secours à leurs frères, de sorte que les troupes ennemies furent battues en deçà comme au delà du fleuve. Dix mille hommes des plus braves et des plus vaillants restèrent sur les champs de bataille. Aucun de ceux qui avaient passé le Jourdain ne rentra dans sa patrie. Ainsi affranchi de Moab, Israël resta en paix pendant quatre-vingts ans. Les Philistins entreprirent bien de les soumettre, mais un nouveau juge, Samgar, en tua six cents avec un soc de charrue, ce qui leur ôta l'envie de tenter un nouveau coup de main.

Ce long repos enfanta comme toujours l'infidélité et, comme expiation, une servitude plus dure que les précédentes. Dieu livra son peuple aux mains de Jabin, roi d'Asor, et de son général Sisara. Fort de ses neuf cents chariots armés de faux, l'oppresseur tint les Israélites sous ses pieds pendant vingt ans. Or, à cette époque, la prophétesse Débora jugeait le peuple. Assise sous un palmier qui portait son nom, entre Rama et Béthel, elle recevait tous les enfants d'Israël et prononçait sur leurs différends. Sur l'ordre du Seigneur, qui cédait encore aux prières de son peuple, elle manda près d'elle Barac, de Nephtali :

« Jéhovah t'ordonne, lui dit-elle, de prendre avec toi dix mille guerriers de Zabulon et de Nephtali, et de les conduire sur le mont Thabor. Au torrent de Cison, il t'amènera Sisara, le chef des armées de Jabin, ses chariots de guerre et toutes ses troupes, pour les livrer entre tes mains.

— Si vous voulez m'accompagner, j'irai, répondit Barac ; sinon, je n'en ferai rien.

— J'irai, reprit la prophétesse, mais cette fois on ne te fera pas honneur de la victoire : c'est aux mains d'une femme que sera livré Sisara. »

De concert avec Débora, Barac leva une armée de dix

mille hommes dans les tribus de Zabulon et de Nephtali, et gagna le mont Thabor. Suivi de ses six cents chariots de guerre et de ses nombreux bataillons, Sisara vint à sa rencontre jusqu'au torrent de Cison :

« Lève-toi, Barac, cria la prophétesse, voici le jour choisi par Dieu pour confondre tes ennemis; Jéhovah lui-même sera ton guide. »

Descendant aussitôt du Thabor, Barac et ses dix mille hommes se jetèrent comme des furieux sur leurs adversaires qui, terrifiés par le Seigneur lui-même, reculèrent devant les glaives menaçants. Les soldats lâchèrent pied, les cavaliers lancèrent les chariots en arrière, Sisara lui-même, sautant en bas de son char, prit la fuite. Barac poursuivit l'armée en déroute jusqu'auprès d'Hasoreth, et en fit un horrible carnage.

Aux environs se trouvait la tente d'Haber le Cinéen, prosélyte de la loi, mais ami jusque-là du roi d'Asor. Dans sa course précipitée, Sisara cherchait partout un refuge pour s'abriter contre les vainqueurs, quand il vit venir au-devant de lui Jahel, la femme d'Haber :

« Entrez sous ma tente, Seigneur, lui dit-elle, et vous n'aurez plus rien à craindre.

— Donnez-moi un peu d'eau pour me rafraîchir, cria-t-il en entrant, car je meurs de soif. »

Jahel lui donna du lait; puis il se coucha pour se reposer, et elle le couvrit de son manteau.

« Reste devant la porte, reprit le fugitif; si l'on te demande s'il y a quelqu'un dans la tente, réponds qu'il n'y a personne. »

Brisé de fatigue, Sisara s'endormit d'un profond sommeil. Alors, d'une main saisissant une des chevilles de la tente et de l'autre un marteau, Jahel s'approcha du général sans faire le moindre bruit, lui posa le clou sur la tempe, et d'un coup de marteau bien appliqué l'enfonça à travers le crâne jusque dans le sol. Sisara passa ainsi, sans s'en apercevoir, de la nuit du sommeil à celle de la mort.

A ce moment arrivait Barac, à la piste de son ennemi. « Viens, dit Jahel, je te montrerai l'homme que tu cherches. » En voyant Sisara gisant par terre, la tête traversée d'un clou, il comprit la prédiction de Débora qu'une femme lui déroberait l'honneur de la victoire.

Une délivrance si évidemment miraculeuse excita dans toutes les tribus le plus vif enthousiasme. Débora la prophétesse chanta dans un hymne immortel le grand Dieu d'Israël et les braves, vainqueurs du roi d'Asor :

« Braves guerriers, vous qui avez généreusement exposé votre vie pour sauver votre peuple, bénissez le Seigneur. Et vous, ô rois, écoutez ; princes, prêtez l'oreille ; moi, Débora, je vais chanter un hymne au Dieu d'Israël.

« Seigneur, lorsque vous traversiez le pays d'Edom, la terre trembla, les cieus se fondirent en eau, les montagnes du Sinaï se liquéfièrent à votre aspect, mais voici d'autres merveilles : aux jours de Samgar, les routes étaient désertes ; on ne cheminait plus que par des sentiers détournés ; les forts avaient cessé de paraître en Israël, quand tout à coup surgit Débora, la mère du peuple. Jéhovah fait la guerre d'une manière nouvelle : lui-même renverse l'ennemi sans qu'il soit besoin de lance ou de bouclier.

« Honneur à Zabulon et à Nephtali, les vaillants qui ont affronté la mort dans les champs de Méromé ! Les rois sont venus pour combattre, mais le ciel luttait contre eux. Le torrent de Cison a charrié leurs cadavres, les sabots de leurs chevaux sont tombés dans l'impétuosité de leur fuite.

« Bénie soit Jahel, la femme d'Haber le Cinéen ! Elle a donné du lait à qui lui demandait de l'eau ; de sa main gauche tenant un clou, et de l'autre le marteau des forgerons elle a frappé Sisara au front et lui a transpercé le crâne. Il tombe, il meurt, il gît inanimé sur la terre, et pendant ce temps sa mère, interrogeant l'horizon, murmure tristement : Pourquoi n'aperçoit-on pas son char, pourquoi les chevaux sont-ils si lents ? — C'est que, répond une de ses femmes, il est occupé sans doute à partager les dépouilles

de l'ennemi, les colliers d'or, les vêtements précieux, les tissus de toutes couleurs!

« O Dieu d'Israël, qu'ainsi périssent tous tes ennemis, et que tes fils brillent comme le soleil dans la splendeur de ses premiers feux. »

La défaite humiliante du roi d'Asor termina cette troisième servitude. Bientôt les Israélites prirent l'offensive et anéantirent sa puissance, ce qui leur valut une paix de quarante années.

GÉDÉON. — LES TROIS CENTS BRAVES

A. M. 2759. — A. C. 1241.

La mort de Débora, la libératrice d'Israël, mit un terme à cette longue période de repos. Entraînés vers les idoles des Chananéens par les passions de leur cœur, et aussi par la crainte de ces dieux étrangers dont ils redoutaient la puissance, les Israélites mêlèrent encore une fois leurs criminelles superstitions au culte de Jéhovah. Ils espéraient sans doute que Dieu se laisserait de les punir, ou du moins ils étaient loin de s'attendre au cruel châtement qu'il leur réservait.

Bien des années s'étaient écoulées depuis que Moïse avait écrasé les Madianites qui lui barraient le passage de la terre promise; mais les fils de ces vaincus, héritiers de leur haine, n'attendaient qu'une occasion, ou plutôt une permission divine, pour se venger des enfants d'Israël. Établis dans de vastes plaines à l'orient des Ammonites et des Moabites, ils prenaient à leur solde les brigands du désert, et ne craignaient pas de se lancer avec eux dans les expéditions les plus aventureuses. Après avoir battu les tribus de Galaad et franchi le Jourdain, ils se répandirent dans tout le pays de Chanaan, semant partout la dévastation et la mort. Pour ne pas tomber dans leurs mains, les Israélites furent réduits à se cacher dans les cavernes des montagnes ou les forteresses les mieux défendues, et d'y entasser tout ce qu'ils purent sauver de vivres et de provisions.

Au départ des Madianites, ils sortirent de leurs refuges pour ensemençer leurs terres, mais au printemps suivant les envahisseurs reparurent et plantèrent leurs tentes dans tout le pays jusqu'à Gaza. Bœufs et brebis, bestiaux de toute espèce, ils firent main basse sur tout ce qu'ils purent trouver, ne laissant aux Israélites absolument rien pour subsister. Leurs troupeaux de moutons, de bœufs, de chameaux, dispersés dans les champs comme des armées de sauterelles, dévoraient les moissons en herbe, de tribus en tribus jusqu'à ce que tout le pays fût dévasté. Sept années durant, les enfants de Jéhovah virent ainsi les enfants du désert inonder leur territoire, jusqu'à ce qu'enfin humiliés de leur abjection présente, tremblants à la pensée de l'avenir, ils se jetèrent aux pieds du Seigneur et implorèrent son secours contre les fils de Madian.

Ému de compassion non moins que d'indignation à la vue de ses fils inconstants et rebelles, Dieu leur envoya un prophète pour leur reprocher leur crime : « Voici la réponse du Seigneur, leur dit l'homme de Dieu : Je vous ai délivrés des Égyptiens et de tous les peuples ennemis dont vous aviez à souffrir. A votre arrivée dans ce pays, j'en ai chassé les habitants, et je vous ai livré leur territoire. Pour tant de bienfaits, je ne vous ai demandé qu'une chose, c'est-à-dire de ne pas vous prosterner devant les idoles des Amorrhéens, et vous m'avez abandonné pour adorer ces faux dieux ! » Le prophète disparut, laissant les coupables sous l'impression de ces reproches mille fois mérités. Ils ne se découragèrent pas cependant, car si le Seigneur daignait leur envoyer un prophète, n'était-ce point avec l'intention de leur préparer un libérateur ?

Or, à quelque temps de là, un jeune homme d'Ephra, de la tribu de Manassé, Gédéon, fils de Joas, dans la crainte d'une irruption prochaine des Madianites, battait et nettoyait son blé sur la pierre d'un pressoir, lorsqu'il aperçut un étranger d'un aspect vénérable, assis sous un chêne voisin, qui l'aborda et le salua en ces termes :

« Le Seigneur est avec toi, ô le plus brave des enfants d'Israël.

— Si le Seigneur est avec nous, répondit Gédéon, pourquoi sommes-nous accablés de tant de maux? Que deviennent ces merveilles tant de fois racontées par nos pères au sujet de la délivrance de l'Égypte? Ce même Dieu nous abandonne et nous livre aux Madianites. »

L'étranger arrêta sur lui un regard si doux et si majestueux à la fois qu'il se crut en présence d'un être supérieur, surtout quand de sa bouche sortit ce commandement :

« Va, je te communiquerai la force dont tu auras besoin pour délivrer Israël des mains de Madian. Sache que c'est moi qui t'envoie. »

Dieu seul, ou quelque personnage céleste envoyé par lui, pouvait parler de la sorte. Gédéon le comprit, mais le sentiment de sa faiblesse et de son impuissance protestait en lui contre une aussi redoutable mission :

« Moi! mon Seigneur, délivrer Israël des mains de Madian! s'écria-t-il; mais ma famille est la plus petite de Manassé, et je suis le dernier dans la famille de mon père!

— Je serai avec toi, répondit l'étranger, et tu triompheras de Madian aussi facilement que si tu luttais contre un seul adversaire.

— Si j'ai trouvé grâce devant vous, reprit Gédéon, faites-moi savoir par un signe quelconque si celui qui me parle est vraiment le Seigneur. Ne vous éloignez pas, je reviens à l'instant avec le sacrifice que je veux vous offrir.

— Je t'attendrai, lui dit l'étranger. »

Entrant aussitôt dans sa maison, Gédéon fit cuire un chevreau et des pains azymes, plaça les chairs dans une corbeille et le jus des chairs dans un vase, porta le tout sous le chêne et l'offrit au mystérieux inconnu.

« Prends les chairs ainsi que les pains azymes, lui dit celui-ci, mets-les sur cette pierre et verse le jus dessus. »

Gédéon obéit. A l'instant, l'étranger toucha de l'extré-

mité du bâton qu'il tenait en main, les chairs et les pains azymes, et de la pierre sortit une flamme qui dévora le sacrifice. Gédéon allait se prosterner devant son interlocuteur, mais il avait disparu.

« Mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-il, j'ai vu l'ange du Seigneur face à face ! »

Ce n'était pas l'ange de Dieu, mais Dieu lui-même qui lui parlait. Comme les Israélites étaient dans la persuasion qu'on ne peut voir un être céleste sans mourir, la voix se fit de nouveau entendre pour le rassurer :

« Ne crains pas, disait-elle, tu ne mourras pas. La paix soit avec toi ! »

Remis de sa frayeur, Gédéon éleva sous le chêne témoin du sacrifice un autel qu'il appela l'*Autel de la Paix*, nom qu'il a conservé dans la suite.

Aucun des juges qui l'avaient précédé n'avait eu à remplir une aussi difficile mission. Il s'agissait autant de convertir les Israélites au vrai Dieu que de les arracher à la tyrannie de Madian. Ses compatriotes avaient presque tous fléchi le genou devant Baal ; son propre père, dépositaire de la fausse divinité d'Ephraïm, lui avait élevé un autel dans un bois qui lui était consacré. Aussi la nuit même qui suivit l'entretien avec le personnage inconnu, il réfléchissait à sa singulière vocation, quand il entendit de nouveau la voix du Seigneur :

« Lève-toi, disait la voix, détruis l'autel de Baal érigé par ton père, et coupe le bois qui l'entoure. Sur le rocher qui sert à ton sacrifice d'aujourd'hui dresse un autel à Jéhovah, et couvre-le d'un monceau de branches provenant du bois de l'idole. Tu immoleras sur ce bûcher un taureau choisi dans les troupeaux de ton père et un autre de sept ans pour l'expiation des péchés du peuple. »

Pour ne pas s'exposer aux fureurs de la multitude en opérant sous ses yeux ce travail de destruction, Gédéon prit cette nuit-là même dix hommes de sa maison, abattit avec eux l'autel de Baal et coupa le bois sacré. Le matin, quand

ses compatriotes virent en ruine le monument de leurs superstitions et l'autel nouvellement érigé, sur lequel déjà brûlait une victime, ils se demandaient les uns aux autres, la rage dans le cœur, qui pouvait être l'auteur d'un pareil forfait. Après bien des perquisitions, on reconnut que le coupable n'était autre que Gédéon. Vite, la foule s'ameuta devant la maison de Joas :

« Livre-nous ton fils, hurlait-on de toutes parts ; qu'il meure celui dont la main scélérate a renversé l'autel de Baal et coupé son bois sacré.

Joas avait pu se laisser entraîner au culte de l'idole, mais il ne l'estimait pas assez pour lui sacrifier son fils.

— Qui vous a constitués les vengeurs de Baal, répondit-il aux Éphraïtes ? S'il est Dieu qu'il se venge lui-même de l'audacieux qui n'a pas craint de renverser son autel. Celui qui se mesure avec un dieu, ne verra pas, soyez-en sûrs, le soleil de demain.

— Qu'il en soit ainsi ! crièrent ces fanatiques. Ton fils ne s'appellera plus Gédéon, mais Jérobaal, car dès ce jour il est dévoué aux vengeances de Baal. »

Heureusement Gédéon connaissait un autre Dieu assez puissant pour le protéger contre les menaces du faux dieu et de ses fanatiques partisans.

Comme les années précédentes, Madianites, Amalécites et autres peuples orientaux passèrent le Jourdain à la belle saison, et vinrent au nombre de cent trente-cinq mille, parquer leurs troupeaux dans la vallée de Jezraël. Mais Gédéon les y attendait. Par son ordre, des émissaires parcoururent les tribus de Manassé, d'Aser, de Zabulon et de Nephtali, invitant tous les guerriers à rejoindre le général choisi par Dieu pour combattre les Madianites. Trente-deux mille hommes répondirent à cet appel. Pour leur donner du courage, Gédéon s'écria devant toute l'armée : « Dieu d'Israël, si vous voulez selon votre promesse sauver la nation par la main de Gédéon, montrez-le par un signe de votre puissance. Que cette toison s'imprègne de rosée, pendant que

la terre autour d'elle restera parfaitement sèche. » On étendit la toison sur l'aire. Le lendemain, de grand matin, Gédéon trouva la toison si trempée d'eau qu'il en remplit toute une coupe. Partout ailleurs, il ne remarqua aucune trace d'humidité. » Seigneur, dit-il alors, pardonnez-moi si je vous demande d'opérer un miracle absolument contraire à celui-ci : que la toison reste sèche, pendant que toute la terre se couvrira de rosée. » La nuit suivante, la rosée pénétra le sol sans atteindre la toison : preuve manifeste que Dieu voulait combattre pour son peuple.

Dès lors Gédéon n'hésita plus à lancer ses trente-deux mille hommes contre des forces quatre fois supérieures aux siennes, et vint camper près de la fontaine d'Harad, en face d'une haute montagne qu'occupait l'armée ennemie. Il croyait par là faire un acte de hardiesse, quand, à sa grande surprise, Dieu lui dit : « Tes soldats sont trop nombreux pour que je livre en leurs mains les fils de Madian. Dans son fol orgueil, Israël ne manquerait pas d'attribuer la victoire à la force de son bras. Va et ordonne à tous les timides, à tous les craintifs, de retourner chez eux. » Gédéon transmit à l'armée les paroles du Seigneur, et vingt-deux mille hommes sortirent aussitôt des rangs. Il ne lui en resta plus que dix mille. « C'est trop encore, lui dit le Seigneur. Conduis tes dix mille hommes sur le bord du ruisseau : là je t'indiquerai ceux qui doivent t'accompagner et ceux qu'il faut congédier. » Les troupes s'approchèrent du ruisseau qui coulait de la fontaine d'Harad. C'était vers le soir ; elles avaient marché une partie du jour ; on mourait de soif. « De tes soldats, dit le Seigneur, les uns fléchiront le genou pour se désaltérer à leur aise ; les autres, en passant, puiseront de l'eau dans le creux de leur main pour la porter à leurs lèvres : renvoie les premiers et garde les autres. Avec ceux-là, je battrai Madian. »

Trois cents seulement se contentèrent d'humecter leurs lèvres avec quelques gouttes d'eau puisées dans le creux de la main. Selon l'ordre formel de Jéhovah, Gédéon renvoya

tous les autres, et vint s'établir avec ses trois cents hommes sur une hauteur qui dominait le camp des Madianites. Cette nuit-là même, le Seigneur lui dit : « Descends dans le camp de Madian, que je vais livrer dans tes mains. Si tu crains d'y aller seul, prends avec toi Phara, ton serviteur. Les paroles que tu entendras raffermiront ton courage, et tu marcheras à l'ennemi sans crainte. » Gédéon descendit avec son serviteur dans la partie du camp occupée par les sentinelles madianites. De l'endroit où il se tenait caché, il distinguait confusément d'innombrables bataillons dispersés dans la vallée, quand tout à coup un des gardes se mit à raconter un songe qui l'avait frappé :

« J'ai vu, disait le soldat à son compagnon, j'ai vu pendant mon sommeil un pain d'orge cuit sous la cendre qui roulait de la colline dans le camp de Madian jusqu'à la tente du chef, laquelle s'ébranla et tomba par terre.

— C'est l'épée de Gédéon, répondit l'interlocuteur. Le Dieu d'Israël va livrer à nos ennemis Madian et ses bataillons. »

Ce songe et l'interprétation qu'en donna le Madianite animèrent Gédéon d'une confiance sans bornes dans le Seigneur. De retour au camp d'Israël, il dit à ses soldats : « En avant, voici l'heure où Dieu va nous livrer Madian. » Divisant alors en trois bandes ses trois cents guerriers, il leur commanda de prendre d'une main la trompette, et de l'autre un vase dans lequel se trouvait un flambeau allumé. « Suivez-moi, leur dit-il ensuite, et faites ce que vous me verrez faire. Quand je sonnerai de la trompette, sonnez également tout autour du camp de Madian, et poussez le cri de guerre : Jéhovah et Gédéon ! »

Il était minuit : on venait de relever les sentinelles pour la seconde garde, l'armée ennemie était ensevelie dans un sommeil profond, quand soudain, au signal donné par Gédéon, les trois cents trompettes résonnent autour du camp, les Israélites brisent leurs vases avec fracas, et, tenant leurs lampes allumées de la main gauche, continuent à sonner

de la trompette, puis à crier de toutes leurs forces : « Le glaive de Jéhovah et de Gédéon ! »

Réveillés en sursaut par le bruit prolongé de ces trompettes, éperdus à la vue de ces flambeaux allumés autour d'eux, les Madianites se crurent cernés par une multitude d'ennemis. Une épouvantable panique s'empara des troupes qui se mirent à fuir en poussant des hurlements affreux. Les trompettes stridentes sonnaient toujours, les cris de : Jéhovah et Gédéon ! retentissaient de tous côtés comme des coups de tonnerre. Fous de terreurs, les Madianites se précipitèrent dans l'ombre les uns contre les autres, et s'égorgeaient sans se reconnaître dans une lutte atroce où chacun frappait au hasard et sans pitié pour sauver sa propre vie.

Quand le jour parut, les cadavres couvraient la vallée de Jezraël. Les fuyards se précipitaient dans la direction du fleuve, poursuivis à outrance par les guerriers de Manassé, d'Aser et de Nephtali. Pour leur couper la retraite, Gédéon avait chargé la tribu d'Ephraïm d'occuper tous les gués du Jourdain depuis Azor jusqu'à Bethbéra. Pris comme dans un piège, les Madianites perdirent en cette journée cent vingt mille hommes, entre autres deux de leurs principaux chefs, Oreb et Zeb.

Quinze mille cependant avaient réussi à passer le fleuve sous la conduite de deux autres chefs, Zebée et Salmana. Après avoir rapidement traversé les tribus transjordaniques, ces deux princes avaient campé les débris de leur armée dans les déserts qui s'étendent à l'orient de Nobé. Ils s'y croyaient en pleine sécurité, lorsqu'au milieu d'un flot de poussière ils virent accourir Gédéon et ses trois cents braves. Surpris et terrifiés, ils s'enfuirent en toute hâte, mais Gédéon s'acharna sur leurs traces, mit en déroute ces derniers restes des bataillons madianites, et finit par s'emparer des deux chefs.

Dans les récentes incursions, Zebée et Salmana s'étaient montrés particulièrement cruels à l'égard des Israélites. Des frères de Gédéon avaient disparu, égorgés, disait-on, par

l'ordre des deux princes. Voulant savoir la vérité, Gédéon leur posa cette question :

« Vous avez massacré des Israélites sur le mont Thabor : à qui ressemblaient-ils ? »

— A toi, répondirent les prisonniers et l'on aurait pu prendre chacun d'eux pour autant de fils de rois.

— C'étaient mes frères, reprit Gédéon. J'en prends Dieu à témoin. Je vous eusse sauvé la vie, si vous aviez épargné la leur. Enfant, ajouta-t-il en se tournant vers Sether, son fils aîné, frappe de ton glaive ces infâmes meurtriers. »

Mais Sether hésitait à lever son épée contre les deux princes de Madian.

« Frappe-nous toi-même, s'écrièrent-ils : il faut un homme de ta force pour de tels coups. »

Un instant après, ils tombaient tous deux sous le glaive de Gédéon. Alors pour récompenser leur vaillant chef comme pour se préserver de nouveaux envahissements, les enfants d'Israël résolurent de lui conférer la dignité royale.

« Règne sur nous, lui dirent-ils, toi et ton fils, et les fils de tes fils. »

— Non, répondit noblement le héros, je ne porterai point la couronne, ni moi ni mes fils. Votre roi, c'est Jéhovah. »

Et pour toute récompense, il demanda les colliers d'or, les robes de pourpre, les tissus précieux enlevés aux rois de Madian. De tous ces ornements il fit confectionner un éphod pour le grand prêtre, qui resta dans la ville d'Ephra comme souvenir des exploits de Gédéon.

Madian ne se releva point de cette humiliation. Pendant les quarante années du gouvernement de Gédéon, la paix ne fut plus troublée. Ce grand homme, honoré de tous comme le sauveur de son peuple, mourut dans un âge avancé, laissant une postérité nombreuse. Ses fils le déposèrent dans le sépulcre de Joas, son père, à Ephra, sa ville natale.

IV

LE VŒU DE JEPHTÉ

A. M. 2817. — A. C. 1184.

A peine les Israélites eurent-ils perdu le zélé restaurateur de leur sainte religion, qu'ils se prosternèrent de nouveau devant Baal, relevèrent ses autels, et ne craignirent pas de revêtir ses prêtres de l'éphod destiné par Gédéon au pontife de Jéhovah. Loin de tenir compte à ses enfants de l'immense bienfait dont ils étaient redevables à leur père, ils les laissèrent tomber sous les coups du fratricide Abimélech.

Cet intrigant appartenait par son père Gédéon à la demi-tribu de Manassé, et par sa mère, une Sichimite, à l'orgueilleuse tribu d'Éphraïm. Profitant des rivalités qui existaient entre ces deux tribus sœurs, il entreprit de se faire donner la couronne que Gédéon n'avait pas voulu poser sur sa tête.

A son instigation, ses parents de Sichem le choisirent pour roi, et pour couper court à toute compétition dans l'avenir, il fit égorger tous ses frères, excepté le plus jeune, Joatham, qui parvint à s'échapper.

Quelque temps après, le pauvre fugitif, qu'on croyait mort, apparut sur le mont Garizim aux Sichimites et prophétisa, dans un apologue inspiré, les châtimens qui allaient fondre sur eux et sur Abimélech.

« Un jour, leur dit-il, les arbres de la forêt, décidés à se donner un roi, demandèrent à l'olivier de régner sur

eux. — Je ne puis, répondit l'olivier, abandonner mon huile dont les hommes et les dieux font usage pour régner sur vous. Ils offrirent alors la royauté au figuier : — Je ne puis, dit celui-ci, renoncer à la suavité de mes fruits pour me mettre à votre tête. Ils s'adressèrent à la vigne : — Je ne puis, dit celle-ci, renoncer à produire le vin qui réjouit Dieu et les hommes, pour l'honneur de vous commander. Ennuyés de tous ces refus, les arbres offrirent la royauté au buisson, qui s'empressa d'accepter : — Vous vous reposerez sous mon ombre, dit-il; mais si jamais vous me refusez obéissance, un feu sortira de mon sein qui dévorera jusqu'aux cèdres du Liban.

« Hommes de Sichem, ajouta Joatham, vous, les meurtriers des fils de Gédéon, les serviteurs et sujets du fratricide, Abimélech sera pour vous un feu dévorant, et de Sichem sortira la flamme qui dévorera votre Abimélech. »

Cette sinistre prophétie ne tarda pas à se réaliser. Durant trois années d'une insupportable tyrannie, Abimélech se rendit tellement odieux aux Sichimites, qu'ils finirent par prendre les armes contre lui. Le tyran se défendit en véritable furieux, battit les révoltés en différentes rencontres, incendia plusieurs de leurs cités, et vint enfin mettre le siège devant Thébès, qui avait aussi pris parti contre lui. C'est là que l'attendait la vengeance de Dieu. Renfermés dans une tour très élevée, les habitants lançaient contre ses soldats toutes sortes de projectiles. Outré de colère, Abimélech s'approcha de la porte de la tour et essaya d'y mettre le feu, mais une femme l'aperçut du haut de la plate-forme, et lui jeta un fragment de meule qui l'atteignit à la tête et lui brisa le crâne.

Cette guerre civile qui leur coûta des flots de sang, n'ayant point converti ses fils rebelles, Jéhovah les livra aux Ammonites qui pendant dix-huit ans, en deçà comme au delà du Jourdain, dévastèrent les tribus. Dans l'excès de ses maux, Israël se ressouvint alors du Seigneur.

« Nous avons péché contre vous, criaient-ils avec larmes, nous avons abandonné notre Dieu pour servir de vaines idoles.

— Bien des fois, répondit le Seigneur, je vous ai tirés des mains de vos oppresseurs, et vous m'avez toujours abandonné pour courir après des dieux étrangers. Je refuse donc de vous secourir aujourd'hui : vous vous êtes fait de nouveaux dieux, demandez-leur de vous délivrer.

— Il est vrai que nous avons beaucoup péché, répliquèrent-ils, punissez-nous comme il vous plaira, mais sauvez-nous des fils d'Ammon. »

Et pour montrer la sincérité de leur conversion, ils jetèrent hors du pays toutes les images des dieux étrangers, et rétablirent solennellement le culte de Jéhovah. Touché de leur repentir, Dieu leur fit espérer enfin qu'il aurait pitié de leur misère.

Au retour du printemps, des acclamations sauvages annoncèrent aux tribus de Galaad une nouvelle invasion des fils d'Ammon ; mais les chefs des tribus, rassemblés à Maphat, décidèrent qu'on attaquerait les envahisseurs sous la conduite du premier Israélite assez courageux pour prendre l'offensive. Or, en ce temps vivait en Galaad un brave guerrier, nommé Jephthé, chassé par ses frères de la maison paternelle à cause de l'illégitimité de sa naissance. Exilé dans la terre de Tob, sur les confins de la Syrie, entouré de proscrits et de vagabonds, Jephthé se mit à leur tête et se distingua par de tels actes de vaillance que les anciens de Galaad lui proposèrent de diriger la guerre contre les Ammonites.

« Vous m'avez laissé bannir de la maison de mon père, répondit Jephthé, et maintenant vous me rappelez parce que vous avez besoin de moi !

— Nous te demandons, dirent-ils, de venir avec nous combattre les fils d'Ammon, et tu seras le chef de tous ceux qui habitent en Galaad.

— Si vraiment je combats les fils d'Ammon, et si le Sei-

gneur les livre entre mes mains, vous me constituerez votre chef?

— Nous le jurons devant Dieu! »

Sur cette assurance, Jephthé suivit les anciens à Masphat, où l'armée l'acclama comme son général. Aussitôt il envoya des émissaires au roi d'Ammon pour lui demander de quel droit il se permettait d'envahir et de ravager le territoire d'Israël.

« Vos pères en venant d'Égypte, répondit le roi d'Ammon, se sont emparés de notre pays depuis l'Arnon jusqu'au Jourdain : rendez-nous notre bien, et nous ferons la paix. »

Jephthé répondit à cette insolence par le message suivant :

« Israël ne s'est approprié aucune parcelle des terres de Moab ou d'Ammon. Au sortir de l'Égypte, après avoir traversé la mer Rouge, nos pères arrivèrent à Cadès, longèrent les frontières d'Edom et de Moab, et vinrent camper au delà de l'Arnon, où le roi des Amorrhéens, Sehon, voulut les combattre. Jéhovah le livra, lui et son armée, aux mains d'Israël, ce qui nous rendit maîtres de tout le pays, de l'Arnon au Jourdain. Jéhovah a détruit l'Amorrhéen pour nous donner son territoire, et vous le réclamez comme votre propriété? Ce que possède votre dieu Chamos, vous appartient légitimement : de même les biens acquis par les victoires de notre Dieu sont justement en notre possession. Depuis trois cents ans que nous occupons ce pays, les Moabites nous ont-ils cherché querelle à cette occasion? Et vous-même, fils d'Ammon, pourquoi avez-vous attendu trois siècles pour revendiquer votre prétendue propriété? L'injustice n'est donc pas de notre côté, mais du vôtre. Du reste le Seigneur, que je prends aujourd'hui pour arbitre, jugera entre nous et les fils d'Ammon. »

Comme on devait s'y attendre, le roi des Ammonites ne se rendit point à ces raisons, et il fallut en appeler aux armes. Rempli de l'Esprit du Seigneur, Jephthé parcourut

les trois tribus de Galaad pour recruter ses troupes, puis se dirigea vers le pays ennemi. En passant la frontière, n'écoutant que son ardeur, il fit ce vœu : « Seigneur, si vous me donnez la victoire, le premier qui sortira de ma maison pour accourir au-devant de moi, je vous l'offrirai en holocauste. »

Jéhovah livra les Ammonites entre ses mains. Leurs guerriers furent battus, vingt de leurs cités détruites, leurs chefs courbés sous le joug d'Israël. Heureux de son triomphe, Jephté reprit le chemin de Masphat, mais la nouvelle de ses succès l'y avait précédé. Sur la route il vit s'avancer vers lui un chœur de jeunes filles qui, s'accompagnant de leurs tambourins, chantaient les louanges du vainqueur. Sa propre fille, sa fille unique, marchait en tête du cortège. A peine l'eut-il aperçue que, déchirant ses vêtements, le malheureux père s'écria : « O fille infortunée, quelle déception pour moi et pour toi ! J'ai fait un vœu au Seigneur, et il faut que ce vœu s'accomplisse !

— O mon père, répondit l'héroïque jeune fille, le Seigneur vous a donné la victoire sur vos ennemis : ce que vous avez promis au Seigneur, il faut le tenir, et me voici à votre disposition. Permettez-moi seulement de me retirer deux mois sur les collines pour y pleurer avec quelques compagnes ma jeunesse sitôt flétrie. »

Les deux mois écoulés, la vierge d'Israël descendit des montagnes, et, pour accomplir son vœu, Jephté l'offrit en sacrifice au Seigneur. En mémoire du généreux dévouement de la jeune vierge, les filles d'Israël se réunissent chaque année pendant quatre jours, pour pleurer ensemble la fille de Jephté. Quant à l'illustre vainqueur des fils d'Ammon, après avoir gouverné les tribus pendant six ans, il mourut honoré de tous ses compatriotes, et fut enseveli dans sa ville de Galaad.

V

SAMSON, L'ATHLÈTE DE JÉHOVAH

A. M. 2830. — A. C. 1171.

Sous les trois juges suivants, Abesan de Bethléem, Aïalon de Zabulon, et Abdon de Pharathon, lesquels gouvernèrent Israël pendant vingt-cinq ans, les tribus restèrent fidèles au Seigneur. Mais peu à peu, toujours fascinées par les dieux étrangers, elles abandonnèrent de nouveau le service de Jéhovah. Dans sa colère, Dieu les livra cette fois aux mains des Philistins.

Originaires de l'Égypte, les Philistins s'étaient emparés primitivement des belles régions de la terre promise qui longent la grande mer. Ils avaient divisé leur territoire en cinq États, Gaza, Azoth, Ascalon, Geth, Accaron, gouvernés par des princes ou satrapes indépendants l'un de l'autre, mais étroitement unis pour défendre leurs intérêts communs. Dieu se servit d'eux comme d'une verge pour châtier ses enfants rebelles.

Contrairement aux habitudes des nations voisines qui profitaient de leurs victoires sur les Israélites pour ravager leur territoire, les Philistins se contentèrent d'assujettir les vaincus à des traités humiliants et onéreux. Pour maintenir leur souveraineté sur les tribus, ils s'emparèrent de leurs forteresses et désarmèrent tous leurs guerriers. Ils interdirent même aux enfants d'Israël les arts ou métiers qui exigent l'emploi du fer et de l'acier, si bien que pour se procurer des instruments aratoires, et ne fût-ce que

pour aiguïser un soc de charrue, il fallait avoir recours aux Philistins. Cette servitude, la plus dure et la plus ignominieuse de toutes celles auxquelles Dieu condamna son peuple, dura quarante années. Toutefois, pour ne pas désespérer ses enfants comme aussi pour montrer aux Philistins la puissance de son bras, il suscita un héros fameux dont les hauts faits préludèrent à la délivrance d'Israël.

En ce temps vivait à Saraa, dans la tribu de Dan, un homme nommé Manué, dont la femme était stérile. Les deux époux fidèles à Jéhovah, se plaignaient à lui de cet opprobre. Or un jour l'ange du Seigneur apparut à la femme, et lui dit :

« Vous n'avez pas eu d'enfants jusqu'ici, mais bientôt vous concevrez et enfanterez un fils, et ce fils vous le consacrez à Dieu par le vœu du nazaréat. Tous les jours de sa vie il s'abstiendra de vin, de liqueur fermentée, de toute nourriture interdite aux nazaréens. Jamais le rasoir ne touchera sa tête. Vous-même, qui devez lui donner le jour, gardez-vous de boire ou de manger ce dont l'enfant devra se priver. Sachez que par lui commencera l'affranchissement d'Israël. »

Troublée jusqu'au fond de l'âme, la femme s'empressa de raconter à son mari qu'un homme de Dieu, majestueux comme un ange du Ciel, lui avait annoncé qu'elle aurait un fils, et que, par ce fils, voué au Seigneur dès sa naissance, commencerait la libération d'Israël. Elle avait demandé à cet inconnu qui il était et d'où il venait, mais il avait refusé de répondre.

Manué crut à la promesse, mais désireux de se renseigner sur la manière d'élever l'enfant qui devait lui naître, pour le préparer à sa divine mission, il pria le Seigneur d'envoyer de nouveau le céleste messenger. Ses désirs furent exaucés : l'ange apparut de nouveau à sa femme, un jour qu'elle était dans les champs, et celle-ci courut avertir son mari qui la suivit en toute hâte au lieu où l'attendait l'inconnu :

« Seigneur, lui dit-il en l'abordant, c'est bien vous qui dernièrement vous êtes entretenu avec mon épouse ?

— C'est bien moi.

— Quand s'accompliront vos promesses, que devra faire l'enfant et de quoi devra-t-il s'abstenir ?

— De vin, de breuvage enivrant, de toute viande interdite aux nazaréens, comme je l'ai dit à votre femme.

— Homme de Dieu, continua Manué, veuillez combler mes désirs en prenant votre part d'un chevreau que nous allons préparer.

— Non, répondit l'inconnu, ne me pressez pas de manger avec vous ; mais, si vous le voulez, offrez un holocauste au Seigneur.

— Et quel est votre nom ? demanda Manué ; votre promesse réalisée, qui devons-nous remercier ?

— Ne me demandez pas mon nom : il vous effraierait par sa grandeur. »

Manué courut à son logis, se munit d'un chevreau et des libations prescrites pour l'holocauste, déposa le tout sur une pierre qui lui servit d'autel, et offrit le sacrifice au Seigneur. Tout à coup, pendant que lui et sa femme attendaient avec anxiété ce qui allait arriver, une flamme s'éleva de l'autel vers le ciel, et l'ange de Dieu, s'élançant dans les airs avec la flamme, disparut à leurs regards.

Prosternés le front contre terre, ils comprirent alors qu'un être céleste leur était apparu. Manué se préparait déjà à mourir, persuadé comme tous les Israélites qu'on ne peut vivre sur la terre après avoir vu Dieu ou ses anges, mais sa femme lui fit observer que, si Dieu eût voulu leur mort, il n'aurait ni agréé leur sacrifice, ni révélé ses desseins à leur égard.

L'évènement confirma la prédiction de l'ange. La femme de Manué lui donna un fils qui fut appelé Samson, c'est-à-dire le *Fort*. Ce nom annonçait la force corporelle qui, dès son adolescence, le distingua de tous les hommes de son temps. Du reste l'Esprit de Dieu s'empara de lui, lui fit

comprendre que ce don de force dépendait de la fidélité avec laquelle il observait les vœux du nazaréat, et qu'il devait en user contre les Philistins. Aussi dès l'âge de vingt ans son unique préoccupation fut-elle de se rendre en pays ennemi pour humilier les oppresseurs, et relever par ses succès contre eux le courage de ses compatriotes.

Bien que tributaire et même esclave des Philistins Israël ne vivait point en hostilité avec ses maîtres. Profitant des relations qui existaient entre les deux pays, Samson s'introduisit dans une famille philistine de Thamnatha et se choisit une épouse dans cette famille. Comme il pria son père de ratifier son choix, celui-ci ne sachant pas qu'il agissait ainsi par l'inspiration du Seigneur, lui fit des représentations :

« N'y a-t-il pas, lui dit-il, en tout Israël une fille à ta convenance, qu'il te faille aller chercher une femme parmi ces incirconcis ? »

— Mon père, répondit Samson, celle-là me plaît : veuillez l'accepter. »

Le père et la mère se rendirent à ses instances et suivirent leur fils à Thamnatha pour faire leur demande aux parents de la jeune fille. A l'entrée de la ville, traversant un champ de vignes, Samson vit tout à coup un jeune lionceau accourir à lui en rugissant. Il n'avait à la main ni arme ni bâton, mais, l'Esprit de Dieu lui communiquant sa force, il se jeta sur l'animal furieux et le mit en pièces comme il eût fait d'un simple chevreau. Puis il rejoignit son père et sa mère qui marchaient en avant, sans leur dire un mot de cette aventure.

Les parents de la jeune fille ayant consenti au mariage, Samson retourna quelques jours après à Thamnatha pour la célébration des noces. En chemin il voulut revoir le cadavre du lion qu'il avait tué. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver dans sa gueule un essaim d'abeilles et un rayon du miel le plus doux et le plus savoureux ! Il en fit goûter à ses parents, mais sans leur en indiquer la provenance, car

cette découverte venait de lui suggérer un projet singulier dont il voulait garder le secret.

Pendant les sept jours de fête qui suivirent le mariage, trente jeunes gens choisis parmi les princes des Philistins lui tinrent compagnie. Or au milieu d'un festin donné à tous ses convives, Samson, selon la coutume du temps leur proposa une énigme :

« Si pendant ces sept jours de réjouissances, leur dit-il, vous parvenez à la deviner, je vous donnerai trente manteaux et autant de tuniques. Si vous ne devinez pas, vous me fournirez un pareil nombre de ces mêmes vêtements.

— Nous acceptons, répondirent les convives : voyons ta fameuse énigme.

— La voici : « Du vorace est sortie la nourriture, et du fort la douceur. »

Pour qui ne connaissait pas l'histoire du miel et du lion, l'énigme était inexplicable ; aussi les jeunes gens cherchèrent-ils en vain pendant trois jours une solution satisfaisante. En désespoir de cause, ils s'adressèrent à la femme de Samson :

« Il faut, lui dirent-ils, que par caresses et flatteries tu arraches à ton mari le mot de l'énigme, autrement nous incendierons la maison de ton père. On n'invite pas les gens à des noces pour les dépouiller. »

Samson résista d'abord aux larmes et aux supplications de la Philistine. Comme elle lui reprochait son peu de confiance en elle, il lui répondit qu'il avait caché son secret même à son père et à sa mère ; mais enfin le septième jour, las de ses importunités, il eut la faiblesse de le lui communiquer. Celle-ci s'empressa de dévoiler le mystère aux jeunes gens qui, vers le soir, un peu avant le coucher du soleil, allèrent trouver Samson et lui dirent d'un ton railleur :

« Quoi de plus doux que le miel et de plus fort que le lion ?

— Vous avez deviné, répondit Samson avec colère, mais sans ma femme vous chercheriez encore. »

A l'instant, poussé par l'Esprit de Dieu, il se dirigea sur Ascalon, y tua trente Philistins, dont il remit les tuniques et les manteaux aux perfides jeunes gens, puis revint dans la maison de son père. Ayant appris que sa femme, se croyant délaissée, avait épousé un des jeunes gens de la noce, il ne pensa qu'à se venger.

C'était le temps de la moisson. Samson fit pendant plusieurs jours la chasse aux chacals, espèce de renards qui abondent dans le pays. Il en prit trois cents, les lia deux à deux par la queue, à laquelle il attacha une torche allumée, puis les lâcha de tous côtés dans les plaines des Philistins. En quelques heures les blés en meules ou encore sur pied furent brûlés, les vignes et les oliviers détruits.

Persuadés que Samson n'avait incendié leurs moissons que pour se venger de son épouse et de son beau-père, les Philistins mirent le feu à la maison de celui-ci, qui périt dans les flammes avec toute sa famille. Ils croyaient avoir par là désarmé leur ennemi, mais il leur déclara qu'il ne les tenait pas quittes à si bon marché. Il leur fit en effet tant de mal qu'à la fin, poussés à bout, ils envahirent par représailles le territoire de Juda. Une armée nombreuse vint camper près de Lechi.

« Pourquoi cette irruption sur nos terres, demandèrent aux Philistins les hommes de Juda ?

— Nous voulons nous emparer de Samson, répondirent ceux-ci, et quand nous le tiendrons solidement enchaîné, lui rendre tout le mal qu'il nous a fait. »

Pour échapper au conflit, les hommes de Juda s'offrirent lâchement à livrer le terrible lutteur. Trois mille hommes de la tribu vinrent le trouver à cet effet dans la caverne d'Etam où il se tenait caché.

« Vous n'ignorez pas, lui dirent-ils, que les Philistins sont nos maîtres : pourquoi donc les exaspérer par de pareilles attaques ?

— Je n'ai fait que me venger de leurs outrages, répondit Samson.

— Peu nous importe, répliquèrent-ils, nous allons vous lier et vous livrer aux Philistins. »

Pour ne pas compromettre ses compatriotes, Samson résolut de ne pas résister.

« Liez-moi, dit-il, seulement jurez-moi de ne pas attenter à ma vie.

— Nous le jurons. »

On le lia avec des cordes neuves, puis on l'enleva de la caverne pour le porter en face de l'ennemi. Déjà les Philistins accouraient en foule pour saisir leur proie, leurs acclamations joyeuses montaient jusqu'au ciel, lorsque soudain le prisonnier, sous l'impulsion du divin Esprit, se débarrasse de ses liens comme le feu de la paille, s'empare d'une mâchoire d'âne qui lui tombe sous la main, et se jette sur ses adversaires épouvantés, frappant de droite et de gauche avec une fureur telle qu'il en étend mille à ses pieds.

Après sa victoire, il jeta son arme par terre et appela ce lieu Ramathlechi, ou l'*Élévation de la mâchoire*. Dans l'animosité du combat, il ne pensait point à la fatigue, mais à peine eut-il cessé de frapper qu'il se sentit mourir d'épuisement et de soif : « Seigneur, dit-il alors, c'est à vous que je dois mon salut et mon triomphe ; mais, si vous ne m'aidez dans ma détresse, je vais tomber ici dans les mains des incirconcis. » A l'instant, sous la main toute-puissante de Jéhovah, une roche s'entr'ouvrit, et il en coula une eau limpide qui permit au héros de se rafraîchir et de ranimer ses forces. Depuis ce temps on appela aussi ce lieu de la mâchoire la *Fontaine du suppliant*.

VI

LA COURTISANE ET LE LION

A. M. 2869. — A. C. 1132.

Après ces prodigieux exploits qui indiquaient assez le choix de Dieu, les tribus reconnurent Samson pour Juge d'Israël, et peu à peu son influence les tira de leur honteuse abjection. Pendant les vingt années de sa judicature, sans briser les traités de servitude, les Philistins se montrèrent moins durs et moins exigeants, tant ils craignaient de réveiller la colère du lion; mais hélas! le lion d'Israël avait un faible qui entraîna sa ruine.

Un jour qu'il se trouvait à Gaza, capitale d'un des petits États philistins, il entra chez une courtisane, qui dénonça aussitôt à ses compatriotes la présence du fameux Samson dans sa maison. A cette nouvelle, des bandes nombreuses entourèrent la demeure de la courtisane; des gardes surveillèrent les portes de la cité; toute la nuit chacun resta au poste dans un silence profond, afin de saisir le héros et de le tuer quand il mettrait le pied sur le seuil de la maison.

Or pendant qu'ils reposaient tranquillement en attendant le jour, Samson sortit inopinément au milieu de la nuit, et traversa la ville sans que personne osât lui barrer le chemin. Arrivé aux portes, il en enleva les deux battants, les chargea sur ses épaules et les transporta sur le sommet d'une montagne, en face d'Hébron. Mais connaissant sa faiblesse, les Philistins épiaient ses liaisons afin de surprendre le secret de sa force comme ils avaient surpris au jour

de ses noces le mot de l'énigme. Ils apprirent bientôt qu'il se rendait souvent dans la vallée de Sorec chez une femme nommée Dalila. Les chefs de Philistins s'efforcèrent de gagner cette femme à leur cause :

— « Il faut, lui dirent-ils, que tu amènes Samson à te communiquer le secret de sa force, et le moyen que nous pourrions prendre pour le dompter et l'enchaîner. Si tu réussis, nous te donnerons onze cents sicles d'argent. »

La Philistine se laissa gagner : à sa première entrevue avec Samson, elle lui demanda, comme pour satisfaire sa curiosité, en quoi consistait sa force athlétique, puis elle ajouta négligemment :

« Trouverait-on des liens assez solides pour t'enchaîner, sans que tu puisses les rompre ?

— Certainement, répondit Samson : sept cordes de nerfs encore humides suffiraient pour m'attacher et me rendre impuissant comme le reste des hommes. »

Dalila se fit apporter les ligatures par des Philistins, qui restèrent cachés dans une chambre voisine. Elle lia Samson pendant son sommeil, puis s'écria brusquement : « Samson, voici les Philistins ! » A l'instant il brisa ses liens comme on brise un fil d'étoupe que la flamme vient de toucher. Furieuse d'avoir été jouée, Dalila revint à la charge :

« Dernièrement, dit-elle, tu m'as trompée : dis-moi aujourd'hui, je t'en prie, quels liens seraient assez forts pour te tenir captif ?

— Sept cordes neuves, qui n'auraient jamais servi, me paralyseraient comme le premier venu. »

Dalila se procura sept cordes neuves, le lia solidement, puis s'écria : « Samson, voici les Philistins ! » Il rompit les cordes comme il aurait rompu un fil de toile.

Loin de se décourager, Dalila s'efforça de l'attendrir en simulant une grande peine.

« Jusques à quand, dit-elle, me conteras-tu des mensonges ? Indique-moi, je t'en supplie, comment on pourrait t'enchaîner ?

— Pour m'empêcher de fuir, il faudrait tisser mes sept tresses de cheveux avec le fil d'une trame étendue sur le métier, et puis, avec un gros clou, fixer au plancher ce tissu de fil et de cheveux. »

Dalila l'attacha ainsi au sol pendant qu'il dormait, puis le réveilla en criant de toutes ses forces : « Samson, voici les Philistins ! » D'un mouvement de tête, il emporta le clou, le tissu et les cheveux. Alors la perfide éclata en reproches :

« Comment peux-tu dire que tu m'aimes, s'écriait-elle, puisque ton cœur m'est fermé. Voilà trois fois que tu abuses de ma crédulité. »

Et elle ne cessait de pleurer, de l'importuner, de s'attacher à ses pas sans lui laisser un instant de repos. Après avoir résisté durant plusieurs jours, le malheureux Samson finit par céder aux obsessions de cette femme :

« Je suis nazaréen, lui dit-il, c'est-à-dire consacré à Dieu dès le sein de ma mère. Le rasoir n'a jamais touché ma tête : si l'on me coupait les cheveux, ma force disparaîtrait à l'instant même, et je ressemblerais aux autres hommes. »

Une fois en possession du mystérieux secret, Dalila demanda aux Philistins de se rendre chez elle en grand nombre, leur promettant cette fois de leur livrer Samson. Ceux-ci accoururent avec l'argent promis à la courtisane. Profitant d'un moment où le héros dormait d'un profond sommeil, celle-ci lui coupa les sept tresses de ses cheveux, ce qui lui ôta toute sa force. « Samson, s'écria-t-elle aussitôt, voici les Philistins qui fondent sur toi ! » Samson s'éveilla brusquement, s'imaginant pouvoir se tirer de leurs mains comme par le passé, mais le Seigneur n'était plus avec lui. Sans énergie pour se défendre, il se trouva bientôt entouré d'ennemis qui se jetèrent sur lui et lui crevèrent les yeux.

En cet état lamentable, les Philistins le traînèrent, chargé de chaînes, dans la ville de Gaza, théâtre de ses

derniers exploits. Ils l'enfermèrent dans un cachot, et le condamnèrent à tourner la meule comme un vil esclave. Samson souffrit sans se plaindre, se rappelant les péchés qu'il avait commis contre le Seigneur son Dieu.

Or ses cheveux commençaient à repousser, quand les chefs des Philistins rassemblèrent le peuple pour offrir à leur dieu Dagon un sacrifice d'actions de grâces, « car, disaient-ils, c'est lui qui nous a livré notre implacable ennemi ». Au milieu des acclamations et de l'enivrement du festin qui suivit l'immolation des victimes, les satrapes demandèrent qu'on amenât dans le temple le héros vaincu pour le donner en spectacle à l'immense assemblée. En effet, sorti de sa prison, Samson parut à la fête, conduit par un enfant qui le plaça entre deux colonnes au milieu de l'édifice. De tous les côtés hommes et femmes, princes des Philistins, spectateurs groupés sur le toit et la terrasse au nombre de trois mille, contemplaient l'athlète d'autrefois devenu leur jouet, quand tout à coup Samson dit à son jeune guide :

« Laisse-moi me reposer un peu en m'appuyant contre les colonnes qui soutiennent le temple. »

L'enfant dirigea les pas de l'aveugle et lui fit toucher les colonnes.

« Seigneur mon Dieu, dit alors Samson, je vous en supplie, souvenez-vous de moi en ce moment, et rendez-moi pour un instant ma force première : d'un seul coup je me vengerai des barbares qui m'ont arraché les yeux. »

Et saisissant des deux mains les deux colonnes sur lesquelles s'appuyait le temple, il s'écria :

« Je meurs, mais en compagnie des Philistins ! »

En disant ces mots, il ébranla vigoureusement les colonnes, et l'édifice s'écroula sur le peuple et ses princes. Ainsi périt le héros d'Israël, tuant par sa mort plus de Philistins qu'il n'en avait tué pendant sa vie.

VII

SAMUEL. — L'ARCHE ET DAGON.

A. M. 2871. — A. C. 1130.

Deux ans après la mort de Samson, sous le pontificat d'Héli, grand prêtre et juge d'Israël, vivait sur la montagne d'Éphraïm un fidèle adorateur du vrai Dieu, nommé Elcana. Aux grandes solennités de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles, on le voyait monter chaque année de Ramatha, son pays, à la cité de Silo pour offrir son sacrifice au Dieu des armées.

Or sa femme n'avait point d'enfants, ce dont elle ne pouvait se consoler. « Pourquoi pleurer toujours et consumer ta vie dans la tristesse? lui disait souvent Elcana. Est-ce que mon amour ne te tient pas lieu d'une couronne d'enfants? » Anna continuait à verser des larmes. Un jour qu'elle avait accompagné son mari à Silo, elle alla seule se placer devant la porte extérieure du Tabernacle, près de l'endroit où Héli rendait ses jugements, dans le dessein d'exposer au Seigneur l'ardent désir de son âme : « Dieu des armées, disait-elle tout en pleurs, si vous daignez prendre en pitié l'affliction de votre servante, et lui donner un fils, je fais le vœu de vous le consacrer par le nazaréat perpétuel. Jamais le rasoir n'approchera de sa tête. »

Elle pria si longtemps devant le Seigneur qu'elle attira l'attention du grand prêtre; mais comme ses lèvres, par suite des agitations de son cœur, ne murmuraient que des

paroles indistinctes et saccadées, il la crut en proie à l'ivresse et la pria d'aller digérer au dehors le vin qui lui troublait la tête.

« Vous vous méprenez à mon égard, lui dit Anna, je n'ai pris aucune liqueur enivrante; je suis une pauvre femme désolée qui répand son âme devant le Seigneur.

— En ce cas, répondit le grand prêtre, allez en paix, et que le Dieu d'Israël exauce les désirs de votre cœur!

— Plaise à Dieu, dit Anna en quittant le Tabernacle, que j'aie trouvé grâce à ses yeux! »

A partir de ce jour, Anna vit se dissiper le nuage de tristesse qui obscurcissait son front. Le lendemain de grand matin, elle adora de nouveau le Seigneur devant l'autel, puis elle retourna dans sa maison de Ramatha. Et Jéhovah se souvint des supplications de sa servante : il lui donna un fils, le fruit de ses prières, qu'elle appela pour cette raison Samuel, c'est-à-dire Dieudonné.

Quand l'enfant put se passer de ses soins, Anna fit préparer par son mari trois bœufs pour le sacrifice, trois mesures de farine, une amphore de vin, et tous deux conduisirent leur fils, alors âgé de trois ans, au Tabernacle du Seigneur. Après l'immolation des victimes, ils présentèrent l'enfant au grand prêtre Héli :

« Seigneur, dit Anna, vous rappelez-vous cette pauvre femme sans enfants qui, en votre présence, pria si longtemps le Seigneur de lui accorder un fils? C'était votre servante. Dieu m'a exaucée en me donnant cet enfant, et moi je l'ai voué à son service pour toute la durée de sa vie. »

Et voilà qu'à la pensée du Dieu très bon qui l'avait comblée de ses faveurs, et de ce fils du miracle, véritable figure de Celui que Dieu devait donner au monde pour le sauver, l'âme de la mère chanta par anticipation le cantique de Celle que toutes les nations appelleront bienheureuse :

« Mon âme tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur,

disait-elle. Dieu seul est saint, Dieu seul est fort, Dieu seul pénètre les secrètes pensées des cœurs.

« Cessez de multiplier, ô superbes ! les paroles d'orgueil. L'arc des forts se brise, et les faibles deviennent robustes ; les riches mendient leur pain, et les indigents sont rassasiés ; la femme ^{sans enfant} stérile devient mère, tandis que végète dans l'isolement celle qui se glorifiait du nombre de ses fils.

« C'est Dieu qui donne la vie et la mort, la richesse et la pauvreté, l'honneur ou l'humiliation ; c'est lui qui tire le pauvre de la poussière et l'indigent du fumier, pour les faire asseoir, au milieu de ses princes, sur un trône de gloire. N'est-ce pas lui qui posa les fondements sur lesquels repose le monde ?

« C'est lui qui dirigera ses saints dans la voie droite, pendant que l'impie, comptant sur ses forces, se perdra dans les ténèbres, jusqu'au jour où les ennemis de Dieu, tremblants à la voix de son tonnerre, le verront se lever pour juger le monde. Alors il donnera l'empire au roi de son choix, et relèvera devant tous la gloire de son Christ. »

Le grand prêtre bénit Elcana et la femme inspirée qui venait de prophétiser les destinées d'un Fils plus grand que le sien, puis les deux époux retournèrent à Ramatha. Quant au petit Samuel, il resta au temple, en la présence de Dieu et sous la garde du grand prêtre. Vêtu d'un éphod de lin, et des tuniques que sa mère lui apportait aux jours des grandes solennités, il accomplissait les cérémonies du culte devant l'autel du Seigneur, et croissait en sagesse à mesure qu'il croissait en âge.

Or le grand prêtre avait deux fils dont la conduite contrastait étrangement avec celle de Samuel. D'un âge avancé et de plus accablé d'affaires, Héli les associait à ses fonctions sacerdotales, mais en fils de Bélial, au mépris des lois du Seigneur et de leur dignité, ils ne rougissaient point de s'approprier à leur gré les chairs et la graisse des victimes, de déshonorer même les femmes qui veillaient à l'entrée du Tabernacle, et de détourner ainsi les Israélites

de la maison de Dieu. Instruit de leurs débordements par le bruit public, le vieux pontife leur représenta qu'ils étaient cause, par leurs forfaits, des transgressions de la loi, et que certainement ils attireraient sur eux la colère de Dieu : « Si un homme pèche contre un autre homme, dit-il, il peut apaiser le Seigneur; mais s'il pèche contre le Seigneur lui-même, qui donc priera pour lui? » Les coupables se moquèrent de ses remontrances, et le faible vieillard n'avait plus assez d'énergie pour les punir. Un prophète de Dieu le menaça des plus grands maux, s'il ne mettait point un terme aux profanations de ses fils : « Je glorifierai, dit le Seigneur, ceux qui cherchent ma gloire, et je couvrirai d'ignominies ceux qui me méprisent. Des calamités sans nombre vont fondre sur ta famille, à commencer par tes fils qui mourront tous deux le même jour. » Cet avertissement solennel impressionna vivement le grand prêtre sans lui donner le courage de sévir contre ses propres enfants.

Quelques années après, le vieux pontife, alors presque aveugle, reposait dans l'enceinte du tabernacle, non loin de l'arche du Seigneur. C'était la nuit, et les sept lampes du chandelier d'or n'étaient pas encore éteintes, quand le jeune Samuel, logé dans une chambre voisine des appartements d'Héli, fut tout à coup tiré de son sommeil par une voix qui l'appelait. Croyant entendre la voix du pontife, il se rendit près de lui :

« Vous m'avez appelé, dit-il, me voici.

— Je ne vous ai point appelé, répondit Héli, retournez à votre lit. »

L'enfant s'était à peine endormi, qu'il s'entendit appeler de nouveau.

« Vous m'avez certainement appelé, dit-il en accourant près d'Héli, me voici.

— Non, reprit Héli, je ne vous ai point appelé. »

Une troisième fois la voix se fit entendre, et l'enfant, toujours docile, mais non familiarisé encore avec les révé-

lations célestes, se présenta devant Héli. Celui-ci comprit alors d'où venait la voix mystérieuse :

« Mon fils, lui dit-il, si on t'appelle encore, réponds aussitôt : Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. »

L'enfant reprit son sommeil en méditant ce mot du grand prêtre, quand la voix retentit clairement à son oreille.

« Samuel ! Samuel !

— Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute, » dit le jeune privilégié de Dieu.

C'était Dieu, en effet, qui venait lui communiquer ses terribles décrets sur la maison d'Héli.

« Il va se passer en Israël des événements dont le seul récit fera frissonner d'horreur. Ce que j'ai prédit à la maison d'Héli s'accomplira, sans qu'aucune expiation puisse désarmer mon bras vengeur. Héli a connu les iniquités de ses fils : il sera châtié pour les avoir laissées impunies. »

Le matin, Samuel ouvrit comme d'ordinaire les portes de la maison de Dieu, mais il évitait le grand prêtre pour n'avoir point à lui raconter sa vision. Héli le fit appeler, lui commanda sous les peines les plus graves de ne lui rien cacher, et se mit à écouter religieusement les paroles de l'enfant. Quand il eut tout entendu, terrifié mais résigné, il s'écria : « Dieu est le maître, que sa volonté s'accomplisse ! »

Et bientôt de grands événements, confirmant ces prédictions, apprirent à tout Israël que Samuel était vraiment le prophète du Seigneur.

Depuis la mort de Samson, les Philistins n'avaient point reparu sur le territoire d'Israël, mais ils crurent que, sous le vieil et faible Héli, il leur serait facile de continuer leurs incursions. Ils vinrent donc livrer bataille près d'Aphec, et triomphèrent facilement d'un peuple que Dieu voulait humilier. Ne comprenant rien à cet échec, et désireux de venger les quatre mille hommes qu'ils avaient perdus, les

Israélites s'imaginèrent que, s'ils amenaient l'Arche dans leur camp, la victoire l'y suivrait certainement. Des députés allèrent donc la chercher à Silo pour la transporter, sous la garde des deux fils d'Héli, Ophni et Phinéas, au milieu des tentes d'Israël. A son apparition dans le camp, le cri de joie que poussèrent les guerriers, cri répercuté par tous les échos des environs, porta la terreur dans le camp des Philistins. « Malheur à nous ! s'écrièrent-ils, voilà que le Dieu d'Israël se met à la tête de ses armées : qui nous défendra contre cette puissance dont autrefois les Égyptiens eurent tant à souffrir ? » Mais les chefs ranimèrent le courage de leurs soldats : « Braves Philistins, disaient-ils, voulez-vous donc devenir les esclaves de ces Hébreux que vous teniez sous votre joug ? Laissez là ces ridicules frayeurs et combattez vaillamment. » Ils remportèrent en effet une éclatante victoire : trente mille Israélites restèrent sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite, l'Arche sainte tomba au pouvoir de l'ennemi, Ophni et Phinéas périrent dans la mêlée.

Le soir de cette désastreuse journée, un guerrier de Benjamin arrivait à Silo, les vêtements déchirés, la tête couverte de cendres. A peine eut-il annoncé la fatale nouvelle que des cris lamentables éclatèrent de toutes parts. Assis à la porte du tabernacle, le visage tourné vers le chemin comme si ses yeux éteints cherchaient l'Arche d'alliance pour laquelle il éprouvait de vives inquiétudes, Héli demanda pourquoi ce tumulte, et ces gémissements qui partaient de la cité ? En ce moment arriva près de lui le guerrier de Benjamin :

« Je viens du champ de bataille, dit-il au vieux pontife.

— Et que s'est-il passé, mon fils ?

— Israël a pris la fuite devant les Philistins, un affreux carnage s'en est suivi, vos deux fils sont au nombre des morts, l'Arche sainte est captive. »

A ce dernier mot, comme si la foudre l'eût frappé, le

malheureux vieillard tomba à la renverse, se fracassa la tête, et expira sur-le-champ. Il avait gouverné Israël pendant quarante années, et par sa faiblesse autorisé les crimes qui le perdirent, et perdirent avec lui sa famille et son pays.

Pendant ce temps les Philistins, ravis d'une capture si honorable pour leur dieu Dagon, transportèrent l'Arche sainte dans le temple de l'idole, comme un prisonnier qu'on amène aux pieds du vainqueur; mais le lendemain à leur grand étonnement, ils trouvèrent Dagon étendu par terre devant l'Arche. Ils replacèrent pieusement la statue sur son piédestal; mais, le jour suivant, elle était en pièces, le tronc devant l'Arche, la tête et les mains sur le seuil du temple. De plus, une horrible maladie frappa les habitants d'Azoth, une armée de rongeurs infesta la ville et dévasta les campagnes, à tel point que le peuple, consterné, se mit à crier : « Nous ne pouvons conserver cette Arche, aussi fatale aux hommes qu'à notre dieu. »

Après avoir délibéré sur le parti qu'il convenait de prendre, les satrapes décidèrent, sur le conseil des habitants de Geth, de promener l'Arche de province en province, mais les fléaux la suivirent à Geth et dans plusieurs autres cités, de sorte que les gens d'Accaron, en la voyant arriver sur leur territoire, demandèrent pourquoi leurs princes voulaient à toute force amener chez eux la maladie et la mort. Après sept mois d'épreuve, les satrapes se virent enfin obligés de se dessaisir de leur proie. Ils consultèrent à ce sujet leurs prêtres et leurs devins : « Il faut renvoyer l'Arche avec honneur, répondirent ceux-ci, pour apaiser la colère du Dieu d'Israël. Inutile de lutter contre lui : autrefois Pharaon s'est obstiné, mais les plaies de l'Égypte l'ont contraint de céder. Du reste, il vous est facile de connaître la volonté de Jéhovah : mettez l'Arche avec vos présents sur un chariot neuf; attelez à ce chariot deux vaches qui n'ont point encore porté le joug, et dont les veaux sont à l'étable; puis laissez ces animaux se diri-

ger comme ils voudront. Si les vaches, oubliant leurs veaux, prennent le chemin de Bethsamès, première ville d'Israël, vous saurez que la main de Dieu nous a frappés; si elles retournent à l'étable, vous pourrez ne voir dans les fléaux que des accidents fortuits. »

Les satrapes suivirent ce conseil, et l'on fut tout étonné de voir les vaches suivre en mugissant la direction de Bethsamès, sans jamais dévier ni à droite ni à gauche. A la frontière des deux pays, les Philistins s'en retournèrent chez eux, abandonnant l'Arche aux enfants d'Israël, qui ne pouvaient contenir leur joie en retrouvant leur précieux trésor. Cependant la joie fut mêlée de larmes, car soixantedix Bethsamites ayant jeté, malgré la défense formelle du Seigneur, un regard de curiosité sur l'Arche non voilée, furent à l'instant frappés de mort. Ce châtiment terrifia tellement les gens de Bethsamès qu'ils supplièrent leurs frères de Cariathiarim de conserver chez eux le monument sacré. L'Arche reposa en effet sur les hauteurs de Cariathiarim, dans la maison du lévite Abinadab.

Mais Jéhovah devait prendre sa revanche sur ces Philistins qui depuis si longtemps opprimaient son peuple. Après ces derniers événements, Samuel prit en main les rênes du gouvernement. Son premier acte fut de convoquer une assemblée des tribus : « Si vraiment, leur dit-il, vous voulez vous convertir au Seigneur votre Dieu, jetez loin de vous les idoles de Baal et d'Astaroth; purifiez vos cœurs et n'adorez que Jéhovah : son bras vous délivrera des Philistins. » Israël obéit à la voix du nouveau Juge, et l'on détruisit tous les restes des superstitions idolâtriques. Sur son ordre, les Israélites se réunirent de nouveau à Masphat pour invoquer la miséricorde de Dieu. Après un jeûne solennel et de nombreuses libations sur l'autel du Seigneur, tout le peuple s'écria : « Nous reconnaissons que nous avons péché contre Jéhovah. » Ce cri du cœur monta vers le trône de Dieu.

Pendant que s'accomplissaient ces rites expiatoires, les

Philistins, alarmés de ces assemblées fréquentes, envahirent le territoire d'Israël, ce qui jeta l'effroi dans tous les cœurs. « Ne cessez point d'intercéder pour nous près du Seigneur, criait-on à Samuel, et qu'il nous sauve des Philistins. » Samuel prit un agneau, l'offrit en sacrifice, et supplia le Seigneur de délivrer son peuple. En ce moment les Philistins fondirent sur les Israélites, mais Dieu brisa leur élan. La foudre, éclatant subitement avec un horrible fracas, jeta un tel désarroi dans leurs rangs qu'ils se débandèrent et prirent la fuite. Israël n'eut que la peine de les poursuivre pour les tailler en pièces. En mémoire de ce grand événement, Samuel éleva, entre Sen et Masphat, une pierre tumulaire qu'il appela la *Pierre du Secours*. Il obtint comme prix de sa victoire la cessation du tribut et la reddition des places occupées par les Philistins. A partir de ce jour jusqu'après la judicature de Samuel, aucune des nations ne troubla la paix d'Israël.

Ainsi, pendant ces longs siècles du gouvernement des Juges, Dieu montra qu'il est le grand roi des peuples. Sa providence veille sur ceux qui le servent, mais aussi sa justice châtie et renverse ceux qui le trahissent et l'abandonnent.

LIVRE HUITIÈME

LE ROI SAÛL

I

LE SACRE

A. M. 2909. — A. C. 1091.

Depuis vingt ans le prophète Samuel gouvernait Israël avec autant de force que de prudence. Chaque année il parcourait les tribus, rendant la justice à Béthel, à Galgala, à Masphat, puis revenait à Ramatha, sa résidence habituelle, où il priaît Jéhovah pour son peuple. Plus heureux que leurs voisins de l'Égypte ou de l'Orient, lesquels devaient subir les volontés arbitraires et souvent criminelles d'un insolent despote, les Israélites n'avaient d'autre roi que Dieu, d'autre loi que la loi sainte promulguée sur le Sinaï, loi mille fois aimable qui faisait de ce peuple l'enfant privilégié de Jéhovah.

Mais de même qu'Adam s'était lassé des délices du paradis, ce peuple à la tête dure finit par se fatiguer du gouvernement divin. Ébloui par le faste que déployaient les monarques voisins, il voulut aussi avoir un roi portant sceptre et couronne, assis sur un trône splendide, entouré d'innombrables guerriers toujours prêts à se mesurer avec l'ennemi. Un jour que le prophète Samuel se trouvait dans sa maison de Ramatha, les Anciens du peuple se rassem-

blèrent à sa porte et lui manifestèrent les volontés de la nation.

« Voilà que vous avancez en âge, lui dirent-ils, et vos fils n'ont pas hérité de vos vertus : donnez-nous donc un roi, comme ceux des autres nations, qui puisse nous gouverner et au besoin nous défendre.

Cette demande était à la fois une insolence et une ingratitude. Samuel dirigeait ce peuple avec une admirable sagesse, ne faisant rien sans consulter le Seigneur. Récemment encore, à la *Pierre du Secours*, il avait sauvé la nation par un véritable miracle, d'un désastre qui paraissait inévitable. Aussi, en entendant la proposition des Anciens, le saint vieillard ne put-il s'empêcher de ressentir au cœur une amère tristesse. Il s'adressa au Seigneur pour se plaindre des enfants d'Israël, et l'interroger sur la conduite qu'il avait à tenir.

« Samuel, lui répondit le Seigneur, ce n'est point toi qu'ils rejettent, c'est moi. Ils ne veulent plus que Jéhovah règne sur eux. Eh bien ! rappelle-leur comment les rois d'Égypte et de Chaldée traitent les peuples qui leur sont soumis ; et, s'ils s'obstinent, donne-leur un roi. »

Conformément à ces instructions, Samuel convoqua les Anciens, et leur dit :

« Vous réclamez un roi, mais connaissez-vous les droits que s'arrogent les monarques de la terre ? Le monarque fera de vos fils des cavaliers pour son escorte, des soldats pour ses armées, des laboureurs pour cultiver ses champs, des moissonneurs pour recueillir ses blés, des forgerons pour fabriquer ses armes. Il prendra vos filles pour apprêter ses parfums et les mets de sa table. Il prendra vos champs, vos vignes et vos oliviers pour les donner à ses courtisans, et ainsi les enfants d'Israël deviendront des esclaves. Alors vous vous plaindrez à Dieu, mais Dieu sera sourd, parce que vous aurez voulu vous-mêmes votre malheur. »

C'était la peinture trop fidèle du despotisme oriental, qui substituait la volonté de l'homme à la volonté de Dieu.

Mais l'assemblée, décidée à ne rien entendre, voulait un roi pour contenter son orgueil, et rivaliser d'éclat avec les nations étrangères ; cependant ce roi, devait être l'élu de Dieu, car on se souvenait des paroles du grand législateur, Moïse : « Si jamais vous désirez un roi pour vous commander, prenez celui que le Seigneur désignera parmi vos frères. »

Le Seigneur, toujours indulgent pour son peuple, ne tarda pas à faire connaître son choix. Quelques jours après cette scène, Samuel priait Jéhovah de lui manifester sa volonté. « Demain, à pareille heure, lui fut-il répondu, je t'enverrai un homme de la tribu de Benjamin, tu le sacreras roi d'Israël : il arrachera mon peuple du joug des Philistins. »

Or, à ce moment-là même, un jeune homme de stature colossale, nommé Saül, de la tribu de Benjamin, sortait de Gabaa, sa patrie, accompagné d'un serviteur, et s'en allait, sur l'ordre de Cis, son père, à la recherche d'un troupeau d'ânesses égaré dans les montagnes. Après avoir battu en vain les terres de Salisa, de Salim et de Jémini, il se décidait à retourner au logis, lorsque son compagnon lui fit cette remarque :

« Nous voici devant Ramatha, la résidence de l'homme de Dieu, du prophète d'Israël : peut-être pourrait-il nous donner des renseignements pour nous guider dans nos recherches.

— Tu as raison, répondit Saül : allons trouver le Voyant. »

Ils gravirent le coteau sur lequel est bâtie Ramatha, et déjà ils avaient parcouru la moitié de la ville, quand ils aperçurent un vénérable vieillard qui s'avancait vers eux. Samuel — car c'était lui — arrêta fixément son regard sur Saül, pendant que la voix divine, déjà entendue la veille, lui disait intérieurement : « C'est là l'homme qui doit régner sur Israël. »

« Voudriez-vous, lui demanda Saül, m'indiquer la demeure du Voyant ?

— C'est moi qui suis le Voyant, reprit Samuel avec bonté. Jeune homme, vous prendrez aujourd'hui votre repas avec moi, et demain je vous renverrai chez votre père. Rassurez-vous au sujet de vos ânesses, car elles sont retrouvées. J'ai à vous révéler les grandes vues de Dieu sur vous et sur votre maison.

— Que me parlez-vous de grandeurs ? s'écria Saül interdit. Ne savez-vous pas que j'appartiens à la tribu de Benjamin, la plus petite des tribus d'Israël, et que ma famille est la plus humble de toutes ? »

Le prophète ne s'expliqua pas davantage ; mais, après le sacrifice, il introduisit son hôte dans la salle du festin, où déjà se trouvaient rassemblés les notables du pays, et lui donna la place d'honneur. Le lendemain, au départ de Saül, il l'accompagna jusqu'à l'extrémité de la ville.

« Commandez à votre serviteur, lui dit-il alors, de prendre les devants : c'est le moment de vous faire connaître les desseins de Dieu. »

Quand ils furent seuls, Samuel prit une fiole remplie d'huile, dont il oignit la tête de Saül. Puis l'embrassant affectueusement au nom du Seigneur, il ajouta :

« Par cette onction Jéhovah vous sacre roi de son peuple, maître et seigneur de son héritage. Il vous a choisi pour délivrer Israël de ses ennemis. Allez, et ne craignez rien : Jéhovah est avec vous. Seulement, retenez ceci : un jour, vous descendrez avant moi à Galgala pour y offrir un sacrifice : ne manquez pas de m'y attendre pendant sept jours entiers, après lesquels je vous communiquerai les ordres de Dieu. »

A ces mots, le prophète prit congé de Saül. Quelque temps après, il convoqua une assemblée générale des tribus à Maspha.

« Enfants d'Israël, s'écria-t-il, vous avez demandé un roi : qu'il soit fait selon votre volonté. Rangez-vous devant le Seigneur par tribus et par familles, et vous allez connaître l'élu de Jéhovah. » Le sort tomba sur la tribu

de Benjamin ; dans cette tribu, sur la famille de Métri ; dans cette famille très nombreuse, sur Saül, fils de Cis, qui se tenait caché dans sa maison. Des envoyés coururent à Gabaa et l'entraînèrent de force vers le lieu de l'assemblée, qui poussa des cris d'enthousiasme à la vue de ce colosse dont la tête dépassait tous les assistants :

« Israélites, s'écria Samuel, vous voyez que l'élu de Dieu n'a point son semblable dans tout le peuple. »

Une acclamation formidable partit de tous les rangs :

« Vive le roi ! »

Samuel promulgua devant tout le peuple le code du royaume, c'est-à-dire les obligations réciproques du roi et de ses sujets. Ce code, écrit de sa main, fut déposé dans le Tabernacle de Jéhovah. Cela fait, il congédia l'assemblée et chacun s'en alla dans sa maison.

On eut bientôt l'occasion d'admirer la bravoure du nouveau monarque. Le féroce Naas, roi des Ammonites, fondit avec toutes ses forces sur la ville de Jabès-Galaad, au delà du Jourdain. Isolés des tribus qui auraient pu les défendre, les habitants offrirent de capituler et de se soumettre au vainqueur si les conditions du traité n'étaient pas trop onéreuses.

« Le premier article stipulera, répondit Naas, que je vous ferai arracher à tous l'œil droit, pour vous rendre la fable et l'opprobre d'Israël.

— Soit, dirent les assiégés, mais accordez-nous sept jours de répit. Nous enverrons des messagers à nos frères pour demander du secours : s'ils nous abandonnent, nous nous rendrons à discrétion. »

Plein de mépris pour ces Israélites sans chefs et sans soldats, Naas consentit à la trêve demandée. Aussitôt des messagers de Jabès vinrent trouver Saül et lui racontèrent les criminels projets du barbare Ammonite. Saül revenait des champs avec son attelage : sous l'empire d'une sainte colère, il saisit ses bœufs, les mit en pièces devant tout le peuple, et les envoya aux tribus d'Israël avec cette menace :

« Ainsi seront traités les bœufs de quiconque ne se joindra pas à Saül et à Samuel pour combattre l'Ammonite. »

La population se leva comme un seul homme. Dans un recensement qu'il fit à Besech, Saül se vit à la tête de trois cent mille guerriers venus d'Israël, et de trente mille fournis par la seule tribu de Juda.

« Maintenant, dit-il aux envoyés de Jabès, allez dire à vos pères que demain, au moment où le soleil jettera tous ses feux, ils seront délivrés de leurs ennemis. »

Le lendemain, dès l'aurore, pendant que Naas dormait en paix, Saül franchit le Jourdain. Ses troupes, divisées en trois corps, se jetèrent par trois côtés à la fois sur les bataillons ammonites et en firent une effroyable boucherie. Quand le soleil brilla de tout son éclat, la victoire était complète. Saül rentra dans Jabès à la tête de ses légions, au milieu des vivats d'un peuple ivre de joie qui acclamait son libérateur.

II

L'HÉROÏQUE JONATHAS

A. M. 2911. — A. C. 1089.

Les Israélites avaient près d'eux des ennemis plus redoutables et plus implacables que les fils d'Ammon : c'étaient les Philistins. Échelonnés sur les frontières des tribus, ils possédaient même, depuis les guerres dernières, plusieurs forteresses dans le cœur du pays, notamment à Machmas, à Béthel, et même à Gabaa, sous les yeux de Saül. Le roi résolut de chasser au plus vite ces étrangers dont la présence sur son territoire lui paraissait une honte et un danger. Des trois cent mille hommes enrôlés contre Naas, il n'en conserva que trois mille pour sa garde personnelle : deux mille furent installés, sous son commandement immédiat, au camp de Machmas et sur les hauteurs de Béthel ; les mille autres, sous les ordres de son fils Jonathas, occupèrent la colline de Gabaa, afin de surveiller les stations philistines.

Jeune, ardent, impétueux, mais d'une bonté qui lui gagnait tous les cœurs ; comptant peu sur les calculs humains, beaucoup sur le bras de Dieu, Jonathas était de la race des héros qu'aucun péril n'effraie. Il proposa un jour à ses guerriers d'attaquer la forteresse des Philistins, établie en face de son camp. Entraînés par son audace, ceux-ci se ruèrent comme des lions sur ces remparts inexpugnables et en délogèrent l'ennemi, après lui avoir tué beaucoup de monde.

Cette déclaration de guerre devait nécessairement amener une nouvelle invasion du pays ; aussi Saül envoya-t-il ses hérauts sonner le clairon d'alarme dans toutes les tribus : « Nous faisons savoir, disaient-ils aux villes et bourgades, que le roi Saül s'est emparé de la forteresse de Gabaa, et qu'Israël va enfin se mesurer avec ses ennemis. » Le roi convoqua tous ses guerriers dans les plaines de Galgala pour offrir le sacrifice de propitiation avant l'ouverture des hostilités.

Les guerriers arrivèrent en foule à Galgala ; Saül s'y rendit lui-même, mais pour y subir une dure épreuve, car l'enthousiasme de ses soldats se changea en une véritable panique à la vue des forces ennemies. Trois mille chariots, six mille cavaliers, une innombrable infanterie, couvraient la campagne. Les Philistins de plus étaient bien armés tandis que les Hébreux n'avaient pour se défendre que le bâton, l'arc ou la fronde. Pour les réduire à l'impuissance, d'odieux traités leur interdisaient la fabrication des armes, si bien qu'au point d'en venir aux mains, Saül et Jonathas seuls maniaient la lance et l'épée. Enfin, les lignes ennemies s'étendant de Machmas à Béthel, les Israélites, resserrés entre les montagnes et le Jourdain, se trouvaient, en cas de défaite, pris comme dans un piège. Sans doute, ils pouvaient compter sur le bras de Dieu ; mais, pour comble de malheur, Samuel, attendu depuis plusieurs jours, n'arrivait pas au camp d'Israël pour présenter les victimes à l'autel.

Saül frémissait d'impatience. Ses soldats désertaient pour se cacher dans les souterrains, les cavernes de la montagne et jusque dans les citernes desséchées ; les habitants de Gad et de Galaad repassaient en hâte le Jourdain ; son armée se fondait comme la cire au soleil. Se rappelant les paroles solennelles de Samuel : « Vous m'attendrez à Galgala sept jours entiers », il attendit jusqu'au septième jour, mais alors il perdit courage et demanda les victimes, qu'il offrit lui-même au Seigneur. A peine la cérémonie était-

elle achevée, qu'on lui annonça l'arrivée du prophète. Écrasé sous le poids de sa faute, le malheureux roi se dirigea vers l'homme de Dieu ; mais, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, celui-ci s'écria :

« Qu'avez-vous fait, ô roi Saül ?

— Mes soldats désertaient en masse, les Philistins allaient fondre sur moi, et vous n'arriviez point au jour fixé. Pouvais-je combattre avant d'avoir apaisé le Seigneur par le sang des victimes ? Je me suis vu forcé d'offrir le sacrifice. »

Sans se donner la peine de faire observer au roi que le septième jour n'était point écoulé, Samuel lui dévoila le décret divin.

« En violant le précepte du Seigneur, vous avez agi comme un insensé. Sans cette désobéissance, la couronne était à jamais affermie sur votre tête, et maintenant Dieu va choisir un homme selon son cœur pour en faire le chef de son peuple. »

Saül s'inclina devant le prophète, toutefois il ne voulut voir dans cette sinistre prédiction qu'une sentence comminatoire dont Jéhovah, désormais content de ses actes, ne se souviendrait pas. Ne pouvant tenir en rase campagne, il s'enferma dans Gabaa avec les six cents hommes qui lui restaient, pendant que Jonathas, à la tête d'une poignée de braves, surveillait les Philistins du haut de la colline. La position de Saül devenait très critique quand Dieu se chargea de lui montrer ce que valent devant lui les armées les plus formidables.

Jonathas souffrait de l'inaction à laquelle il était condamné. Selon lui, il fallait, comme Gédéon, marcher en avant et tomber sur ces incirconcis de Philistins, en invoquant le nom du Seigneur. Sans communiquer à son père un projet qu'il roulait dans sa tête depuis plusieurs jours, il dit à son écuyer :

« Si tu as du cœur, nous irons ensemble attaquer l'avant-garde des Philistins, campée sur les hauteurs voi-

sines. Dieu combattra pour nous; or, tu le sais, Dieu triomphe avec deux hommes comme avec cent mille.

— Maître, répondit l'écuyer, allez où vous voulez : je vous suivrai.

— En avant donc, reprit Jonathas, avec l'aide du Seigneur. Si ces mécréants s'écrient en nous voyant : attendez, nous sommes à vous; nous nous arrêterons. S'ils nous disent au contraire : Montez, si vous l'osez; nous reconnaitrons à ce signe que Dieu les livre entre nos mains, et nous fondrons sur eux. »

Forts de cette espérance, Jonathas et son compagnon descendirent les pentes de la colline jusqu'au ravin profond qui sépare le territoire de Gabaa de celui de Machmas. Se jetant alors dans un étroit défilé, bordé de deux énormes roches, ils arrivèrent après une course d'une lieue aux avant-postes de l'ennemi. Au moment où ils s'apprétaient à gravir des rochers presque inaccessibles, ils entendirent les sentinelles ricaner et se dire : Voilà donc ces Hébreux hors de leurs tanières; puis des voix leur crièrent avec mépris :

« Montez donc jusqu'ici, nous causerons ensemble.

— Montons, dit Jonathas, Dieu les livre entre nos mains. »

Ils se mirent à escalader le rocher l'un derrière l'autre, en s'aidant de leurs pieds et de leurs mains. Arrivé sur le plateau, Jonathas, l'épée au poing, fond sur l'ennemi avec fureur, renversant à droite et à gauche ceux qui veulent lui barrer le passage. Son écuyer, derrière lui, abat ceux qui échappent à ses coups. En quelques instants, vingt cadavres sont couchés à leurs pieds. Pris d'une terreur subite, les Philistins s'enfuient dans les plaines voisines, s'entr'égorgeant les uns les autres et portant partout le désordre et la confusion. Pour achever une déroute qui tenait du prodige, les six cents guerriers de Saül se précipitent sur les fuyards et en font un horrible carnage. Dieu avait sauvé son peuple par un coup de sa droite.

Pendant le combat, dix mille déserteurs, cachés dans les cavernes d'Éphraïm, revinrent se grouper autour de Saül : alors, exalté par sa victoire non moins que par le délire de ses soldats, il résolut d'anéantir toutes les stations philistines, de Machmas à Béthel ; dans sa fougue téméraire, il s'emporta même jusqu'à s'écrier en face de son armée : « Maudit soit celui qui mangera quoi que ce soit avant l'heure où j'aurai tiré de mes ennemis une complète vengeance. »

Les soldats s'engagèrent à la suite du roi dans les défilés des montagnes, au milieu des roches escarpées et des bois sombres, reconduisant l'ennemi au pas de charge jusqu'à Béthaven et Aïalon. Mais ils durent bientôt s'arrêter, brisés de fatigue et mourant de faim, au milieu d'une forêt où de nombreux essaims d'abeilles avaient déposé leur miel dans le creux des arbres et sur les flancs des rochers. Aucun d'eux, par respect pour le serment du roi, n'eut la tentation d'y tremper le doigt, excepté le malheureux Jonathas, qui ne connaissait pas la malédiction prononcée par son père. Se sentant faiblir, n'ayant plus même la force d'ouvrir les yeux, il trempa instinctivement le bout de sa baguette dans un rayon de miel et l'approcha de ses lèvres, ce qui le reconforta suffisamment pour continuer son chemin.

Cependant Saül stimulait ses guerriers et ne voulait point de relâche avant l'entière extermination des Philistins. « Pas de quartier, criait-il ; tombons sur eux cette nuit même : que demain, au lever du soleil, plus un seul de ces idolâtres ne souille la terre d'Israël. »

Bien que l'armée se déclarât prête à suivre son roi, le grand prêtre proposa de consulter le Seigneur. Saül y consentit, mais il n'obtint pas de réponse, d'où il conclut qu'une faute avait été commise.

« Je découvrirai le coupable, s'écria-t-il furieux. Fût-il mon fils Jonathas, je le jure par Jéhovah, le Sauveur d'Israël, il périra sans miséricorde. Guerriers, mettez-

vous d'un côté, Jonathas et moi de l'autre, et que le sort décide entre nous. »

Le sort tomba sur la famille royale, innocentant ainsi l'armée.

« Qu'on jette le sort entre moi et Jonathas, » continua Saül.

Le sort tomba sur Jonathas.

« Qu'as-tu fait, mon fils, reprit le roi vivement ému.

— Mon père, dit Jonathas, ignorant votre serment, j'ai trempé l'extrémité de mon bâton dans un rayon de miel, et je l'ai porté à mes lèvres : voilà pourquoi je dois mourir.

— Jonathas, cria le roi, que la malédiction de Dieu tombe sur moi, si tu ne meurs aujourd'hui même. »

Mais, à cet injuste arrêt, l'assemblée, jusque-là silencieuse, répondit par un cri d'indignation :

« Jamais ! vociférait-on de toutes parts : Jonathas, le héros d'Israël, nous a sauvés tous, et nous souffririons qu'on le traîne à la mort ! Ce serait un crime inexpiable. Vive Jéhovah ! nous jurons tous que, nous vivants, pas un cheveu ne tombera de sa tête. »

Et l'armée fit cercle autour de Jonathas. Saül échappa ainsi aux cruelles conséquences de son inconsidération, mais il dut renoncer à poursuivre les Philistins, qui se retirèrent sur leurs terres, attendant le jour de la revanche.

III

LE PÂTRE DE BETHLÉEM

A. M. 2930. — A. C. 1070.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, et Dieu semblait avoir oublié les fautes de Saül. Vainqueur des fils de Moab et d'Ammon, des Édomites, des Syriens et des Philistins, rien ne manquait à sa gloire. Trois fils, célèbres par leur vaillance, et deux jeunes princesses, Mérob et Michol, faisaient l'ornement de sa cour. Nombre de guerriers, distingués dans les combats, composaient sa garde. L'avenir se présentait à lui sous les plus belles couleurs, quand une nouvelle faute consumma sa ruine et décida sa réprobation.

Sur les frontières méridionales d'Israël vivait le peuple amalécite, voué à l'anathème depuis les jours de Moïse, en punition de crimes monstrueux. « Le jour où vous serez maîtres de la terre Promise, avait dit le prophète, vous anéantirez le nom d'Amalec. Gardez-vous d'oublier l'ordre que je vous donne. »

Comme les Israélites ne se pressaient pas d'exécuter l'arrêt fatal, Samuel fut chargé par Dieu de transmettre à Saül ce message solennel : « J'ai compté les crimes d'Amalec envers mon peuple ; je n'ai point oublié comment il lui barra le chemin au sortir de l'Égypte. Le jour du châtiment est venu : lève-toi, roi d'Israël, frappe les Amalécites, anéantis leur puissance. N'épargne rien de cette

nation maudite : hommes, femmes, enfants, troupeaux, que tout périsse sans exception. »

Une guerre contre ces brigands exécrés ne pouvait manquer d'être populaire. A peine Saül eut-il convoqué ses guerriers, que deux cent mille hommes vinrent se ranger sous ses drapeaux. Il les conduisit devant la capitale ennemie, la prit d'assaut et en massacra les habitants. Les fuyards, poursuivis depuis Hévila jusqu'à Sur, ne se sauvèrent qu'en passant la frontière d'Égypte.

Or, toujours emporté par le même esprit d'aveuglement et de vertige, le malheureux Saül oublia, cette fois encore, les prescriptions si formelles de Jéhovah : il immola les sujets, mais il épargna leur roi ; il anéantit le butin sans valeur, mais il réserva les beaux troupeaux, les étoffes précieuses, les objets d'art, tout ce qui flattait ses convoitises. Le châtement ne se fit point attendre. « Je me repens de l'avoir fait roi, dit Dieu à Samuel, car il ne tient aucun compte de mes volontés : annonce-lui sa réprobation. »

Samuel aimait Saül, malgré ses fautes. Toute la nuit il pleura devant le Seigneur, demandant à grands cris la révocation du terrible décret, mais vaines furent ses supplications, et le lendemain, dès l'aurore, le prophète qui avait sacré Saül dut se mettre en route pour lui intimer sa déchéance.

Après sa victoire sur Amalec, le roi s'était rendu à Galgala avec ses troupes. Samuel y arriva de son côté au moment où Saül offrait en holocauste les prémices des dépouilles enlevées aux Amalécites. Assez intrigué de cette subite apparition du prophète, il lui annonça l'exécution ponctuelle des ordres de Jéhovah.

« Et d'où viennent donc ces cris d'animaux qui retentissent à mes oreilles ? s'écria l'homme de Dieu.

— Des troupeaux d'Amalec, dont mes soldats ont réservé l'élite afin de l'offrir en sacrifice au Seigneur.

— Le Seigneur n'a pas besoin de vos holocaustes, répartit Samuel indigné. Le sacrifice qu'il demande, c'est ce-

lui de l'obéissance. Désobéir à Dieu, c'est un acte d'infidélité et d'idolâtrie. Et parce que vous avez commis ce crime, ô roi d'Israël, Dieu vous réproouve : vous ne régnerez plus sur son peuple. »

Troublé jusqu'au fond de l'âme par cette foudroyante apostrophe, le roi reconnut sa faute, mais il voulut la rejeter sur les exigences de ses soldats. Il finit par supplier Samuel de porter avec lui le fardeau de son péché, et de revenir à l'autel pour prier le Seigneur.

« Je n'en ferai rien, répondit Samuel, vous n'êtes plus roi d'Israël, mais un homme rejeté de Dieu. »

Et le prophète se détourna pour reprendre sa route. Dans le plus affreux désespoir, Saül le retint par la frange de son manteau, qui se déchira sous ses efforts.

« Ainsi Dieu, s'écria le prophète, arrachera de vos mains le royaume d'Israël pour le donner à l'homme de son cœur.

— J'ai mérité mon sort, lui dit Saül; mais aussi longtemps que je tiens le sceptre, ne me déshonorez pas devant tout le peuple : accompagnez-moi devant l'autel pour y adorer le Seigneur. »

Cédant à ses instances, le prophète parut devant l'autel, saisit son épée, et dit d'une voix forte :

« Qu'on amène ici le roi d'Amalec. »

Un homme d'une corpulence énorme, engraisé dans les festins et les voluptés, fut traîné par les soldats devant l'autel. Il tremblait comme une faible femme et poussait de longs soupirs : « Il faut donc mourir, disait-il, et renoncer aux jouissances de la vie ! »

« Ton glaive, ô roi d'Amalec, s'écria le prophète, a privé bien des mères de leurs enfants : il est juste que ta mère pleure aujourd'hui sur la mort de son fils ! »

Agag — c'était le nom du roi — tomba au pied de l'autel, baigné dans son sang. Quant à l'homme de Dieu, il quitta Saül pour ne le revoir jamais. Le cœur brisé, il vécut solitaire dans sa maison de Ramatha, pleurant sur la réprobation.

tion du malheureux roi d'Israël, mais bientôt, Dieu lui fit connaître sa volonté et ses desseins sur Israël.

« Samuel, lui dit-il, pourquoi tant de larmes? J'ai réprouvé le roi Saül, et ma sentence est irrévocable. Prends un vase d'huile et descends dans la maison d'Isaï de Bethléem. Parmi ses enfants tu trouveras le chef que j'ai choisi. »

Samuel connaissait le caractère irascible du roi déchu. Il représenta au Seigneur que si le bruit de sa mission transpirait dans le public, Saül ne reculerait pas devant le meurtre d'un prophète.

« Choisis une victime dans ton troupeau, lui répondit le Seigneur, et conduis-la devant toi comme si tu te rendais à Bethléem uniquement pour m'offrir un sacrifice. Tu appelleras Isaï et ses fils au festin qui suivra l'immolation, et je te dirai alors qui tu dois sacrer roi d'Israël. »

Samuel se dirigea donc vers Bethléem, sans demander au Seigneur pourquoi son choix s'était arrêté sur un enfant d'Isaï; car l'histoire de cette famille, aussi distinguée par la noblesse de son origine que par la vertu de ses membres, se racontait à tous les foyers depuis plusieurs générations. Qui n'avait compati aux infortunes de la douce Noémi et de Ruth la glaneuse?

Au temps d'un des derniers Juges, disait ce touchant récit, vivait à Bethléem un homme de la tribu de Juda, nommé Élimélech. Obligé de quitter son pays au moment d'une grande famine, il s'était réfugié sur la terre de Moab avec sa femme Noémi et ses deux fils. Il y mourut bientôt au grand désespoir de la pauvre veuve. Dix ans après, ses deux fils, qui avaient épousé deux moabites, moururent aussi, de sorte que Noémi l'étrangère, resta seule avec ses deux belles-filles, Ruth et Orpha.

Longtemps elle pleura près de ces trois tombeaux, mais ne voulant point mourir sur la terre d'exil, elle dit adieu à ses belles-filles, et reprit le chemin de sa chère Bethléem. Orpha la suivit quelque temps en pleurant, mais enfin,

vaincue par ses instances, elle l'embrassa une dernière fois et revint dans son pays. Ruth, au contraire, s'attacha à sa belle-mère, malgré toutes ses protestations.

« Jamais je ne vous quitterai, s'écria-t-elle. Votre peuple sera mon peuple et votre Dieu sera mon Dieu. Je vivrai là où vous vivrez, et le lieu de votre sépulture sera aussi le mien. »

Les deux pauvres veuves arrivèrent à Bethléem au temps de la moisson. — « C'est donc là, la belle Noémi ! » disaient les femmes d'Israël en voyant passer la pauvre voyageuse. — Oh non ! c'est la triste Noémi, répondait-elle ; c'est l'infortunée que le Seigneur a courbée sous le poids des douleurs.

Pour venir en aide à sa belle-mère, Ruth se mit à parcourir les champs en recueillant les épis qui échappaient aux moissonneurs. Le Seigneur la conduisit dans la propriété d'un homme riche, nommé Booz, proche parent d'Élimélech, père de son mari, dont elle n'avait jamais entendu parler. Booz étant venu visiter ses moissonneurs, fut frappé de la modestie de la jeune Moabite, et du courage avec lequel elle accomplissait sa tâche.

« Ma fille, lui dit-il, continuez de glaner à la suite de mes serviteurs. J'ai appris comment vous vous êtes attachée à votre belle-mère après la mort de votre mari, et que pour elle vous n'avez pas hésité à quitter votre pays. Que le Seigneur Dieu d'Israël, dont vous êtes devenue l'enfant, vous récompense comme vous le méritez. »

Il lui permit de manger et de boire avec les moissonneurs, et dit même à ceux-ci de laisser tomber exprès de nombreux épis, afin que la pauvre Ruth pût faire une ample moisson. Aussi, le soir venu, elle rapporta à sa belle-mère trois boisseaux d'orge, et raconta toute joyeuse ce qui lui était arrivé.

« C'est Dieu qui a dirigé vos pas, lui répondit Noémi. Sachez, ô ma fille, que ce Booz, qui vous a traitée avec tant de bonté, est le proche parent de l'époux que vous

pleurez, et d'après notre loi, pour perpétuer notre famille, il doit vous épouser.

En effet, Booz la prit pour femme, non seulement pour se conformer aux prescriptions de la loi mosaïque, mais pour la récompenser de son héroïque dévouement. De ce mariage naquit Obed, qui fut lui-même le père d'Isaï, de Bethléem.

Or Booz, par une suite de neuf générations, remontait en droite ligne au patriarche Juda, fils de Jacob, celui dont le saint vieillard avait dit sur son lit de mort : « Le sceptre ne sortira point de Juda jusqu'à ce que vienne le Messie, libérateur d'Israël. » C'était ce sceptre glorieux que le prophète Samuel apportait, de la part de Dieu, à l'un des fils d'Isaï, le représentant actuel de la maison de Juda ¹.

Comme Booz, son aïeul, Isaï cultivait ses champs, et faisait paître ses troupeaux, sans autre ambition que de servir son Dieu, et de laisser après lui une postérité sans tache. Aussi fut-il très surpris quand, après le sacrifice, Samuel lui confia son secret, et le pria de lui présenter ses enfants l'un après l'autre, afin que Dieu manifestât son élu.

Le premier qui parut devant le prophète fut Éliab, l'aîné de la famille, jeune homme robuste, de haute taille, assez semblable à Saül.

« Sans doute c'est là l'oint du Seigneur? » s'écria Samuel, frappé de son air noble et majestueux.

« Non, répondit l'Éternel. La figure et la taille ne sont rien à mes yeux. L'homme juge d'après l'apparence extérieure, mais Dieu voit les cœurs. »

Isaï amena le second de ses fils, Aminadab.

« Ce n'est point l'élu de Dieu, lui dit Samuel. »

Les sept enfants d'Isaï comparurent tour à tour devant le prophète, qui dit au père :

« Aucun de ceux-là n'est l'élu de Dieu : mais vous devez avoir un autre fils? »

1. *Lib. Ruth*, I-IV.

« C'est vrai, répondit Isaï, j'en ai un autre encore bien jeune, que j'occupe à garder les troupeaux.

— Faites-le chercher, reprit Samuel, nous ne nous mettrons à table qu'après son arrivée. »

L'enfant parut bientôt. Il était beau de visage et d'une physionomie très douce. Ses cheveux blonds retombaient sur ses épaules. A peine fut-il en présence de Samuel, que Dieu lui dit :

« C'est le roi d'Israël, répands l'huile sur son front. »

Samuel versa sur la tête du jeune David le vase d'huile qu'il avait apporté, comme signe de la puissance dont Dieu l'investissait en ce moment. Par la vertu de cette divine onction, le jeune pâtre de Bethléem allait devenir le plus grand des rois, le plus sublime des prophètes, et la figure la plus saisissante de Jésus qui, mille ans plus tard, devait naître comme lui à Bethléem, et s'appeler fils de David. Sur le trône, au milieu des magnificences de Sion, il n'oubliera pas que Dieu vint le prendre au milieu de ses brebis pour en faire le pasteur de son peuple. Sur sa harpe inspirée il chantera ce cantique de la reconnaissance qui retentira dans tous les siècles :

« Enfants de Dieu, louez le Seigneur, et que son nom soit béni maintenant et dans tous les siècles.

« Oui, qu'il soit béni du couchant à l'aurore, le nom de notre Dieu !

« Il est plus grand que les rois de la terre, plus grand que les anges des cieux. Qui donc est semblable à Jéhovah ?

« Et cependant des hauteurs inaccessibles où il habite, il veut bien abaisser ses regards sur les humbles d'ici-bas.

« Il les tire de la poussière, il les relève de leur fumier, pour en faire des princes, les princes de son peuple. »

Le sacre du fils d'Isaï, tenu dans le plus profond secret, ne changea rien à l'ordre de choses établi. Comme par le passé, le vieux Samuel vécut solitaire dans sa maison de Ramatha. Saül continua de régner sur Israël et le petit pâtre de Bethléem de conduire ses brebis.

Toutefois des phénomènes étranges attirèrent bientôt l'attention sur l'élu de Dieu. On remarqua qu'une transformation s'opérait dans son esprit comme dans son caractère. A peine âgé de dix-huit ans, ses pensées avaient la gravité de l'âge mûr; ses actes, la prudence du vieillard; son âme, sous le choc d'une illumination subite, semblait parfois s'élancer dans un monde supérieur, qui le jetait dans une sorte de ravissement. Il était visible que l'Esprit divin prenait alors possession de tout son être.

En gardant ses brebis, le jeune David s'exerçait à tirer du cinnor ou de la harpe des sons plus ou moins harmonieux. On s'aperçut alors que, sous ses doigts frémissants, l'instrument rendait des accords tout célestes. En même temps, comme si un artiste invisible eût touché les cordes de son âme, le pâtre inspiré, pris d'un enthousiasme dont il n'était plus le maître, chantait des hymnes qu'aucun prophète n'avait chantées avant lui. Des hauteurs où il était emporté, les créatures ne lui paraissaient plus que comme les notes d'un immense concert à la gloire de l'Éternel. Il les associait alors à ses divins transports :

« Louez le Seigneur, disait-il, louez-le du haut des Cieux, vous ses anges, vous les ministres de sa puissance.

« Louez le Seigneur, lune et soleil, et vous étoiles qui parsemez la voûte des cieux. Il a dit, tout a été fait; il a commandé, tout a été créé.

« Louez le Seigneur, dragons de l'abîme, grêle et feu, neige et vapeurs, vents et tempêtes, monts et collines, humbles arbustes, et vous, cèdres majestueux, louez le Seigneur. »

Ainsi chantait David, et le peuple s'accordait à dire qu'à Silo, devant l'arche du Seigneur, on n'avait jamais entendu d'aussi merveilleux accents ni de mélodies plus ravissantes. Aussi la renommée du fils d'Isaï grandissait chaque jour en Israël. On racontait que Jéhovah fortifiait son corps comme il illuminait son esprit. L'adolescent inspiré ne craignait pas de se mesurer avec les lions et les ours, lors-

qu'ils attaquaient son troupeau. Et chacun se demandait ce que le Seigneur voulait faire du fils d'Isaï, quand une circonstance imprévue le transporta tout à coup des pâturages de Bethléem au palais du roi Saül.

Le malheureux prince, accablé sous le poids de sa réprobation, passait ses jours dans la mélancolie et le désespoir. Il sentait que l'Esprit de Dieu l'avait abandonné, et que, dépossédé des vertus royales, laissé à ses forces naturelles, il allait commettre faute sur faute et tomber d'abîme en abîme. De plus, un mauvais esprit tourmentait son âme et lui inspirait de sombres fureurs. Parfois il croyait voir l'ombre de Samuel prophétisant sa déchéance, et le nouvel élu de Dieu lui arrachant sa couronne. Il entrait alors dans des accès de rage qui épouvantaient ses familiers et ses courtisans. Un jour qu'il s'entretenait avec eux de cette horrible maladie, que les médecins se déclaraient impuissants à guérir, ils prirent la confiance de lui en signaler la cause.

« Seigneur, lui dirent-ils, c'est Dieu qui l'a permis, mais vous êtes sous l'influence d'un mauvais esprit. »

Et comme on cherchait un remède à ce mal étrange, l'un d'eux fit cette proposition :

« Seigneur, si vous nous le permettez, nous chercherons un musicien habile qui puisse exécuter sur la harpe des mélodies douces et suaves. Quand l'esprit du mal vous possédera de nouveau, un chant harmonieux ravira votre âme, et les accès seront moins terribles. »

Le roi se laissa persuader, et donna l'ordre de se mettre partout à la recherche d'un homme expérimenté dans l'art musical, et de le lui amener sans délai. Un de ceux qui l'entouraient lui dit alors :

« Je connais un jeune homme parfaitement capable de vous rendre ce service : c'est le fils d'Isaï, de Bethléem. Aucun ne le surpasse sur la harpe ou le cinnor. C'est de plus un jeune homme doué d'une force prodigieuse, vaillant au combat comme prudent au conseil. Dieu a imprimé la beauté sur son front, et certainement il est avec lui. »

Très heureux de cette découverte, Saül expédia immédiatement plusieurs de ses serviteurs à Isaï, pour lui commander d'envoyer à la cour David, le plus jeune de ses fils, dont il avait fait jusque là le pasteur de ses troupeaux.

A cette nouvelle aussi brusque qu'inattendue, le vieillard reconnut le doigt de Dieu. Il appela son fils pour lui transmettre les ordres du roi ; puis, voulant offrir un présent au monarque, il chargea un âne de plusieurs pains, d'une amphore de vin et d'un chevreau. Le pâtre, chassant l'âne devant lui, se dirigea vers le palais du roi.

Dieu disposa favorablement l'âme de Saül. Il accueillit le jeune homme avec tendresse, en fit son écuyer et lui intima de résider à la cour jusqu'à nouvel ordre.

David eut bientôt l'occasion de montrer à tous le charme surnaturel de son art divin. Au moment où le roi, les yeux hagards, la bouche écumante, s'agitait comme un énergumène sous l'action du mauvais esprit, le jeune écuyer parut devant lui, sa harpe à la main. Les yeux fixés au ciel, comme s'il eût contemplé un personnage invisible, ils préluda par quelques accords si doux et si mystérieux à la fois, que le roi, saisi jusqu'au fond de l'âme, passa de ses transports frénétiques à l'immobilité la plus complète. Ses yeux étaient fixés sur David, et suivaient tous ses mouvements. A ces mélodies touchantes le jeune pâtre joignit les accents de sa voix inspirée. Il chanta la bonté de Jéhovah, et sa miséricorde éternelle à l'égard du pécheur. A mesure qu'il avançait, le visage du roi se rassérénait ; son âme, délivrée de l'ennemi, reprenait possession d'elle-même. L'esprit de Dieu avait mis en fuite le démon de l'abîme.

David demeura à la cour aussi longtemps que le roi eût besoin de ses services. Mais bientôt l'esprit du mal, obligé de fuir, cessa pour un temps d'obséder le malheureux monarque. Saül reprit sa place dans les conseils aussi bien qu'à la tête de ses armées, et David retourna chez son père à la garde de son troupeau.

IV

GOLIATH

A. M. 2942. — A. C. 1059.

En quittant la cour du roi Saül, David reprit sans aucun regret le soin de ses brebis. Pour une âme contemplative comme la sienne, conduite et possédée par l'Esprit de Dieu, le silence du désert a mille fois plus d'attrait que le tumulte bruyant des villes et les intrigues des cours. Aussi, sous le charme de sa vie pastorale, toute remplie de Dieu, il chantait avec effusion le bonheur du juste qui s'isole du monde corrompu pour s'élever jusqu'au monde divin :

« Heureux, disait-il, l'homme qui ne siège point au conseil des impies, qui ne s'arrête point dans la voie du pécheur et qui ne se fixe point au milieu des pervers; heureux, l'homme dont la volonté, unie à la loi de Jéhovah, en médite jour et nuit les divers préceptes.

« Comme l'arbre planté le long des eaux, dont les feuilles sont toujours vertes, et les fruits abondants au temps de la récolte, les œuvres du juste sont toujours prospères.

« Il n'en est pas de même de l'impie : il disparaît comme la poussière que le vent emporte. Confondu au jour du jugement, on ne le verra point dans l'assemblée des justes; car Jéhovah connaît les sentiers des saints, mais la route du pécheur aboutit à l'abîme. »

Ces jours de silencieuse contemplation durèrent à peine quelques années. Dieu n'avait ramené le jeune pâtre au désert que pour le préparer à sa sublime destinée.

En ce temps-là les Philistins, ces éternels ennemis du peuple de Dieu se crurent assez forts pour reprendre de nouveau l'offensive. Battus par Samuel en différentes rencontres, dépouillés par Saül des dernières places fortes qu'ils occupaient en Juda, ils jurèrent de se venger et de relever l'honneur de leur dieu Dagon, tombé en mille pièces devant l'Arche de Jéhovah.

Plusieurs milliers d'hommes envahirent le territoire d'Israël et vinrent planter leur tente à Socho, à quelques lieues de Bethléem. Saül rassembla ses guerriers dans une localité voisine, du nom d'Azéca. Les deux armées se rapprochèrent dans l'espace compris entre ces deux villes, et bientôt prirent position en face l'une de l'autre, sur les deux collines qui forment la vallée du Térébinthe, s'observant de l'œil mais sans oser en venir aux mains.

Pendant que de part et d'autre on faisait ainsi ses préparatifs de bataille, les Hébreux virent un jour sortir du camp des Philistins, un énorme géant qui se dirigea vers eux.

C'était un habitant de Geth, nommé Goliath, issu de ces colosses formidables, nommés Enakim, restes de l'ancienne race indigène, que Josué extermina, lors de l'invasion, de toutes les montagnes d'Israël et de Juda, excepté dans les villes des Philistins.

La taille de ce géant dépassait six coudées¹. Il portait sur la tête un casque d'airain, sur la poitrine une cuirasse en écailles également d'airain, du poids de cinq mille sicles². Ses jambes étaient bardées de fer, et ses épaules couvertes d'un bouclier impénétrable. Sa forte main brandissait une lance dont la hampe était semblable à ces pièces de bois dont se servent les tisserands pour enrouler leur toile, et dont le fer pesait six cents sicles³.

Précédé d'un écuyer, le géant descendit le versant de la montagne où se trouvaient les bataillons philistins; puis,

1, Six coudées et une palme, c'est-à-dire plus de dix pieds.

2. Environ 450 livres.

3. De 15 à 20 livres.

lorsqu'il fut à portée de se faire entendre, de sa voix de tonnerre, il cria aux phalanges d'Israël échelonnées sur le versant opposé :

« Soldats du roi Saül, pourquoi vous préparez-vous à faire couler des torrents de sang? Je suis Philistin, vous êtes Israélites : choisissez un de vos guerriers assez brave pour se mesurer avec moi dans un combat singulier. S'il me terrasse, nous serons vos serviteurs ; si je l'étends mort à mes pieds, vous serez nos esclaves et subirez notre joug comme autrefois. »

Saül et les siens rougissaient de colère en écoutant ces insolentes bravades, mais personne ne se sentait de force à lutter contre un colosse, dont le seul aspect donnait le frisson. On gardait le silence, et l'orgueilleux Philistin, retournant au milieu des siens, racontait à tous qu'il avait provoqué les Israélites à se battre avec lui, et qu'aucun de ces lâches n'avait eu le cœur d'accepter son défi. Pendant quarante jours, matin et soir, debout en face des soldats de Saül, Goliath leur jeta à la tête ces ignominieux outrages. Mais celui qui renversa Dagon sur son autel s'apprêtait à clore la bouche du géant.

Dans l'armée de Saül se trouvaient trois des fils d'Isaï, Éliab, l'aîné, et les deux plus avancés en âge après lui, Abinadab et Samma. Depuis le commencement de la guerre, le saint vieillard était sans nouvelles de ses fils. Il dit donc un jour à David, qui revenait des pâturages où paissaient ses troupeaux :

« Demain, tu prendras cette mesure de froment avec ces dix pains, et tu les porteras à tes frères au camp d'Israël. Quant à ces gâteaux faits du lait le plus pur, tu en feras hommage de ma part à l'officier qui les commande. Informe-toi de la compagnie dans laquelle tes frères sont enrôlés, et s'ils supportent bien les fatigues de la campagne. »

David se leva de grand matin, confia son troupeau à l'un des serviteurs de la maison ; puis, chargé des provisions

que son père avait préparées, courut en toute hâte au camp d'Israël. Comme il entendait des cris de guerre, il laissa ses vivres aux gardiens des bagages, et se précipita dans les rangs des soldats, pour s'enquérir de ses frères avant le combat. Il venait de les rencontrer et s'entretenait avec eux, lorsque le géant Goliath se présenta comme les jours précédents devant le camp d'Israël, hurlant de nouveau son insolente provocation. David ne put l'entendre sans que le cœur lui bondît dans la poitrine; mais quel ne fut pas son étonnement de voir tous les Israélites saisis de terreur, reculer devant le Philistin? Sa surprise fut bien plus grande encore, quand un de ceux qui l'entouraient, lui dit :

« Tu as vu ce géant qui depuis quarante jours nous brave et nous insulte? Eh bien! le roi comblera de richesses et exemptera de tout tribut, l'homme qui se présentera pour lutter avec lui. Il lui donnera même sa fille en mariage. »

David voulant s'assurer de la réalité de ces promesses, s'adressa à tout un groupe de soldats :

« Quel est donc cet incirconcis, s'écria-t-il, assez audacieux pour couvrir d'opprobres l'armée du Dieu vivant? Ne dit-on pas que Saül a promis de donner sa fille à celui qui le tuera? »

Comme on lui certifiait que tel était bien l'engagement du roi, son frère Éliab intervint d'un ton de colère, inspiré par une secrète jalousie :

« Pourquoi toutes ces vaines paroles? s'écria-t-il. Je vois maintenant pourquoi tu as abandonné tes brebis dans le désert : c'était pour assister au combat, et faire le fanfaron au milieu de nos rangs. »

David comprit parfaitement le mauvais sentiment dont son frère était animé, mais il se contenta de répondre que les paroles sorties de sa bouche n'avaient aucune importance; puis, se glissant dans d'autres groupes, il fit les mêmes questions, avec tant d'insistance et d'ardeur que ses propos furent rapportés au roi. Saül se fit amener ce

jeune audacieux qui brûlait d'être, assurait-on, le champion d'Israël.

Saül ne reconnut point dans le pâtre de Bethléem, l'habile musicien qui naguère, calmait ses fureurs. Sa taille était plus élancée, ses membres plus vigoureux, son visage plus mâle. Introduit en sa présence, David ne lui laissa pas le temps de l'interroger :

« O mon roi, lui dit-il, que votre âme ne s'attriste pas à cause de ce mécréant ! Votre serviteur ira le combattre.

— Toi ? mon enfant ! lui répondit Saül en souriant ; vraiment je ne puis permettre que tu affrontes ce colosse. La lutte serait par trop inégale. Tu es jeune, et ce guerrier est rompu au métier des armes. »

— Roi, repartit David avec fermeté, votre serviteur conduisait au désert les troupeaux de son père. Quelquefois, s'élançant des forêts, un ours ou un lion fondait sur une de mes brebis, et l'emportait vers son repaire. Alors, je me précipitais sur l'animal furieux, et, à force de coups, je le forçais à me rendre sa proie ; puis je le prenais à la gorge, et l'étouffais. Seigneur, j'ai étranglé de ma main des lions et des ours, j'en ferai autant de cet incirconcis qui couvre d'opprobres l'armée du Dieu vivant. Ce Dieu, qui m'a tiré des griffes des lions et des ours saura bien m'arracher des mains de ce Philistin ! »

Saül était ému jusqu'aux larmes.

« Va, mon enfant, lui dit-il, et que Dieu soit avec toi ! »

David lui avait inspiré sa confiance. Cependant, pour ne négliger aucune précaution, il voulut le revêtir lui-même de son armure. Il lui mit son casque sur la tête, couvrit sa poitrine de sa forte cuirasse, et lui ceignit son épée. Mais, quand il fallut se mouvoir, David se trouva fort embarrassé dans ces armes qu'il n'avait pas l'habitude de porter :

« Seigneur, dit-il au roi, je ne puis marcher ainsi, laissez-moi faire. »

Et il jeta à terre, épée, casque et cuirasse. S'armant alors

de sa fronde, et du bâton qui ne le quittait jamais, il ramassa cinq pierres parfaitement polies dans le lit du torrent, les mit dans sa panetière qu'il avait à sa ceinture, et s'avança vers le Philistin.

Le géant venait de répéter son défi. Voyant David descendre dans la vallée, il marcha à sa rencontre, précédé de son écuyer; mais bientôt à la vue de cet adolescent aux cheveux blonds, aux vives couleurs, il se mit à railler :

« Tu me prends donc pour un chien, lui dit-il, que tu viens à moi armé d'un bâton? Approche, si tu l'oses, et je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. »

Il ajouta toutes sortes de malédictions de la part des dieux de Geth et d'Accaron. Mais, loin d'être intimidé, David sentait l'Esprit fortifier son âme et son bras. Il répondit au géant :

« Tu viens à moi plein de confiance dans ton épée, ton casque et ton bouclier : moi, je viens à toi au nom du Dieu des armées, des armées d'Israël que tu as insultées. Aujourd'hui Jéhovah te place sous ma main : je vais te couper la tête, et ce sont les cadavres de tes Philistins qui serviront de pâture aux oiseaux du ciel, et aux bêtes sauvages. Toute la terre saura qu'il est un Dieu en Israël, et que c'est lui qui sauve, et non l'épée, ni la lance. De Jéhovah dépend le sort des combats, et c'est lui qui te livre entre mes mains. »

Au moment où il disait ces derniers mots, les deux armées virent Goliath s'ébranler, et s'avancer vers David, la lance à la main. Mais aussitôt, plus rapide que l'éclair, David bondit vers le géant, saisit une pierre dans sa panetière, en arme sa fronde, qui tourbillonne un instant et lance le projectile avec une telle vigueur qu'il déchire l'air en sifflant et va s'enfoncer dans le front de Goliath. Le géant agite les bras, chancelle et tombe foudroyé. David s'élançe sur lui, lui prend son épée et lui coupe la tête. Puis, il regagne en courant le sommet de la colline, montrant à tous son trophée sanglant.

Une clameur formidable s'élève du camp des Israélites. Les Philistins poussent des cris de désespoir et s'enfuient dans toutes les directions. Saül et les siens, acharnés à leur poursuite, en tuent des milliers, et ramènent les autres, l'épée dans les reins, jusqu'aux portes de Geth et d'Accaron.

Ainsi se termina cette guerre qui menaçait d'être si désastreuse pour les enfants d'Israël. Non seulement les Philistins laissèrent toutes leurs dépouilles aux mains de leurs ennemis, mais ils perdirent en ce jour leurs plus vaillants guerriers. Jéhovah voulut montrer à tous la force de son bras, et mettre en relief l'homme qu'il destinait au gouvernement de son peuple. David fit son entrée à Jérusalem en véritable triomphateur, portant sur la pointe de son épée la tête de Goliath; mais, intimement convaincu qu'à Dieu seul revenait l'honneur de la victoire, il lui consacra l'épée du géant, et la fit placer, comme un hommage de sa reconnaissance, dans le Tabernacle du Seigneur.

Ce n'était pas assez pour son cœur initié par l'Esprit-Saint lui-même aux grandeurs de Jéhovah, comme aux tendres prévenances de sa miséricordieuse bonté. Un jour qu'il épanchait son âme devant l'Éternel, il se revit en imagination dans la vallée du Thérébinthe, entre les deux armées muettes et frémissantes d'émotion, seul aux prises avec le terrible géant. Dieu lui apparut planant sur le champ de bataille, dirigeant de sa main le faible bras qui lança la pierre fatale. David ne put contenir les sentiments qui se pressaient dans son cœur : il prit sa harpe, et chanta cet hymne en l'honneur du Dieu des armées :

« Béni soit Jéhovah, mon Dieu, qui prépare mes mains aux combats, et mes doigts à l'heure du danger.

« Il est ma miséricorde, il est mon refuge, il est mon soutien, il est mon libérateur.

« Jéhovah, c'est vous qui placez sous mes ordres le peuple que vous m'avez donné, c'est en vous que j'espère toujours.

« Et cependant, ô mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme pour que vous vous révéliez à lui, et le fils de l'homme, pour que vous l'entouriez de vos soins ? C'est l'image du néant, c'est l'ombre qui s'enfuit.

« Vous, ô grand Dieu, vous inclinez les cieux, et vous descendez ; vous touchez les montagnes, elles fument ; vous lancez l'éclair, et vos ennemis se dispersent ; vous les criblez de vos flèches, ils sèchent d'épouvante.

« Seigneur, des flots d'ennemis m'entourent ; tendez-moi les mains du haut du ciel, délivrez-moi de ces fils de l'étranger, dont la bouche exhale le mensonge, et la main sème l'iniquité.

« Et moi, mon Dieu, je vous chanterai un cantique nouveau sur le décachorde et le psaltérion, car c'est vous qui avez sauvé le roi, c'est vous qui avez arraché votre serviteur David au glaive de l'impie ¹.

1. Psalme 143, portant cette inscription : *Psalmus David adversus Goliath.*

V

FUREURS DE SAÛL

A. M. 2943. — A. C. 1058.

La victoire de David sur Goliath et la déroute des Philistins, qui en fut la suite, fut accueillie dans tout Israël par un immense cri d'allégresse. Le Dieu de Jacob triomphait, et tous ses enfants chantaient ses louanges. Quant au jeune berger, le héros du jour, il était l'objet d'ovations sans fin.

Seul, le roi Saül avait le front chargé de sombres nuages. La noire mélancolie, qui remplissait son âme quelques années auparavant, le tourmentait de nouveau. Un vague pressentiment lui montrait dans ce pâtre de Bethléem, si visiblement assisté d'en-Haut, un rival qui lui porterait malheur. Quand David parut devant lui, au moment d'attaquer Goliath, il fut frappé de son attitude inspirée, et de sa confiance inexplicable dans un secours divin. Aussi ne put-il s'empêcher de questionner son brave Abner sur l'origine et la famille de cet étrange adolescent. Mais, ni le chef de la milice, ni les officiers qui l'entouraient, ne reconnaissaient l'ancien joueur de harpe. Après le combat, Abner conduisit au roi le jeune vainqueur, portant sur la pointe de son épée la tête sanglante du géant.

« Mon enfant, quel est ton père? » lui dit Saül, après l'avoir félicité de son courage.

« Prince, répondit David, c'est Isaï de Bethléem. »

A ce mot, les yeux du roi s'ouvrirent, et il reconnut lo

musicien dont les chants chassaient le mauvais esprit. Son cœur se serra, son front se rembrunit, et une voix intérieure lui souffla que ce jeune homme se trouvait bien souvent sur son chemin. Il se rappela la prophétie de Samuël, et se demanda s'il n'avait pas devant lui l'élu de Dieu, le roi futur. La noire envie le piqua à l'instant de son dard envenimé, mais il réussit à dissimuler son chagrin.

La tentation devint irrésistible quelques jours après. Sur le passage de l'armée triomphante, les peuples, accourus des villes et des villages voisins, éclataient en applaudissements. Des groupes de femmes, tenant en main des tambours et des sistres, manifestaient leur joie par des danses et des chants de victoire. Dans un hymne en l'honneur du jeune triomphateur, elles répétaient avec enthousiasme ce refrain peu flatteur pour le roi : « Saül a tué mille Philistins, mais David en a tué dix mille ! »

« Les entendez-vous ? dit le prince exaspéré aux courtisans qui l'entouraient. Saül a tué mille ennemis, et David dix mille. C'est ainsi qu'on me ravit ma gloire. Il ne manque plus que de m'arracher la couronne ! »

Et il jeta sur le jeune David un regard de haine qui n'échappa point à ses familiers.

Cependant le prestige du vainqueur de Goliath était si grand aux yeux de tous que Saül ne pouvait déceimment le renvoyer à ses troupeaux. Il fut donc obligé, bien malgré lui, de l'admettre à la cour, et même de l'investir d'un commandement militaire, où le jeune pâtre, devenu soldat, sut conquérir en peu de temps l'estime et l'affection de tous ses subordonnés. On admirait sa prudence autant que sa bravoure, et il ne se trouvait point dans l'entourage du monarque, au dire même des officiers, un guerrier aussi accompli que David.

Cette popularité ne devait pas lui concilier les bonnes grâces d'un prince envieux et jaloux ; mais ce qui surtout acheva de le perdre dans son esprit, ce fut l'étroite amitié dont son fils Jonathas voulut bien honorer le fils d'Isaï.

Jonathas, de l'âge de David, avait le même cœur, la même passion pour la gloire de Jéhovah, la même vaillance dans les combats. Après la victoire du Térébinthe, il témoigna au jeune héros son admiration avec une cordialité si expansive et si franche que David sentit battre sur son cœur le cœur d'un véritable ami. Aussi, dès ce jour, ces guerriers n'eurent qu'une seule âme, et Jonathas aima David comme un autre lui-même. A son entrée à la cour, David dut échanger ses vêtements d'humble pâtre contre le costume des officiers royaux; Jonathas se dépouilla de sa tunique pour en revêtir son ami. Il lui donna également son baudrier, son épée, son arc et ses flèches, comme il s'était donné lui-même.

Cette intimité de son fils avec celui qu'il regardait comme son ennemi personnel et l'ennemi de sa famille, mit Saül en fureur. Ainsi tout le monde l'abandonnait! Son fils même, Jonathas, l'héritier de son trône, se jetait dans les bras de son rival! A cette pensée, que le mauvais esprit fixa dans son âme ulcérée, la rage monta dans son cœur, sa face devint livide, et tout son corps s'agita dans un tremblement convulsif. C'était un accès nouveau de l'étrange maladie dont il avait souffert autrefois. Bientôt les mêmes symptômes se représentèrent : de ses lèvres violemment contractées sortaient des flots d'écume, en même temps que des hurlements affreux. Ce n'était plus qu'un énergumène, en proie à l'esprit du mal.

Tout le palais était en émoi. On se souvint alors qu'en pareille circonstance David seul, par ses suaves mélodies, avait pu calmer le monarque. On le supplia de reprendre sa harpe, et d'en jouer devant Saül, au moment de ses accès.

C'était s'offrir à sa vengeance. Un jour que Saül était assis sur son trône, tenant en main la lance, symbole du commandement suprême, David parut devant lui pour remplir son office de dévouement. Déjà la harpe frémissait, et rendait des accords doux et touchants, lorsque tout à

coup le roi se lève comme un furieux, et darde sa lance vers David, comme pour le clouer à la muraille. David esquivé le coup, et reprend sa place, croyant à un acte de délire inconscient; mais le roi, blême de colère, ressaisit sa lance et veut l'en percer une seconde fois.

David, échappé comme par miracle à cette double tentative de meurtre, comprit alors ce qu'il aurait voulu se dissimuler toujours : le roi, abandonné de Dieu, esclave d'une criminelle passion, obsédé par l'Esprit mauvais dont il subissait les inspirations homicides, voulait évidemment se défaire de lui. Cette pensée l'attrista profondément, mais il résolut de l'ensevelir au fond de son cœur, et de ne laisser voir à personne qu'il avait pénétré le dessein du malheureux monarque. Il évita toutefois de paraître en sa présence.

De son côté, Saül, se sentant deviné, voulut faire oublier l'horrible scène de la lance, en comblant David d'apparentes faveurs. Il le nomma commandant de mille hommes, avec l'ordre de guerroyer sur les terres des Philistins. Dans sa malice, il espérait que le jeune héros, emporté par sa bouillante ardeur, se jetterait imprudemment dans quelque embuscade de l'ennemi, et y trouverait la mort. Mais David, aussi sage que brave, réussit dans chacune de ses entreprises, et revint chargé de butin, aux applaudissements de ses soldats et du peuple. Toute la nation avait les yeux sur lui, et on s'habitua peu à peu à le considérer comme le sauveur de la patrie.

En apprenant ces nouveaux succès, Saül eut peine à cacher sa rage, mais il crut devoir feindre, afin d'arriver à jeter David dans quelque engagement téméraire : « Je ne veux pas, disait-il, le tuer de ma main, mais il faut qu'il succombe sous les coups des Philistins. » L'ayant donc fait appeler, comme pour le féliciter de sa brillante campagne, il lui tint ce discours :

« David, mon fils, tu connais ma fille Mérob; je te la donnerai pour épouse, si tu la mérites par une action d'é-

clat. Va, combats de nouveau les ennemis du Seigneur, et montre par ton audace que tu es digne d'entrer dans la famille du roi. »

David saisit parfaitement le piège caché sous ces paroles flatteuses. Il aurait pu rappeler à l'envieux monarque qu'il avait promis sa fille au vainqueur de Goliath, et qu'au lieu de tenir sa promesse, il avait lâchement attenté à sa vie. Il préféra s'humilier devant Saül, afin de détruire, s'il était possible, ses préventions et ses craintes.

« Prince, lui dit-il, vous me proposez votre fille : qui suis-je, moi, pauvre pâtre, fils d'un homme obscur et inconnu dans Israël, pour aspirer à l'honneur d'être un jour le gendre du roi? »

Cependant il marcha contre les Philistins et se couvrit de gloire. Il revint au temps fixé par Saül; mais au lieu de lui donner sa fille, le roi la fit épouser à un certain Hadriel, fils de Berzellaï, originaire de la ville de Molathi. C'était une injustice criante, dont tout le monde se plaignit, David excepté.

La seconde fille de Saül, nommée Michol, s'était laissé gagner par les nobles qualités du jeune guerrier. David l'aimait aussi, car elle était bonne et généreuse. On fit remarquer à Saül cette inclination, qu'il fut très heureux de constater. La passion l'emportera sur la prudence, se disait-il à lui-même, et pour obtenir Michol, il se jettera tête baissée au milieu des Philistins. Passant un jour près de David, il lui jeta soudainement cette parole :

« Je vous donnerai Michol, et cette fois vous serez mon gendre, mais à des conditions que je vous ferai connaître en temps opportun. »

David se déclara de nouveau indigne d'un si grand honneur, mais Saül lui fit dire par ses familiers, que le roi l'avait en grande amitié, que tous les personnages de la cour lui étaient complètement dévoués, et qu'il devait se rendre au désir du monarque, en acceptant la main de sa fille.

David écouta ces bienveillantes communications avec le plus grand calme, se bornant à donner aux courtisans la réponse ordinaire :

« Comment voulez-vous que moi, pauvre et chétif, je devienne le gendre du roi? »

On rapporta ces paroles à Saül, qui lui envoya ce message :

« Le roi n'a pas besoin d'or : la dot qu'il demande à son gendre, c'est le sang de ses ennemis. Exterminez cent Philistins, et sa fille est à vous. »

En imposant ce nombre comme une condition de l'alliance promise, Saül se liait absolument les mains, en cas d'un nouveau succès de David, mais il comptait bien qu'il n'arriverait pas à frapper le centième Philistin, sans recevoir lui-même des coups dont il ne relèverait pas. David, plein de confiance dans le Dieu qui le protégeait, accepta les conditions posées, et quelques jours après, accompagné de sa troupe fidèle, fit une nouvelle incursion sur le territoire des Philistins. Il leur tua deux cents hommes, et rapporta leurs dépouilles à Saül, qui ne put cette fois manquer à sa parole, sans se couvrir de honte et sans révolter son peuple. David épousa Michol, et devint, malgré le roi, l'allié de la famille royale.

Dieu avait tout conduit, et le bras du héros au combat du Térébinthe, et les événements qui se succédèrent à la cour. Les rois de la terre, et même les esprits de l'abîme, sont de simples instruments dans ses mains : leur mauvaise volonté sert à montrer sa toute puissance, qui les fait servir à ses desseins, même lorsqu'ils s'ingénient à contrarier son action.

VI

L'ÉVASION

A. M. 2944. — A. C. 1057.

Tout réussissait à David, de simple pâtre devenu le gendre du roi et le guerrier le plus admiré de la cour. En le voyant ainsi gravir les degrés du trône, malgré les obstacles accumulés sur son chemin, Saül comprit que Jéhovah conduisait par la main son jeune protégé. Mais cette pensée, tout en imprimant dans son âme un sentiment de terreur, ne fit qu'augmenter sa haine irréconciliable contre le rival abhorré qui lui avait volé le cœur de son fils Jonathas, de sa fille Michol, et de son peuple autrefois si dévoué.

Un nouvel exploit du vainqueur de Goliath vint surexciter encore cette jalousie furieuse. Les Philistins, si souvent battus depuis quelques années, afin de prendre une éclatante revanche, rassemblèrent leurs troupes pour une grande expédition ; mais David tomba sur eux à l'improviste, les mit en déroute, et se conduisit avec tant de sagesse et de courage qu'il laissa loin derrière lui les serviteurs les plus renommés de Saül. Son nom fut dans toutes les bouches depuis Dan jusqu'à Bersabée.

Saül jura sa mort, et sa mort à bref délai. Incapable de cacher la haine qui bouillonnait dans son cœur, il éclata un jour devant ses courtisans et son fils Jonathas, et leur révéla ses desseins homicides. De vrais serviteurs, attachés à leur roi, dit-il, le débarrasseraient par un coup d'épée de

cet odieux ennemi. Mais, dans son aveugle fureur, il oublia l'amitié vigilante de Jonathas, qui, sans perdre de temps, courut chez David pour lui conseiller de se dérober par la fuite à toute tentative de meurtre :

« Mon père veut vous tuer, lui dit-il ; fuyez bien vite, et demain matin tenez-vous caché dans le champ voisin. Je me dirigerai de ce côté avec mon père, et je tâcherai de le faire revenir sur ses résolutions à votre égard ; puis, quelles que soient ses intentions dernières, je vous les ferai connaître. »

David obéit à son ami. Le lendemain, Jonathas accompagnait son père à la campagne, et tous deux étaient silencieux. Tout à coup, les larmes dans les yeux, Jonathas dit à Saül :

« Mon père, est-il bien vrai que vous vouliez tremper vos mains dans le sang de votre serviteur David ? Ah ! je vous en prie, ne péchez pas contre lui ; il n'a jamais péché contre vous ; il vous a rendu au contraire les plus signalés services. Il a exposé sa vie pour vous délivrer de ce Goliath, qui vous couvrait d'opprobres. C'est par lui que le Seigneur a sauvé Israël ; vous en avez été témoin, et votre cœur alors tressaillait d'allégresse. Pourquoi donc verser le sang innocent ? Pourquoi tuer David, alors que vous n'avez aucune faute à lui reprocher ? »

Saül ne put entendre sans émotion la voix suppliante de son fils :

« J'en prends Dieu à témoin, s'écria-t-il, David ne mourra point. »

Le père et le fils se séparèrent joyeux, Jonathas d'avoir fléchi ce cœur ulcéré, Saül de s'être laissé fléchir. Aussitôt après, les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et David apprit de Jonathas la scène qui venait d'avoir lieu. Il fut convenu que David rentrerait immédiatement à la cour, et serait présenté au roi par Jonathas lui-même.

Mais la réconciliation fut bien éphémère. Une nouvelle victoire de David dans laquelle, après un horrible massa-

cre, il dispersa les derniers débris des bataillons philistins, vint renouveler toutes les fureurs de Saül. Le mauvais esprit s'empara de lui comme par le passé, et dans un de ces affreux accès, il voulut encore transpercer David de sa lance au moment où celui-ci jouait de la harpe pour calmer ses agitations. La lame s'enfonça dans la muraille, grâce à la prudence de David qui, toujours sur ses gardes, esquiva le coup, et s'enfuit du palais.

Cette fois, dominé par l'esprit du mal, le malheureux prince résolut de consommer le crime qu'il méditait depuis si longtemps. David s'était retiré dans sa maison pour y passer la nuit, se promettant de fuir aussitôt que le jour serait venu; mais Saül donna l'ordre à ses satellites d'investir sa maison et de le poignarder quand il en sortirait le lendemain matin. Michol veillait : elle aperçut les gardes qui se glissaient comme des ombres autour de sa demeure; et, toute tremblante de frayeur, courut avertir son mari du danger qui le menaçait :

« Sauvez-vous cette nuit, s'écria-t-elle, ou demain vous êtes mort ! »

En effet, nulle autre alternative : David était pris comme l'oiseau dans les filets de l'oiseleur. Au premier moment, il ne vit aucun moyen d'échapper, mais son grand cœur n'éprouva aucune défaillance. Au-dessus de Saül et de ses gardes, il y avait Dieu et ses anges, le Dieu puissant qui l'avait sauvé des mains de Goliath. Sous l'inspiration de l'Esprit qui l'animait, son âme exhala cette prière pleine de confiance et d'amour :

« Délivrez-moi de mes ennemis, ô mon Dieu ! Mettez-moi hors de l'atteinte de mes adversaires, de ces artisans du crime, de ces hommes altérés de sang.

« Ils circonviennent mon âme, ils se réunissent en force contre moi, qui suis exempt d'injustice et d'offense; car, vous le savez, ô Dieu des vertus ! Je n'ai point marché dans les sentiers de l'iniquité.

« Levez-vous donc, ô Dieu d'Israël ! Venez à mon se-

cours : Je chanterai votre puissance, je publierai vos bienfaits dès l'aurore, car vous êtes mon asile et mon refuge au temps de l'angoisse ¹. »

Dieu suggéra un moyen de salut. Pendant que les gardes surveillaient les portes, Michol aida David à descendre par une fenêtre dérobée, de sorte que personne ne s'aperçut de sa disparition. De plus, pour gagner du temps le matin, et favoriser ainsi l'évasion de son mari, Michol s'avisa de retenir les gardes au moyen d'un singulier stratagème. Elle plaça dans le lit de son mari un simulacre, la tête enveloppée d'une peau de chèvre; et quand les gardes fatigués d'attendre, reçurent l'ordre de pénétrer dans la maison pour enlever David de vive force, elle répondit qu'il était malade, et absolument incapable de sortir du lit. On rapporta ces paroles à Saül qui dépêcha de nouveaux émissaires avec ordre de s'emparer du malade et de le transporter sur sa couche jusqu'au palais, afin que le roi pût en faire prompte et bonne justice.

Les envoyés envahirent la maison, malgré les supplications de Michol, et demeurèrent stupéfaits en trouvant dans le lit de David, au lieu du prisonnier qu'ils cherchaient, un simulacre emmaillotté. Quant à Saül, sa colère ne connut plus de bornes. Ayant fait comparaître Michol en sa présence, il l'accabla de reproches :

« C'est ainsi, lui dit-il, que vous vous jouez de moi, et cela pour aider mon ennemi à s'échapper de mes mains ! »

La pauvre Michol n'eut pas la force de protester contre les accusations iniques et la barbare conduite de son père. Elle se contenta de s'excuser par une nouvelle dissimulation, en alléguant que son mari l'avait menacée de mort, si elle refusait de favoriser sa fuite.

Pendant ce temps, David, hors de danger, s'enfonçait dans les montagnes de Juda chantant le cantique de la délivrance. Mais quelle devait être maintenant sa ligne de

1. Psaume LVIII, dont l'inscription porte : Psaume de David, quand Saül envoya cerner sa maison pour le mettre à mort.

conduite et quel désert serait assez profond pour le soustraire aux perquisitions de Saül? Il résolut d'aller jusqu'à Ramatha pour demander les conseils du prophète Samuel.

Le saint vieillard fut ravi de revoir le petit pâtre, sacré par lui roi d'Israël, le héros dont la renommée lui apprenait chaque jour les actes glorieux. Mais sa joie se changea en douleur quand David lui raconta les péripéties du terrible drame qui se jouait à la cour, et dont Dieu seul connaissait le futur dénouement. Le prophète déclara qu'il fallait renoncer à vaincre les ressentiments du roi Saül, et vivre pour un temps caché à tous les yeux. Il offrait du reste au proscrit un asile qu'il croyait sûr au village de Naïoth, près de Ramatha.

En cet endroit le prophète Samuel avait fondé une école de jeunes gens qui, sous sa direction, étudiaient l'art musical, s'exerçaient à la composition de poèmes sacrés et passaient leur vie, comme les anges, à louer l'Éternel. Quelquefois l'Esprit d'en haut s'emparait de ces contemplatifs, et alors, sous l'action divine, ils chantaient des hymnes véritablement inspirés ou même prophétisaient les destinées du peuple. De là le nom d'École des prophètes que portait l'école de Samuel.

Ce fut au milieu de ces anges de la terre que David, le Voyant d'Israël, fut heureux de trouver un abri, mais son persécuteur ne tarda pas à l'y poursuivre. Ayant appris par ses espions que David se trouvait avec Samuel, Saül expédia des gardes pour s'emparer de lui, ce qui donna lieu à de véritables prodiges. A quelque distance de Naïoth, les gardes rencontrèrent une troupe de prophètes occupés à chanter les louanges de Dieu; Samuel était au milieu d'eux et toutes ces âmes, animées du même esprit, plongées dans les délices d'une harmonie toute céleste, semblaient n'appartenir plus à la terre. A ce spectacle, les envoyés de Saül, saisis par l'Esprit divin, sentent leur cœur battre à l'unisson des prophètes, et comme eux ils chantent avec de saints transports des hymnes en l'honneur de Jéhovah.

A cette nouvelle, Saül entra dans une violente colère, et envoya un second détachement de gardes, en leur intimant l'ordre formel de ramener David mort ou vif. L'Esprit de Dieu arrêta ces hommes au même endroit, et comme les premiers, ils se mirent à prophétiser.

Une troisième expédition n'eut pas plus de succès. Oubliant la mission royale, les émissaires se joignirent aux prophètes et à leur compagnons pour chanter les louanges de Dieu.

Soupçonnant quelque trahison, Saül arriva peu à peu au paroxysme de la rage. Entouré de quelques amis fidèles, il se dirigea lui-même vers Ramatha, sans savoir au juste où David se trouvait. Parvenu à la grande fontaine de Soccho, il demanda où il pourrait rencontrer Samuel et David, et comme on lui répondit qu'ils vivaient retirés à Naïoth, il s'achemina vers ce village. A peine fut-il engagé sur cette route, que l'Esprit de Dieu le saisit violemment. Dans un accès d'enthousiasme, il se mit à prophétiser et entra à Naïoth en chantant les louanges de Dieu, aussi bien que les gardes dont l'inexplicable conduite avait provoqué de sa part tant de blasphèmes et de malédictions. Bien plus : arrivé devant Samuel, il se dépouilla de ses vêtements royaux et se prosterna le front contre terre, devant l'Éternel. Puis, tout le reste du jour, et la nuit entière, unissant sa voix aux voix des prophètes et des soldats, il chanta des hymnes à la gloire du Roi des rois.

David profita de l'exaltation du monarque pour dire adieu à Samuel et quitter Naïoth. Quand Saül revint à lui, le fugitif caché dans les montagnes, était à l'abri de ses coups.

VII

DAVID ET JONATHAS. — LE PROSCRIT

David ne voulut point s'éloigner de la cour sans prendre congé de son ami Jonathas. Lui ayant donné rendez-vous dans un endroit solitaire, loin des espions de Saül, il lui annonça sa décision de ne plus retourner au palais. Après les événements de ces derniers jours, on ne pouvait plus compter sur une réconciliation, car le prince, dominé par la passion de l'envie, n'écoutait plus aucun raisonnement.

« Il n'y a pas à en douter, disait David en gémissant ; car enfin qu'a-t-il à me reprocher, et quel crime ai-je commis pour qu'il me poursuive avec un tel acharnement? »

Jonathas voulait encore espérer. Son père était revenu de Naïoth dans de meilleures dispositions. Dieu avait pu toucher son cœur, et d'ailleurs Saül ne cachait rien à son fils. En supposant un nouveau changement dans ses résolutions, certainement il s'en ouvrirait avec lui.

« Et dans ce cas, s'écria ce véritable ami, je te jure que tu seras averti.

— Mon cher Jonathas, répondit David avec une grande émotion, par le Dieu qui nous entend et l'amitié qui nous unit, je vous conjure de ne pas vous faire illusion plus longtemps : si je rentre au palais de Saül, je vais au devant de la mort. »

Jonathas n'insista pas, mais son cœur se brisait à la pensée d'une séparation dont on ne voyait pas le terme.

Sous l'impression du même sentiment, David consentit à tenter une dernière épreuve.

C'était le lendemain la Néoménie ou le premier jour du mois, grande fête que l'on célébrait chez les Hébreux par des sacrifices et des festins. En cette circonstance le Sabbat venait immédiatement après la Néoménie, de sorte que la solennité devait se prolonger pendant deux jours. David crut l'occasion favorable pour arriver à pénétrer les desseins cachés du roi.

« Prince, dit-il à Jonathas, la fête de demain m'oblige à paraître, comme de coutume, à la table de Saül. Je resterai caché jusqu'au soir du troisième jour. Si votre père vous interroge sur le motif de mon absence, vous lui répondrez qu'avec votre autorisation j'ai profité des fêtes pour me rendre à Bethléem, ma patrie, où l'on fait un sacrifice solennel pour tous les habitants de ma tribu. S'il approuve, vous en conclurez qu'il me rend ses bonnes grâces; s'il entre en fureur, sachez qu'il est définitivement gagné par l'esprit du mal. Prince, vous avez daigné m'honorer de votre amitié, ma vie est entre vos mains. Si je vous ai manqué, tuez-moi, mais ne me livrez pas à votre père.

— Ne me parlez pas ainsi, s'écria Jonathas éclatant en sanglots, vous savez bien que si le roi reste votre ennemi, rien au monde ne m'empêchera de vous le faire savoir. »

Mais comment trouver un moyen sûr de notifier à David les intentions du roi, bonnes ou mauvaises? Jonathas entraîna son ami dans la campagne, et quand ils furent arrivés dans un endroit écarté, où personne ne pouvait ni les voir, ni les entendre, les deux amis s'arrêtèrent. Alors Jonathas, au milieu du silence solennel, s'écria :

« Seigneur, Dieu d'Israël, si dans les deux jours qui vont suivre, j'apprends que mon père est favorable à David, ou que ses mauvais desseins persistent, et qu'à l'instant je n'en transmets point la nouvelle à mon ami, que votre mè-

lédiction tombe sur moi ! O David, s'il faut nous séparer, puisses-tu vivre en paix, et que Jéhovah soit avec toi comme il était autrefois avec mon père ! Oh ! alors, si je suis encore en vie, souviens-toi de ton ami ; si je n'existe plus au moment où il te sera donné de confondre les ennemis, je te recommande la famille de Jonathas. Que si je manque à ma parole envers toi, que Dieu m'extermine, moi et les miens ! »

David et Jonathas se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre, et renouvelèrent tous leurs serments d'amitié. David promit de veiller sur la famille de Jonathas, et Jonathas de rester éternellement attaché à David, qu'il aimait comme sa propre âme. Nobles et généreux cœurs ! Dieu entendit leurs serments du haut du ciel.

Leur émotion un peu apaisée, ils en revinrent à la question qui les occupait. Jonathas imagina l'expédient suivant, dont il fit part à David :

« Je saurai demain ou après-demain la pensée de mon père. Cache-toi le lendemain du sabbat dans le champ voisin, près de la pierre nommée Ezel. Pour ne pas éveiller de soupçon, je sortirai du palais avec un serviteur qui portera mon arc et mes flèches. Arrivé près du lieu de ta retraite, je tirerai trois coups comme pour m'exercer à atteindre un but, puis j'enverrai mon serviteur ramasser mes flèches. Si tu m'entends dire : Tu vas trop loin, les flèches sont en deçà ; viens à moi sans rien craindre, c'est que la paix est faite. Si je dis au contraire : Avance encore, les flèches sont plus loin ; fuis alors, c'est que le Seigneur veut ton éloignement. Et maintenant, ô David ! le Seigneur a reçu nos engagements sacrés, qu'il soit avec nous à jamais ! »

Les deux amis se séparèrent : David resta caché dans la campagne, pendant que Jonathas rentrait au palais de son père.

Le lendemain, jour de la fête, le roi prit place à table sur un espèce de trône adossé à la muraille. A sa droite

se trouvait Jonathas, et à sa gauche, au-dessus de la place que devait occuper David, le brave Abner, oncle du roi et commandant de ses armées. Saül ne fit aucune remarque ce jour-là : il pouvait croire que l'absence de David avait pour cause un empêchement légal quelconque; mais le lendemain, ne le voyant pas paraître plus que la veille, il dit à Jonathas d'un ton de reproche :

« Où est donc le fils d'Isaï? Ni hier, ni aujourd'hui, il n'a daigné s'asseoir à la table du roi. »

Jonathas répondit que David était allé à Bethléem, à la prière d'un de ses frères, pour assister à un sacrifice solennel; que son absence n'avait point d'autre motif, et que du reste elle serait de courte durée.

« Tu me trompes, fils de prostituée! répondit Saül avec fureur. Crois-tu que j'ignore l'amitié que tu as vouée au fils d'Isaï, à ta honte et à la confusion de l'infâme qui t'a donné le jour? Aussi longtemps que David respire, ne l'oublie pas, ton trône est en péril. Je t'ordonne de me l'amener à l'instant même, afin qu'il meure sous tes yeux!

— Et pourquoi mourrait-il? s'écria Jonathas, quel crime a-t-il commis? »

Mais, au lieu de lui répondre, Saül saisit sa lance pour le frapper. Jonathas quitta la table, outré de colère; mais bientôt le ressentiment fit place à un chagrin si profond, qu'il passa le reste du jour sans prendre aucune nourriture. C'en était donc fait : il fallait se séparer de son ami pour éviter un crime à son père.

Le lendemain, de grand matin, il sortit accompagné d'un serviteur qui portait son arc et ses flèches. Arrivé dans la campagne, à l'endroit dont il était convenu avec David, il se mit à lancer ses flèches. Pendant que le serviteur allait les chercher, il en lança une bien au-delà du but, et cria de toutes ses forces :

« Plus loin, cherche plus loin ma flèche, et rapporte-la-moi bien vite. »

Le serviteur obéit, sans comprendre le sens attaché aux

paroles de son maître; mais, du fond de la caverne où il se tenait caché, David ne les entendit que trop bien. Quand Jonathas eut renvoyé son suivant avec l'arc et les flèches, il sortit de sa cachette et se prosterna trois fois devant le prince généreux, devant l'ami fidèle qui lui donnait au moment de sa disgrâce une si grande preuve de dévouement. Jonathas le releva, l'embrassa tendrement, et tous deux se mirent à pleurer sans pouvoir prononcer une seule parole. Puis, comme David ne pouvait comprimer ses sanglots, Jonathas lui dit en se détachant de ses bras :

« Adieu, mon cher David, adieu! N'oublie point le pacte que nous avons fait ensemble devant le Seigneur, et jusqu'au dernier de tes jours souviens-toi de Jonathas. »

Ayant dit ces mots, il reprit le chemin de la ville, pendant que l'infortuné proscrit, abandonné de tous, espérant en Dieu seul, s'enfonçait dans le désert.

« Seigneur, disait-il, j'espère en vous; je ne serai point confondu. Soyez pour moi le rocher tutélaire, l'abri protecteur au sommet des montagnes.

« Je remets ma vie entre vos mains, vous avez été témoin de ma misère, vous avez connu les angoisses de mon âme, vous ouvrez devant moi les larges sentiers du désert.

« J'entends les outrages de la vile multitude. Ils délibèrent pour m'ôter la vie. Moi, Seigneur, j'espère en vous pour me délivrer de mes persécuteurs. »

Ainsi chantait, après le départ de Jonathas, David le proscrit. Resté seul, abandonné de tous, en butte aux persécutions d'un puissant et implacable ennemi, qu'allait-il devenir? C'en était donc fait des brillantes destinées que Dieu semblait lui réserver! Dieu ne l'avait-il élevé si haut que pour le précipiter dans cet abîme d'infortune? Mais ces pensées désespérantes ne firent qu'effleurer sa grande âme. Il exalta, dans ce chant d'amour¹, le Dieu dont la main protectrice l'avait tiré de tous les dangers; et, s'abandon-

1. Le psaume XXX.

nant à sa conduite, il sortit de sa retraite avec le dessein bien arrêté de s'expatrier pour un temps, et de chercher un refuge chez les Philistins contre les fureurs de Saül.

Toutefois, comme il n'était pas éloigné de Nobé, où reposait en ce temps l'Arche sainte, il voulut consulter le Seigneur. Sur la route, quelques-uns de ses serviteurs, instruits de sa disgrâce, le rejoignirent, mais il les laissa aux abords de la ville pour ne pas attirer l'attention. Il se présenta seul devant le grand prêtre Achimélech qui, fort étonné de voir arriver sans aucune escorte un premier dignitaire du royaume, ne put s'empêcher de lui en faire la remarque :

« J'ai des ordres précis du roi, répondit David, et ces ordres, je ne puis les communiquer à personne. Aussi ai-je laissé ma suite dans les environs. »

Et il demanda au grand prêtre de consulter le Seigneur pour savoir s'il devait persévérer dans ses desseins. La réponse ayant été favorable, il dit au grand prêtre qu'il lui restait une longue route à faire, et que dans la précipitation du départ il avait oublié de se munir de vivres.

« N'auriez-vous point, lui demanda-t-il, quelques pains à me donner ? »

— Je n'ai point de pains, lui répondit Achimélech, dont il soit permis aux laïcs de manger. Je n'ai que les pains de proposition qu'on vient de retirer de l'autel. Je vous les donnerai, si vous et vos gens n'avez contracté aucune souillure légale. »

Sur l'assurance qu'il n'avait à craindre aucune profanation, le grand prêtre n'hésita point, vu la nécessité pressante dans laquelle se trouvait David, à lui remettre les pains enlevés de la présence du Seigneur, et que les prêtres seuls devaient consommer.

David présenta une autre requête au grand prêtre. Il crut pouvoir le faire sans compromettre Achimélech, bien qu'ils ne fussent pas seuls dans le tabernacle. Doëg, l'un des officiers de la maison de Saül et le chef de ses pasteurs,

venu à Nobé pour offrir un sacrifice, assistait de loin à leur conversation : -

« N'auriez-vous point, dit David, une lance ou une épée dont je puisse me servir? Les ordres du roi étaient si pressants que j'ai oublié même de prendre mes armes. »

Doëg écoutait avec attention. Le grand prêtre, ne soupçonnant en aucune manière la dissimulation de son interlocuteur, persuadé au contraire qu'il s'agissait du service du roi, répondit simplement :

« Il y a ici l'épée de Goliath, le géant philistin que vous avez tué dans la vallée du Térébint he. Depuis que vous l'avez présentée au Seigneur, elle est suspendue derrière l'éphod, enveloppée d'un tissu précieux. Je n'ai point d'autre arme à vous offrir. Si vous voulez la prendre, elle est à vous.

— Il n'y en a point de meilleure trempe, repartit David, donnez-la-moi. »

Le grand prêtre lui remit l'épée, très heureux de contribuer ainsi au succès de la mission confiée à David. Il le bénit ensuite et le proscrit s'éloigna, le cœur navré, de cette terre sanctifiée par la présence de l'Arche de Dieu, pour s'acheminer vers les régions des idoles. Hélas! quel désespoir eût bouleversé son cœur si, en recevant la bénédiction du grand prêtre, il eût entrevu les épouvantables conséquences de son passage à Nobé!

Au sortir de cette ville, il mangea avec ses compagnons les pains du sanctuaire, puis il leur fit ses adieux, ne voulant point qu'ils partageassent ses malheurs. Ils reprirent le chemin de Gabaa, où siégeait la cour, tandis que lui se dirigea seul vers la ville de Geth, où régnait Achis, l'un des principaux satrapes philistins.

Le bruit des fureurs malades qui troublaient le cerveau de Saül était arrivé jusqu'au roi de Geth. Il ne fut point fâché d'accorder l'hospitalité à ce proscrit du roi d'Israël, autrefois la terreur des Philistins, aujourd'hui par un singulier concours de circonstances leur obligé et leur allié. Dans

une guerre contre Israël, on utiliserait le vainqueur de Goliath.

Mais les courtisans d'Achis ne furent pas de cet avis. Apprenant qu'il avait l'intention de lui donner un emploi dans l'armée, ils employèrent tous les moyens pour exciter sa défiance :

« Ne savez-vous point, lui dirent-ils, qu'il aspire à la couronne? Vous ne rougissez point d'accueillir dans votre palais le meurtrier de Goliath, l'orgueilleux triomphateur devant qui les Israélites chantaient, après notre défaite : « Saül a tué mille Philistins, David en a tué dix mille!... »

Ces représentations impressionnèrent vivement Achis. Il se compromettait vis à vis de ses officiers et de son peuple. D'ailleurs était-il sûr de David? En cas de guerre, le pros- crit tournerait-il ses armes contre sa patrie ou contre le Philistin, l'éternel ennemi d'Israël?

Achis, sous le poids de ses pensées et des soupçons odieux qu'on faisait naître dans son esprit, pensait à se défaire de David. D'un moment à l'autre, il pouvait exécuter cette résolution criminelle. David comprit que ses jours étaient en danger, et ne sachant quel parti prendre dans la position critique où il se trouvait, il demanda au Seigneur de l'inspirer :

« Ayez pitié de moi, lui disait-il, car l'ennemi me poursuit sans relâche, prêt à me dévorer. Tous ont la bouche ouverte contre moi et m'attaquent avec audace.

« Je ne puis m'empêcher de craindre, ô Seigneur! Toutefois je mets en vous mon espérance et mes terreurs s'évanouissent.

« Chaque jour, ils dénaturent mes paroles, ils inventent mille artifices pour me prendre, ils épient toutes mes démarches.

« Mais vous briserez ces peuples impies, vous qui connaissez ma vie, qui recueillez mes larmes, qui m'avez promis la victoire au jour où je vous invoquerai.

« Je sais que mon Dieu est pour moi, je me confie dans

sa parole. Pourquoi craindrais-je, et que peut l'homme contre moi? »

A peine avait-il terminé sa prière qu'une pensée s'empara de son esprit : c'était de contrefaire l'insensé pour provoquer son expulsion.

Les officiers s'aperçurent bientôt que ce David, si prudent dans ses paroles, si mesuré dans ses actes, n'était plus le même homme. Son visage était négligé, ses yeux hagards, ses cheveux en désordre. Il tombait, comme un épileptique, dans les bras de ceux qui l'approchaient, heurtait de la tête contre les portes, et quelquefois même entraînait dans des accès de folie furieuse. L'écume alors lui sortait de la bouche.

Achis saisit cette circonstance pour se tirer d'affaire. Inutile de verser le sang d'un pauvre fou.

« Eh bien ! dit-il à ses courtisans, ce David qui vous faisait si peur, ce n'est donc qu'un idiot ? Qui donc m'a amené cet homme dans mon palais ? N'y a-t-il pas assez d'extravagants dans mon royaume, qu'il faille en chercher dans les États voisins ? Qu'on chasse cet homme de la cour et qu'il ne reparaisse pas devant mes yeux. »

David fut jeté hors du territoire des Philistins. Après deux jours de marche, il se réfugia dans la caverne d'Odollam, ville de la tribu de Juda. Là, sauvé d'un des plus grands dangers qu'il ait eus en sa vie, il put remercier son libérateur :

« Je vous dois, Seigneur, un sacrifice de louanges, s'écria-t-il : vous avez racheté mon âme de la mort, et préservé mes pieds de la chute, afin que je marche en votre présence dans la lumière des vivants ¹. »

1. Psaume LV, intitulé : « Quand les Philistins voulurent s'emparer de sa personne, à Geth. »

1. Dernières strophes du psaume précité.

VIII

DAVID AU DÉSERT MASSACRE DES PRÊTRES DE NOBÉ

La position de David devenait de plus en plus critique. Banni du royaume par l'odieux tyran qui tant de fois avait attenté à sa vie, chassé du pays des Philistins, où il pensait s'abriter pendant la tempête, il ne lui restait d'autre ressource que de s'enfoncer dans la montagne, et d'y vivre au milieu des bois, au fond des cavernes, comme les bêtes sauvages.

A deux lieues au sud de Bethléem, après avoir franchi des torrents, des collines boisées, des précipices affreux, on arrive au grand désert de Juda. C'est la nature dans toute sa sauvage horreur. Des défilés étroits entre deux montagnes abruptes couvertes de forêts épaisses, des cavernes formées par des blocs gigantesques qui surplombent au dessus des abîmes, et partout l'immobilité saisissante du désert. Le silence n'est interrompu que par les cris des animaux sauvages errants dans les bois, ou de quelque troupeau conduit par un pâtre des environs. Des hauts sommets qui dominant le pays, on distingue, au delà de la mer Morte et du Jourdain, la ligne ondulée des montagnes de Moab, et à l'occident les villes d'Odollam, de Thécua, de Maon, de Ziph et d'Engaddi, qui ont donné leurs noms aux différentes régions du désert.

David connaissait parfaitement tous les défilés de cet immense labyrinthe, et tous les abris qui pouvaient le dé-

rober aux investigations des émissaires de Saül. Il choisit comme lieu de retraite la caverne d'Odollam, la plus inaccessible de toutes. On n'y arrivait qu'en escaladant des rochers énormes et en franchissant d'horribles précipices. Au delà de l'ouverture, si basse qu'on n'y pénétrait qu'en rampant, d'étroits souterrains entrelacés l'un dans l'autre aboutissaient à une sombre et vaste cavité dont la voûte était soutenue par des blocs de pierre, comme par autant de piliers. Caché dans cette grotte, l'homme était enseveli vivant dans le sein de la montagne.

En mettant le pied dans ce tombeau, David ne put s'empêcher de pousser vers Dieu un véritable cri de détresse :

« Seigneur, s'écria-t-il, la voix entrecoupée de sanglots, j'élève les yeux vers vous, et je répands ma plainte en votre présence. Dans la défaillance de mon âme, c'est à vous que j'ai recours.

« Vous connaissez ma vie, et comment ils ont caché des pièges dans tous les sentiers que je parcours.

« J'ai beau me tourner à droite, ou regarder à gauche : on ne connaît plus le pauvre proscrit. Je ne sais plus où fuir, car en tous lieux mes jours sont exposés.

« Vous seul, ô mon Dieu, vous seul êtes mon espérance sur cette terre. Écoutez ma prière, car mon âme est profondément abattue ; délivrez-moi de mes persécuteurs qui, sans votre secours, l'emporteront bientôt sur moi.

« Seigneur, tirez-moi de cette horrible prison, et je vous comblerai de louanges, et les justes s'uniront à moi pour vous remercier de cette nouvelle faveur ¹. »

David ne se lassait point, au milieu de ses tribulations, d'invoquer son céleste protecteur ; Dieu ne se lassait point de consoler son élu, et de le conduire comme par la main dans les sentiers difficiles qu'il devait parcourir. C'est lui qui l'avait jeté dans la caverne d'Odollam, et c'est lui qui va faire de cette caverne la première cour du nouveau roi.

1. Psaume CXXI, portant cette inscription : *Hymnus Davidis, cum esset in speluncâ.*

A peine eut-il fait connaître à des confidants intimes le lieu de sa retraite, que ses parents, ses frères, et tous ceux de sa maison vinrent l'y rejoindre. Traqués par Saül, ils résolurent d'unir leur cause à celle de David et de lutter contre l'oppresseur en faveur de l'opprimé. Comme il arrive toujours en pareille circonstance, ils furent suivis de nombreux mécontents, victimes des violences de Saül, et de malheureux sans ressources ou sans abri, en quête d'un moyen d'existence. David accueillit tous ces fugitifs, de sorte qu'il se trouva bientôt à la tête de quatre cents hommes bien armés, et déterminés à le suivre partout où il voudrait les conduire.

Il lui manquait des officiers pour organiser sa troupe et la discipliner, lorsqu'un jour arrivèrent à lui, demandant à combattre pour sa cause, les plus braves guerriers de la tribu de Gad. C'étaient des hommes robustes et vaillants au combat, hardis comme des lions, légers comme les chèvres des montagnes. Parmi eux se trouvaient des officiers comme Ezer, Obdias, Eliab, Jérémie, Eliel, et plusieurs autres aussi renommés, tous enfants de Gad, centurions ou kiliarques. Plus tard on les verra, ces hommes de fer, traverser le Jourdain au temps des grandes inondations, balayant les ennemis à gauche comme à droite du fleuve. David les mit à la tête de ses compagnies.

Son intention, en composant sa petite armée, n'était point de revendiquer par la force les droits qu'il tenait de Dieu seul, mais de se défendre au besoin contre un tyran jaloux, et d'habituer le peuple à voir en lui, non un simple particulier, mais le chef de la nation destiné par l'élection divine à ceindre bientôt la couronne du roi réprouvé.

Il avait si peu l'envie de prendre l'offensive ou de révolutionner le pays en sa faveur, qu'après une année de séjour au désert, il résolut d'émigrer avec sa troupe sur le territoire de Moab. Il évitait ainsi tout engagement avec Saül, et de plus épargnait à ses parents les incommodités de la vie nomade ou les dangers d'une attaque subite. Il conduisit

donc ses hommes à Masphah, au delà du Jourdain, dans le royaume de Moab.

« Prince, dit-il au roi, je vous demande la permission de laisser près de vous mon père et ma mère, jusqu'à ce que Dieu ait fait connaître sa volonté à mon égard. »

Le roi de Moab avait guerroyé contre Saül, dont il était l'ennemi mortel. Connaissant la situation de David, il l'accueillit avec bonté, et lui offrit l'hospitalité, non pas seulement pour ses parents, mais pour toute sa troupe. Une forteresse fut mise à sa disposition pour y loger ses partisans, dont le nombre croissait de jour en jour.

Pendant qu'il résidait à Moab, on vint une fois l'avertir qu'une bande de deux cents hommes se dirigeait vers la forteresse, tous Israélites des deux tribus de Juda et de Benjamin. Il fallait agir avec prudence : ces Benjamites, de la même tribu que Saül, pouvaient être des espions ou des traîtres. David se porta à leur rencontre :

« Si vous venez à moi comme des amis et des auxiliaires, leur dit-il, mon cœur est à vous ; si au contraire, complices de mes ennemis, vous tendez un piège à un innocent persécuté, que le Dieu de nos pères nous voie et nous juge ! »

Un des chefs, Anasias, tout hors de lui à la seule pensée qu'on pût les suspecter de trahison, s'écria :

« Nous sommes à toi, ô David, et nous voulons partager ton sort. La paix, ô fils d'Isaï, la paix soit avec toi et avec tous ceux qui soutiennent ta noble cause. Puisse nous, avec l'aide de Dieu, la voir triompher bientôt ! »

David reçut avec bienveillance ces nouvelles recrues. Il choisit parmi eux plusieurs officiers et les incorpora dans sa troupe qui compta dès lors six cents hommes. Mais plus augmentait le nombre de ces soldats, plus sa position devenait embarrassante. Comment les occuper dans ce pays étranger, et s'il les jetait de nouveau dans les montagnes de Juda, comment éviter la guerre civile ? Dieu mit

fin à ces perplexités, en lui envoyant le prophète Gad pour lui manifester ses volontés.

« Quittez cette forteresse, lui dit le prophète, et retournez au pays de Juda. »

David obéit sans formuler la moindre objection. Il vint camper avec sa troupe dans les bois de Haret, non loin de la caverne d'Odollam.

Des gens du pays, désireux de complaire au monarque, lui apprirent bientôt que David campait dans les bois de Haret, à la tête d'une forte bande de gens armés. Cette nouvelle jeta l'alarme dans le cœur de Saül, car pour lui David n'était rien moins qu'un prétendant à la couronne, d'autant plus dangereux qu'il avait Dieu lui-même pour soutien. Il fallait à tout prix s'en débarrasser, en lançant une armée contre lui. L'occasion était bonne d'ailleurs, puisqu'il apparaissait en rebelle sur les terres du roi.

Un jour qu'il se trouvait, avec ses principaux officiers, dans une forêt voisine de Rama, il les rassembla en conseil autour de lui. La lance à la main, il leur raconta d'une manière solennelle l'insurrection de David, et son dessein d'en finir avec lui. Puis, comme tous restaient silencieux, il s'écria d'un ton de colère :

« Et vous, fils de Benjamin, que j'ai comblés de bienfaits, vous me cachiez ces attentats ! Est-ce que le fils d'Isaï vous donnera des champs et des vignes ? Est-ce qu'il fera de vous des tribuns, des centurions ? Quel intérêt vous porte à conspirer contre moi en couvrant de votre silence ces infâmes complots ! Il n'y a pas jusqu'à mon fils qui ne s'allie avec ce misérable et ne l'excite à lever contre moi l'étendard de la révolte. Et pas un de vous qui compatisse à mon sort, pas un de vous qui me dénonce ce traître ! »

Devant ces accusations aussi injustes que monstrueuses, tous restèrent muets. Seul, Doëg l'Iduméen, le favori de Saül, prit la parole, comme pour s'excuser :

« Prince, dit-il, j'ai vu le fils d'Isaï, à Nobé, chez le grand prêtre Achimélech, fils d'Achitob. Après avoir con-

sulté le Seigneur, il donna des vivres à David et lui mit en main l'épée du Philistin Goliath. »

Le perfide Iduméen n'ajouta point qu'en agissant ainsi le grand prêtre avait cru servir le roi. Aussi, dans un violent accès de rage, Saül ordonna qu'on lui amenât Achimélech, ainsi que tous les prêtres de sa maison, domiciliés à Nobé. Ils comparurent ensemble devant le tyran, ne sachant pas même ce qu'on leur reprochait.

« Fils d'Achitob, réponds-moi, vociféra Saül.

— Je suis à vos ordres, seigneur, répondit Achimélech.

— Pourquoi, conspires-tu contre moi avec le fils d'Isaï? Pourquoi lui as-tu fourni du pain et des armes? Pourquoi as-tu consulté le Seigneur en faveur d'un rebelle ouvertement révolté contre son prince?

— David un rebelle! s'écria le pontife, David, le plus fidèle de vos serviteurs, David, le gendre du roi, le capitaine de vos armées, la gloire de votre maison! J'ai consulté le Seigneur à sa demande : mais, si c'est un crime, je l'ai commis cent fois! Quant à la rébellion dont vous me parlez, je n'en ai pas eu le moindre indice; et comment pouvez-vous ainsi soupçonner de trahison le grand prêtre d'Israël et tous les membres de sa famille? »

L'honneur et la vérité parlaient par la bouche du pontife. Tous les assistants étaient émus jusqu'aux larmes. Le tyran resta inflexible :

« Achimélech, dit-il, tu mourras, toi et tous ceux de ta maison. »

Puis, comme un tigre altéré de sang :

« Gardes, dit-il à ceux qui l'entouraient, emparez-vous de ces prêtres, et massacrez-les tous. Ce sont des complices du fils d'Isaï : ils ont su sa fuite, et ne m'ont point averti. Saisissez-les! »

Les gardes restèrent immobiles à leur place : aucun d'eux ne consentit à mettre la main sur les oints du Seigneur.

« Doëg, s'écria Saül, dont la fureur ne connaissait plus de bornes, empoigne-moi ces prêtres, et tue-les sans miséricorde. »

L'Iduméen prit son épée, fondit comme une bête furieuse sur les prêtres de Jéhovah, et en égorgea quatre-vingt-cinq, sans que l'éphod sacré dont ils étaient revêtus arrêtât un instant son bras sacrilège.

Cette scène sauvage n'assouvit point la soif de sang du cruel tyran. Il envoya des troupes à Nobé, la ville sacerdotale, avec ordre de passer au fil de l'épée, les hommes, les femmes, les jeunes gens, et jusqu'aux petits enfants à la mamelle. On n'épargna pas même les troupeaux de bœufs, d'ânes et de brebis, appartenant aux habitants. L'Arche sainte resta seule dans la cité silencieuse, au milieu des cadavres des hommes et des animaux.

Cependant la famille d'Achimélech ne fut pas entièrement anéantie. Un de ses fils, nommé Abiathar, échappé au glaive meurtrier, se réfugia près de David. Il héritait naturellement de la dignité de grand prêtre, et portait à la main l'éphod pontifical, sauvé du pillage. En apprenant de sa bouche le récit de l'horrible drame de Gabaa, David versa des larmes bien amères. Il se rappela son passage à Nobé, et comment ses conversations indiscrettes avec le grand prêtre, sous les yeux du traître Doëg, avaient été la première cause de cet affreux brigandage.

« J'aurais dû prévoir, s'écriait-il dans sa douleur, que cet infâme Iduméen aurait dénaturé ce fait en le racontant à Saül. Je suis coupable des flots de sang que ce monstre a fait couler. »

Il se répandait en imprécations contre le scélérat assez pervers pour calomnier les prêtres du Seigneur, assez criminel pour tremper ses mains dans leur sang :

« Ne t'applaudis pas de ton forfait, ô artisan d'iniquités, s'écriait-il dans un élan d'indignation. Ta langue distille le venin; ta langue blesse comme le tranchant du rasoir. Tu chéris le mal, et non le bien; tu te complais dans

le mensonge, et non dans la vérité ; ta langue de vipère n'aime que les discours pernicieux.

« Aussi Dieu te détruira pour jamais, il t'arrachera du milieu des tiens, te jettera loin de ta demeure, et te déracinera de la terre des vivants.

« A ce spectacle, les justes frémiront, et te diront en te montrant du doigt : Voilà l'homme qui se croyait fort sans Dieu, et qui comptait sur les biens de ce monde pour s'affermir dans sa méchanceté !¹ »

David reçut Abiathar comme l'envoyé de Dieu :

« Demeurez avec moi, lui dit-il, on ne vous touchera pas, moi vivant ; proscrit comme moi, laissez au proscrit le soin de vous défendre ou de mourir avec vous. »

Le crime atroce dont Saül s'était rendu coupable excita des sentiments d'horreur et de réprobation dans toutes les tribus d'Israël. L'indignation fut à son comble quand on apprit que le malheureux roi, décidé à poursuivre le cours de ses exécutions sanglantes, levait une armée pour traquer David jusque dans la caverne où il s'était réfugié.

1. Psaume LI.

IX

TRAHISONS LA CAVERNE D'ENGADDI

A. M. 2945. — A. C. 1056.

Malgré son violent désir d'exterminer David et sa troupe, Saül ne jugea pas prudent de le poursuivre dans les bois où il s'était cantonné. Il attendit une occasion favorable pour le surprendre en rase campagne, occasion qui ne se fit pas attendre longtemps.

On vint un jour annoncer à David que les Philistins, après avoir pillé le blé dans les aires, faisaient le siège de Ceïla, petite ville de Juda, distante de quelques lieues du bois d'Haret. C'était le moment d'utiliser ses bandes armées, et de faire acte de patriotisme. Cependant, avant de prendre une résolution, il voulut consulter le Seigneur.

« Faut-il marcher contre les Philistins, demanda-t-il ; et, si nous les attaquons, pouvons-nous compter sur la victoire ? »

La réponse fut affirmative sur les deux points :

« Marchez sans crainte, vous vaincrez les Philistins et délivrerez Ceïla. »

Cependant, malgré cette consultation, l'entreprise était tellement hasardeuse et au-dessus des forces de sa petite troupe que plusieurs de ses officiers la taxaient de témérité. En ces montagnes de Juda, disaient-ils, protégés par toutes sortes de défenses naturelles, nous sommes sur le

qui-vive depuis le matin jusqu'au soir : qu'arrivera-t-il à Ceïla, lorsqu'il faudra se jeter, en si petit nombre, au milieu des bataillons philistins ?

David était sans crainte, mais pour enhardir ses hommes, il consulta de nouveau le Seigneur en leur présence.

« Marchez, lui fut-il répondu, je livrerai les Philistins entre vos mains. »

En effet, David s'élança sur les Philistins avec sa vaillance accoutumée, leur tua des milliers d'hommes, s'empara de leurs troupeaux et de leurs bêtes de somme, et resta maître de la ville qui le reçut comme un libérateur.

Cette action d'éclat posa David en protecteur des tribus. Saül en fut vivement affecté : cependant, quand il apprit que le vainqueur s'était renfermé dans Ceïla, il eut un mouvement de joie féroce.

« Dieu le livre en mes mains, s'écria-t-il. Il est entré dans la ville, il n'en franchira plus les portes. »

Et aussitôt il fit prendre les armes à ses soldats, afin d'assiéger Ceïla au plus vite, et de massacrer tous les hommes enfermés dans ses murs.

Bien que l'expédition eût été préparée dans le plus grand secret, David fut instruit du danger qui le menaçait. Avec ses six cents hommes il lui eût été facile de soutenir un long siège ; mais pouvait-il compter sur les habitants de Ceïla ? Il ordonna au grand prêtre Abiathar d'appliquer l'éphod pour consulter le Seigneur :

« Seigneur, Dieu d'Israël, s'écria David, on nous dit que Saül marche sur Ceïla pour saccager cette ville à cause de moi : le roi veut-il la paix ou la guerre ?

— La guerre, répondit le Seigneur.

— Les habitants de Ceïla me livreront-ils à Saül, ainsi que mes gens. Dois-je compter sur la fidélité ou la trahison ?

— La trahison. »

Après avoir entendu cet oracle, David prit le seul parti raisonnable, qui était d'abandonner la ville. Il sortit de

Ceïla avec sa troupe, et s'aventura de nouveau dans les bois, sans trop savoir où établir son campement. Il se décida pour le désert de Ziph, où l'on rencontrait, au sein d'une immense solitude, des positions vraiment inexpugnables. Caché dans un bois sombre, au sommet d'une montagne, il attendit l'ennemi.

Saül approchait de Ceïla quand on lui apprit que, semblable à l'oiseau qui déploie ses ailes à la vue de l'oiseleur, David venait de quitter la ville avec armes et bagages. Très désappointé de cette déconvenue, il feignit de rebrousser chemin, mais en réalité il passa de longs jours à explorer tous les environs, à sillonner vallées et montagnes pour découvrir la retraite de son adversaire. Ce fut en vain. Sachant tous les limiers de Saül à sa poursuite, David resta caché dans les cavernes et les recoins les plus inaccessibles du désert, jusqu'au moment où désespérant de le trouver, le roi prit le parti de retourner à Gabaa avec son armée.

Dans cette circonstance, l'amitié fut plus perspicace que la haine. Inquiet sur le sort de son cher David, Jonathas pénétra dans les profondeurs de la forêt, jusqu'à la caverne où il s'était réfugié. C'est là qu'il put embrasser le pauvre proscrit dont il était séparé depuis bientôt trois ans. David pleura longtemps en revoyant son ami Jonathas, mais celui-ci, toujours ferme et courageux, le réconforta par la pensée qu'en toute circonstance Dieu le couvrirait de son égide.

« Ne crains pas, mon cher ami, lui dit-il ; jamais mon père ne mettra la main sur toi. Un jour tu régneras sur Israël, et Jonathas sera ton serviteur fidèle. Mon père ne l'ignore pas : il sait que la couronne va passer de sa tête sur la tienne, et c'est pourquoi il te poursuit sans trêve ni merci. »

Après avoir renouvelé le pacte d'alliance qu'ils avaient fait ensemble devant le Seigneur, les deux amis se séparèrent, heureux d'avoir épanché leurs cœurs l'un dans

l'autre pendant quelques instants. Jonathas regagna son palais et David sa caverne.

Mais les amis fidèles, surtout dans l'adversité, sont rares. Pour un Jonathas, on rencontre des multitudes de traîtres toujours disposés, dans l'intérêt d'une passion quelconque, à vendre les malheureux aux puissants du jour. Les Ziphéens étaient de ces hommes sans cœur et sans entrailles. Craignant sans doute les vengeances de Saül, s'ils donnaient asile sur leurs terres à l'objet de ses haines, ils députèrent des émissaires au palais de Gabaa chargés de fournir au roi des indications précises sur les points de la forêt occupés par David.

« Il est campé, lui dirent ces messagers, à l'orient du désert, sur les hauteurs d'Hachila, dans les fourrés les plus épais. Si vous avez toujours l'intention de vous saisir de lui, suivez-nous; nous nous faisons forts de le livrer entre vos mains. »

Saül remercia les habitants de Ziph de se montrer aussi sensibles aux douleurs de leur roi; il les assura même que Dieu les récompenserait de leur démarche; mais, rendu prudent par l'échec subi devant Ceïla, il les renvoya en éclaireurs pour lui préparer les voies d'une manière plus sûre.

« Battez le pays en tout sens, leur dit-il, informez-vous des endroits où il abrite ses troupes, interrogez ceux qui connaissent ses habitudes. N'oubliez pas qu'il est sur ses gardes, sachant très bien que je le suis de l'œil et que je lui ménage des surprises. Quand vous aurez trouvé les repaires où il se cache de manière à me donner des renseignements détaillés et certains, revenez pour servir de guides à mon armée. Je mettrai sur pied, s'il le faut, tous les hommes de Juda; et, fût-il enseveli dans les entrailles de la terre, je saurai l'en arracher! »

Les Ziphéens retournèrent au désert pendant que Saül armait ses plus braves guerriers. David avait quitté la colline d'Hachila pour descendre dans la plaine. Il était ac-

tuellement campé dans le désert de Maon; à droite de Sésimon. Les messagers, se conformant aux ordres de Saül, reconnurent avec soin les positions de l'ennemi, les retraites qu'il s'était préparées en cas d'attaque, et transmittent au roi les détails les plus circonstanciés.

Saül se mit en marche, heureux de se battre en plaine, où les fugitifs seraient bientôt enveloppés comme dans un filet. Mais il comptait sans les espions de David : à la nouvelle que l'armée royale s'avancait contre lui, David se rejeta dans la montagne, derrière un rocher très élevé, qui dominait le désert de Maon.

Guidées par les gens du pays, les troupes du roi apparurent bientôt dans la vallée, côtoyant le roc escarpé que David venait de gravir. Par un mouvement subit, il rejeta sa troupe de l'autre côté de la montagne, croyant la soustraire aux regards de l'ennemi; mais Saül était parfaitement renseigné. Ses soldats, beaucoup plus nombreux que ceux de David, cernèrent le rocher, de manière à ne laisser aux ennemis d'autre alternative que de mourir dans leur nid d'aigle ou de se jeter en désespérés dans un cercle de lances et d'épées.

Depuis le jour où Saül avait fait cerner sa maison, jamais David ne s'était vu dans une pareille détresse. Il recourut au ciel, sa seule ressource aux heures critiques de sa vie. Une prière brûlante s'échappa de son cœur troublé, mais néanmoins plein de confiance :

« Seigneur, disait-il, sauvez-moi par la vertu de votre nom; Dieu tout-puissant, rendez-moi justice. Écoutez mes supplications, exaucez les cris de mon cœur.

« Je suis livré par mes frères, comme si j'étais un étranger, et voilà que les forts de ce monde, sans souci du Dieu qui les regarde, s'apprêtent à m'arracher la vie.

« Mais non : Jéhovah prendra ma défense; Adonaï protégera mon âme. Le vrai Dieu dispersera mes ennemis, et les maux, dont ils veulent m'accabler, retomberont sur leur tête. »

Cette confiance sublime et vraiment héroïque ne fut point trahie. Au moment où tout espoir paraissait perdu, voilà qu'un courrier arrive de Gabaa en toute hâte. Il se précipite aux pieds de Saül, le visage défait, l'âme glacée de terreur :

« O mon roi, dit-il, accourez vite au secours de votre peuple. Les Philistins ont profité de votre départ pour envahir tout le pays. Si vous ne les arrêtez, ils mettront tout à feu et à sang. »

Saül écoutait, blême de colère et d'effroi. Le vautour devait lâcher sa proie, au moment où il la tenait dans ses serres. Il réfléchit un instant; puis, l'instinct de conservation l'emportant sur le désir de vengeance, il donna le signal du départ, se jeta comme un lion blessé sur les Philistins, et les tailla en pièces.

David fut sauvé par cette diversion inattendue. Le rocher, qui avait dû servir de théâtre au combat, fut appelé le *Rocher de la séparation*. David n'oublia jamais cette intervention de la Providence : plus tard, en redisant sur sa harpe la prière du désert, il y ajoutait ces nobles effusions d'un cœur reconnaissant :

« O mon Dieu, c'est du fond de mon âme que je vous offre des sacrifices et que je bénis votre nom, car vous êtes la bonté même.

« Vous m'avez délivré de mes cruelles angoisses, et c'est grâce à vous que j'ai pu jeter un œil de dédain sur mes ennemis consternés ¹. »

Il y avait près de la mer Morte, dans le beau pays d'Engaddi, des montagnes plus solitaires et plus sauvages que toutes les autres. Dans le flanc de ces montagnes, formées souvent de rochers gigantesques, on rencontrait des antres profonds, des cavernes assez spacieuses pour y loger une armée. David conduisit sa troupe dans ces retraites pour ainsi dire impénétrables, afin de se mettre en garde contre

1. Psaume LIII, intitulé : Quand les Ziphéens vinrent dire à Saül : David est caché dans notre pays.

un nouveau coup de main de Saül, car il prévoyait qu'après avoir vaincu les Philistins, il reviendrait à la charge avec une nouvelle fureur.

En effet, sans prendre un instant de repos, Saül choisit trois mille hommes parmi les plus braves de son armée, et se mit à la poursuite de David. Roches abruptes, escarpements que les chèvres sauvages avaient peine à gravir, torrents et précipices, rien ne fut capable de l'arrêter. Il arriva dans le désert d'Engaddi, brisé de fatigue, mais déterminé à suivre tous les sentiers, à battre tous les bois, à sonder toutes les cavernes, pour s'emparer de l'homme dont le seul souvenir le mettait hors de lui.

Rôdant un jour dans les bois, entouré de ses officiers, il aperçut un parc de troupeaux, à l'entrée d'une caverne. Il y entra pour s'y reposer un instant. Tout y était sombre et silencieux. Le jour n'y pénétrait que par l'étroite ouverture qui lui servait d'entrée. Le roi fit quelques pas dans la grotte, déposa son manteau, et ne vit point dans l'obscurité des yeux qui l'observaient : David et ses gens étaient cachés au fond de la caverne, épiant tous ses mouvements.

Le moment était solennel. Un coup d'épée dans l'ombre débarrassait la terre d'un tyran sanguinaire, et David, proscrit et vagabond, montait sur le trône d'Israël. Les braves officiers qui l'entouraient lui soufflaient au cœur l'horrible tentation :

« Voici le jour, lui disaient-ils à l'oreille, dont le Seigneur a parlé quand il vous affirma qu'il vous livrerait vos ennemis, et que vous les traiteriez selon votre bon plaisir. »

Et tous voulaient se précipiter sur le roi pour l'égorger. D'un geste impératif David les cloua sur place, prit son épée, fit quelques pas en avant, et saisissant le manteau du roi, il en coupa le bord sans être aperçu. Puis, revenant vers ses gens indignés de sa faiblesse, il leur montra le fragment du manteau royal :

« Vous voulez son sang, leur dit-il, et moi je me reproche déjà d'avoir osé couper le bord de sa chlamyde. Que Dieu me préserve de jamais porter les mains sur l'oint du Seigneur!

A force d'énergie, il parvint à modérer ses guerriers, et Saül sortit de la caverne sans se douter qu'il avait été à deux doigts de la mort. Il avait rejoint sa garde qui stationnait dans les environs, lorsque David, subitement inspiré d'en haut, s'élança sur ses pas, et lui cria d'une voix forte et tremblante d'émotion :

« O mon maître, ô mon roi! Arrêtez, je vous prie. »

Saül se retourne, vivement impressionné, car il avait cru reconnaître cette voix. David se prosterna jusqu'à terre, par respect pour le prince; puis, avec un accent de profonde douleur, il lui reproche l'odieuse persécution dont il est victime :

« O mon roi, pourquoi vous laisser tromper de la sorte par ceux qui m'accusent d'être votre ennemi? Vous le voyez de vos yeux, il y a un instant, vous étiez à ma discrétion dans cette caverne. La pensée m'est venue de vous ôter la vie, mais j'ai dit : Dieu m'en garde! Jamais je ne mettrai la main sur le roi mon maître, car c'est l'oint du Seigneur. En preuve de ce que j'avance, ô mon père, voyez ce fragment de votre manteau : mon épée pouvait vous frapper aussi bien que déchirer votre chlamyde. Sachez donc que je ne suis ni un infidèle, ni un traître, et qu'en aucune manière je n'ai péché contre vous.

« Cessez donc de me poursuivre comme un malfaiteur et d'attenter à ma vie. Roi d'Israël, ne vous acharnez pas contre un ver de terre, contre un chétif insecte. Pour moi, je laisse à l'impie de se défendre par l'impiété, jamais je ne tremperai mes mains dans votre sang, mais Dieu sera juge entre vous et moi, et c'est à lui que j'abandonne le soin de me venger. Il sait que ma cause est juste, et c'est lui qui m'arrachera de vos mains. »

Saül écouta ce discours, la tête baissée, comme un

homme écrasé sous le poids du remords. Quand David eut fini de parler, d'une voix étouffée par les sanglots, il s'écria :

« O mon fils David, est-ce bien toi que j'entends? Est-ce bien ta voix qui résonne à mon oreille? »

Il fut obligé de s'interrompre pour laisser un libre cours à ses gémissements et à ses larmes. Puis, s'étant un peu calmé, il reprit :

« O mon fils, tu t'es montré plus juste que moi. Tu ne m'as fait que du bien; moi, je t'ai accablé de maux. Et aujourd'hui, en m'épargnant, au moment où Dieu me livrait à toi, tu m'as donné la mesure de ta bonne volonté à mon égard; car ce n'est point l'habitude de remettre sur la bonne route un ennemi égaré qu'on rencontre sur son chemin. Dieu te tiendra compte de cet acte héroïque. Écoute, ô David! un jour, je le sais de science certaine, tu règneras sur Israël : jure-moi devant Dieu de ne pas détruire ma race et de ne pas effacer mon nom de la maison de mon père! »

David renouvela le serment qu'il avait déjà fait à Jonathas, et Saül, vaincu par tant de générosité, reprit avec son armée le chemin de Gabaa. Quant à David, au comble de la joie, il tomba aux pieds du Seigneur pour le remercier de ce dénouement inattendu :

« Seigneur, ayez pitié de moi toujours, s'écria-t-il. Mon âme se confie en vous et reposera tranquille à l'ombre de vos ailes, aussi longtemps que dureront mes épreuves.

« Dans le danger, je crierai vers vous, et le Dieu qui m'a comblé de bienfaits, m'enverra son secours : il couvrira de confusion ceux qui veulent m'écraser sous leurs pieds.

« Je me suis endormi tremblant au milieu des lions, et Dieu m'a tiré de leurs griffes; les enfants des hommes m'ont blessé de leurs dents plus aiguës que des flèches, et de leur langue plus acérée qu'un glaive; ils m'ont tendu des

pièges, ils ont creusé une fosse pour m'engloutir : Dieu les y a précipités.

« Et moi, ô mon Dieu, de tout cœur, oui, de tout cœur, je veux chanter vos louanges sur la harpe et la lyre, je veux exalter votre nom au milieu des peuples; car votre miséricorde s'élève par dessus les cieux, et votre gloire éclate dans l'univers entier !. »

On aurait pu croire qu'après la réconciliation d'Engaddi, Saül rouvrirait à David les portes de son palais, heureux de lui faire oublier par toutes sortes de faveurs l'injuste proscription qui pesait sur lui depuis trois ans. Mais le roi réprouvé était trop esclave de la jalousie, trop livré aux fatales inspirations de l'égoïsme, pour comprendre ce que la plus vulgaire équité réclamait de lui. Il crut faire acte de clémence et de générosité en cessant de traquer comme un bandit ou une bête fauve le héros sublime qui venait de lui sauver la vie.

David le connaissait trop bien pour espérer même une trêve à la persécution, s'il demeurerait sur le territoire de Juda. Il revint donc à sa première idée, qui était de s'expatrier pour un temps : seulement, habitué qu'il était à vivre au milieu des rochers et des montagnes, il préféra le désert aux cités, et à la compagnie des hommes, celle des bêtes, souvent beaucoup plus sûre. Longeant la mer Morte, il passa la frontière méridionale du royaume d'Israël, et planta ses tentes dans le désert de Pharan, entre les montagnes de Juda et celle du Sinaï. C'est là, dans ces solitudes brûlées par le soleil, sur ces cimes rocheuses et dénudées, que les Israélites avaient campé cinq siècles auparavant, lorsque, sous la conduite de Moïse, ils se dirigeaient vers la terre promise.

A peine avait-il mis le pied sur la terre étrangère qu'un deuil nouveau vint assombrir son âme, déjà profondément désolée : le prophète Samuel, son père et son soutien dans

1. Psaume LVI, dont l'inscription porte : « Lorsque David, fuyant devant Saül, se cacha dans une caverne. »

toutes les traverses de sa vie, venait de rendre le dernier soupir dans sa retraite de Ramatha. Ce grand homme chéri de Dieu, ce second Moïse, avait été juge en Israël pendant vingt ans. « Il avait rendu la justice au peuple, selon l'intégrité de la Loi. Fidèle interprète de la volonté de Dieu, fort de l'appui du Tout-Puissant, au jour du combat il sut repousser les ennemis d'Israël, les princes de Phénicie et les satrapes philistins. Avant de mourir à la vie de ce siècle, il prit à témoin Jéhovah et son Christ de l'incomparable probité qui avait présidé à son administration. Aucune voix ne s'éleva pour l'accuser. Il s'endormit alors du sommeil des justes ¹. » Le peuple, fasciné par la magnificence de monarques païens, méconnut les mérites d'un chef, plus préoccupé du bonheur de sa nation que du faste de sa maison. Mais après avoir vu Saül, chacun regretta Samuël. Tous les enfants d'Israël se réunirent à Ramatha, pour célébrer ses funérailles et verser des larmes sur sa tombe.

David pleura de loin le grand prophète qui l'avait sacré roi d'Israël, et accueilli si paternellement au premier moment de sa disgrâce. Sans appui désormais en ce monde, il se sentit plus obligé de tourner ses regards vers Dieu pour lui demander aide et protection.

1. Eccl. XLVI, 16-32.

X.

ABIGAÏL

A. M. 2949. — A. C. 1052.

On s'imagine facilement la tribulation de David dans ce désert de Pharan où il demeura trois années, entouré de six cents soldats qu'il fallait faire subsister dans ces régions arides. Sa troupe, parfaitement disciplinée, respectueuse du bien d'autrui, ne commit jamais la moindre déprédation : au contraire, ami des riches pasteurs dont les troupeaux sont disséminés dans les montagnes de Juda, David faisait bonne garde contre les brigands et les voleurs. Aussi les bergers, heureux de son voisinage, en échange des services rendus, procuraient à ses hommes toutes les choses nécessaires à la vie. Dans le désert de Pharan, où n'abondent point les gras pâturages, il fut parfois obligé de recourir, pour trouver des vivres, à la générosité des pasteurs avec lesquels il avait entretenu des relations pendant son long séjour dans les solitudes de Juda.

Un jour il eut recours, dans un moment de détresse, à un riche propriétaire du désert de Maon, nommé Nabal. C'était un descendant du fidèle Caleb qui, seul avec Josué, des six cent mille Israélites sortis d'Égypte, entra dans la terre promise. Il avait hérité de ses pères des biens considérables. Dans ses pâturages du Carmel, près du désert de Pharan, paissaient à l'aise trois mille brebis et plus de mille chèvres. Mais, dégénéré de ses ancêtres, corrompu par l'abus des richesses, cet homme sans cœur, violent,

emporté, profondément égoïste, savait dépenser beaucoup pour satisfaire son penchant à l'ivrognerie et à la débauche, mais il lui en coûtait de sacrifier une obole pour secourir des frères moins favorisés que lui. Sa femme, au contraire, nommée Abigail, ornée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, d'agrémens extérieurs très remarquables, se montrait aussi gracieuse que son mari dur et repoussant.

C'était le moment de la tonte des brebis sur le Carmel. Nabal était en fête avec ses amis et tous ceux de sa maison. David saisit l'occasion de ces réjouissances pour dépêcher à Nabal dix de ses jeunes gens, chargés de le saluer affectueusement de sa part, de lui souhaiter la paix, à lui et à toute sa famille, puis de lui présenter un message dont voici les termes :

« J'ai appris que vos bergers, qui vivaient avec nous au désert, tondent maintenant vos brebis sur le Carmel. Ils n'ont jamais eu à se plaindre de nous, et pas une de leurs brebis n'a manqué au bercail, aussi longtemps qu'ils nous ont eus pour voisins : eux-mêmes peuvent en rendre témoignage. J'espère donc que vos serviteurs trouveront grâce à vos yeux, et que ma requête vous étant présentée en un jour de largesse, vous répandrez abondamment vos bienfaits sur vos serviteurs et votre fils David. »

On ne pouvait rien de plus humble et de plus respectueux que ce message. Les envoyés redirent une à une toutes les paroles de leur maître, puis attendirent en silence la réponse de Nabal : celui-ci les avait écoutés d'un air hautain et dédaigneux.

« Vous me parlez au nom de David? leur dit-il avec insolence. Est-ce que je connais David? Est-ce que je m'occupe du fils d'Isaï? On est inondé aujourd'hui de mauvais sujets échappés à leurs maîtres. Vous pensez sérieusement que je vais prendre le pain de mes domestiques, vider leurs outres, épuiser les provisions de viande de mes bergers, pour engraisser un ramassis de vagabonds venus de je ne sais où? »

Et après cette sortie grossière et insultante, il leur tourne le dos en ricanant. Les envoyés reprirent le chemin du désert, les mains vides, le cœur plein de rage, et rapportèrent fidèlement à leur maître les propos injurieux de Nabal.

David entra dans une violente colère, il avait pu supporter avec patience les mauvais traitements de Saül, son maître et son roi; mais il n'était pas homme à s'incliner devant les mépris arrogants d'un Nabal. Il se souvint, peut-être un peu trop, que l'huile sainte avait coulé sur son front, et que Nabal, en outrageant celui que les tribus acclamaient déjà comme l'élu de Dieu, avait commis en quelque sorte un crime de lèse-majesté.

« Levez-vous, dit-il à ses hommes d'un ton furieux, prenez vos armes et suivez-moi. »

Quatre cents hommes se dirigèrent, David en tête, vers les propriétés de Nabal. Les deux cents autres restèrent au camp pour garder les bagages. C'en était fait de Nabal et de sa famille, si un incident inattendu n'était venu comprimer soudainement la fougue impétueuse de David et de ses guerriers.

Les serviteurs de Nabal avaient été témoins de l'indigne réception faite aux envoyés de David. Craignant des représailles terribles, l'un d'eux alla trouver la douce et prudente Abigail, lui raconta ce qui venait de se passer, et comment son maître avait accueilli les paroles bienveillantes de David en jetant à la porte ses envoyés.

« Et pourtant, ajouta-t-il, ces hommes ont toujours été très bons pour nous. Non seulement ils ne nous ont causé aucun dommage pendant leur séjour au désert, mais ils ont fait jour et nuit si bonne garde autour de nos troupeaux que nous n'avons perdu aucune de nos brebis. Réfléchissez et voyez ce que vous avez à faire; mais je crains bien que ce dernier coup n'ait mis le comble aux violences dont votre mari se rend journellement coupable, et que vous et votre maison ne soyez enveloppées dans sa ruine. A

vous d'agir, car il n'est pas même possible de faire entendre à ce fils de Béliar une parole de raison. »

Abigaïl connaissait David : elle vit d'un coup d'œil la portée de l'affront, et l'abîme ouvert sous ses pas. Mais en même temps, un trait de lumière pénétra son âme, et lui montra la voie du salut.

Sans dire un mot à son mari, incapable de la comprendre, elle fit préparer deux cents pains cuits sous la cendre, deux outres de vin, cinq béliers destinés aux repas des bergers, cinq mesures de farine, cent grappes de raisin desséchées au soleil, deux cents corbeilles de figues, et donna l'ordre à ses serviteurs de charger ces provisions sur des ânes, et de prendre le chemin du désert.

« Marchez en avant, dit-elle, je vous accompagne. »

Et sans que son mari soupçonnât aucunement sa démarche, elle se dirigea, montée sur une ânesse, à la rencontre de David.

Elle descendait les pentes du Carmel, lorsqu'elle aperçut David avec sa troupe au pied de la colline opposée. Impatient de venger son honneur, il stimulait l'ardeur de ses compagnons :

« C'est donc en vain que nous avons préservé les troupeaux de cet homme de la rapacité des bandits qui infestent le désert ! Il nous paie avec des injures et des malédictions. Vive Jéhovah ! Demain il ne restera plus un être vivant sous les tentes de Nabal. »

En ce moment, Abigaïl arrivait dans la vallée avec sa caravane. Aussitôt qu'elle aperçut David, elle prit les devants, descendit de sa monture, et se prosterna devant lui la face contre terre. Puis, se tenant à ses pieds dans l'attitude d'une suppliante, elle lui tint ce discours :

« Seigneur, que la faute commise contre vous retombe sur moi seule. Prêtez l'oreille, je vous prie, aux paroles de votre servante, et ne méprisez point la requête que j'ose vous présenter.

« Mon Seigneur et mon roi, il ne vous siérait pas d'exer-

cer votre vengeance contre cet homme si justement appelé Nabal¹ : c'est un insensé, et dans l'acte dont vous avez à vous plaindre, il y a bien plus d'extravagance que de méchanceté; quant à moi, vous savez que je n'ai pas même vu les messagers que vous nous avez envoyés.

« Et maintenant c'est Dieu qui m'envoie vers vous pour arrêter votre bras vengeur, et vous empêcher de verser le sang de vos frères. Soyez clément, ô mon Seigneur, et tous les ennemis qui s'acharnent contre vous seront forcés comme Nabal de s'humilier à vos pieds.

« Comme preuve de votre pardon, daignez accepter des mains de votre servante les provisions qu'elle vous apporte et distribuez-les aux braves qui vous accompagnent. »

Les traits bouleversés de David trahissaient la vive émotion qui remuait son cœur. Abigaïl lui porta le dernier coup en rattachant à sa cause les destinées du roi futur.

« Oui, pardonnez, reprit-elle, et le Seigneur affermira votre maison sur des bases inébranlables. Vous combattez les combats du Seigneur : qu'aucune tache ne vienne souiller votre gloire.

« Alors, si l'ennemi se lève pour vous poursuivre, s'il menace vos jours, Jéhovah, votre Dieu, vous couvrira de son égide; tandis que vos adversaires, tourbillonnant comme le caillou lancé par la fronde, rouleront dans les abîmes.

« Quand Dieu, fidèle à ses promesses, aura placé dans vos mains le sceptre d'Israël, vous n'aurez point l'amer regret d'avoir versé le sang innocent pour satisfaire un désir de vengeance. Ce jour-là, comblé des bénédictions divines, vous vous rappellerez ces paroles de votre servante. »

Abigaïl cessa de parler, et David écoutait encore. Ces accents, suaves et sévères en même temps, avaient transformé le lion en agneau plein de mansuétude. C'était lui

1. *Nabal*, en hébreu, veut dire *insensé*.

qui semblait demander grâce, car il avait entendu la Justice éternelle réclamer impérieusement par la bouche de cette femme le sacrifice de sa passion. Sa réponse fut un chant d'amour et de reconnaissance :

« Béni soit le Dieu d'Israël, s'écria-t-il en s'adressant à son interlocutrice, oui, béni soit-il de vous avoir envoyée aujourd'hui sur mon chemin. Bénies soient les douces paroles tombées de vos lèvres. Bénie soyez-vous à jamais, ô femme admirable, car sans vous j'allais me venger de ma propre main et me souiller du sang de mes frères. Sans cette rencontre ménagée par Dieu lui-même, l'aurore de demain n'eût éclairé que des cadavres sur les propriétés de Nabal. »

David accepta volontiers les provisions qu'Abigaïl lui offrait si gracieusement. En la congédiant, il ajouta du ton le plus bienveillant :

« Retournez en votre maison avec des paroles de paix. En considération d'Abigaïl, David ne se souvient plus du passé. »

La noble femme rentra dans sa demeure, le cœur plein de joie. Elle trouva son mari à table, au milieu de ses convives. A l'occasion de la fête, il leur avait donné un festin vraiment royal. Il était en ce moment complètement ivre, et sous l'influence du vin débitait toutes sortes d'extravagances. Aussi ne lui adressa-t-elle point la parole, se réservant de l'instruire en temps opportun de la catastrophe effroyable dont il avait été menacé.

Le lendemain, quand il eut repris ses sens, Abigaïl lui mit sous les yeux les horribles conséquences qu'aurait pu entraîner l'outrage fait à David. Le malheureux, lâche comme tous les arrogants, fut saisi d'une épouvante telle qu'il tomba sur place, comme foudroyé, sans pouvoir articuler une parole. Pendant dix jours, insensible et immobile comme un rocher, il attendit la mort, qui le traîna devant un juge plus inexorable que David.

Le jeune héros apprit au désert la fin tragique de Nabal.

« Dieu a vengé l'affront que m'a fait cet homme, s'écria-t-il, qu'il soit béni ! mais, en châtiant le coupable il m'a préservé d'un crime, qu'il scit béni à jamais ! »

Il n'oublia point la veuve délaissée, la prudente et gracieuse Abigaïl. Quand les jours de deuil furent écoulés, des messagers allèrent la trouver en son nom sur la montagne du Carmel :

« Notre maître David, lui dirent-ils, désire prendre Abigaïl pour épouse. »

La veuve de Nabal s'inclina jusqu'à terre :

« Je suis sa servante, répondit-elle, et je m'estimerai trop heureuse de laver les pieds de ses serviteurs. »

Elle se leva, monta sur une ânesse, et suivie de cinq jeunes filles attachées à son service, elle se rendit au désert de Pharan, où elle devint l'épouse de David, aux applaudissements de tous ses guerriers.

XI

DERNIÈRES ÉPREUVES LES BRIGANDS AMALÉCITES

Après avoir vécu trois ans dans le désert de Pharan, sans ressources d'aucune sorte, au milieu de roches arides, les guerriers de David lui demandaient à grands cris de retourner au milieu des gras pâturages de Juda. Du reste, Saül avait cessé de poursuivre le héros qui lui avait si généreusement sauvé la vie dans la caverne d'Engaddi : on pouvait donc espérer la tranquillité, peut-être même une réconciliation. David se laissa persuader, et revint occuper son vieux campement d'Hachila, dans le désert de Ziph.

C'était se jeter tête baissée au milieu d'ennemis acharnés à sa ruine. Lâches et traîtres une seconde fois, les Ziphéens découvrirent immédiatement à Saül l'endroit précis où campait David, sûrs de réveiller la haine de l'envieux monarque.

En effet, sans prendre le temps de réfléchir, Saül mit sur pied trois mille hommes d'élite, et vint occuper les hauteurs d'Hachila. Il pensait surprendre David, mais celui-ci s'était enfoncé plus avant dans le désert. Saül s'élança sur ses traces, décidé à livrer bataille.

Le soleil était sur son déclin quand David apprit par ses éclaireurs les positions prises par l'armée ennemie. Le combat devenait inévitable, et David ne voulait point combattre contre ses frères. Il réussit à se tirer de ce mauvais pas par un coup d'audace inouïe.

Ayant pris avec lui deux de ses braves, Abimélech l'Héthéen et Abisaï, son propre neveu, il s'approcha, par des chemins couverts, du camp de Saül. Tout était silencieux. Il reconnut la tente royale, où Saül prenait son repos, ayant à ses côtés son fidèle Abner, le capitaine de ses gardes. Les soldats, étendus par terre autour de leur roi, étaient plongés dans un profond sommeil. David fit un signe à ses deux compagnons :

— « Lequel de vous deux est assez hardi pour me suivre au camp de Saül? » demanda-t-il.

— « Moi! » dit Abisaï.

A l'instant, David, suivi du jeune homme, traverse les rangs des soldats endormis, et pénètre jusqu'à la tente de Saül. Le roi, couché sur une natte, dormait tranquillement, sa lance à portée de son bras. Abner et d'autres officiers reposaient autour de lui.

— « Dieu vous livre votre ennemi, murmura le jeune Abisaï. Laissez-moi le clouer à terre d'un coup de sa lance. Il n'y faudra pas revenir à deux fois. »

— « Jamais! répondit David. On ne peut, sans crime, porter la main sur l'oïnt du Seigneur, Saül mourra de sa mort naturelle, ou dans un combat, ou de la main de Dieu, mais jamais je n'attenterai à sa vie, j'en fais le serment. Prends sa lance et la coupe qui est à son chevet, et partons. »

Comme le jeune homme hésitait, David saisit lui-même la lance et la coupe d'or, et tous deux sortirent de la tente. De nouveau, ils traversèrent le camp sans être remarqués de qui que ce soit. Soldats et officiers, tous semblaient frappés de léthargie.

Arrivé sur la colline opposée, à une distance déjà considérable du camp, David se mit à pousser des cris formidables qui réveillèrent toute l'armée :

« Abner! disait-il, Abner, fils de Ner, voyons, me répondras-tu enfin? »

Abner, ainsi interpellé, sortit de la tente :

« Quel est donc l'insolent, s'écria-t-il, qui pousse de telles clameurs et trouble le sommeil du roi? »

— Abner, reprit David, grand homme de guerre, le premier d'entre les braves d'Israël, c'est ainsi que tu veilles sur ton maître! On vient d'entrer dans la tente du roi pour le poignarder, et l'assassin n'est point arrêté! Par Jéhovah! Vous méritez tous la mort, vous qui gardez si mal l'oïnt du Seigneur, Abner, veux-tu me dire où est la lance du roi et la coupe d'or, qui tout à l'heure étaient à son chevet? »

Mais déjà Saül avait reconnu la voix de David qui retentissait comme la foudre dans le silence de la nuit. N'apercevant plus ni sa lance, ni sa coupe, il comprit ce qui venait d'arriver. Il répondit d'une voix entrecoupée par les larmes :

« David, David, ô mon fils, n'est-ce pas toi que j'entends? »

— O mon Seigneur, ô mon roi, c'est bien David, votre serviteur. Mais quel crime ai-je donc commis pour que vous me persécutiez de la sorte? O mon roi, écoutez-moi, je vous en prie. Si c'est Dieu qui arme votre bras, je veux bien être sa victime; mais si ce sont des hommes qui vous poussent à me bannir de ma patrie, au milieu des dieux étrangers, la malédiction de Jéhovah retombera sur leur tête. O roi d'Israël, ne versez pas un sang dont Dieu vous demandera compte, et ne me traquez pas dans ces montagnes, moi pauvre misérable, comme un chasseur poursuit la perdrix tremblante au milieu des rochers. »

Troublé jusqu'au fond de l'âme, Saül s'écria :

« J'ai péché, ô mon fils David, mais pardonne-moi et reviens à moi. Tu n'auras désormais rien à craindre de celui dont tu viens encore une fois d'épargner la vie. J'ai mal agi, j'en conviens, mais on m'a trompé sur ton compte. »

David connaissait trop bien Saül pour se fier à ses promesses. Il se contenta de répondre :

« Voici la lance et la coupè : qu'un des serviteurs du roi vienne la prendre. Dieu, juste et fidèle, nous jugera tous deux. Il vous a livré aujourd'hui dans mes mains, et j'ai respecté l'oïnt du Seigneur. Qu'il préserve ma vie au jour du danger, comme j'ai préservé la vôtre!

— Et qu'il te bénisse, ô mon fils David! Il secondera tes desseins, et fera de toi un homme puissant en Israël. »

David disparut dans l'ombre avec son compagnon. Quant à Saül, triste et confus, il reprit le lendemain avec son armée le chemin de Gabaa. Il n'en sortira désormais que pour expier ses crimes.

Malgré le repentir apparent de son persécuteur, David ne pouvait se dissimuler que s'il restait sur le territoire de Juda, il finirait par tomber dans une embuscade ou sous les coups d'un traître. Malgré ses répugnances, il en revint à son premier projet, qui était de chercher un abri sur les terres des Philistins. Saül hésiterait peut-être à le poursuivre au milieu de ses plus mortels ennemis.

Il se présenta donc au roi de Geth, à ce même Achis, qui l'avait chassé de son palais dix ans auparavant. Mais depuis ce temps le prétendu fou était devenu le chef renommé d'une troupe de braves guerriers, l'époux de la noble Abigaïl, le rival de Saül. Achis le reçut avec bienveillance, lui, ses guerriers, et toute sa maison. Dès ce moment, Saül cessa de l'inquiéter, et il eût goûté des jours de bonheur, si l'on pouvait être heureux loin de son peuple et loin de son Dieu.

Achis avait David en telle estime que celui-ci craignit d'exciter comme jadis les susceptibilités des courtisans, s'il restait plus longtemps dans la ville de Geth. Sous prétexte de ne pas encombrer la capitale de ses guerriers, il demanda donc au roi de lui assigner une autre localité comme résidence. Achis lui donna en propriété la ville de Siceleg, qui, pour cette raison, se trouva dans la suite soumise aux rois de Juda.

David demeura quatre mois à Siceleg. De nombreux sol-

dats, habiles à lancer la flèche ou à manier le javelot, vinrent l'y rejoindre, surtout de la tribu de Benjamin, cependant si chère à Saül. Aussi la question des vivres appela de nouveau son attention. Ne voulant point être à charge aux étrangers qui lui donnaient une si généreuse hospitalité, ni rançonner ses frères de Juda, il résolut d'exterminer les tribus amalécites que Dieu avait vouées à l'anathème à cause de leurs crimes. Ces peuples maudits vivaient sur la frontière méridionale de Juda, depuis Sur jusqu'à l'entrée de l'Égypte. Chaque jour, David entrait dans un bourg ou un village, et après en avoir immolé tous les habitants, sans en épargner un seul selon l'ordre de Dieu, il ramenait à Siceleg les bœufs et les brebis, les ânes et les chameaux, et tout le butin enlevé à l'ennemi.

Achis s'imaginait que David faisait de fréquentes incursions sur le territoire d'Israël, et il en était heureux parce que toute réconciliation avec Saül devenait impossible. Aussi quand David lui offrait en présent quelque riche dépouille d'Amalécite, le roi ne manquait pas de lui dire :

« De quel côté avez-vous guerroyé aujourd'hui? »

Pour ne pas dissiper une illusion qu'il était de son intérêt d'entretenir, David répondait d'une manière vague :

« Au midi de Juda, au sud de Séraméel, au midi des Ciniéens.

— Très bien, pensait Achis, il se rendra si odieux à son peuple qu'il restera nécessairement mon sujet et mon allié en cas de guerre contre Israël. »

Or, de cette fausse persuasion du roi de Geth, son ami et son protecteur, naquit bientôt pour David la plus dangereuse et la plus inextricable des situations. Il arriva qu'en ces jours les chefs des Philistins, décidés à venger des défaites multipliées, résolurent d'envahir tous ensemble le territoire de Saül. Tous les princes durent fournir leur contingent à l'armée nationale. En cette occasion, Achis se souvint de David et de sa troupe.

« Je compte sur toi et sur tes guerriers, lui dit-il, je veux te confier la garde de ma personne.

— Vous jugerez votre serviteur à l'épreuve, lui répondit David, sans s'expliquer davantage. »

La position était des plus critiques. Il ne pouvait rester dans les rangs des Philistins sans porter les armes contre sa patrie, ni abandonner Achis en temps de guerre, sans encourir le reproche de lâcheté ou même de trahison. Pour se tirer d'embarras, il eut recours à son moyen ordinaire : il invoqua le Dieu qui ne l'avait jamais abandonné, et sa confiance ne fut pas trompée, car le salut lui vint d'où il ne pouvait l'attendre.

Saül avait pris position avec ses troupes sur les montagnes de Gelboë. Les bataillons philistins campaient dans les plaines de Sunam. Avant le combat, les satrapes, suivis de leurs officiers passaient en revue les différents corps d'armée. Arrivés à David, dont la troupe, unie à celle d'Achis, formait l'arrière-garde, ils dirent au roi de Geth :

« Que font ici ces Hébreux, et quelle pensée avez-vous eue de les incorporer à vos bataillons ?

— Mais ce sont les guerriers de David, l'ennemi de Saül. Vous n'ignorez point sa bravoure, et comme il me sert depuis plusieurs années ; je vous réponds de sa fidélité !

— Allons donc, s'écrièrent les chefs avec indignation, n'est-ce pas le meurtrier de Goliath, dont les femmes chantaient le triomphe en disant : Saül a tué mille Philistins, et David dix mille ! Renvoyez-le, si vous le jugez à propos, dans vos États, mais nous ne voulons pas qu'il combatte dans nos rangs. Au premier choc, il tournera ses armes contre nous, et fera hommage de nos têtes à Saül pour reconquérir ses bonnes grâces. »

Achis ne savait comment annoncer à David cette injurieuse décision. Il protesta que lui personnellement ne suspectait en aucune manière sa droiture et sa bonne foi, mais les satrapes n'avaient pas en lui la même confiance.

« Il ne vous reste donc, ajouta-t-il qu'à rentrer dans mes états, puisque vous portez ombrage à nos princes. »

Obligé de dissimuler sa joie, David objecta qu'on n'avait aucune raison pour le traiter de la sorte.

« C'est une indignité, dit Achis, aussi vous êtes toujours pour moi un ami fidèle, et comme un ange de Dieu. Mais encore une fois, que puis-je faire? Les chefs ont décidé votre exclusion : rassemblez vos gens pendant la nuit, et demain au point du jour reprenez la route de Siceleg.

Le lendemain, David, suivi de ses guerriers, s'acheminait vers le pays des Philistins, remerciant Dieu de l'avoir tiré d'une situation en apparence sans issue.

Mais, dans ses impénétrables décrets, Dieu avait décidé que le fils d'Isaï ne monterait sur le trône de Juda qu'en subissant une longue série d'angoisses, toutes plus épouvantables les unes que les autres. Après trois jours de marche, David et les siens arrivèrent à Siceleg, heureux d'avoir évité une guerre fratricide et de se retrouver au milieu de leurs femmes et de leurs enfants. Or, quelle ne fut pas leur consternation en n'apercevant, au lieu de leurs habitations, qu'un horrible monceau de ruines fumantes. Pendant leur absence, les Amalécites s'étaient jetés sur la ville et l'avaient incendiée; puis, ils s'étaient enfuis au désert, emmenant avec eux les femmes, les enfants et les troupeaux.

A la vue de cet affreux désastre, David et ses guerriers poussèrent un long cri de désespoir. Ils pleurèrent longtemps, et jusqu'à ce que leurs yeux desséchés ne donnassent plus de larmes. Alors la douleur fit place à la rage. Ils entourèrent leur chef, et, la menace à la bouche, lui redemandèrent leurs femmes et leurs enfants. A lui revenait, disaient-ils, toute la responsabilité de cette catastrophe sans nom. Pourquoi avait-il laissé Siceleg sans défense, pour le plaisir d'aider les Philistins à ruiner les terres de Juda? Leur exaltation devint de la fureur, et déjà ils ramassaient des pierres pour le lapider.

David restait impassible au milieu de la tempête. Tout à coup comme saisi par l'inspiration divine, il s'adresse au grand prêtre :

« Abiathar, s'écrie-t-il, applique l'éphod sacré. Je veux consulter le Seigneur. »

Une lueur d'espérance brilla sur le front des guerriers qui, à l'instant, firent silence. David interrogea son Dieu :

« Dois-je poursuivre les brigands, et pouvons-nous encore les atteindre ?

— Sans nul doute, répondit le Seigneur. Marche contre eux, tu les vaincras, et arracheras les captifs de leurs mains. »

La troupe furibonde n'attendait que ce mot. Oubliant les fatigues d'une longue marche, les six cents cavaliers, David à leur tête, s'élancent dans la direction du désert, et ne s'arrêtent pour respirer un instant qu'au torrent de Béror. Là, deux cents d'entre eux, épuisés, haletants, restent sur le chemin. Les quatre cents autres stimulés par David, reprennent leur course folle à travers les sables et les rochers.

A un certain endroit, ils rencontrent un Égyptien, étendu sur la route, et mourant de faim. Depuis trois jours, il n'avait pris aucune nourriture. On approcha de l'eau fraîche de ses lèvres, puis on lui fit manger un peu de pain et quelques raisins. Quand il eut la force de parler, David l'interrogea :

« Qui es-tu, et d'où viens-tu ? Où allais-tu quand tu es tombé sur le chemin ? »

L'inconnu répondit :

« Je suis Égyptien. Mon maître, un Amalécite, m'a abandonné il y a trois jours dans ce désert, parce que j'étais malade. Nous revenions d'une expédition sur la frontière méridionale de Juda, après avoir pillé et livré aux flammes la ville de Siceleg.

— Pourrais-tu me conduire, reprit David, au campement des Amalécites ?

— Jure-moi, dit l'esclave, que j'aurai la vie sauve, et que tu ne me livreras pas entre les mains de mon maître, et je t'y conduirai.

Sous la direction de ce guide, les guerriers se remirent en marche. David lui avait promis la liberté, aussi les conduisit-il sans détour à un monticule, d'où ils purent observer le camp des Amalécites.

Ces brigands célébraient leur triomphe. Étendus à terre sans défiance, ils se livraient aux douceurs et aux joies d'un grand festin. Autour d'eux paissaient les nombreux troupeaux enlevés aux Juifs et aux Philistins. Les femmes, entourées de leurs enfants, pleuraient leur captivité, pendant que les échos du désert portaient au loin les cris sauvages des vainqueurs.

Tout à coup la scène changea de face. Les quatre cents guerriers de David pénétrèrent de tous côtés dans le camp, sans laisser aux brigands le temps de courir aux armes. Aux chants de joie succèdent des cris de terreur. Les Amalécites tombent égorgés les uns sur les autres, sans presque opposer de résistance. A la fin du jour, il n'en restait pas un seul vivant sur le champ de bataille. Quatre cents étaient parvenus à s'enfuir, grâce à l'agilité de leurs montures.

Impossible de rendre la scène qui suivit cet horrible carnage. Au milieu du sang et des cadavres, les familles retrouvaient leurs membres ; le père embrassait en pleurant des enfants qu'il croyait perdus pour toujours ; les femmes, qui se voyaient déjà condamnées à un dur esclavage, acclamaient leurs libérateurs. La noble Abigaïl, entourée de ses suivantes ne savait comment exprimer sa gratitude à l'illustre champion dont l'héroïsme l'avait préservée des plus vils outrages.

On reprit ensuite, au milieu des chants d'allégresse, le chemin de Siceleg. Les guerriers chassaient devant eux, non seulement leurs bœufs et leurs brebis, mais tout le bétail que les ravisseurs avaient emporté des pays voisins.

immense butin dont ils faisaient honneur au chef intrépide qui les avait guidés à la victoire.

Ils allaient arriver au torrent de Bésor, quand les deux cents hommes, dont les forces avaient trahi le courage, accoururent au-devant de leurs frères pour les féliciter. David les accueillit avec une grande bienveillance, et ils allaient suivre la troupe, quand certains esprits égoïstes et envieux firent entendre des réclamations :

« Ils n'étaient point au combat, disaient-ils, il n'est point juste qu'ils soient au partage. Qu'ils prennent leurs femmes et leurs enfants, et s'en aillent. »

Le grand cœur de David se révolta devant ces misérables calculs :

« Frères, s'écria-t-il, il n'en sera pas ainsi. Ces dépouilles, c'est Jéhovah qui vous les a livrées; c'est lui qui vous a gardés dans cette rencontre; c'est lui qui vous a mis en main les ravisseurs de vos femmes et de vos enfants. Ce butin est à lui, et, sûr de votre assentiment, je décide qu'il sera partagé également entre vous tous, tant ceux qui ont pris part au combat que ceux qui ont gardé les bagages. »

Cette décision fut acceptée de tous et devint plus tard une loi du royaume.

Arrivé à Siceleg, David profita de l'abondante et magnifique part, qu'on le força d'accepter, pour envoyer des présents à ses proches, aux principaux de Béthel et d'Hébron, et à tous ceux qui l'avaient accueilli favorablement depuis sa proscription. Il disait à tous :

« Acceptez ce présent enlevé aux ennemis de Jéhovah »!

Ainsi se termina cette aventure qui faillit lui être funeste. Mais Dieu le réservait pour les grandes choses qu'il allait opérer en Israël.

**MORT DE SAÛL
LE CHANT FUNÈBRE**

Il y avait quinze ans que Samuel avait été envoyé à Saül pour lui annoncer la réprobation qu'il avait encourue par son orgueil et sa désobéissance. Le jour terrible de l'exécution était venu.

De son camp de Gelboë, Saül contemplait les deux armées qui tout à l'heure allaient se ruer l'une contre l'autre. De Sunam, les Philistins s'étaient avancés jusqu'à Aphec et Jezraël. Ils inondaient la plaine de leurs nombreux bataillons, décidés à périr ou à écraser ces Hébreux maudits qui tant de fois leur avaient fait mordre la poussière. Saül était brave jusqu'à la témérité, mais cette fois un sentiment de terreur envahit son âme. Sa conscience lui rappela la prédiction de Samuel, les nombreuses infidélités dont il s'était rendu coupable, et surtout ses crimes envers David. Il se dit que Jéhovah allait peut-être l'abandonner, et qu'alors il deviendrait inévitablement le jouet de ses ennemis. A cette pensée, une sueur froide inonda son front, et il se prit à trembler.

Ne parvenant point à chasser ces sombres pressentiments, il résolut de consulter le Seigneur. Mais, dans un accès de rage impie, n'avait-il point massacré tous les prêtres de Nobé? Le seul qui eût échappé à cette boucherie, le grand prêtre Abiathar, avait rejoint David, emportant l'éphod sacré. Toutefois, il ordonna aux prêtres et prophètes

qui se trouvaient dans son camp de consulter le Seigneur, espérant encore que Jéhovah aurait pitié de son peuple. Mais Jéhovah resta muet, ce qui acheva d'épouvanter le monarque.

Alors, se voyant abandonné du ciel, il se laissa entraîner par le mauvais esprit à commettre un nouveau crime : il demanda au démon la consultation que Dieu lui refusait. Bien qu'il eût autrefois, conformément à la loi de Moïse, chassé de son royaume tous les devins et magiciens, il ne craignit pas de dire aux courtisans qui l'entouraient :

« Cherchez-moi une pythonisse expérimentée dans son art, et puisque Jéhovah ne daigne pas me répondre, j'irai la consulter. »

Ses serviteurs l'informèrent qu'à trois lieues de là, dans la petite ville d'Endor, située au bas de la montagne, vivait une magicienne célèbre qui évoquait les morts et rendait des oracles. Saül se dépouilla de ses vêtements royaux pour ne pas épouvanter la malheureuse femme, et, suivi de deux de ses officiers, il descendit à Endor au milieu de la nuit. Introduit immédiatement dans le sombre réduit de la pythonisse, il lui dit :

« Adresse-toi à ton démon familier, et fais-moi paraître à l'instant l'homme que je te désignerai. »

La nécromancienne craignit un piège :

« Vous ne connaissez donc pas, lui dit-elle, les terribles décrets de Saül, et comment il a exterminé les magiciens et les devins ? Ou bien venez-vous me tenter pour me perdre ?

— Femme, répondit Saül, j'en fais le serment devant Dieu, il ne t'arrivera aucun mal si tu m'obéis.

— Qui donc évoquerai-je ? dit-elle.

— Samuel ! », dit Saül en frémissant.

La magicienne commença ses invocations, croyant s'en tirer au moyen de quelques artifices diaboliques et de réponses plus ou moins équivoques, selon la coutume. Mais à peine s'est-elle mise à l'œuvre qu'une apparition réelle se

dresse menaçante devant ses yeux. Elle pousse un cri de terreur, et, se rejetant en arrière avec épouvante :

« Vous êtes le roi Saül, dit-elle, pourquoi me l'avez-vous caché ?

— Ne t'effraie donc pas ainsi, lui dit le roi : que vois-tu ? réponds-moi.

— Je vois sortir de terre un homme majestueux comme Jéhovah lui-même !

— Dépeins-moi son extérieur.

— C'est un vieillard couvert d'un long manteau.

— C'est Samuel », répondit Saül.

Et à l'instant il se prosterna le visage contre terre par respect pour l'homme de Dieu.

C'était en effet l'ombre de Samuel qui apparaissait au roi coupable, non en vertu des incantations de la magicienne, mais par un acte de la toute-puissance de Dieu. La voix du prophète, solennelle et mystérieuse, retentit bientôt aux oreilles de Saül :

« O roi, pourquoi viens-tu troubler le repos des morts ?

— C'est que mon âme éprouve une terrible angoisse. Les Philistins vont me livrer bataille et Jéhovah m'abandonne. Il ne me répond ni par ses prêtres, ni par ses prophètes. Je t'ai évoqué pour te demander un conseil avant d'agir.

— C'est trop tard. Le Seigneur s'est retiré de toi pour favoriser son élu. Ce que je t'ai prédit, arrivera. Jéhovah t'arrache la couronne pour la donner à David. Souviens-toi d'Amalec et de ta résistance aux ordres de Dieu. C'est l'heure du châtement : demain, toi et tes fils serez comme moi au séjour des morts, et le camp d'Israël sera la proie de l'ennemi. »

A ces mots foudroyants, les genoux de Saül fléchirent et il tomba évanoui sur le sol. Déjà exténué par le manque de nourriture, car il avait passé toute la journée sans manger, il ne put supporter sans faiblir la terrible prédiction.

Quand il revint à lui, ses traits horriblement bouleversés exprimaient l'épouvante. Il restait immobile et regardait fixement les trois témoins de cette lugubre scène. La pytho-nisse s'empressait autour de lui pour lui porter secours :

« Je vous ai obéi, disait-elle avec douceur; je me suis exposée à la mort pour vous rendre service. Écoutez-moi donc, et prenez un peu de nourriture, afin de retrouver des forces pour regagner votre camp.

Mais le roi, toujours étendu par terre, refusait le morceau de pain qu'on lui présentait.

« Puissé-je mourir de faim ! » disait-il.

Il fallut les instances réitérées des deux officiers et de la magicienne pour le décider à se lever et à se jeter sur un lit. Enfin il accepta pour lui et les siens quelques pains azymes et un quartier d'agneau que la femme s'empressa de faire rôtir. Après cette légère réfection, ils se remirent en route et arrivèrent au camp quand déjà disparaissaient les ombres de la nuit.

Bientôt le soleil éclaira de ses rayons un désastre inouï dans les fastes du peuple de Dieu. Les Philistins donnèrent le signal du combat, et Saül se mit à la tête de ses troupes, résolu à se battre en désespéré. Le premier choc des deux armées décida de l'issue de la bataille. Les Israélites écrasés par le nombre, prirent la fuite, suivis des Philistins qui en firent un affreux carnage sur les monts de Gelboë.

Saül, entouré de ses trois fils et de sa garde, faisait des prodiges de valeur, cherchant à rallier les fuyards. Mais bientôt les Philistins les entourèrent, et le malheureux roi vit tomber l'un après l'autre ses trois nobles enfants, Jonathas, Abinadab, Melchisua, et tous les officiers de sa maison.

Appuyé de quelques braves, le roi tenait toujours, semant la mort autour de lui. Alors il devint le point de mire de tous les assaillants. Une troupe d'archers lui lança des flèches qui le blessèrent grièvement. Couvert de sang, à

demi mort, il parvint à se retirer de la mêlée, grâce à un effort suprême des héros qui combattaient près de lui.

Il sentit aussitôt que son dernier moment était venu.

« Tire ton épée, dit-il à son écuyer, et achève-moi. Il ne faut pas que ces incirconcis me donnent le dernier coup en insultant à mes malheurs. »

L'écuyer recula d'horreur à la pensée de porter la main sur le roi son maître, et, malgré les instances du prince, lui refusa le coup d'épée qu'il réclamait. Alors Saül tira du fourreau son propre glaive, et n'ayant pas la force de se l'enfoncer dans le cœur, il appuya sa poitrine sur la pointe et se transperça lui-même. A cette vue, l'écuyer fou de douleur, se jeta sur son épée comme son maître et tomba mort à ses pieds.

Ce fut bientôt une déroute complète. Saül étant mort ainsi que ses fils, ses officiers, et ses amis, la panique devint générale. Les fuyards portaient en tous lieux la nouvelle du désastre. Les habitants de la vallée de Jezraël et des bords du Jourdain désertèrent les villes et les villages, de sorte que les vainqueurs envahirent tout le pays sans résistance et le mirent au pillage.

Le lendemain, des groupes de soldats parcouraient le champ de bataille pour dépouiller les vaincus. Arrivés sur le mont Gelboë, ils découvrirent les cadavres de Saül et de ses trois fils. Après avoir enlevé au roi ses armes et ses vêtements, ils lui coupèrent la tête et envoyèrent ce sanglant trophée dans toutes les villes des Philistins, avec l'ordre de la montrer au peuple et de la présenter aux dieux dans les temples. Les armes du roi furent suspendues aux murailles du temple d'Astaroth, et sa tête orna celui de Dagon. Quant à son cadavre et à ceux de ses fils, ils les attachèrent aux murailles de la ville de Bethsan, sur les confins de la vallée de Jezraël, où ils s'étaient installés après leur victoire.

C'était un dernier outrage après tant d'autres. Les habitants de Jabès-Galaad, au delà du Jourdain, ne voulurent

point supporter cette ignominie infligée au roi, à ses fils, et à toute la nation. Une poignée de braves, ayant passé le fleuve pendant la nuit, vint détacher des murs de Bethsan les cadavres de Saül et de ses fils, et les emportèrent à Jabès, où on leur donna une sépulture convenable. Puis tous les habitants jeûnèrent pendant sept jours, en signe de l'épouvantable deuil qui mit des larmes dans tous les yeux et des gémissements dans tous les cœurs.

Telle fut la fin lamentable du roi Saül, et le châtiment de ses prévarications sans nombre. Il abandonna le Seigneur, transgressa ses commandements, ne tint aucun compte de ses volontés; comme si le Seigneur n'était pas le roi des rois. Il n'eut aucune confiance en Dieu, et finit par espérer dans les esprits de l'abîme. Jéhovah, dont il avait méconnu la grandeur, l'abattit à ses pieds, et lui ravit son sceptre pour le placer dans les mains de son élu, le fils d'Isaï¹.

Rentré à Siceleg après sa victoire sur les brigands amalécites, David attendait avec impatience l'issue du grand duel d'où dépendaient les destinées d'Israël. Il n'avait reçu aucune nouvelle de l'armée de Saül depuis qu'il avait quitté le camp des Philistins, mais un vague pressentiment de crainte faisait naître dans son âme des inquiétudes mortelles.

Après trois jours d'attente, il vit enfin arriver vers lui un jeune soldat brisé de fatigue, les vêtements déchirés en signe de deuil, la tête couverte de cendres. Ses yeux pleins de larmes, son front triste et sombre, annonçaient un messager de malheur. Dès qu'il aperçut David, il se jeta à ses pieds sans mot dire, et se prosterna le front contre terre comme devant son maître et son roi.

David ne connaissait point ce jeune homme. Il lui demanda d'où il venait.

« Du camp d'Israël, répondit l'inconnu; je suis un de ceux qui sont parvenus à s'échapper.

1. Ce jugement sur Saül est, comme sa vie, tiré de l'Écriture sainte (I Paral. x, 43, 44).

— Qu'est-il donc arrivé? reprit David avec effroi.

— Hélas! toute l'armée est en fuite, beaucoup sont morts sur le champ de bataille; Saül et Jonathas ne sont plus.

— Es-tu bien sûr, s'écria David qui voulait douter encore, est-tu bien sûr que Saül et Jonathas soient au nombre des morts? Comment l'as-tu appris. »

Voulant gagner les bonnes grâces de David, l'inconnu fit alors un récit mensonger qu'il croyait être en son honneur, mais dont il eût bientôt lieu de se repentir.

« Au plus fort du combat, dit-il, je me trouvai par hasard sur le mont Gelboë. J'aperçus Saül blessé, à demi-mort, faisant de vains efforts pour se percer de sa lance. Et comme les chars montés par les cavaliers ennemis approchaient de l'endroit où il s'était réfugié, il se tourna comme pour appeler du secours. Il me vit et me demanda qui j'étais. Comme je lui répondis que j'étais Amalécite, il me pria de lui donner le coup de la mort, afin de le débarrasser des tortures qu'il endurait. Je m'approchai et le perçai de mon glaive; puis j'enlevai le diadème de son front, le bracelet qui ornait son bras, et je viens apporter ces insignes de la royauté à mon maître et seigneur. »

Le jeune homme se tut, et présenta à David le diadème et les bracelets. C'était bien la couronne blanche de fin lin que Saül portait dans les combats. Au lieu de la saisir avec un transport de joie, comme l'inconnu s'y attendait, David lui dit d'un ton sévère :

« Dis-moi de quelle nation tu es sorti ?

— Seigneur, je suis fils d'un Amalécite nouvellement établi dans le pays.

— Fils d'Amalec, s'écria David avec colère, tu n'as pas craint de porter la main sur l'oïnt du Seigneur. Tu as tué le roi Saül : que son sang retombe sur toi ! »

Et appelant un de ses gardes, il lui remit le messager avec l'ordre de lui donner la mort à l'instant même. Israël apprit ainsi qu'on ne gagnait point les bonnes grâces de

David au moyen d'un crime, même quand ce crime lui valait une couronne.

Bientôt on apprit à Siceleg tous les détails de l'horrible journée, l'héroïsme déployé sur le champ de bataille par Saül et ses fils, leur mort à jamais lamentable, l'invasion du pays par les Philistins, la honte du peuple de Dieu asservi de nouveau. En entendant ces récits, David et ses guerriers frémissaient de rage, et, brandissant leur glaive, ils disaient avec l'accent du désespoir : Que n'étions-nous autour du roi pour le sauver ou mourir avec lui !

Le jour où le désastre fut connu, le grand deuil commença. Tous déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cilices et de cendres, et jeûnèrent jusqu'au soir. Partout on entendait des lamentations, des gémissements, des cris de douleur. On pleurait Saül, Jonathas, le peuple de Dieu désolé, la nation sainte vouée à l'opprobre.

David était comme écrasé sous le poids de l'affliction. Il ne pouvait penser, sans un affreux déchirement de cœur, à ces morts qu'il avait tant aimés, Saül et Jonathas. Son souvenir le reportait à ces belles années de l'adolescence où, pauvre pâtre, il était admis dans le palais du roi. Jonathas l'aimait comme un frère, Saül lui donnait sa fille, les guerriers le suivaient au combat. Il oublia les fureurs de Saül pour ne se rappeler que son héroïque bravoure ; les larmes coulèrent de ses yeux avec abondance, et l'enthousiasme déborda de son cœur tendre et généreux. Debout au milieu de ses guerriers émus comme lui, il saisit la harpe des anciens jours, et composa ce chant immortel :

« Israël, arrête ton regard sur tes morts glorieux, étendus sur la montagne, couverts de leurs larges blessures.

« Tes héros ont péri sur les monts désolés : comment sont-ils tombés, ces vaillants d'Israël ?

« N'annoncez point cette nouvelle à Geth, ne la publiez point sur les places d'Ascalon : les femmes des Philistins battraient des mains, les filles des incirconcis tressailliraient d'allégresse.

« Montagnes de Gelboë ! montagnes maudites ! que ni la pluie ni la rosée ne viennent désaltérer vos terres brûlantes ! que la plante se dessèche dans vos champs inféconds !

« Là est tombé dans la poussière le bouclier des forts ; là est tombé sans gloire le bouclier de Saül, comme si l'onction sainte n'avait pas touché son front royal.

« Jamais, jamais la flèche de Jonathas n'était revenue du combat sans avoir transpercé la poitrine des vaillants, ni l'épée de Saül sans être teinte du sang des braves.

« Saül et Jonathas, princes aimables entre tous, rapides comme l'aigle, hardis comme le lion, couverts de gloire pendant la vie, la mort n'a pas voulu vous séparer !

« Et vous aussi, filles d'Israël, pleurez Saül : il apportait à vos pieds les dépouilles de l'ennemi, les ornements de pourpre et d'or dont vous releviez votre beauté !

« Hélas ! hélas ! Comment sont-ils tombés les vaillants d'Israël ? Comment a-t-il péri, Jonathas l'ami de mon cœur ?

« Jonathas, ô mon frère, c'est sur toi que je pleure, toi le plus aimable des princes. Je t'aimais plus que tout ici-bas, je t'aimais comme une mère aime son fils, le seul qu'elle ait porté dans son sein.

« Israël, jette à tous les échos ce chant lugubre : Comment sont-ils tombés ces héros glorieux, comment s'est-il émoussé le glaive de nos vaillants ? »

Le glaive des vaillants s'est émoussé, parce que Saül a trahi le Dieu qui l'avait élu pour conduire son peuple. Hélas ! Il suffit d'un roi prévaricateur, enlacé dans les liens de Satan, pour mener une nation, de catastrophe en catastrophe, jusqu'aux bords de l'abîme ; mais aussi Jéhovah va montrer à tous qu'il suffit d'un roi selon son cœur pour relever cette même nation et la couvrir d'une gloire immortelle aux yeux du monde entier. Le proscrit de Saül va ceindre la couronne, et le chant funèbre de Gelboë se changera en chant de triomphe.

Ainsi se termine la première partie de cette divine tragédie, dans laquelle chacun des personnages, Adam, Noé,

Abraham, Moïse, nous redit comment Dieu exalté les nations fidèles et écrase sous ses pieds les peuples pervers. Aussi, avant de raconter la seconde partie de ce drame mystérieux qui va nous conduire, à travers les plus épouvantables catastrophes, de David le grand roi à Jésus le Roi des rois, on se rappelle involontairement l'hymne solennel en l'honneur du Dieu tout-puissant, chanté par le Roi-Prophète :

« Pourquoi les peuples et les grands de ce monde forment-ils de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ!

« Brisons nos liens, s'écrient-ils, et rejetons leur joug loin de nous.

« Celui qui habite dans les cieux se rit de ses ennemis.

« Je suis roi, répond-il à ces insolents, je tiens ma royauté de mon Père, qui m'a donné pour héritage toutes les nations de la terre.

« Tu les gouverneras, m'a-t-il dit, avec une verge de fer et tu les briseras comme un vase d'argile.

« Et maintenant, ô rois, comprenez votre devoir : servez le Seigneur, ou tremblez à la pensée du châtement qui vous est réservé. »

Et les potentats d'avant le Christ n'ont pas compris ce suprême avertissement; aussi, allons-nous voir tous les peuples anciens, Juifs de Jérusalem ou païens de Babylone, s'écrouler les uns sur les autres, sous les coups de la colère divine.

Et nunc, reges, intelligite! Juifs et païens modernes, comprenez cette leçon, s'il vous reste un peu d'intelligence.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	Pages. V
--------------	-------------

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES

ADAM ET NOË

I. La cour céleste.....	1
II. Adam et Ève. — L'Éden.....	5
III. Le Serpent et l'Immaculée.....	11
IV. Meurtre d'Abel.....	17
V. Le Déluge. — L'Arche de Noé.....	22
VI. La Dispersion.....	28

LIVRE DEUXIÈME

LE PEUPLE DE JÉHOVAH

ABRAHAM

I. Mystérieux appel. — Le Pèlerin.....	35
II. En Égypte.....	42
III. Le roi d'Élam.....	47
IV. Le Fils de la Promesse.....	52
V. Les trois anges. — Destruction de Sodome.....	59
VI. Le sacrifice héroïque.....	66
VII. Eliézer et Rébecca. — Mort d'Abraham.....	72

LIVRE TROISIÈME

LES HÉBREUX EN ÉGYPTÉ

JACOB ET JOSEPH

	Pages.
I. La bénédiction dérobée.....	81
II. Jacob en Mésopotamie.....	87
III. Joseph vendu par ses frères.....	95
IV. Le prisonnier ministre.....	101
V. Les fils de Jacob à Memphis.....	106
VI. La reconnaissance.....	113
VII. Israël en Égypte. — Le Testament prophétique.....	121

LIVRE QUATRIÈME

ÉPISEDE

LE SAINT HOMME JOB

I. Le grand chef. — L'épreuve.....	131
II. Les trois accusateurs.....	137
III. Appel à la justice de Dieu.....	143
IV. Réponse de l'Éternel.....	151
V. Dieu et Satan.....	156

LIVRE CINQUIÈME

QUARANTE ANS AU DÉSERT

MOÏSE

I. Un berceau sur le Nil.....	159
II. Le pasteur de Madian.....	164
III. Les Plaies d'Égypte. — La Pâque.....	168
IV. Le Sinaï. — Le Décalogue.....	177
V. Les révoltés.....	185
VI. Le Prophète Balaam.....	193
VII. Mort de Moïse.....	200

LIVRE SIXIÈME

LA TERRE PROMISE

JOSUË

	Pages.
I. Passage du Jourdain.....	207
II. Prise de Jéricho.....	215
III. Crime d'Achan. — Bénédiction et malédiction.....	219
IV. Les Gabaonites. — Soleil, arrête-toi!.....	227
V. Dernière campagne. — Les douze tribus.....	235
VI. L'autel du Jourdain.....	243
VII. Mort de Josué.....	247

LIVRE SEPTIÈME

LES JUGES LIBÉRATEURS

GÉDÉON ET SAMSON

I. Prévarication d'Israël.....	253
II. Débora la prophétesse.....	259
III. Gédéon. — Les trois cents braves.....	265
IV. Le vœu de Jephthé.....	274
V. Samson, l'athlète de Jéhovah.....	279
VI. La courtisane et le lion.....	286
VII. Samuel. — L'Arche et Dagon.....	290

LIVRE HUITIÈME

LE ROI SAÛL

I. Le sacre.....	299
II. L'héroïque Jonathas.....	305
III. Le Pâtre de Bethléem.....	311
IV. Goliath.....	321
V. Fureurs de Saül.....	329
VI. L'Évasion.....	335

	Pages.
VII. David et Jonathas. — Le Proscrit.....	341
VIII. David au désert. — Massacre des prêtres de Nobé.....	350
IX. Trahisons. — La caverne d'Engaddi.....	358
X. Abigaïl	370
XI. Dernières épreuves. — Les brigands Amalécites.....	377
XII. Mort de Saül. — Le chant funèbre.....	386

FIN DU TOME PREMIER

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020

canadienfrancais.org